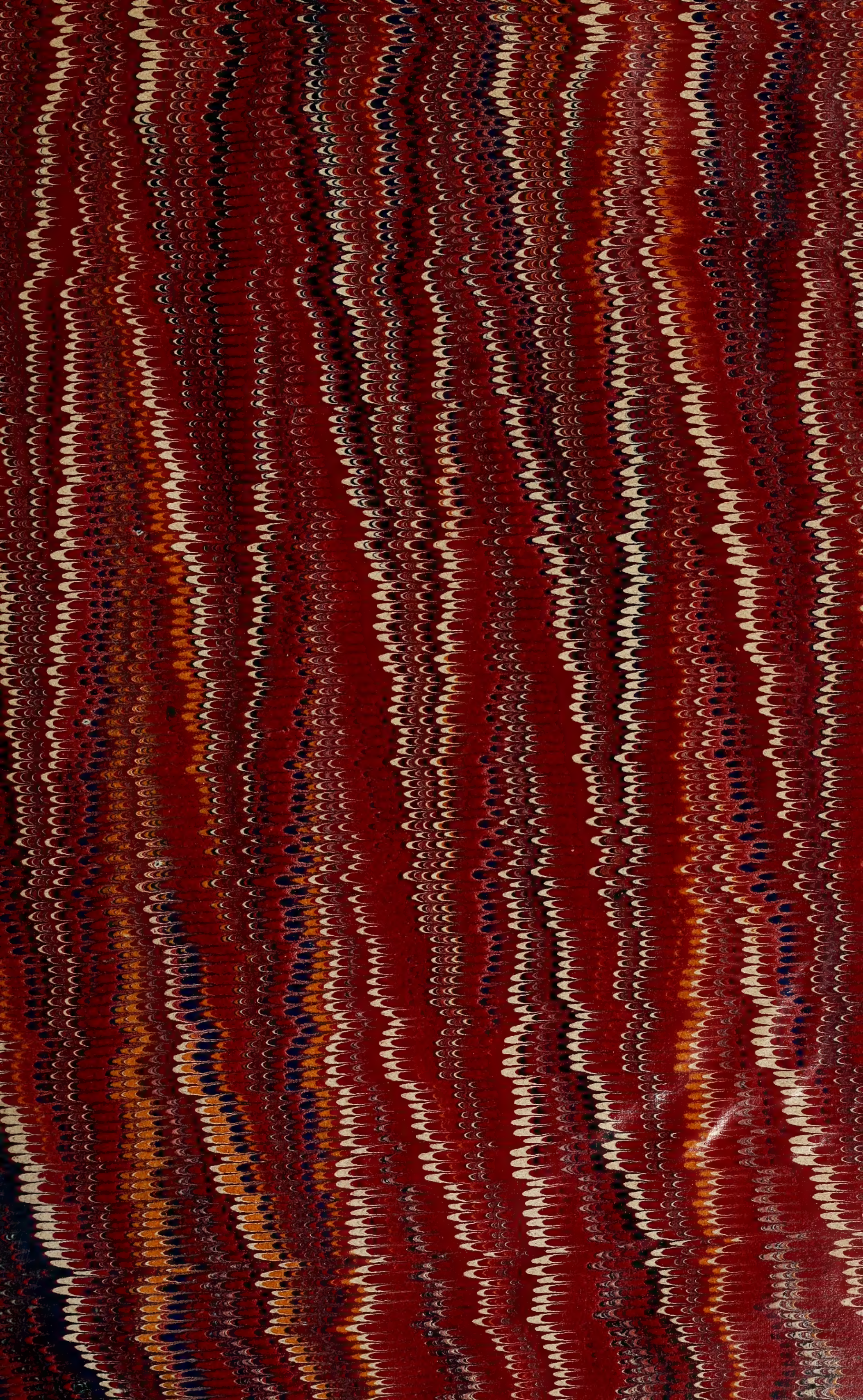
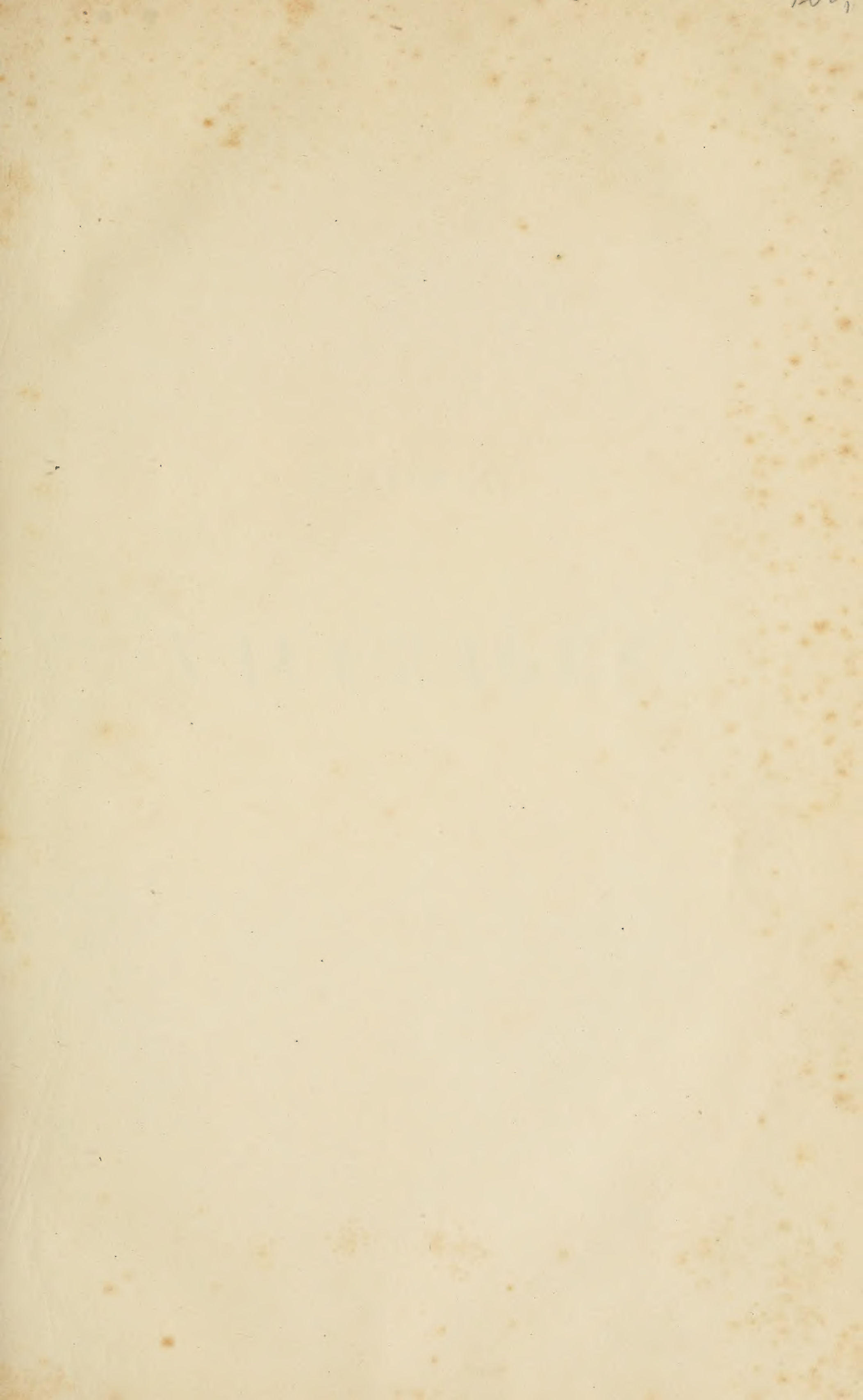

L'UNION FAIT LA FORCE


McKEW PARR COLLECTION
MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY
TRUTH · EVEN · UNTO · ITS · INNERMOST · PARTS
אמת
PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY • 1961
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN
E. BOSQUET
RELIEUR & DOREUR





HISTOIRE

DES

NAUFRAGES

ANGERS, IMPRIMERIE P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris.

AVENTURES DE BONTEKOÉ.

HISTOIRE

DES

NAUFRAGES

DÉLAISSEMENTS DE MATELOTS, HIVERNAGES,

INCENDIES DE NAVIRES ET AUTRES DÉSASTRES DE MER

D'APRÈS M. EYRIÈS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR ERNEST FAYE

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES

comme un peuple dicte sa constitution au roi qu'il choisit librement; du pouvoir qu'elle nous laisse, elle fixe à son gré la limite et la durée. En voulant nous soustraire à ses décrets, nous les accomplissons nous-mêmes; quand



PRÉFACE

L'homme a dit : « J'ai dompté la nature, j'en suis le roi. » Monarque faible et timide qui tremble devant sa conquête, et qui, en y découvrant une force nouvelle, cherche à l'atténuer avant de s'en servir.

« La mer immense, dit-il, semblait placée entre les sociétés comme une barrière infranchissable, — la mer relie les sociétés; les régions de l'air m'étaient interdites, — je les traverse; l'électricité me foudroyait, — elle unit ou dissout à mon gré, elle porte la parole, en une minute, d'un hémisphère à l'autre, et quels miracles, grâce à elle, ne me sera-t-il pas donné d'accomplir! »

Mais les mers entr'ouvrent leurs abîmes, l'aéronaute tombe du haut des cieux; et, quand le physicien, honteux de sa pusillanimité, veut forcer sa machine de verre, l'étincelle redevient foudre et le tue.

C'est que la nature, maîtresse de l'homme bien plus que l'homme ne l'est de la nature, n'accepte des lois qu'à la condition de faire respecter les siennes, et en tête elle a écrit la loi de mort. Cette esclave superbe nous l'impose comme un peuple dicte sa constitution au roi qu'il choisit librement; du pouvoir qu'elle nous laisse, elle fixe à son gré la limite et la durée. En voulant nous soustraire à ses décrets, nous les accomplissons nous-mêmes; quand

nous diminuons les chances de destruction, nous rendons plus terribles celles qui restent; nous opposons une force à l'autre, et, à un moment donné, les deux forces se combinent pour nous anéantir. — Privé de ses voiles par un coup de vent, le navire, abandonné aux flots. devenait leur victime; aujourd'hui la vapeur est chargée de le défendre; mais souvent insuffisante, et quelquefois hostile, elle laisse s'engloutir, ou emporte dans les cieux, des bâtiments, plus vastes que ceux d'autrefois, parce qu'ils ont plus de vigueur. Jadis, dans les guerres, peu d'hommes succombaient; la découverte de la poudre a rendu les batailles plus rares et plus meurtrières. Que la guerre disparaisse, de l'agglomération des hommes naîtra la peste. Dieu nous a dit : « Faites-vous aussi heureux que vous le pourrez, dans le monde que je vous donne, mais vous ne dépasserez jamais la limite que je vous marque : quelque loin que s'étende le domaine de l'idée, celui de la vie ne s'agrandira pas. »

A l'histoire de cette grande lutte, si féconde en revers. l'auteur de ce livre a emprunté une page, — la plus terrible peut-être et la plus féconde en grands enseignements. — Si l'homme, sur terre, a tant de peine à combattre contre les dangers qui le menacent sans cesse, de quelle énergie le marin ne doit-il pas s'armer? Autour de lui, il ne voit que des ennemis : dans le ciel naît la tempête, la mer cache des écueils, et si, des flancs du navire même, vient à jaillir la flamme, isolé, de qui pourra-t-il espérer du secours?

Le premier aussi, il a compris l'insuffisance de cette volonté, que notre vanité faisait si puissante, et cher-

chant un appui en dehors de lui-même, il a imploré un aide mystérieux nommé Providence. Cette force que nous rencontrons partout, hostile tour à tour et bienveillante, qui échappe à nos calculs, contrarie nos prévisions et renverse nos plans; cette force supérieure à l'homme, qui voudrait se croire supérieur à tout, l'étonne d'abord, l'irrite, puis le terrasse. Il cherche alors son vainqueur et refuse de le voir dans cette matière inerte sous ses doigts intelligents qui la pétrissent à leur gré; croire au hasard serait nier sa prudence, il le rejette; pour lui, clairvoyant contre un ennemi aveugle, quelle honte de succomber, si un être plus clairvoyant, plus intelligent, — il alla même plus loin, — si un être parfait ne se servait pas de cet ennemi comme d'un instrument! C'est ainsi que dans toutes les actions de sa vie il comprit l'intervention de Dieu, nomma cette intervention Providence, et tâcha de se la rendre favorable par la prière. Nous nous sommes abaissés par fierté, et l'idée de la Divinité protectrice fut d'abord chez nous la conscience de notre faiblesse et une révolte de notre orgueil.

Et telle est la violence de cette réaction, que l'homme le plus habitué à voir le danger face à face, celui que rien n'effraie et que rien n'étonne, se fait aussi, devant la Providence, le plus petit et le plus humble. Le marin se confie en elle comme un enfant en sa mère. Chez lui, cette confiance procède de l'instinct, non du raisonnement; il croit, uniquement parce qu'il a besoin; il chancelle et cherche un appui, quel qu'il soit. Dieu est à ses yeux bien moins le Créateur de l'univers que le soutien de la créature; et, comme si cette divinité invisible lui

semblait encore trop éloignée, il en accepte avec empressement les manifestations extérieures; avant le départ, il appellera sur son bâtiment la bénédiction du prêtre; après avoir disputé vainement son existence à une mer en furie, quand il aura dépensé toutes ses forces, et qu'un miracle seul pourra le sauver, il pressera sur son sein une croix, une médaille, talismans précieux.

Le plus souvent même, les prières, les vœux de nos matelots s'adressent à Marie. Qui, sur la terre, sait nous consoler dans nos douleurs, nous encourager dans la lutte mieux que la femme? Une de ses larmes, la promesse d'un sourire, et nos plaies se guérissent, notre cœur se raffermit. Une mère, une sœur, une épouse, tous ces êtres chéris qui prient là-bas pour celui qui court sur l'Océan, se présentent à son esprit au moment suprême : elles semblaient placées près de lui comme une providence; — il aime à penser qu'une femme continue dans le ciel ce rôle sublime. — Et puis Dieu, qui mesure tout à son éternité, ne verrait peut-être qu'une épreuve passagère, là où Marie ne verra qu'une souffrance.

Rentré au port, le marin ira déposer sur l'autel de la Vierge la médaille que, dans le danger, il pressait sur ses lèvres; les murs de la chapelle sont tapissés de tableaux, à la voûte sont suspendus de petits navires : culte des images, soit; — mais dévotion touchante dans sa naïveté. — A chacun de ces *ex-voto* se rattache le souvenir d'un drame : près du chef-d'œuvre donné par l'équipage d'un vaisseau qui lutta longtemps contre la tempête et contre la famine, se trouve le présent modeste du

pêcheur, dont un miracle a sauvé la frêle barque ; tous ont été amenés dans ce temple par le même sentiment, et, quelles que soient les passions qui grondent dans ces cœurs endurcis, leurs bouches, souvent habituées au blasphème, ne prononcent qu'avec respect le nom de leur divine protectrice.

Aux environs de Bordeaux, dans le petit village de Talence, s'élève une église consacrée à Marie ; c'est le pèlerinage des marins. Il y a trois ans environ, passant devant cet édifice, j'y entrai pour voir une statue de la Vierge dont on disait dans le pays des choses merveilleuses. La messe était terminée, le prêtre quittait l'autel ; seul et prosterné sur les dalles, un homme en costume de matelot écoutait religieusement les dernières paroles de l'office et s'étudiait à répéter les gestes du célébrant. Il sortit de l'église en même temps que moi et trouva bientôt le moyen de s'imposer comme compagnon de route. Ses traits fortement accentués, sa physionomie dure, sa parole brutale, contrastaient singulièrement avec la piété qu'il avait montrée. Comme s'il eût compris mon étonnement, il me dit avec une énergie de langage que je dissimulerai :

« Cela doit vous surprendre un peu, Monsieur, de me voir sortir de là-dedans. C'est un vœu, et Pierre Martin ne manque jamais à un serment. Le capitaine nous avait annoncé que nous étions perdus ; la tempête grondait fort, je jurais plus fort qu'elle ; c'était une lutte de gosier à faire trembler. Un de mes camarades m'interrompit : — « Pierre, ne jure pas, me dit-il, tu affliges notre bonne patronne. » Je le regardai tout étonné : — « Tiens,

ajouta-t-il, prends cette médaille, embrasse-la, elle te portera peut-être bonheur. » — Je le veux bien, m'écriai-je, et, si elle me sauve, je promets à la Vierge d'aller chaque matin entendre la messe chez elle tout le temps que nous resterons dans le premier port. » Voici quinze jours que je suis à Bordeaux, j'ai entendu quinze messes ; je ne sais pas prier, moi ; je tâche de copier le prêtre et je répète : « Merci. »

A l'entrée de la ville, il me quitta. Le soir, deux gendarmes entraînaient un matelot ivre qui hurlait et se débattait entre leurs mains. Le malheureux avait frappé une femme ; était-elle morte ou seulement blessée, je n'ai pu le savoir. Je me mêlai à la foule pour voir l'assassin, je reconnus Pierre : tout sentiment s'était évanoui chez lui, le vin en avait fait une bête sauvage. J'ignore ce qu'il est devenu ; mais si la justice humaine lui a imposé une terrible expiation, au pied de l'échafaud, son cœur, resté sourd à tous les raisonnements de la religion, a dû s'ouvrir au nom de Marie tombé de la bouche du prêtre.

Ces enseignements ne sont pas les seuls que l'on puisse retirer de la lecture de ce livre ; mais ils suffisent pour montrer que, dans le récit des souffrances endurées par les naufragés, il y a autre chose qu'un aliment pour la curiosité.

Ernest FAYE.

AVIS

Une Histoire des naufrages a déjà été publiée d'après celle de M. Eyriès ; c'est sur ce second travail que nous avons fait le nôtre. Nous avons supprimé quelques naufrages d'un intérêt médiocre ; il en est d'autres, et des plus célèbres, pour lesquelles nous renvoyons le lecteur aux *Aventures les plus curieuses des Voyageurs*, de M. Hombron, ouvrage publié par notre librairie. Dans ce nombre se trouvent : le *Naufrage de la Méduse*, les *Aventures de Selkirk*, etc.

A la suite des relations empruntées au livre de M. Eyriès se placent des récits anciens oubliés dans son recueil, et quelques catastrophes récentes, telles que le naufrage du *Borysthène*, et celui du *Général-Abbatucci*.

Plus de vingt éditions de l'*Histoire des Naufrages* de M. Eyriès, rapidement épuisées, assurent le succès de cet ouvrage pour lequel aucun soin n'a été épargné, tant sous le rapport de la typographie qu'au point de vue de la correction du texte.

HISTOIRE

DES NAUFRAGES

CHAPITRE PREMIER

Naufrage d'Emmanuel Souza sur les côtes orientales de l'Afrique, en 1552. — Aventures de Léry, à bord du vaisseau *le Jacques*, en 1558. Famine soufferte par l'équipage de ce vaisseau.

Emmanuel Souza de Sepuvelda, issu d'une des plus anciennes et des plus considérables familles du Portugal, après avoir illustré son nom dans les Indes par sa bravoure et par ses belles actions, obtint, vers le milieu du seizième siècle, le gouvernement de la citadelle de Diu, qui ne se donnait qu'à des officiers d'un mérite et d'un courage éprouvés. Il conserva ce poste plusieurs années ; mais, fortement pressé du désir de revoir son pays natal, il s'embarqua au port de Cochin. Le vaisseau qu'il montait était chargé de richesses. Souza ramenait avec lui sa femme Éléonore Garcia, fille de Sa, qui était alors général des Portugais dans les Indes, ses enfants, Pantaleone de Sa, son beau-frère, avec quelques officiers et gentilshommes. Le nombre des matelots, des domestiques et des esclaves, s'élevait à six cents hommes environ.

Sa fut arrêté par quelques emplettes à Koulan, sur la côte du Malabar, et ne put partir qu'en février. Le 13 du mois d'avril, on découvrit la côte des Cafres ; de là le vaisseau fit voile assez heureusement jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; mais alors un vent du nord excita le plus épouvantable ouragan qu'on eût jamais éprouvé sur ces mers. Le ciel s'obscurcit tout à coup ; les vagues, soulevées jusqu'aux nues, menaçaient à chaque instant d'engloutir le vaisseau : l'obscurité n'était interrompue que par des éclairs continuels accompagnés des roulements du tonnerre. Le pilote et les matelots délibérèrent s'ils attendraient en mer que la tempête fût passée ; épouvantés du redoublement de l'orage, et ne pouvant se flatter, à cause de la saison, de doubler le cap, ils firent voile vers l'Inde. Cette tentative ne fut pas plus heureuse ; les vents déchaînés semblaient avoir conspiré contre le misérable vaisseau, déjà fort endommagé. En vain le pilote et les matelots firent tous leurs efforts pour l'arracher à sa perte. Les côtés, fortement battus par les vagues, se déjoignirent et prirent plus d'eau que la pompe n'en pouvait vider ; les marchandises jetées dans la mer pour décharger le vaisseau, ne diminuèrent point le danger. L'équipage était sans espoir, et chaque flot le menaçait de la mort. Après plusieurs jours d'une tempête continuelle, un vent du midi décida du sort du bâtiment ; il échoua le 24 juin : c'était le moindre des maux qui pouvaient arriver.

On jeta l'ancre aussitôt à la portée d'un trait de terre, et les chaloupes qui étaient la dernière espérance de ces infortunés, furent mises à la mer. Souza, sa femme, ses enfants et les principaux de sa suite, ayant pris à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux, se jetèrent dans les embarcations : le danger les suivait ; la violence des flots, soulevés par les vents et pressés par les bords du rivage, élevait des montagnes d'eau capables de les abîmer. Cependant ils gagnèrent le rivage avec beaucoup de

peine et de péril. Après le second ou le troisième trajet, les chaloupes furent brisées contre les rochers cachés sous l'eau : en même temps le câble de l'ancre se rompit, et ceux qui étaient restés dans le vaisseau n'eurent d'autre moyen de se sauver que de se jeter à la mer. Les uns se saisirent des tonneaux ou des coffres, d'autres se fièrent à leurs forces et tentèrent de gagner la côte à la nage. Très-peu néanmoins eurent le bonheur d'arriver sans accident, et ce naufrage coûta la vie à près de trois cents hommes, portugais ou étrangers. A peine avaient-ils touché la terre, que le vaisseau s'abîma. Cette perte jeta les Portugais dans le plus grand désespoir : ils espéraient construire, des débris de leur navire, une espèce de brigantin, et quand le temps l'aurait permis, aller chercher du secours à Sofala ou à Mozambique ; dernière ressource qui s'abîma avec le bâtiment.

La côte où ils échouèrent était sous le trentième degré du midi de l'équateur. Souza fit faire de grands feux pour sécher et pour réchauffer ses gens qui souffraient du froid, de la faim et de leurs blessures. Il leur fit distribuer avec économie une petite quantité de farine échappée au naufrage, mais à demi gâtée par l'eau de mer. La position des naufragés était affreuse : cette plage ne présentait qu'un sable inculte et des rochers arides. Après bien des recherches, ils découvrirent cependant des sources d'eau douce qui leur furent bien utiles ; ils construisirent des espèces de retranchements avec leurs coffres et quelques grosses pierres, afin de pouvoir passer la nuit en sûreté. Souza plein de courage et de zèle pour ses malheureux compagnons, les fit rester dans cet endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis de leurs fatigues. Mais les provisions apportées du navire s'épuisant avec rapidité, il fallut songer à partir. On décida qu'on suivrait la côte jusqu'au fleuve du Saint-Esprit de Laurent Marchesez, où les Portugais de Sofala et de Mozambique devaient entretenir un commerce très-actif.

Ce fleuve était éloigné d'environ cent quatre-vingts lieues. Souza rassura ses compatriotes ; par ses paroles et par son exemple, il les exhorta à ne pas perdre courage. « Consolez-vous, mes amis, leur dit-il, de la perte de vos biens en songeant que vous avez la vie sauve. Restons unis surtout pour surmonter avec plus de force les difficultés que nous allons rencontrer. O mes amis, ajouta-t-il, ayez égard, je vous en prie, à la faiblesse de ma femme et de mes enfants, et prêtez-leur votre secours dans le danger. » Tous lui répondirent qu'il était juste que les plus forts et les plus robustes vinssent au secours des faibles, et qu'ils le suivraient partout où bon lui semblerait, et lui obéiraient toujours.

Aussitôt ils se mirent en chemin. Cette espèce de caravane se composait de Souza, d'Éléonore, son épouse, femme d'un courage mâle, de leurs enfants, incapables encore de connaître le danger de leur situation, d'André Vasez, maître du vaisseau et de quatre-vingts Portugais. Cette première troupe était suivie de cent valets environ, qui portaient les enfants sur leur dos, et la mère dans une chaise informe : puis venaient des matelots et des servantes ; enfin Pantaleone, avec quelques Portugais et des esclaves, fermait la marche.

Après quelques journées de route par des endroits très-dangereux, ils se trouvèrent arrêtés par des rochers inaccessibles et des torrents enflés par les pluies de la saison. Bientôt les vivres leur manquèrent, et ils furent contraints de se nourrir de fruits sauvages et d'herbes.

Après quatre mois de marche, ils arrivèrent enfin au fleuve du Saint-Esprit, mais sans le reconnaître ; car il se divise en trois bras différents qui se rejoignent avant de se jeter dans la mer.

Leurs doutes furent levés par le chef du lieu, qui se trouvait d'autant mieux intentionné pour les Portugais, qu'il avait quel-

que temps auparavant négocié fort paisiblement avec Laurent Marchesez et Antoine Caldère. Ce prince reçut obligeamment Souza et les siens, et leur donna à entendre que le chef son voisin était un homme fourbe et avide, dont ils avaient tout à redouter. Le désir de regagner promptement quelque endroit habité par des Européens leur ferma les yeux sur les malheurs qu'on leur prédisait ; mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir passé le second bras du fleuve.

Dès le lendemain, ils aperçurent deux cents Cafres qui venaient droit à eux. Quoique épuisés de faiblesse, ils apprêtèrent leurs armes et se disposèrent au combat ; mais, voyant les Cafres approcher tranquillement, ils se rassurèrent et tâchèrent d'en obtenir des vivres pour de l'argent ou en échange de quelques morceaux de fer dont cette nation est très-avide. La confiance semblait s'établir entre eux, et les Portugais étaient convaincus de la bonne foi de ce peuple hospitalier, lorsque ceux-ci firent comprendre aux naufragés que, s'ils voulaient venir chez leur roi, ils en seraient bien reçus. L'extrême lassitude et la joie d'avoir trouvé le fleuve qu'ils cherchaient, un motif plus puissant encore, la disette des vivres, engagèrent les Portugais à accepter la proposition des Cafres. Ils les suivirent donc ; mais le chef leur fit dire de s'arrêter dans un lieu couvert d'arbres qui se trouvait sur la route. Ils y séjournèrent quelques jours, pendant lesquels ils purent recevoir des aliments grossiers en échange des effets qu'ils avaient sauvés du vaisseau. Souza, plein de confiance, voulut attendre l'arrivée de quelques marchands de Sofala, et demanda au chef la permission de construire des cabanes pour lui et ses compagnons.

Le roi fit dire à Souza : « Que deux circonstances avaient retardé l'accueil favorable qu'il voulait faire à lui et à ses gens : la première, la cherté et la rareté des vivres ; la seconde, la peur que ses sujets avaient eue de leurs épées et de leurs armes ; que

si cependant ils voulaient les lui remettre, comme des garanties de leur conduite paisible, il consentirait à sa demande. »

Dans l'espoir de trouver un terme à leurs fatigues, les Portugais acceptèrent ces conditions dangereuses. En vain Éléonore rappela-t-elle à Souza l'opinion défavorable que le premier roi leur avait donnée de celui-ci ; il n'écouta pas les prières et les avertissements de sa femme, et s'abandonna aux offres artificieuses de ce chef. Le reste de la troupe suivit l'exemple du capitaine, et les armes furent livrées au roi perfide. Aussitôt les Cafres s'emparèrent des trésors des naufragés et les dépouillèrent de tous leurs vêtements. Ceux qui tentèrent de faire résistance furent impitoyablement massacrés.

Éléonore seule luttait avec courage ; mais que peut une faible femme contre des hommes aussi féroces ! Elle se jeta dans un fossé qui se trouvait à quelques pas, et s'enterra pour ainsi dire dans le sable, résolue à n'en point sortir. Accablée de fatigue et de douleur, elle ne put s'empêcher de dire à André Vasez et à quelques autres Portugais qui ne voulaient pas la quitter : « Eh bien ! mes amis, voilà les fruits de votre puérile confiance ! Allez, je n'ai plus besoin de rien ; ne songez maintenant qu'à vous ; et si le ciel vous permet de revoir votre patrie, ne manquez point de raconter que nos péchés ont attiré sur nous la colère du ciel, et nous ont précipités dans cet abîme de maux. » Suffoquée alors par les sanglots la voix lui manqua ; mais elle jetait de tendres regards sur ses petits enfants et sur son mari. Celui-ci, abattu, consterné de son imprudence et de ses suites funestes, était immobile. Déjà les Cafres s'étaient retirés avec tout leur butin, ses compagnons s'étaient dispersés pour éviter la mort cruelle qui les menaçait, et il ne s'en apercevait pas. Enfin le sentiment de ses malheurs sembla se réveiller en lui, et il courut de tous côtés pour voir s'il ne rencontrerait pas quelques fruits. Après plusieurs tentatives infructueuses, il trouva sa femme et

ses enfants morts de faim et de soif. Il eut le courage de leur donner la sépulture; et, fuyant ce lieu d'horreur, il se perdit dans les déserts, où sans doute il mourut, car on n'en eut jamais de nouvelles.

Les misérables restes de cette troupe, réduite à vingt-six hommes, furent longtemps errants, et enfin emmenés en esclavage par les Cafres. Ils y auraient tous fini leurs jours, si un marchand portugais, qui était venu de Mozambique pour acheter de l'ivoire, ne les eût rachetés moyennant quatre sesterces par tête. Pantaleone Sa fut de ce nombre; il mourut d'apoplexie à Lisbonne, dans un âge très-avancé.

AVENTURES DE LÉRY.

En 1555, Nicolas de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, fonda une colonie au Brésil, sur la côte où fleurit aujourd'hui Rio de Janeiro. La division se mit entre les colons, plusieurs s'embarquèrent sur le navire *le Jacques*, qui allait en France. De ce nombre était Jean de Léry.

« Le *Jacques,* dit ce voyageur, ayant achevé de charger du bois de teinture, du poivre, du coton, des singes, des perroquets et d'autres productions du pays, mit à la voile le 4 janvier 1558. L'équipage se composait de quarante-cinq hommes, matelots et passagers, sans y comprendre le capitaine, et Martin Beaudoin du Hâvre, maître du vaisseau.

« Nous avions à doubler de grandes basses entremêlées de rochers qui s'étendent à environ trente lieues au large. Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travaillaient à la pompe ne purent épuiser l'eau. Le contre-maître descendit au fond du vaisseau, et le trouva

non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentait peu à peu s'enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême.

« Mais un travail infatigable nous fit soutenir le navire avec deux pompes, près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer en abondance. Cette eau, passant par les tas de bois de Brésil dont le vaisseau était chargé, sortait par les canaux aussi rouge que du sang de bœuf. Le charpentier, aidé de matelots intelligents, parvint enfin à découvrir sous le tillac les fentes et les trous les plus dangereux, et à les boucher avec du lard, du plomb et de la toile.

« Cependant nous vîmes la terre, et nous prîmes tous la résolution d'y retourner. C'était aussi l'opinion du charpentier qui s'était aperçu, dans ses recherches, que le navire était tout rongé de vers. Mais le maître, craignant d'être abandonné de ses matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises et déclara qu'il était résolu à continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil. Nous fûmes six à qui la double crainte de la famine et du naufrage fit prendre le parti de regagner la terre, dont nous n'étions éloignés que de neuf à dix lieues.

« Nous chargeâmes la barque de tout ce qui nous appartenait avec un peu de farine et d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos amis, un d'entre eux qui avait une grande affection pour moi, me tendit la main vers la barque où j'étais déjà : « Demeurez avec nous, je vous en conjure, me dit-il. Si nous ne pouvons arriver en France, nous nous sauverons du moins soit au Pérou, soit dans quelque île voisine. »

« Ces instances firent impression sur moi et je cédai ; nos cinq déserteurs n'arrivèrent à terre qu'avec beaucoup de difficulté.

« Le vaisseau remit donc à la voile, vrai cercueil où nous devions nous attendre à rester ensevelis. Il essuya de continuelles

tempêtes pendant tout le mois de janvier, et, ne cessant point de faire beaucoup d'eau, il aurait coulé cent fois le jour, si tout le monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes.

« Nous nous éloignâmes ainsi du Brésil d'environ deux cents lieues : nous arrivâmes en vue d'une île inhabitée qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit, et que notre pilote ne trouva pas même sur sa carte. On était, le 3 février, à trois degrés de la ligne ; c'est-à-dire que depuis près de sept semaines on n'avait pas fait le tiers de la route. Comme les vivres diminuaient beaucoup, on proposa de relâcher au cap Saint-Roch, où quelques vieux matelots assuraient qu'on pouvait se procurer des rafraîchissements ; mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger des perroquets et d'autres oiseaux qu'on emportait en grand nombre ; et cet avis prévalut. Quelques jours après, le pilote, ayant pris hauteur, déclara qu'on se trouvait droit sous la ligne.

« Nos malheurs commencèrent par une querelle entre le contre-maître et le pilote qui, pour se chagriner mutuellement, affectaient de négliger leurs fonctions. Le 26 mars, tandis que le pilote, faisant son quart, tenait toutes les voiles hautes et déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté. Les câbles, les cages d'oiseaux et tous les coffres qui n'étaient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, et peu s'en fallut que le bâtiment ne fût mis sens dessus dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés.

« Ce n'était que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une mer calme, le charpentier et d'autres artisans cherchant le moyen de soulager ceux qui travaillaient aux pompes, remuèrent malheureusement quelques pièces de bois au fond du vaisseau ; une assez grande se leva, et l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité que ces misé-

rables ouvriers, forcés de remonter sur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, et se mirent à crier d'une voix lamentable : Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! Sur quoi le capitaine, le maître et le pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensèrent qu'à mettre la barque dehors, et firent jeter en mer une grande quantité de bois de Brésil et d'autres marchandises ; mais le pilote, craignant que le grand nombre de personnes qui voulaient se jeter dans la barque, ne la fît sombrer, y entra, un grand coutelas au poing, menaçant de couper les bras au premier qui essaierait d'y pénétrer. Effrayés de cette menace et n'ayant plus de recours qu'en nous-mêmes, nous courûmes aux pompes, et, après des efforts inouïs, nous empêchâmes l'eau de nous surmonter.

« Nous entendîmes bientôt la voix du charpentier, jeune homme de cœur et d'énergie, qui nous appelait à son secours. Loin d'abandonner le fond du navire comme les autres, il avait mis son caban à la matelote sur la grande ouverture qui s'y était faite ; et, tenant les deux pieds dessus pour résister à l'eau, qui le souleva plusieurs fois par sa violence, il criait de toute sa force qu'on lui portât des habillements, des lits de coton, de la toile, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutrerait la pièce. Par ce moyen nous fûmes préservés du danger.

« On continua de gouverner, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest ; car notre pilote, qui n'entendait pas bien son métier, ne sut plus observer sa route ; et nous allâmes ainsi dans l'incertitude jusqu'au tropique du Cancer. Là, un autre accident faillit nous perdre : notre canonnier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si longtemps sur le feu, qu'il rougit, et la flamme, ayant pris à la poudre, courut si rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles et aux cordages. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu : l'un mourut peu de jours après, et j'aurais eu le même sort si je ne m'étais

couvert le visage de mon bonnet qui me garantit; j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles et les cheveux grillés.

« Nous étions au 16 avril; il nous restait environ cinq cents lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étaient si diminués, qu'on prit le parti de nous en retrancher encore la moitié; cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote qui se croyait proche du cap Finistère en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores, à plus de trois cents lieués. Nous fûmes réduits à balayer la soute, c'est-à-dire la chambre blanchie et plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillers pour obtenir une bouillie aussi noire et plus amère que de la suie. Ceux qui avaient encore des perroquets les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de mai. Deux mariniers morts de faim furent jetés hors de bord; un de nos matelots nommé Nargue, étant debout, appuyé contre le grand mât, je le tançai de ce qu'ayant un peu de bon vent, il n'aidait point les autres à hisser les voiles : « Hélas! je ne saurais, » me dit le pauvre homme d'une voix éteinte et plaintive; et à l'instant il tomba roide mort.

« L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente que, manquant de forces pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, et de lier même le gouvernail. Le vaisseau fut abandonné au gré des vents et des flots. Le gros temps ôtait même l'espoir qui nous restait de prendre un peu de poisson.

« Aussi tout le monde, continue Léry, était-il d'une faiblesse et d'une maigreur extrêmes. Quelques-uns s'avisèrent de couper des pièces de certaines rondelles faites de la peau d'un animal nommé tapiroussou, et les firent bouillir à l'eau pour les manger; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres

mirent ces rondelles sur les charbons, et lorsqu'elles furent un peu rôties, il nous était avis que ce fussent carbonnades de couenne de pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avait des rondelles de les tenir de court; et comme elles étaient aussi dures que cuir de bœuf sec, il fallut des serpes et autres ferrements pour les découper. Ceux qui en avaient, portant les morceaux dans leurs manches en petits sacs de toile, n'en faisaient pas moins de compte que font par deçà les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusqu'à manger leurs collets de maroquin et leurs souliers de cuir. Les pages et garçons du navire, pressés de male rage de faim, mangèrent toutes les cornes des lanternes, dont il y a toujours un grand nombre aux vaisseaux, et autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre faiblesse et notre faim n'empêchaient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit et jour à la pompe avec un grand travail.

« Environ le 12 mai, notre canonnier mourut de faim. Nous fûmes peu touchés; car, loin de penser à nous défendre, si l'on nous eût attaqués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris par quelque pirate qui nous eût donné à manger. Mais nous ne vîmes dans notre retour qu'un seul vaisseau, dont il nous fut impossible d'approcher.

« Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre vie; mais la nécessité fit penser à chasser les rats et les souris; nous espérions les prendre d'autant plus facilement que n'ayant plus les miettes et d'autres choses à ronger, ils couraient en grand nombre, mourant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit avec tant de soin et avec tant de sortes de piéges, qu'il en demeura fort peu. La nuit même on les cherchait les yeux ouverts comme font les chats. Un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre. Le prix en monta jusqu'à

quatre écus. On les faisait cuire dans l'eau, avec tous leurs intestins qu'on mangeait comme le corps : les pattes n'étaient pas exceptées, ni même les os, qu'on trouvait le moyen d'amollir.

« L'eau manqua aussi ; il ne restait pour tout breuvage qu'un tonneau de cidre que le capitaine et les maîtres ménageaient avec grand soin. S'il tombait de la pluie, on étendait des draps avec un boulet au milieu pour la recueillir. On retenait jusqu'à celle qui s'écoulait par les égoûts du vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. L'extrémité fut telle qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil, plus sec que tout autre bois ; plusieurs néanmoins, dans leur désespoir, en rongeaient entre leurs dents. Notre conducteur, en tenant un jour une pièce dans la bouche, me dit avec un grand soupir : « Hélas ! Léry, mon ami, il m'est dû en France une somme de quatre mille livres, dont plût à Dieu qu'ayant fait bonne quittance, je tinsse maintenant un pain d'un sou et un seul verre de vin ! »

« Le 15 et le 16 mai, il mourut encore deux matelots sans autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un, nommé Rolleville, qui nous encourageait par son naturel joyeux, et qui, dans nos plus grands dangers de mer, comme dans nos plus grandes souffrances, disait toujours : « Mes amis, ce n'est rien. » Cependant j'avais toujours secrètement gardé un perroquet, presque aussi gros qu'une oie et du plus charmant plumage, qui prononçait aussi nettement qu'un homme ce que l'interprète, dont je le tenais, lui avait appris de la langue française et de celle des sauvages. Le grand désir que j'avais d'en faire présent à M. l'amiral me l'avait fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner. Mais il fut sacrifié comme les autres à la nécessité implacable. Je n'en jetai que les plumes ; tout le reste soutint pendant quatre jours mes amis et moi. Mais je regrettai bien amèrement le sacrifice de mon pauvre oiseau,

lorsque le cinquième jour nous découvrîmes la terre. Les oiseaux de cette espèce pouvant se passer de boire, il ne m'eût pas fallu trois noix pour le nourrir dans cet intervalle.

« Enfin, Dieu fit la grâce à tant de misérables étendus presque sans mouvement sur le tillac, d'arriver, le 24 mai 1558, à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine osions-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous sûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que, si notre situation eût duré seulement un jour de plus, il avait pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort, mais, sans avertir personne, de tuer un d'entre nous pour le faire servir de nourriture aux autres.

« Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos matelots avaient toujours souhaité de pouvoir décharger et vendre leur bois du Brésil. Le maître, ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la chaloupe avec Dupont et quelques autres, pour acheter des vivres à Audierne, dont nous étions assez proches. Deux de nos compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines et par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneraient au vaisseau. Les autres revinrent sur-le-champ avec toutes sortes de vivres, et recommandèrent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération.

« On ne pensait plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un vaisseau français, passant à la portée de la voix, avertit que toute cette côte était infestée par certains pirates. L'impuissance où l'on était de se défendre détermina tout le monde à suivre le vaisseau dont on avait reçu cet avis. Ainsi, sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau port de Blavet.

« Les personnes charitables qui nous recueillirent nous exhortèrent à nous garder de trop manger, et nous firent d'abord user peu à peu des bouillons de vieilles poules bien consommés. Ceux qui suivirent ce conseil s'en trouvèrent bien. Quant aux matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que, de vingt échappés à la famine, plus de moitié moururent subitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau et les os, non-seulement on nous aurait pris pour des cadavres déterrés, mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de la terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toute sorte de viande, que, lorsque je fus au logis et que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire près de rendre l'esprit.

« Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les médecins nous conseillèrent de nous faire traiter; mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. »

Léry et ses compagnons quittèrent Hennebon pour se rendre à Nantes sans avoir encore la force de conduire leurs chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur homme à pied pour les conduire par la bride. « Nos sens, dit Léry, étaient comme entièrement renversés. » A Nantes, ils eurent encore pendant huit jours l'oreille si dure et la vue si troublée, qu'ils craignaient d'être devenus sourds et aveugles. Cependant un mois après il ne leur restait pas la moindre faiblesse aux yeux.

CHAPITRE II

Incendie du vaisseau hollandais le *Nieuw-Hoorn,* dans la mer des Indes, en 1619. — Aventures de son capitaine Bontekoé, et d'une partie de l'équipage.

Guillaume Isbrantz Bontekoé fut nommé en 1618, par la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, capitaine du vaisseau *Nieuw-Hoorn,* du port de onze cents tonneaux, envoyé aux Indes pour le commerce, et monté par deux cent six hommes d'équipage.

Bontekoé partit du Texel le 28 décembre; et dès le 5 janvier, après être sorti de la Manche, son vaisseau essuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du pont. Au milieu de l'effroi de l'équipage, Bontekoé, toujours actif, surtout dans le danger, ordonna d'épuiser l'eau avec des seaux de cuir; mais les ponts se trouvaient si embarrassés par les coffres, que, dans le roulis continuel du vaisseau, qui les faisait heurter l'un contre l'autre, on ne trouvait pas de place pour le travail : il fallut mettre en pièces ceux qui apportaient le plus d'obstacles aux ouvriers.

On se vit enfin délivré du danger, et le 20 on profita d'un temps plus calme pour continuer le voyage. Deux vaisseaux hollandais qu'on rencontra successivement, le *Nieuw-Zeeland,* qui avait pour capitaine Pierre Thysz, d'Amsterdam, et le

Enckhuisen, sous le commandement de Jean Jansz, apportèrent du secours à Bontekoé.

Ils firent voile de conserve pour passer la ligne; mais des calmes survinrent qui les retinrent trois semaines entières, et les forcèrent de presser ensuite leur route pour aller passer les Abrojos (bancs de rochers dans la mer des Antilles) avec un vent sud-est. Le calme les prit encore près de ces rochers. Ils les passèrent néanmoins, et cherchèrent les îles de Tristan d'Acunha [1], à la hauteur desquelles ils se trouvèrent sans les apercevoir. Les vents variables les engagèrent ensuite à se diriger vers le cap de Bonne-Espérance; mais ils devinrent si forts que l'on prit le parti de faire petite voile sans oser approcher de la côte. La crainte de voir briser son vaisseau détermina Bontekoé à assembler le conseil; après avoir considéré que les équipages étaient vigoureux et la provision d'eau abondante, les officiers des trois vaisseaux se décidèrent à doubler le cap sans y toucher. Cette résolution fut exécutée heureusement, et l'on rangea la terre de Natal avec un fort beau temps. On était à la fin du mois de mai; cinq mois s'étaient déjà passés depuis le départ de Bontekoé.

L'*Enckhuisen*, qui était destiné pour la côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres pour prendre sa route entre la côte d'Afrique et Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelques différends, Bontekoé quitta aussi le *Nieuw-Zeeland;* on se perdit de vue à 23° de latitude sud.

Les maladies commençaient à se répandre sur le vaisseau de Bontekoé. Elles augmentèrent si rapidement qu'il y eut bientôt quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant en

[1] Groupe de trois petites îles, dont la principale porte ce nom, dans l'océan Atlantique. Quelques Anglais s'y établirent en 1820. C'est un point important pour les navires qui vont dans l'Australie (Nouvelle-Hollande).

presque aussi mauvais état, on fit route vers Madagascar pour gagner la baie de Saint-Louis. On ne put trouver de bon mouillage : Bontekoé fit mettre la chaloupe en mer, et y entra lui-même pendant que le vaisseau courait de petites bordées. La mer brisait si fort contre le rivage, qu'il était impossible d'en approcher. Cependant on vit paraître des insulaires, et un matelot de la chaloupe se mit à la nage pour leur parler. Ils faisaient des signes de la main, et semblaient désigner un lieu propre au débarquement. Mais, comme on n'était pas sûr de les entendre et qu'ils n'offraient aucun rafraîchissement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoé les mains vides, en furent consternés. On fit voile vers le sud jusqu'à la latitude de 29°, où, changeant de bord, on résolut d'aller relâcher à l'île Maurice ou à l'île Mascarenhas [1]. En effet, ayant gouverné pour passer entre ces deux îles, Bontekoé atterrit à la dernière ; on trouva quarante brasses de profondeur près de la terre. Quoique ce lieu ne parût pas bien sûr, parce qu'on était trop près du rivage, on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades soupiraient après la terre, mais les brisants ne permettaient pas que l'on essayât de les y débarquer. La chaloupe fut renvoyée pour visiter l'île. On y trouva une grande quantité de tortues. Leur vue augmenta l'ardeur des malades, qui se promettaient d'être à demi guéris aussitôt qu'ils seraient descendus.

Le subrécargue du vaisseau, qui se nommait Hein-Rol, s'opposait à leur descente, sous prétexte que le vaisseau pouvait dériver, et qu'on courrait risque de perdre tous ceux qui seraient à terre. Les malades suppliaient avec de si vives instances, que

[1] L'île de France et l'île Bourbon. Les détails de Bontekoé sur cette dernière île, aujourd'hui l'une des plus florissantes colonies de la France, sont remplis d'intérêt et dignes d'être remarqués.

Bontekoé en fut touché : il passa sur le pont, et cria qu'il allait mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie. Bontekoé donna aux malades une voile pour se dresser une tente et des provisions, des ustensiles, et un cuisinier; il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle touchant de les voir arriver sur l'herbe, et s'y rouler comme dans un lieu de délices; ils assuraient que cette seule situation leur donnait déjà du soulagement.

A peine avait-on touché le rivage, qu'on aperçut un nombre prodigieux de ramiers qui se laissaient prendre avec la main ou tuer à coups de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'envoler. On en tua dès le premier jour plus de deux cents. Les tortues n'étaient pas moins faciles à prendre. Bontekoé, fort satisfait de voir ses malades dans cette abondance, les laissa au nombre de quarante pour retourner à bord.

Le mouillage parut si mauvais au capitaine, que la nuit suivante il prit la chaloupe dans le dessein de chercher une meilleure rade. A cinq milles du vaisseau, il trouva une bonne baie dont le fond était de sable. A peu de distance dans les terres, on rencontra un lac dont l'eau n'était pas tout à fait douce. Bontekoé vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris et d'autres oiseaux. Il trouva jusqu'à vingt-cinq tortues à l'ombre sous un seul arbre, elles étaient si grasses, qu'à peine pouvaient-elles marcher.

Après avoir visité toute la baie, Bontekoé fit porter la nouvelle de la découverte aux malades, qui se rembarquèrent dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On alla jeter l'ancre par trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, puis on commanda huit personnes avec une seine pour pêcher dans le lac; ils prirent de fort beaux poissons, des carpes, des meuniers, et une sorte de saumon gras et de très-bon goût. On trouvait aussi dans

cette baie des drontes [1], espèce d'oiseau qui a les ailes petites, et que sa graisse rend fort pesant. Enfin on découvrit de l'eau douce dans une petite rivière bordée d'arbres, qui descendait des montagnes.

L'île n'étant point peuplée, les matelots purent en parcourir toutes les parties, et y prendre librement le plaisir de la pêche et de la chasse. Ils faisaient des broches de bois, dont ils se servaient pour rôtir les oiseaux, et, les arrosant d'huile de tortue, ils les rendaient aussi délicats que s'ils eussent été lardés. Ils découvrirent encore une autre rivière de fort belle eau, et remarquèrent avec joie qu'elle était remplie de grosses anguilles. Ils en prirent un grand nombre qui se trouvèrent de fort bon goût. Ils y virent des boucs, mais on n'en put prendre qu'un vieux dont les cornes étaient à demi-rongées par les vers et dont personne ne voulut manger.

Cette abondance fut salutaire aux malades; on les fit retourner au vaisseau, à l'exception de sept que leur faiblesse obligea de demeurer dans l'île jusqu'à ce qu'on remît à la voile. On n'avait pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux et de poissons qu'on avait fait sécher.

On leva l'ancre dans le dessein de relâcher à l'île Maurice; mais le vaisseau ayant descendu trop bas, on ne la vit que de loin. Comme il se trouvait dans l'équipage quelques personnes qui n'avaient pu se rétablir, on regrettait d'avoir quitté trop tôt l'île de Mascarenhas; d'ailleurs, on prévoyait qu'il faudrait parcourir longtemps les latitudes du sud avant de trouver les vents alisés pour se rendre à Bantam ou à Batavia, et qu'on pourrait être emporté par la force des courants. Cette crainte fit prendre

[1] A cette époque, il existait en effet à l'île de France et à l'île Bourbon une espèce d'oiseau si lourd et si informe, qu'il ne pouvait que se traîner pesamment à terre; mais cette espèce est entièrement détruite aujourd'hui et n'a été retrouvée sur aucun autre point du globe.

la résolution de porter droit sur l'île de Sainte-Marie, qui est voisine de Madagascar, vis-à-vis de la baie d'Antongil. On arriva au côté oriental de l'île, par huit brasses d'eau, où l'on voit clairement le fond, et l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte sur un fond de treize brasses. Les insulaires, quoique moins accoutumés à la vue des Européens que ceux de Madagascar, apportèrent à bord des poules, des limons avec un peu de riz, et firent comprendre par signes qu'ils avaient des vaches, des brebis et d'autres provisions. On leur présenta du vin dans une tasse d'argent ; ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le visage entier dans la tasse ; mais lorsqu'ils eurent avalé ce qu'on leur avait offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Leur couleur était d'un jaune noirâtre.

On descendait chaque jour à terre pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillers, des couteaux à manches jaunes, et des grains de verre ou de corail, leur paraissaient un riche équivalent pour des veaux, des brebis et des porcs, du riz, du lait et des melons d'eau. Ils portaient le lait dans de grandes feuilles adroitement entrelacées les unes dans les autres. Mais comme ils avaient peu de limons et d'oranges, Bontekoé résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, et d'y porter des marchandises qu'il espérait troquer pour cette espèce de fruit. Il entra dans une rivière qu'il remonta l'espace d'une lieue, sans pouvoir pénétrer plus loin, les arbres des deux rives se joignant par leurs branches qui pendaient jusque dans l'eau. D'ailleurs, n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour il réussit plus heureusement dans l'île même où son vaisseau était à l'ancre. Il trouva plus loin sur la même côte des oranges, des limons, du lait, du riz et des bananes.

Pendant neuf jours que ses gens passèrent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avaient en quittant la Hollande.

Souvent, lorsqu'ils allaient à terre, ils se faisaient accompagner d'un musicien qui jouait de la vielle. Les insulaires écoutaient cet instrument avec la plus grande surprise ; les uns s'asseyaient autour du musicien et faisaient claquer leurs doigts ; d'autres dansaient avec joie. On voyait en quelques endroits, au dehors de leurs maisons, des têtes de bœufs élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettaient à genoux, et qu'ils paraissaient adorer.

Le vaisseau avait été nettoyé jusqu'à la quille, et réparé si soigneusement, que, s'il restait quelque défiance aux Hollandais, ce ne pouvait être de ce côté. Ils remirent à la voile, et firent route vers le détroit de la Sonde.

Le 19 novembre 1619, ils étaient par 5° 30' de latitude sud, qui est celle du détroit, lorsque Bontekoé entendit crier : Au feu ! au feu ! Il se hâta de descendre à fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. « Capitaine, c'est dans ce tonneau. » Il y porta la main sans y rien sentir de brûlant.

On lui dit que le munitionnaire étant descendu dans l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devait être distribuée le lendemain, avait attaché son chandelier de fer à un baril qui était d'un rang plus haut que celui qu'il devait percer : une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mèche ardente était tombée justement dans le trou du bondon, le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, et les deux fonds ayant aussitôt sauté, l'eau-de-vie, enflammée, avait coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avait jeté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisait paraître éteint. Bontekoé, un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon ; et, n'apercevant aucune trace du feu, il remonta tranquillement sur le pont.

« Une demi-heure après, dit Bontekoé, quelques-uns de nos

gens commencèrent à crier : Au feu! J'en fus fort épouvanté, et descendant aussitôt, je vis la flamme qui s'élevait du fond de cale. L'embrasement était dans le charbon où l'eau-de-vie avait pénétré, et le danger paraissait d'autant plus pressant qu'il y avait trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux en prodigieuse quantité.

« Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble : l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse et si puante qu'on étouffait à fond de cale. J'y étais néanmoins pour y donner les ordres, et je faisais sortir les matelots tour à tour pour leur laisser le temps de se rafraîchir. Je soupçonnais que déjà plusieurs avaient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles : moi-même j'étais suffoqué ; ne sachant plus ce que je faisais, j'allais par intervalle reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

« Enfin, me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer : il ne put s'y résoudre. « Si nous jetons la poudre, me dit-il, que deviendrons-nous lorsque nous trouverons des ennemis à combattre, et quel moyen de nous défendre? »

« Cependant le feu ne diminuait pas. On prit la hache, et dans l'entrepont on fit de grands trous, par lesquels on jeta une grande quantité d'eau sans cesser d'en jeter en même temps par les écoutilles. Il y avait trois semaines qu'on avait mis le grand canot à la mer; on y mit aussi la chaloupe qui était sur le pont, parce qu'elle causait de l'embarras à ceux qui puisaient l'eau. On ne voyait que le feu et l'eau dont on était également menacé; car on n'avait la vue d'aucune terre ni d'aucun autre vaisseau. Les gens de l'équipage, se glissant de tous côtés hors du bord, descendaient sur les porte-haubans; de là ils se laissaient tomber

dans l'eau, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et se cachaient sous les bancs ou sous les voiles, en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner.

« Rol étant allé par hasard dans la galerie fut étonné de voir tant de gens dans le canot et dans la chaloupe ; ils lui crièrent qu'ils allaient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant au grand canot, il leur dit : « Mes amis, il faut attendre le capitaine. » Mais ses ordres n'étaient plus écoutés. Aussitôt qu'il fut embarqué, ils coupèrent le grelin et s'éloignèrent du vaisseau.

« Comme j'étais toujours occupé à donner mes ordres et à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec épouvante : « Qu'allons-nous devenir, capitaine ? La chaloupe et le canot sont à la mer. — Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le dessein de ne plus revenir. » Et, courant aussitôt sur le pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau étaient carguées ; je criai au matelot : « Hisse vite et déferle ; efforçons-nous de les rejoindre ; et, s'ils refusent de nous recevoir dans leur chaloupe, nous ferons passer le navire par-dessus ces lâches pour leur apprendre leur devoir. »

« En effet, nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau ; mais ils gagnèrent au vent, et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi : « Vous voyez, mes amis, qu'il ne nous reste plus d'espérance que dans la miséricorde de Dieu et dans nos propres efforts ; il faut redoubler d'énergie et tâcher d'éteindre le feu. Courez à la soute aux poudres, et jetez-les à la mer avant que le feu puisse les gagner. » De mon côté, je pris les charpentiers, et je leur ordonnai de faire promptement des trous avec de grandes gouges et des tarières, pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la

hauteur d'une brasse et demie; mais ces outils ne purent pénétrer les bordages qui étaient garnis de fer.

« Cet obstacle répandit la consternation; l'air retentissait de gémissements et de cris. On continua de jeter de l'eau, et l'embrasement parut diminuer; mais, peu de temps après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous jugeâmes notre perte inévitable. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter. L'huile et la flamme qui en sortaient se répandaient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussait des cris et des hurlements si terribles que mes cheveux se hérissaient, et je me sentais couvert d'une sueur glacée.

« Cependant le travail continuait avec la même ardeur; on jetait de l'eau dans le navire et les poudres à la mer. On avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre, mais il en restait encore trois cents. Le feu y prit, et fit sauter le vaisseau, qui, dans un instant, fut brisé en mille pièces. Nous étions encore au nombre de 119. Je me trouvais alors sur le pont, près de la grande écoutille, et j'avais devant les yeux 63 hommes qui puisaient de l'eau. Ils furent emportés et disparurent avec la vitesse d'un éclair. Tous les autres eurent le même sort. Pour moi, qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons, je tendis les mains vers le ciel, et je m'écriai : « O Seigneur, faites-moi miséricorde! » Je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau, entre les débris du navire qui était en pièces. Dans cette situation, mon courage se ranima et je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misaine à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étais environné. Alors, le cœur brisé, je me dis, en poussant un soupir : « O mon Dieu, ce beau navire a donc péri comme Sodome et Gomorrhe! »

« Je fus quelque temps sans apercevoir aucun homme. A la fin je vis paraître sur l'eau un jeune homme qui sortait du fond, et qui nageait des pieds et des mains. Il saisit une partie de l'éperon qui flottait sur l'eau, et dit en s'y mettant : « Me voici encore au monde ! » J'entendis sa voix, et je m'écriai : « Y a-t-il ici quelque autre que moi qui soit en vie ? » Ce jeune homme se nommait Harman Van-Kniphuisen, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand sur lequel j'étais ne cessait de rouler et de tourner, ce qui me causait beaucoup de peine, je dis à Harman : « Pousse-moi cette esparre, je me mettrai dessus, et je la ferai flotter vers toi. » Il fit ce que je lui ordonnais : sans quoi, brisé comme j'étais de mon saut et de ma chute, le dos fracassé, et blessé à deux endroits de la tête, il m'aurait été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étais pas encore aperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force qu'il me sembla tout d'un coup que je cessais de voir et d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une pièce du revers de l'éperon. Nous jetions la vue de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. Nous les aperçûmes, mais fort loin de nous. Le soleil était au bas de l'horizon. « Mon pauvre ami, dis-je à Harman, toute espérance est perdue pour nous. Il est tard et le canot et la chaloupe sont bien loin ! Il n'est pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation. Elevons nos cœurs à Dieu, et demandons-lui notre salut avec une résignation entière à sa volonté. »

« Nous nous mîmes en prières, et, à peine achevions-nous d'adresser nos vœux au ciel, que, levant les yeux, nous vîmes la chaloupe et le canot près de nous. Je criai aussitôt : « Sauvez ! sauvez le capitaine ! » Quelques matelots qui m'entendirent se mirent aussi à crier : « Le capitaine vit encore ! » Ils s'approchèrent des débris, mais ils n'osaient avancer davantage, dans la

crainte d'être heurtés par les grosses pièces. Harman se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, et se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai : « Si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, car je n'ai pas la force de nager. » Le trompette s'étant jeté à la mer avec une ligne de sonde, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je le fixai autour de ma ceinture, et ce secours me fit arriver heureusement à bord. J'y trouvai Rol, Guillaume Van-Galen, et le second pilote, nommé Meinder-Kryns, qui était de Hoorn. Ils me regardèrent longtemps avec étonnement.

« J'avais fait faire à l'arrière de la chaloupe une petite cabane qui pouvait contenir deux hommes. J'y entrai pour prendre un peu de repos ; je me sentais si mal, que je ne croyais pas avoir beaucoup de temps à vivre ; j'avais le dos brisé, et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais à la tête. Cependant je dis à Rol : « Je crois que nous ferons bien de demeurer cette nuit auprès des débris. Demain, lorsqu'il sera jour, nous sauverons quelques vivres, et peut-être trouverons-nous une boussole. » On s'était sauvé avec tant de précipitation, qu'on était presque sans vivres, et les boussoles avaient été enlevées de l'habitacle par le premier pilote, qui soupçonnait les projets de fuite de l'équipage,

« Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les avirons comme s'il eût été jour. Mais, après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit également éloigné des terres et des débris. « Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, et nous sommes sans vivres, sans carte et sans boussole. — Pourquoi ne m'avez-vous pas cru hier soir? leur répondis-je. Je me souviens que, pendant que je flottais sur le grand mât, j'étais environné de lard, de fromages et d'autres provisions. — Cher capitaine, me dirent-ils d'une voix suppliante, sortez de là et

venez nous conduire. — Je ne le puis, leur répliquai-je ; je suis si froissé, qu'il m'est impossible de remuer. »

« Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont. Je demandai quels étaient les vivres ; on me montra sept ou huit livres de biscuit. « Cessez de ramer, leur dis-je, vous vous fatiguerez vainement, et vous n'aurez point à manger pour réparer vos forces. » Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en fabriquer des voiles. Je leur fis prendre les paquets de cordes de rechange dans la chaloupe : ils en obtinrent une espèce de fil de caret, des écoutes et des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, et l'on en composa de petites voiles.

« Nous pensâmes ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvait au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe une capote bleue de matelot et un coussin qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettait sur mes plaies, et, par la protection du ciel, ce remède me guérit.

« Le premier jour, nous nous abandonnâmes au mouvement des flots, tandis qu'on travaillait aux voiles. Elles furent prêtes le soir ; on les envergua et on les mit au vent. On était au 20 novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du jour était insupportable ; nous avions le soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 et les deux jours suivants, nous nous occupâmes à construire un quart de cercle, pour prendre hauteur. Tennis Sybrandsz, menuisier du vaisseau, avait un compas et quelque connaissance de la manière dont il fallait marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire un quart de cercle dont on pouvait se servir. Je gravai une carte de marine

sur la planche, et j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java et le détroit de la Sonde, qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avais trouvé que nous étions par 50° 30' de latitude sud; suivant le point marqué sur la carte à vingt lieues de terre, j'y traçai encore un compas, et tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions vers l'entrée du détroit, dans la vue de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

« Sept ou huit livres de biscuit formaient notre unique provision; je réglai les rations pour chaque jour, et, tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avait rien à boire; lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles, qu'on étendait pour rassembler l'eau, et pour la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie.

« Cette extrémité n'empêchait point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui m'était nécessaire. Heureux de leur voir pour moi ces sentiments, je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant, comme nous faisions meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, ceux qui le montaient nous priaient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposaient fortement; car c'était nous exposer à périr tous.

« Nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère : le biscuit nous manqua tout à fait, et nous ne découvrions point les terres. J'employai tous mes efforts pour persuader aux plus impatients que nous n'en pouvions être loin; mais je ne pus les soutenir longtemps dans cette espérance : ils commencèrent à

murmurer contre moi-même, qui me trompais, disaient-ils, dans l'estime de la route, et qui portais le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe. Elles se baissaient facilement à la portée de nos mains, et chacun en prit aisément quelques-unes : on les pluma aussitôt pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuse ; mais un si faible repas ne pouvait nous conserver longtemps la vie.

« Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étaient consternés ; le canot s'étant approché, on conclut que, la mort étant inévitable, il fallait recevoir ceux qui le montaient afin de mourir tous ensemble.

« Il y eut alors dans la chaloupe trente avirons, que nous rangeâmes sur les bancs en forme de pont. On avait aussi une grande voile, une misaine, un artimon et un foc. La chaloupe avait tant de creux, qu'un homme pouvait se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties ; l'une se tenait sous le couvert, tandis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour à tour. Nous étions soixante-douze, tristes et désolés.

« Lorsque le désespoir commençait à succéder à la tristesse, on vit sortir de la mer un banc de poissons volants, de la grosseur des plus gros merlans, qui tomba dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, ils furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger : mais il n'y avait personne de malade ; malgré mes conseils, quelques-uns avaient pourtant commencé à boire de l'eau de la mer. « Gardez-vous, leur disais-je, de boire de l'eau salée ; elle n'apaisera point votre soif, et elle vous causera un flux de ventre auquel vous ne résisterez pas. »

« On commençait à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme si l'on était prêt à s'entre-dévorer. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité et de

commencer par les jeunes gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur ; mon courage en fut abattu. J'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution, et résolus à se saisir des jeunes gens. « Qu'allez-vous faire, mes amis ? leur criai-je d'une voix suppliante. Votre cœur ne se révolte-t-il pas à l'idée d'une action si barbare ? Nous ne sommes pas loin des terres, je vous le jure : souffrez encore un peu avec patience, et priez le ciel de venir au secours de notre misère. »

« Enfin je leur fis voir quelle avait été la route et la latitude de chaque jour. « Vous nous tenez toujours le même langage, me dit l'un des plus furieux ; et la terre ne paraît pas. Vous nous trompez, ou vous vous trompez vous-même. Il faut en finir, et si dans trois jours notre sort ne change pas, rien ne sera capable de nous arrêter. » Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur ; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes.

« Le temps s'écoulait, et j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : « Hélas ! si nous étions à terre, nous mangerions de l'herbe comme les bêtes ! » Je ne laissais pas de renouveler mes exhortations. Mais la force commença, le lendemain, à nous manquer autant que le courage ; la plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni de se tenir debout : Rol était si abattu, qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que me causaient mes blessures, je me trouvais encore assez de vigueur pour aller d'un bout de la chaloupe à l'autre, et je tâchais de ranimer l'esprit de mes compagnons.

« Nous étions au second jour de décembre, le treizième depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous

apporta un peu de soulagement ; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues, et de les étendre sur l'embarcation ; on se traîna par-dessous : chacun but de l'eau de la pluie à son aise, et les deux petits tonneaux restèrent remplis. J'étais alors au timon ; et, suivant l'estime, je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. Cependant l'épaisseur de la brume, et la pluie qui ne diminuait pas, me firent éprouver un froid si vif, que j'appelai un des quartiers-maîtres pour qu'il prît ma place. Il vint, et j'allai me placer auprès des autres, où je recouvrai un peu de chaleur.

« A peine le quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que, le temps ayant changé, il se mit à crier avec joie : « Terre ! terre ! » Tout le monde trouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'était effectivement la terre. On fit servir aussitôt toutes les voiles ; mais, en approchant du rivage, on trouva des brisants si forts, qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. Enfin, dans une petite baie, où nous eûmes le bonheur d'entrer nous jetâmes le grappin à la mer ; il nous en restait un petit qui servit à nous amarrer à terre, et chacun se hâta de sauter sur le rivage.

« L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que, m'étant jeté à genoux, je la baisai de joie, et rendis grâces au ciel de la faveur qu'il nous accordait. Ce jour était le dernier des trois à la fin desquels on devait manger les mousses.

« L'île, car c'en était une, offrait des cocos, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur agréable que les cocos rendent dans leur fraîcheur ; on mangeait les plus vieux dont le noyau était plus dur ; mais, tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes

dès le même jour des tranchées et des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns près des autres. Elles ne finirent que le lendemain. On parcourut l'île sans trouver la moindre apparence d'habitations, quoique diverses tráces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes. Nous n'y découvrîmes point d'autres productions que des cocos.

« Après avoir rempli notre chaloupe de cocos, nous levâmes l'ancre vers le soir, et nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra [1], dont nous eûmes la vue dès le lendemain. Nous en longeâmes les côtes aussi longtemps qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisants. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheraient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelque endroit où nous pussions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage, et se mirent à marcher le long de la côte, tandis que nous les suivions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux.

« En approchant, nous aperçûmes à l'embouchure un banc contre lequel la mer brisait avec plus de violence encore. Je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage, et je n'y consentis qu'avec l'assentiment général. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière, on tînt un aviron paré, avec deux rameurs à chacun, et je pris la barre du gouvernail pour aller droit couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe ; il fallut promptement épuiser avec les chapeaux, les souliers et

[1] Grand île de l'archipel de la Sonde, au nord de Java, de 250 lieues de long : les côtes en sont habitées par des Malais et l'intérieur par des peuplades sauvages et peu connues. Les Hollandais y ont un établissement à Padang.

tout ce qui pouvait servir à cette opération. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner et de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. On épuisait avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint ; la lame fut courte, sans quoi nous périssions infailliblement ; la marée commençait à remonter, nous traversâmes enfin ces furieux brisants. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce : ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes à la rive droite de la rivière ; elle était couverte de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de la Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement.

« Quelques-uns de nos gens étant allés au delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, y trouvèrent du tabac et du feu. Nouveau sujet d'une joie extrême. D'après ces deux signes, nous n'étions pas loin de ceux qui les avaient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent à abattre quelques arbres, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits ; tous nos gens s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac qu'ils avaient trouvé.

« Vers le soir, nous redoublâmes nos feux, et, dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. Au milieu de la nuit, les sentinelles nous apprirent que les naturels s'approchaient en grand nombre. Leur dessein ne pouvait être que de nous attaquer. Nous étions peu en état de les recevoir : toutes nos armes consistaient dans les deux haches avec une épée rouillée, et à peine avions-nous la force de nous remuer.

« Cependant cet avis nous ranima, et nous prîmes dans nos mains des tisons ardents, avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles volaient de toutes parts, et rendaient le spectacle effrayant.

« D'ailleurs, les insulaires ne pouvaient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux, où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol et moi nous nous crûmes par prudence obligés de rentrer dans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette ressource en cas d'événement fâcheux.

« Le lendemain, au lever du soleil, trois insulaires sortirent du bois, et s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois des nôtres, qui, ayant déjà fait le voyage des Indes, connaissaient un peu les usages et la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre, fut à quelle nation ils appartenaient. Après avoir satisfait à cette demande, et nous avoir représentés comme d'infortunés marchands, dont le vaisseau avait péri par le feu, ils demandèrent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissements par des échanges. Pendant cet entretien, les insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe, et s'étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent savoir si nous avions des armes. J'avais fait étendre les voiles sur la chaloupe, parce que je me défiais de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles.

« Ils nous quittèrent alors avec promesse de nous apporter du riz et des poules. Nous réunîmes à grand'peine quatre-vingts réaux, et nous les offrîmes aux trois insulaires, pour quelques poules et du riz tout cuit, qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe, et remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois insulaires assistèrent à ce festin, et durent admirer notre appétit. Nous demeurâmes persuadés que nous étions à Sumatra, lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java était au-

dessous. Il nous parut certain que nous étions au vent de cette île, et cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction, que n'ayant point de boussole, nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres.

« Il ne nous manquait plus que des vivres pour achever de nous tranquilliser. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens dans une petite pirogue qui était sur la rive, et de remonter la rivière jusqu'à un village que nous avions aperçu dans l'éloignement ; je devais rassembler autant de provisions qu'il me serait possible, avec le reste de l'argent que nous avions encore. M'étant hâté de partir, j'eus bientôt acheté du riz et des poules que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la distribution, pour ne donner aucun sujet de plainte. De mon côté, je fis dans le village un fort bon repas avec mes compagnons.

« Pendant que nous mangions, les habitants étaient assis autour de nous, et suivaient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai un buffle qui me coûta cinq réaux et demi ; mais il était si sauvage que nous ne pouvions ni le prendre, ni l'emmener. Le jour commençait à baisser ; je voulais retourner à la chaloupe. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village, sous prétexte qu'il leur serait plus aisé de prendre le buffle pendant la nuit. Je n'étais pas de leur avis, mais je cédai à leurs instances, et je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

« Sur le bord de la rivière, je trouvai près de la pirogue un grand nombre d'insulaires qui avaient l'air de se quereller. Ayant cru démêler que les uns voulaient qu'on me laissât partir, et que d'autres s'y opposaient, j'en pris deux par le bras, et je les poussai vers la pirogue d'un air de maître.

« Leurs regards étaient farouches. Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, et y entrèrent avec moi ; l'un s'assit

à l'arrière et l'autre à l'avant : ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avaient chacun au côté leur kris, ou poignard, et qu'ils étaient maîtres de ma vie. Après avoir fait un peu de route, celui qui était à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue, où je me tenais debout, et me déclara par des signes qu'il voulait de l'argent. Je tirai de ma poche une petite pièce de monnaie que je lui offris. Il la reçut ; et l'ayant regardée quelques moments d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avait autour de sa ceinture. Celui qui était à la proue vint à son tour, et fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre pièce, qu'il considéra aussi des deux côtés ; mais il parut encore plus incertain s'il la devait prendre ou m'attaquer, ce qui lui aurait été facile, puisque j'étais sans armes. Je sentais la grandeur du péril, et le cœur me battait violemment.

« Cependant nous descendions toujours la rivière, et d'autant plus vite, que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencèrent à parler entre eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvements semblaient annoncer qu'ils avaient dessein de fondre sur moi ; je tremblais de tous mes membres, en adressant mes vœux au ciel. Par une inspiration secrète et bizarre, je me mis à chanter de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étaient couvertes. Les deux sauvages se prirent à rire, et ouvrirent une bouche si large, que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards m'indiquèrent qu'ils ne me croyaient ni crainte ni défiance. Pendant que je continuais à exercer ma voix, la barque allait si rapidement, que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens, et je les vis accourir au bord de la rivière. Alors, me tournant vers mes deux rameurs, je les fis mettre tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourrait du moins m'attaquer par derrière. Ils m'obéirent sans résistance, et je descendis tranquillement sur la rive.

« Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demandèrent où tant de gens passaient la nuit : on leur dit que c'était sous les tentes qu'ils voyaient. Ils demandèrent encore où couchaient Rol et moi, qui leur avaient paru les plus respectés : on leur dit que nous couchions dans la chaloupe, sous les voiles ; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

« Je fis à Rol et aux autres le récit de ce qui m'était arrivé dans mon voyage, et je leur donnai l'espérance de revoir, le lendemain, nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais, après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir arriver ceux que j'avais laissés au village, et nous commençâmes à craindre quelque malheur. Peu de moments après, nous vîmes venir deux insulaires qui chassaient un buffle devant eux. Mais ce n'était pas celui que j'avais acheté. Un de nos gens, qui comprenait à peu près la langue du pays, demanda aux natifs pourquoi ils n'avaient pas amené le buffle qu'ils m'avaient vendu, et où étaient nos quatre hommes ; ils répondirent qu'il avait été impossible d'amener l'autre, et que les nôtres qui venaient après eux, en conduisaient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le buffle n'était pas moins sauvage que le premier, et je lui fis couper les pieds avec la hache. Aussitôt les deux sauvages poussèrent des cris et des hurlements épouvantables.

« A ce bruit deux ou trois cents insulaires, qui étaient cachés dans le bois, en sortirent brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein de nous intercepter le passage. Trois des nôtres, qui avaient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet, et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous d'un autre côté.

« Tenez ferme, dis-je à nos gens ; le nombre de ces misérables n'est pas assez grand pour nous faire peur. » Mais nous en vîmes paraître une troupe si nombreuse, la plupart armés de boucliers et d'une sorte d'épée, que je m'écriai avec force : « Amis, courons à la chaloupe ; si le passage nous est coupé, nous sommes perdus ! » Nous prîmes notre course vers la chaloupe, et ceux qui ne purent y arriver assez tôt se jetèrent dans l'eau pour s'y rendre.

« Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'était disposé pour s'éloigner de la rive avec promptitude. Les voiles étaient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre ; et tandis que nous nous empressions d'y entrer, les insulaires percèrent de leurs sagaies plusieurs des nôtres qui étaient en arrière. Nous nous défendions néanmoins avec deux haches et notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage, qui était grand et plein de vigueur, s'aidait de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grappins, l'un à l'arrière et l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât, et criai au boulanger : « Coupe le grelin. » Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière ; et, mettant le grelin sur l'étambot, je criai : « Hache ! » Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent, et tirèrent la chaloupe vers la mer. Des insulaires tentèrent en vain de nous suivre dans l'eau ; ils perdirent fond, et furent contraints d'abandonner leur proie.

« Ceux des blessés qui n'avaient pas reçu de coup mortel rentrèrent à bord, et, par un bienfait du ciel, le vent qui jusqu'alors était venu de la mer se mit à souffler fortement de la terre. Nous mîmes toutes nos voiles, et nous passâmes, d'une seule bordée et avec une facilité surprenante, la barre et les brisants qui nous avaient causé tant d'embarras, à l'entrée de la rivière. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étaient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap pour nous y

attendre et nous massacrer; mais le vent continua à nous être favorable.

« A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'aperçut que le brave boulanger avait été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure était au-dessus du nombril : les chairs étaient déjà d'un noir livide. Je les lui coupai jusqu'au vif, pour arrêter les progrès du venin ; mais ce fut en vain : il tomba mort à mes yeux, et nous le jetâmes à la mer. En faisant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquait seize, dont onze avaient été tués sur le rivage. Le sort des quatre malheureux qui étaient restés dans le village fut amèrement regretté. Nous étions dans la cruelle nécessité de les abandonner, mais probablement ils n'étaient plus du nombre des vivants.

« Nous gouvernâmes vent arrière, en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistait en huit poules et un peu de riz : elles furent distribuées entre nous tous, au nombre de cinquante encore. La faim se fit bientôt sentir, et nous fûmes obligés de retourner à terre. Des insulaires, qui étaient en grand nombre sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces sauvages, pour en espérer des vivres ; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres et de petits limaçons de mer.

« Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, et nous rentrâmes dans la chaloupe, avec deux petits tonneaux d'eau fraîche. Je proposai, en quittant la baie, de prendre un peu plus au large, pour faire plus de chemin, et ce conseil fut goûté.

« A la pointe du jour, nous eûmes la vue de trois îles qui étaient devant nous. Nous prîmes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions pas habitées ; mais on se flattait d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes était

remplie de bambous. Nous en prîmes plusieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous ; nous les remplîmes d'eau douce comme autant de tonneaux, et nous les fermâmes avec des bouchons. Il y avait aussi des palmiers dont la cime était assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans faire d'autre découverte.

« Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire.

« Lorsque je fus au sommet, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel et de la mer. Je me jetai à genoux, le cœur plein d'amertume, et j'adressai ma prière au ciel avec des soupirs et de gémissements. En me relevant, je crus voir sur ma droite que les nuées chassaient de terre. Aussitôt je découvris deux hautes montagnes dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avais entendu dire à Guillaume Schoutin, qni avait fait deux fois le voyage des Indes-Orientales, qu'au cap de Java il y avait deux montagnes qui paraissaient bleues. Cette réflexion me fit conclure qu'il n'y avait point d'erreur dans notre route.

« Je descendis plein de joie, et je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avais vu les deux montagnes. « Assemblons nos gens, me dit-il, et gouvernons de ce côté. » Cette déclaration, que je fis aux gens de l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de la chaloupe de l'eau, des bambous et des cimes de palmiers. On mit à la voile avec la même ardeur ; le vent était favorable à nos vues. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, et pendant la nuit nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles.

« Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par

un calme ; nous étions, sans le savoir, sur la côte de Java [1]. Un matelot étant monté au haut du mât cria qu'il découvrait vingt-trois vaisseaux. Notre joie éclata aussitôt en transports inexprimables. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, et l'on nagea droit vers cette flotte.

« Ces vingt-trois vaisseaux étaient hollandais, sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alkmaar. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous pour savoir qui nous étions. Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol et moi, dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral. Après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous revoir, devinant sans explication le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table, et s'y assit avec nous. Lorsque je vis paraître le pain et les mets de mon pays, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inondèrent mon visage, et je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent presqu'aussitôt, furent distribués sur les autres vaisseaux de la flotte.

« L'amiral se fit raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand intérêt ; ensuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia. Nous étions encore au nombre de cinquante ; nous y arrivâmes le lendemain. Les amis

[1] Java, l'une des grandes îles de la Sonde, est situé entre Sumatra et Bornéo. C'est à Java que les Hollandais ont fondé la capitale de leurs colonies dans les Indes-Orientales, la puissante et riche Batavia, qui compte encore aujourd'hui plus de 100,000 habitants.

La chaîne de Salak, que les marins appellent *Montagnes bleues*, est un des points les plus élevés de l'île.

que nous avions retrouvés sur la flotte m'avaient fourni des vêtements, ainsi qu'à tout mon équipage. Notre entrée dans la ville se fit en fort bon ordre. Nous nous présentâmes à l'hôtel de Jean Pietersz Cohen, général de la Compagnie, qui n'avait point été informé de notre arrivée, mais qui nous reçut avec beaucoup d'affabilité. Il fallut satisfaire sa curiosité, ce que je fis en peu de mots.

« Le général s'intéressa au récit de nos malheurs, et nous traita splendidement pendant huit jours. Enfin il me fit délivrer la commission de capitaine du vaisseau le *Bergeboot*. Deux jours après, Rol fut désigné pour exercer les fonctions de commis ou marchand sur le même vaisseau. Ainsi nous étions réunis encore avec les mêmes grades que nous avions sur le *Nieuw-Hoorn.* »

Rol obtint ensuite le gouvernement d'un fort à Amboine (l'une des îles Moluques) et y mourut. Bontekoé fut employé dans plusieurs expéditions, et partit enfin pour l'Europe, le 6 février 1625. Il aborda en Zélande le 15 novembre suivant : il se retira à Hoorn, lieu de sa naissance, où il mourut aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient.

CHAPITRE III

Hivernage de la *Résolution*, navire anglais, commandé par le capitaine Thomas James, dans l'île de Charleston, au fond de la baie d'Hudson. — 1631 et 1632.

Au mois de mai 1631, le capitaine James, commandant le bâtiment *la Résolution*, partit de Bristol pour tenter la découverte du passage du nord-ouest. Les frais de l'expédition avaient été faits par une compagnie de marchands, sous le patronage de sir Thomas Roe. Le 4 juin, il vit la côte du Groënland ; le 5, il se trouva embarrassé dans les glaces ; après une navigation pénible et dangereuse vers l'ouest et le nord, voyant, le 5 juillet, par un temps très-clair, que la mer était entièrement couverte de glaces dans toute la partie du nord et du nord-ouest, il jugea qu'il chercherait en vain cette année le passage qu'il voulait découvrir. Il résolut en conséquence de pénétrer dans la baie d'Hudson [1], où il espérait trouver un passage qui le conduirait vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Le 7 octobre, les obstacles qui avaient entravé sa route devinrent insurmontables. Il prit le parti de descendre, et d'hiverner dans une île située par 52° 45′

[1] C'est une des plus grandes baies connues ; elle porte aussi le nom de *Mer d'Hudson*. La contrée qui longe la partie sud de cette baie est la *Terre de Labrador*.

de latitude boréale dans cette baie, plutôt que de continuer à naviguer.

Plusieurs hommes étaient dangereusement malades. Le charpentier, aidé de quelques hommes de l'équipage, construisit sur le rivage une cabane pour les y placer, et pour essayer s'ils en retireraient quelque soulagement. Le capitaine, accompagné de plusieurs matelots, parcourut l'île, pour voir s'il y trouverait des habitants : il n'y découvrit rien dont ses gens pussent se servir.

Le 12, on fit dégeler la grande voile, qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le capitaine donna aux six hommes qui l'avaient apportée deux chiens pour aller à la chasse des ours, ou de quelque autre gibier, et leur permit de demeurer la nuit à terre.

Le 13, des matelots cherchèrent un port commode pour y conduire le vaisseau. Ils revinrent le lendemain avec un petit daim très-maigre, qu'ils avaient coupé par quartiers. Ils rapportèrent qu'ils avaient vu d'autres animaux de la même espèce, la seule qui se fût offerte à leurs regards, mais que ce pays paraissait dénué d'habitants et sans port commode. Le 23, le lieutenant William Clément, avec cinq hommes, fit des recherches également inutiles : dans cette excursion on perdit même un nommé John Barton, aide du canonnier, qui se noya, en voulant traverser un étang glacé.

Le 3 novembre, le capitaine James choisit pour hiverner un bouquet d'arbres assez épais, sur le penchant d'une colline, qui le garantissait de la violence du vent du nord. Il rencontra d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya en vain de se creuser une cave, car il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avait d'abord vues dans l'île fut enseveli dans la neige ; il ne fut pas possible d'en former de terre, à cause de la nature du sol, qui

n'était qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglais remédièrent de leur mieux à tous ces inconvénients, en enfonçant des pieux très-près les uns des autres, réunis en forme de claies très-serrées, qui servaient de rempart contre la rigueur du temps. Cet édifice avait environ six pieds de hauteur, et à chaque extrémité ils avaient laissé une ouverture qui atteignait presque au sommet : elles servaient à la fois de passage à la lumière, d'issues à la fumée, et de portes extérieures. A une petite distance, ils avaient mis d'autres poteaux de six pieds de haut, avec six autres pièces de bois en travers, bien garnies en dedans et en dehors de plusieurs couches de broussailles, et par-dessus le tout, ils avaient posé leurs grandes et petites voiles, qui tombaient jusqu'à terre, et contribuaient beaucoup à conserver la chaleur. Cette cabane était à peu près carrée, de vingt pieds de longueur sur chaque côté; le foyer était au milieu; autour du feu, les matelots avaient établi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avaient étendu des voiles de rechange, avec leurs lits et leurs couvertures. Ils avaient mis des planches sur la terre pour garantir de l'humidité l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avaient élevé une seconde, un peu moins grande, avec une pile de coffres, au lieu de poteaux; on y préparait des vivres, et les matelots y passaient la plus grande partie du jour.

Vingt pas plus loin, on trouvait le magasin où l'on conservait les provisions, sur un terrain élevé à deux pieds de terre, pour les entretenir toujours sèches : ce dernier réduit n'était formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons et par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles. Leurs provisions consistaient en bœuf salé, en porc et en poisson, dont ils avaient au moins pour huit mois.

Le dimanche, on leur donnait du porc et des pois; au souper, de la soupe et du bœuf qu'on avait fait bouillir et bien dessaler

la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé était un excellent cordial ; ils avaient ensuite un plat de poisson. On avait soin, chaque nuit, de préparer le bœuf pour le jour suivant. Leur boisson ordinaire était de l'eau, mais on donnait aux malades et à ceux qui étaient les plus faibles une chopine de vin d'Alicante par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs eussent perdu presque toute leur force par la gelée, dont on n'avait pu les garantir. Quand ils voulaient se réjouir, ils mettaient une pinte de vin dans sept pintes d'eau, et cette légère boisson ranimait leur courage et les excitait à la gaieté.

Le pays était peu abondant en gibier. On vit quelques ours, et on prit au piége des renards que l'on fit bouillir pour les malades. Au mois de mai on aperçut des canards, des oies sauvages et des perdrix blanches : mais les munitions étaient déjà épuisées. Le poisson semblait étranger à ces parages. La bière était gelée, et, mise sur le feu, elle contracta un si mauvais goût que les Anglais recoururent à un étang voisin. Il s'en exhala une odeur empestée, et il fallut creuser un puits près de leur demeure; ils y puisèrent une eau excellente, qui leur parut aussi douce et aussi nourrissante que du lait.

Le 23, le vaisseau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de son mouillage par plusieurs grands glaçons : le moindre avait un quart de mille, et le câble fut tiré avec une force qui faillit le rompre. Dans cette extrémité, l'équipage fit des signes de détresse, et l'on y répondit du rivage sans pouvoir lui donner aucun secours. Aussitôt que le jour le permit, on y alla avec la chaloupe, et l'on résolut de coucher le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus longtemps qu'il serait possible ; car il était évident que ni câbles ni ancres ne pourraient le garantir des glaces et du gros temps.

On fit donc approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put, et on amena dans le canot la poudre et les provisions à la

cabane. Le vaisseau resta couché à la profondeur de deux pieds dans le sable; le capitaine donna ordre au charpentier de percer dans le fond un trou, avec une tarière, l'eau le remplit en six heures, et il commença à moins s'agiter : pour le mieux asseoir, on jeta à fond de cale les cordages, les ancres de réserve, et beaucoup d'autres ustensiles, du nombre desquels fut le coffre du chirurgien. Ce fut le 29 au soir que l'équipage se mit dans le canot, au nombre de dix-sept hommes; mais la neige s'était glacée dans l'eau, et ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage. Dans ce court passage, ils furent tellement couverts de glace et de neige, qu'ils pouvaient à peine se reconnaître les uns les autres.

Quand ils eurent mis leur barque en sûreté, la nuit était close, et ils retrouvèrent avec peine le chemin de la cabane. Leur premier soin, en y arrivant, fut de faire un grand feu, et de se régaler d'eau de glace et d'un peu de pain. Bientôt ils se disputèrent sur leur situation : le charpentier prétendit que le vaisseau était absolument perdu, et soutint qu'en tout cas on n'en pourrait faire aucun usage, à cause de la perte du gouvernail. Le capitaine fut d'un autre sentiment. « Ne perdez pas courage, mes amis, leur dit-il. Ayez foi dans la Providence, et elle ne vous abandonnera pas. Rappelez-vous l'histoire des Hollandais qui ont hiverné deux ans à la Nouvelle-Zemble : leur position était bien plus affreuse que la nôtre, et cependant ils se sont sauvés. Quand notre vaisseau serait perdu, ce que je ne crois pas, de ses débris nous pourrions construire une pinasse, et regagner les côtes de l'Angleterre. » Le charpentier répondit qu'il n'épargnerait ni ses peines, ni son industrie, pour les tirer de cet endroit, si l'équipage voulait l'aider; qu'il pensait que l'île où ils étaient produisait assez de bois pour construire une pinasse, sans toucher au vaisseau; car il pouvait arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur fût plus utile qu'il ne le pensait.

Tous les gens de l'équipage s'écrièrent qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir. Le capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs ; il donna au charpentier, pour l'encourager, dix livres sterling en vaisselle d'argent, et l'assura que, s'il construisait une pinasse, il lui en ferait présent à leur arrivée en Angleterre, et lui donnerait de plus cinq livres sterling.

Le 1er décembre, plusieurs hommes allèrent jusqu'au vaisseau, pour en apporter quelques effets nécessaires ; mais la nuit les ayant surpris, ils furent obligés de la passer à bord. Ils y souffrirent horriblement par le froid, qui le lendemain fut si rude, que le chemin jusqu'au vaisseau fut totalement glacé ; ils revinrent à terre sur la glace, apportant avec eux cinq cents poissons secs, quelques couvertures et plusieurs lits qui leur furent d'un grand secours.

Depuis le 3 jusqu'au 18, on transporta dans la cabane et dans un magasin qu'on bâtit auprès, toutes les provisions et les ustensiles qui restaient à tirer du vaisseau, pendant que le charpentier et quelques aides rassemblaient des bois pour la pinasse. Plusieurs eurent les joues, les doigts et le nez gelés ; ils devinrent aussi blancs que la neige, qui ne cessait de tomber. Le froid augmentait sensiblement chaque jour, et il s'éleva de grosses ampoules sur le corps de ceux qui s'exposèrent trop promptement à l'ardeur du feu en rentrant.

Le puits gela dans le même temps, et les Anglais furent réduits à la neige fondue, qui leur causa des maladies de peau et des difficultés de respirer. Le vin d'Espagne, le vinaigre, l'huile et les liqueurs spiritueuses se changèrent en morceaux de glace, que l'on fut obligé de briser avec des haches pour en faire usage. Le froid devint si vif, qu'à trois pieds de distance d'un grand feu, les liqueurs se gelaient encore, quoique la cabane fût bien close. Bientôt cet asile fut enseveli dans la neige, qui tombait en abondance. Les matelots furent contraints de s'y ouvrir un pas-

sage, et de le nettoyer tous les jours avec des pelles. Cet espace, qui était élevé de près de trois pieds au moins au-dessus du terrain, servit de promenade au capitaine et aux malades qui étaient dans la cabane.

James se souvint alors qu'à sa première descente dans cette île, il avait trouvé une bonne source au pied d'une hauteur voisine, et qu'il avait fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnaître. Il y envoya quelques-uns de ses gens, qui écartèrent la neige avec des pelles et trouvèrent la source. Cette découverte fut d'un grand secours pour tout l'équipage : la source coula pendant toute l'année, et quoique la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'était à si peu d'épaisseur, qu'on l'avait bientôt découverte.

Le 30 et le 31 janvier 1632, toute la voie lactée, le nuage du Cancer et les Pléiades, parurent remplis de petites étoiles, et tout le firmament des environs en fut également couvert, ce que le capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumière par l'éclat de la lune, qui se leva vers dix heures du soir. Au commencement de ce mois, la mer fut prise de toutes parts, et l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit; le vent fut presque toujours nord et excessivement froid. Durant le peu d'heures où il était moins rude on apportait du bois pour le feu, on travaillait à la pinasse, et on nettoyait les avenues de la cabane et du magasin des glaces qui en auraient fermé l'accès.

Le froid fut plus violent dans le mois de février que les Anglais ne l'avaient encore ressenti depuis qu'ils étaient dans ce pays. Leurs gencives se gonflèrent excessivement, et leurs dents s'ébranlèrent. Ils se trouvèrent réduits à un état si fâcheux, qu'ils ne pouvaient pour ainsi dire prendre aucune nourriture.

Il était presque impossible de supporter la vivacité de l'air hors de la cabane : les habillements les plus épais servaient à

peine à se garantir de la rigueur du froid, et ceux qui s'y exposaient ne parvenaient que difficilement à ne pas être gelés. Leurs lits, quoique fort proches du feu, étaient couverts de gelée blanche; et pendant que le cuisinier dormait, l'eau se glaça jusqu'au fond dans le baquet où il mettait leur nourriture à dessaler, quoiqu'on le tînt à trois pieds de distance du feu. Quelques soins que prît le chirurgien pour conserver ses sirops et ses médicaments, ils éprouvèrent le même sort; les montres et les horloges ne furent plus d'aucun usage, et la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuse extrémité, les matelots firent toujours, autant qu'il leur fut possible, les ouvrages nécessaires. Cependant ils manquaient de souliers, ce qui les obligea de se garnir les pieds avec les chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

Le 15 mars, un des gens de l'équipage, croyant avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permission du capitaine, à se mettre à sa poursuite. Ils revinrent le soir sans avoir rien trouvé, et si accablés de froid, qu'ils furent quinze jours sans pouvoir remuer; leurs jambes et leurs pieds s'étaient couverts d'ampoules aussi grosses que des noix. Trois autres sortirent dans le même dessein quelques jours après; ils furent encore plus maltraités, et peu s'en fallut qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvait avoir le bois à brûler et celui qu'on destinait à faire la pinasse qu'avec des peines excessives. Les haches et les cognées étaient toutes rompues ou endommagées; cependant les Anglais n'avaient pas d'autres instruments pour abattre les arbres et pour les exploiter. Le bois de chauffage leur causait aussi beaucoup d'embarras; le bois vert produisait une fumée capable de les suffoquer; et la matière résineuse qui sortait du bois sec les couvrait d'une suie noire et les rendait semblables à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'avril, le charpentier, avec quatre hommes qui de-

puis quelque temps n'avaient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir; le bosseman et plusieurs matelots tombèrent malades presque en même temps, et il ne resta plus que cinq hommes valides. Le capitaine résolut, avec leur secours, de vider le vaisseau de la glace dont il était rempli, aussitôt que le temps commencerait à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettrait. Ils n'avaient, pour y travailler, que deux leviers de fer et quatre pelles rompues. Le projet de James était de faire un monceau de la glace qu'ils en tireraient, afin de former comme une barrière qui l'empêchât d'être endommagé quand les glaces se briseraient dans la baie; car il y avait tout lieu de craindre que, dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en pièces. Le 6 avril, la neige tomba en plus grande quantité et plus forte qu'ils ne l'avaient vue jusqu'alors.

Les Anglais remarquèrent que, dans les temps chargés et couverts, ils voyaient aisément, des endroits les plus bas, une île qui était environ à quatre lieues, au lieu que dans les temps sereins, et quand le soleil luisait, ils ne pouvaient la découvrir, même des lieux élevés. La cause de ce phénomène est qu'un léger brouillard produit le même effet qu'un verre convexe et rapproche les objets en les grossissant.

Le 16, il fit un très-beau soleil. Ils dégagèrent le pont du vaisseau de la neige dont il était couvert, et allumèrent un grand feu dans la cabane pour la sécher. Le 17, ils tirèrent leur ancre qui était dans un bas-fond sous les glaces, et la transportèrent à bord.

La plus grande partie du mois fut employée à boucher les ouvertures qu'on avait faites au vaisseau pour le faire couler, à réparer les autres dommages, et à le débarrasser des glaces et de la neige dont il était rempli : tous ceux qui étaient encore valides s'y employèrent avec la plus grande activité; le cuisinier,

en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jeter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 31, il plut pendant tout le jour ; ils jugèrent que c'était une marque certaine de la fin de l'hiver et du retour de la belle saison. Il fit cependant très-froid les jours suivants, et il tomba de la grêle et de la neige ; mais la pluie qu'ils avaient eue leur donnait une si grande joie, que, la veille du 1er mai, ils trempèrent des rôties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, et burent, devant un grand feu, à la santé du roi.

Le dégel vint peu à peu, à mesure qu'on avança dans le mois de mai, quoique le 2 fût encore si froid, que ceux qui avaient conservé quelque force n'osèrent se hasarder à sortir. Les malades, qui s'évanouissaient quand on les tournait dans leur lit, ressentirent des douleurs encore plus vives, qui augmentèrent leur mauvaise humeur. Le 4, la neige commença à fondre, et l'on vit des grues et des oies sauvages. Le capitaine et le chirurgien essayèrent inutilement, pendant deux heures, d'en tirer quelques-unes ; ils ne rapportèrent de leur chasse qu'une fatigue excessive et de très-vives douleurs. Le 6, ils enterrèrent John Warden, quartier-maître, sur le sommet d'une colline de sable, qu'ils nommèrent *Brandon-Hill,* la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirèrent hors de cale cinq barriques de bœuf et de porc, quatre tonneaux de bière et un de cidre, qui, par un heureux hasard, se trouva très-bien conservé.

Le 12, ils dégagèrent le magasin des souliers, qui était demeuré dans l'eau pendant tout l'hiver ; cependant ils en tirèrent un grand service, et chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu. Mais la perte qui leur causa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils cherchèrent inutilement entre les glaces dont leur vaisseau était entouré.

Le 14, le contre-maître aidé de quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès et les cordages de la glace qui les couvrait,

et le tonnelier, quoique très-infirme, fit et raccommoda quelques barriques, l'intention du capitaine étant, s'il ne pouvait autrement dégager son vaisseau, de passer plusieurs câbles par-dessous, et de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le capitaine prépara un petit coin de terre qui était dégagé de neige, et y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir de verts pour ses gens, qui n'avaient eu ni légumes ni herbages frais depuis qu'ils étaient débarqués.

Quelques jours après mourut William Cole, le charpentier, qui avait presque achevé la pinasse. Il en avait fait une embarcation bien proportionnée, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, et de cinq pieds de cale. Cole fut enterré à côté du quartier-maître. La neige s'abaissait de jour en jour dans toute l'île; mais on ne voyait pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très-chaud. Enfin, le 24, elles commencèrent à craquer avec un bruit horrible, et, peu de temps après, elles se rompirent entièrement, et furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé une barrière autour du bâtiment, et l'on vit que, sans ce secours, il aurait couru évidemment le plus grand risque d'être brisé en pièces. Le même jour, un des matelots, nommé David Harmon, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer et de retirer le gouvernail. Le 30, les Anglais descendirent la chaloupe et virent avec la plus grande joie que le passage de la terre au vaisseau était entièrement dégagé. Ils préparèrent leurs voiles et leurs agrès, firent sécher le poisson et prendre l'air à leurs provisions. Le capitaine et le maître étaient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

Au commencement de juin, le froid reprit si vivement, que tout gela dans la cabane; il ne dura pas longtemps; et le 11,

après cinq ou six jours de travail, les Anglais redoublèrent leurs efforts pour placer le gouvernail.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs et du tonnerre : le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amusèrent à nager. Ils trouvèrent dans les étangs une grande quantité de grenouilles ; mais ils n'osèrent en manger. La terre se couvrit de fourmis, et l'air fut rempli de papillons et de plusieurs autres espèces d'insectes volants, particulièrement de cousins, qui incommodèrent excessivement les Anglais. Le sentiment du capitaine James est que ces animaux sortent du bois pourri, où le froid de l'hiver les tient engourdis.

Le 17, après avoir tout enlevé du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'alléger de manière à ce qu'il ne tirât qu'un pied et demi d'eau, parce que l'endroit où il était n'avait pas plus de profondeur. Ils réussirent à l'amener dans le lieu où il avait mouillé l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être exposé à la mer. Le 23, ils embarquèrent quelques provisions, et le lendemain ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'île, sur laquelle ils placèrent les portraits du roi et de la reine d'Angleterre, enfermés dans du plomb pour que l'air ne pût les gâter, avec l'inscription suivante : « Charles I[er], roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, ainsi que de Terre-Neuve, et des territoires à l'ouest, jusqu'à la Nouvelle-Albion, et au nord, jusqu'à la latitude de 80 degrés. »

Sur la plaque de plomb ils attachèrent un schelling, et une pièce de six pences marquée au coin du roi Charles, et gravèrent profondément au-dessous ses armes avec celles de la ville de Bristol. Quand ils eurent ainsi orné cette croix, ils l'élevèrent à l'endroit où leurs compagnons étaient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, et en même temps ils prirent solennellement possession du pays au nom de Sa Majesté Britannique.

Le 26, le contre-maître, avec quelques-uns des hommes les

plus dispos, mit les agrès en état, et arrangea les provisions à bord. Vers dix heures du matin, le capitaine James, accompagné d'un des matelots, prit une lance, un mousquet et quelques matières combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut que les Anglais nommaient l'*arbre d'observation*, parce qu'ils avaient coutume d'y monter pour faire leurs reconnaissances, la vue y étant très-étendue. Le dessein du capitaine était d'examiner, pendant que le feu brûlerait, si on lui répondrait par quelque autre feu ou par un signal quelconque, afin de juger si quelque partie du pays était habitée.

A peine était-il au haut de son observatoire, qu'il s'aperçut que son compagnon avait imprudemment mis le feu à quelques ronces au-dessus du vent : la flamme gagna les genêts et d'autres broussailles qui croissaient entre les arbres ; elle se communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité. Le feu atteignit l'arbre où était le capitaine, avec tant de promptitude, qu'il l'eût rôti avant qu'il en fût descendu, s'il n'eût fait un saut, au risque de s'estropier ; et quoiqu'il se sauvât ensuite avec la plus grande vitesse, les flammes semblaient le poursuivre et être sur le point de l'atteindre toujours. L'incendie s'étendit toute la nuit dans l'île, et le vent étant devenu plus fort le matin, les flammes gagnèrent les cabanes de l'équipage. Heureusement on finissait d'enlever tous les effets, quand le feu prit à la cabane et au magasin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit l'espace d'un mille de largeur, et dura deux jours entiers, consumant tout ce qu'il rencontra. Le soir du 26, les Anglais furent tous à bord, et se trouvèrent alors plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été.

Du 27 au 29, ils embarquèrent leur eau et leur bois de chauffage dont une partie était composée de la pinasse qu'ils avaient mise en pièces, voyant qu'elle ne leur servirait à rien. La baie fut alors entièrement libre de glaces, et l'on n'en vit plus au-

cune : le vent les avait toutes entraînées vers le nord. Cette saison était des plus malsaines : dans le jour, la chaleur, considérablement augmentée par le terrain sablonneux, était insupportable, et les nuits les étangs se gelaient encore de l'épaisseur d'un pouce ; mais rien n'égalait l'incommodité que causaient les piqûres des cousins, dont il était presque impossible de se garantir. Cependant les gens de l'équipage s'étaient fait des masques avec des morceaux d'un pavillon qu'ils avaient déchiré pour cet usage : malgré cette précaution, ces insectes trouvaient toujours un passage, et leurs piqûres produisaient sur la peau des boutons qui causaient une démangeaison insupportable.

Le 1er juillet, qui était un dimanche, les Anglais arborèrent le pavillon sur le vaisseau et l'ornèrent élégamment, ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avaient élevé la croix ; elle n'avait point souffert de l'incendie, parce qu'elle se trouvait dans un terrain où il n'y avait que du sable. Ils se joignirent aux prières dont le capitaine fit la lecture, dînèrent, et passèrent le reste du jour à grimper sur les hauteurs. Le soir ils trouvèrent une herbe semblable au cochléaria ; ils en ramassèrent une très-grande quantité, et elle leur fit un mets très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter entièrement ce pays ; mais auparavant le capitaine écrivit, en forme de lettre, un récit abrégé de toute l'expédition, pour l'instruction de quiconque pourrait aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix, au-dessus des armes du roi. Enfin les Anglais quittèrent, le 5 juillet, l'île de Charleston, nom qu'ils donnèrent à leur découverte, en l'honneur du prince de Galles, depuis roi sous le nom de Charles II, et arrivèrent heureusement à leur port d'embarquement.

CHAPITRE IV

Naufrage du vaisseau anglais *le Sea-Venture*, sur les îles Bermudes, en 1609. — Premier établissement des Anglais en Virginie.

« Notre flotte composée de sept bons vaisseaux et de deux pinasses, partit de la rade de Plymouth, le 2 juin 1609, et navigua de conserve jusqu'au 23 juillet. Nous étions alors, par notre estime, à sept ou huit jours de route du cap Henri, sur la côte de Virginie. Tout dans la nuit sembla présager une tempête. Le lundi 24, les nuages commencèrent à s'amonceler, et le sifflement du vent nous engagea à détacher la pinasse que nous avions jusqu'à ce moment traînée à la remorque. Un vent furieux souffla du nord-ouest ; il grossissait et mugissait par accès plus ou moins violents ; le ciel finit par se couvrir de nuages épais qui nous plongèrent dans la plus profonde obscurité et dans une terreur mortelle.

« La tourmente dura vingt-quatre heures sans interruption. Nous ne pensions pas que sa violence pût augmenter ; mais les coups de vent qui se succédaient à chaque instant semblaient redoubler de fureur. Le bruit et les cris qui se faisaient entendre sont impossibles à décrire. Si les prières étaient dans le cœur et sur les lèvres de quelques-uns de nous, les clameurs de l'équipage et le grondement du tonnerre les étouffaient. Toutes nos



NAUFRAGE DU SEA-VENTURE.

voiles étaient serrées. Pour diriger la marche du navire, nous avions mis dehors la misaine; mais en y prenant des ris, six et même huit hommes ne furent pas assez forts pour cette manœuvre tant la tempête était violente. La mer s'élevait jusqu'aux nues. Il tombait des torrents d'eau, et les vents semblaient devenir de plus en plus bruyants et terribles.

« J'avais auparavant été témoin de tempêtes furieuses sur la côte de Barbarie et dans le Levant, mais ce n'était rien auprès de celle qui nous assaillait en ce moment : je m'attendais à chaque instant à voir sombrer le navire. En outre une voie d'eau s'était déclarée dès le commencement de la tempête; avant que nous nous en fussions aperçus, les coutures du bâtiment avaient toutes perdu l'étoupe qui les garnissait, accident le plus dangereux que l'on puisse éprouver à la mer. L'eau s'éleva de cinq pieds au-dessus du lest[1] ; nous étions presque noyés en dedans du navire, tandis que nous attendions la mort en dehors. Cette découverte causa une alarme inexprimable. Les marins les plus hardis furent épouvantés de la perspective d'une mort aussi certaine. Tout le monde s'empressait de chercher la cause du désastre : la chandelle à la main, chacun allait en rampant le long de la membrure du vaisseau, examinant minutieusement tous les coins, et prêtant en même temps une oreille attentive pour découvrir par quel endroit l'eau entrait. On trouva plusieurs trous que l'on parvint à boucher, mais l'on ne put arriver au plus dangereux. L'eau gagnait malgré le jeu incessant des pompes. On conjectura, d'après la quantité de pain qui surnageait que la voie d'eau était dans la soute au pain; les charpentiers l'y cherchèrent vainement.

« Je ne puis décrire la perplexité où nous étions tous plongés.

[1] Matières pesantes qui se placent à fond de cale, pour faire enfoncer le vaisseau dans l'eau et lui donner une assiette solide.

Pourquoi avec si peu d'espérances de salut prenions-nous tant de peines pour conserver notre vie ? C'était sans doute parce que quelques heures de plus d'existence sont bien chères à l'homme, ou pour obéir à cet instinct puissant de conservation que la nature et la religion nous inspirent. Le mardi matin, on découvrit enfin la voie d'eau dans la cale. Le gouverneur partagea en trois détachements tout le monde, qui se montait à cent quarante personnes, indépendamment des femmes, et assigna sa place à chacun. Pendant une heure on pompait ou l'on vidait l'eau avec des baquets, et l'on se reposait l'heure suivante. Le gouverneur et l'amiral venaient eux-mêmes à leur tour, et donnaient l'exemple aux autres. On passa ainsi trois jours entiers et quatre nuits.

« Pendant ce temps la tempête ne diminuait pas de fureur. Une si énorme masse d'eau vint tout à coup fondre sur le bâtiment, qu'elle le couvrit en entier, et remplit entièrement son entrepont. La force de la lame arracha la barre des mains de l'homme qui était au gouvernail. Il essaya de la ressaisir ; mais il fut tellement ballotté d'un bout à l'autre du vaisseau que l'on regarda comme un miracle qu'il ne fût pas tué. Il fut remplacé à son poste par un autre homme qui regarda le bâtiment comme perdu, et appela ses camarades à son aide. Le gouverneur était dans l'entrepont auprès du cabestan, encourageant l'équipage : la lame l'arracha de son siége et le fit tomber la face contre terre, ainsi que trois autres personnes qui étaient autour de lui. Quoique le navire fît plus de deux lieues à l'heure, sans aucune voile dehors, la violence du choc de cette lame interrompit sa marche.

« Il était impossible de faire une seule observation, car on ne voyait pas le soleil dans le jour, ni les étoiles pendant la nuit. Sir George Summers, notre amiral, étant de quart dans la nuit du mardi, observa un feu de forme ronde, semblable à une étoile faible et tremblante, qui allait d'un endroit à l'autre, le long des

haubans du grand mât et de la grande vergue. Il disparut dans la matinée. Les matelots regardèrent ce feu isolé, connu sous le nom de *feu de Saint-Elme*, comme étant d'un funeste présage. Mais nous, s'il eût pu nous mettre à même de prendre hauteur, nous eussions été disposés à le regarder comme miraculeux et bienfaisant.

« Nous allions au hasard, et changions à chaque instant de direction, faisant tous nos efforts pour gouverner au sud et à l'est, ce qui n'était pas aisé, quoique le bâtiment eût été allégé de plusieurs barriques de bière, de cidre, de vin et d'huile, que l'on avait jetées à la mer, ainsi que toute notre artillerie. Nous nous proposions même de couper le grand mât pour soulager le navire encore davantage. Nos gens étaient épuisés de fatigue. La force et le courage leur manquaient; car ils avaient travaillé jour et nuit depuis le mardi jusqu'au vendredi matin, sans dormir et sans prendre aucune nourriture. L'eau qui remplissait la cale empêchait d'aller prendre de la bière ou de l'eau fraîche, et l'on ne pouvait pas faire de feu dans la cuisine pour préparer à manger; d'un autre côté, la nécessité d'aller chacun à son tour pomper ou vider l'eau avec des baquets ajoutait à nos peines et à nos fatigues, et suffisait pour bannir le sommeil de nos yeux.

« La quantité d'eau qu'on retirait du navire était vraiment étonnante; elle se montait par heure à douze cents baquets, chacun de vingt-cinq à trente pintes. Nous avions trois pompes dans un mouvement continuel; elles donnaient chacune au moins mille coups par heure, de sorte que je puis avancer, sans exagération, que l'on retirait la valeur de cent barriques par heure; du mardi à midi au vendredi à midi, nous en tirâmes deux mille barriques. Cependant, malgré notre travail assidu, il y avait dix pieds d'eau dans la cale, le mardi, vers huit heures du matin; et, si nous eussions cessé de travailler une heure, nous eussions coulé à fond. Le vendredi, nous étions disposés à

fermer les sabords et les écoutilles et à nous abandonner à la merci des flots. La nuit suivante eût été certainement la dernière de notre vie, quand tout à coup et à l'instant où nous nous y attendions le moins, sir George Summers s'écria : « Terre ! terre ! » A ce cri inespéré, tous les regards se dirigèrent vers le point indiqué, et l'on distingua des arbres agités par le vent.

« Le gouverneur donna l'ordre de mettre en travers. On trouva par la sonde d'abord treize brasses d'eau, puis un instant après sept brasses. Nous étions à moins d'un mille de terre, sous une pointe tournée au sud-est, et dans une eau plus tranquille. Mais sans espoir de sauver le bâtiment en mouillant, nous fûmes dans la nécessité de courir sur la côte, aussi près de terre qu'il fut possible. Le navire prit fond à trois quarts de mille du rivage ; alors nous eûmes recours à nos canots, et, avec l'aide de Dieu, nous mîmes tout le monde à terre au nombre de cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfants.

« Nous reconnûmes que nous étions sur une île, ou plutôt sur des îles dangereuses et redoutées. On les appelle les *îles Bermudes* [1]. Mais à cause de la fréquence des tempêtes, des orages et d'autres accidents terribles, les matelots leur donnent le nom d'*îles du Diable*, et les navigateurs les évitent avec soin. Elles sont au nombre de cinq cents environ, petites et de forme irrégulière.

« Les tourmentes accompagnées de tonnerre, et de pluies excessives, qui sont si fréquentes dans ces îles, ont séparé et dé-

[1] Ce petit archipel est placé à environ 600 milles à l'est de la côte des États-Unis. *Saint-George,* dans l'île de ce nom, est le siége du gouvernement. L'île *Bermuda,* appelée ainsi, comme tout le groupe, du nom du navigateur Bermudas qui le découvrit en 1522, est la plus grande de ces îles. L'archipel entier compte plus de 400 îles et de 4,000 habitants. Les Anglais y fondèrent, trois ans après la date du naufrage du *Sea-Venture,* une colonie, florissante aujourd'hui. C'est une station militaire et commerciale d'une grande importance pour eux.

chiré les rochers, et ont précipité de grandes portions de quelques îlots à six ou sept lieues au large, de sorte qne la navigation au milieu de cet archipel est très-périlleuse, et il est probable qu'il finira par être englouti dans la mer. De terribles tempêtes s'y font généralement sentir une fois dans la pleine lune; et à chaque phase de cette planète, on peut dire qu'elles grondent plutôt qu'elles ne soufflent de chaque point de l'horizon. Elles surviennent notamment quand on aperçoit autour de la lune le phénomène connu sous le nom de *Halo* [1], dont le diamètre et la largeur y sont immenses.

« La mer y est si remplie de brisants que, si on ne connaît pas bien la navigation de ces parages, il n'est pas possible d'y aborder, même sur une embarcation de dix tonneaux, quoiqu'il y ait plusieurs ports où les plus grands bâtiments peuvent mouiller parfaitement à l'abri. Il n'y a qu'un côté dont un vaisseau puisse s'approcher avec quelque espérance de sûreté, et c'est heureusement sur celui-là que nous eûmes le bonheur d'être jetés : autrement, nous eussions tous péri au milieu de la tourmente.

« La côte abonde tellement en poissons, que, dans un coup de seine, on en prit plus de cinq mille. Nous avons vu le long de la côte beaucoup de baleines, suivies quelquefois par des espadons et des *tashers* (dauphin gladiateur). Leurs combats nous ont beaucoup divertis : le premier perçait le ventre de la baleine avec son épée, quand elle plongeait dans l'eau, et lorsque la douleur la faisait remonter, le dauphin la frappait de ses grandes nageoires semblables à des fléaux.

« Quand nos gens, se tenant sur la plage, jetaient de grands cris, et faisaient beaucoup de bruit, des oiseaux se rassemblaient

[1] On donne ce nom à des couronnes irisées qui se montrent quelquefois autour du soleil, et plus souvent la nuit autour de la lune, lorsque ces astres brillent à travers des vapeurs.

autour d'eux, en leur répondant, et se posaient sur leurs têtes et sur leurs bras. Ils sont si nombreux dans toutes ces îles, que notre chaloupe allait en prendre dans leurs trous de quoi nous nourrir tous. Leurs cris et leur mauvaise vue firent que nous leur donnâmes le nom de hiboux de mer.

« Ces îles renferment aussi des milliers de sangliers. Quand des occupations plus importantes ne les retenaient pas, nos gens, accompagnés seulement du chien du navire, allaient dans les bois, et ramenaient par semaine trente et même cinquante sangliers et marcassins tous en vie : le chien les tenait en arrêt jusqu'à l'arrivée des chasseurs. Nous en prenions soin ; mais nous les mangions quand le mauvais temps nous empêchait de nous procurer des tortues. On aimait beaucoup celles-ci ; une seule faisait plus de profit qu'une demi-douzaine de sangliers, et fournissait à la nourriture de soixante-douze hommes. Cet animal vit principalement dans l'eau, où il mange les herbes marines au fond des anses et des baies.

« Ayant fait quelques dispositions à terre, après notre débarquement, nous équipâmes notre chaloupe en pinasse [1], autant que le lieu et les circonstances nous le permirent. Nous lui fîmes un pont avec les écoutilles de notre malheureux bâtiment ; elle fut munie de voiles et de six avirons, et Henri Ravens, second maître de l'équipage, s'y embarqua pour aller en Virginie, dont, suivant notre calcul, nous étions éloignés de cent quarante lieues. Il partit de Gatesbay, le lundi 28 août, avec six matelots et Thomas Vittingham, notre premier marchand ; mais, à notre grande surprise, il revint dans la nuit du mercredi suivant, n'ayant pu s'éloigner de l'île à cause des écueils et des brisants, bien que l'embarcation ne tirât que vingt pouces d'eau.

« Le vendredi, 1er septembre, il remit en mer, promettant,

[1] Bâtiment de charge à poupe carrée, qui marche à voiles et à rames.

s'il arrivait sain et sauf en Virginie, de revenir à la nouvelle lune prochaine dans la pinasse appartenant à la colonie. On donna en conséquence des ordres pour faire une garde assidue, et on alluma des feux pour lui servir de guide, mais deux lunes se passèrent, et l'on n'aperçut rien.

« Pendant l'absence du maître, sir George Summers côtoya tout l'archipel, et en dressa une carte. Chaque jour il pêcha et chassa pour tout le monde, jusqu'au 27 novembre. Pensant alors qu'il n'arriverait rien de la Virginie, et craignant qu'une pinasse, que construisait Richard Frobisher, notre charpentier, ne fût pas assez grande pour nous transporter tous, il proposa au gouverneur de lui donner deux de nos quatre charpentiers pour aller avec vingt hommes à l'île principale, où ils auraient bientôt construit un autre petit bâtiment qui aiderait au premier transport de notre monde.

« Le gouverneur accorda volontiers cette demande, et sir George, muni d'outils et de tout ce qu'il lui fallait, emmena vingt hommes des plus vigoureux, avec l'aide desquels il acheva son petit bâtiment aussi promptement que le nôtre.

« Cependant nous nous occupions aussi de la construction d'une pinasse, et l'exemple du gouverneur animait tout le monde au travail.

« Mais, par malheur, des mécontentements graves, qui prirent naissance parmi les matelots, et se répandirent ensuite graduellement parmi le reste de la troupe, nous menacèrent de nouveaux dangers. Les mécontents se disaient qu'il n'y avait à attendre en Virginie que la misère et un travail excessif, tandis que, dans l'île où l'on était, on jouissait d'une abondance de provisions faciles à se procurer ; que l'on y vivait sans gêne et avec agrément, et qu'en Virginie on serait soumis à un commandement sévère et tyrannique. De semblables discours, souvent répétés, causèrent des murmures d'abord, et enfin une discorde complète.

« Le 1er septembre, on découvrit une conspiration ourdie par six chefs qui s'étaient engagés mutuellement à ne pas travailler à l'achèvement de la pinasse ; chacun d'eux avait, en conséquence de cet engagement, essayé séparément de faire abandonner l'ouvrage au forgeron et à un charpentier nommé Nicolas Bennet, homme turbulent. Leur projet était de faire un établissement dans les bois, et ensuite de nous laisser dans notre île pour aller en occuper une autre. Leur complot découvert, on leur infligea le châtiment qu'ils avaient choisi, en les reléguant sur une île éloignée des autres. Mais ils ne tardèrent pas à trouver leur séjour désagréable : si le repentir ne toucha pas le cœur de quelques-uns, au moins éprouvèrent-ils du regret d'être si peu nombreux et du chagrin d'être proscrits. Ils firent parvenir une humble requête au gouverneur, et la remise de leur peine leur fut accordée.

« Cet événement ne put néanmoins servir d'avertissement à d'autres, qui mirent plus d'artifice à troubler notre tranquillité. Chacun, disaient-ils, devait, par point de conscience, songer à son bien et à celui de sa famille ; d'où il résultait deux raisons évidentes de rester dans cette île : la première, que la Providence divine leur y procurait une nourriture abondante ; la seconde, que, si ce séjour les ennuyait, ils avaient la perspective de pouvoir construire une barque pour partir quand il leur plairait ; tandis que, s'ils allaient en Virginie, ils manqueraient certainement de vivres, et y seraient détenus par le gouverneur pour être engagés au service des nouveaux colons.

« Deux des conjurés découvrirent le complot ; le chef fut arrêté et mis aux fers devant tout le monde. Après avoir entendu l'accusation portée contre lui, on lui permit de se justifier : il ne put y réussir Il fut prouvé qu'il était le chef et le moteur de la mutinerie, et l'on fut généralement d'avis que sa mort devait expier son offense : une cour martiale le condamna à la peine que l'on applique aux rebelles. Mais ce misérable témoigna tant

de repentir, que les personnes les plus distinguées d'entre nous, émues de compassion, allèrent prier le gouverneur de pardonner au coupable : après bien des sollicitations, cette demande fut accordée.

« Malgré la sévère surveillance et la générosité du gouverneur, il se trama pourtant encore une autre conspiration dans laquelle sa vie fut menacée. Les chefs de ce nouveau complot eurent l'audace d'affirmer que le gouverneur n'avait ni l'autorité requise pour infliger les châtiments dus aux offenses, ni le pouvoir de mettre ses sentences à exécution.

« Leur but était de s'emparer du lieu où l'on tenait tout en réserve, et d'en emporter les provisions, les armes, les voiles, les avirons, en un mot, tout ce qui avait été sauvé du naufrage. Mais quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans le complot révélèrent son objet ainsi que le nom des complices. On donna ordre en conséquence à chaque homme d'être à l'avenir constamment armé et sur ses gardes; car, tant qu'il ne pouvait se fier à son voisin, sa vie n'était pas en sûreté. Nous en agîmes ainsi parce que les fauteurs du nouveau complot étaient dispersés; les uns se trouvaient avec nous; les autres, et c'étaient les principaux, avaient accompagné sir George Summers. Les sentinelles et les gardes de nuit furent doublées, et l'on veilla soigneusement sur toutes les avenues qui conduisaient au magasin. Par ces moyens, on prévint toutes les tentatives; mais le 13 mars, un certain Henri Payne, d'un caractère violent et pervers, quoique d'une naissance élevée, déroba des épées, des outils et d'autres objets, pour servir à ses coupables desseins. Appelé par le capitaine pour monter sa garde de nuit, il l'insulta et le frappa même; puis il abandonna son poste, en vomissant des injures contre le gouverneur. Celui-ci considéra les propos qui lui furent rapportés comme du plus dangereux exemple; il fit comparaître devant lui Payne, déjà signalé comme un des

conspirateurs. Ce misérable, jugé et convaincu devant toute la colonie, fut condamné à être pendu. L'échelle était déjà préparée, lorsque Payne, après avoir fait plusieurs aveux, demanda la faveur d'être fusillé à cause de sa naissance. Sa requête lui fut accordée ; et, au coucher du soleil, il subit sa peine.

« L'embarcation que sir George Summers faisait construire avançait beaucoup, et nous supposions qu'elle rencontrerait bientôt la nôtre dans un lac d'eau douce, pour partir ensemble, quand le vent le permettrait. Le 18 mars, les hommes qui étaient avec sir George, instruits de la mort de Payne, craignirent qu'il ne les eût accusés ; d'un commun accord, ils abandonnèrent l'ouvrage, et s'enfuirent dans les bois; mais leurs appréhensions étaient mal fondées, car il leur avait gardé le secret. On supposa qu'ils s'étaient imaginé qu'ils s'enrichiraient en pêchant des perles, qui sont aussi abondantes dans ces parages que dans les îles de l'Inde ; mais le danger de cette mer les fait négliger.

« Sir George réussit à les ramener, à l'exception de deux qui, sachant que sir George avait ordonné aux autres de se saisir d'eux par force, se tinrent tellement sur leurs gardes, que l'on ne put en approcher ; il fallut les laisser dans les bois.

« Notre pinasse avançait beaucoup. Le 25 août on avait posé la quille, et, le 26 février, on commença à la calfater. On se procura une quantité suffisante d'étoupes en défaisant deux vieux câbles, et l'on se servit de deux barils de goudron que l'on avait conservés. Nous la peignîmes ensuite avec une composition faite de coquillages et d'une pierre dure et mêlée avec de l'huile de tortue. Le 25 mars, cette embarcation fut lancée à l'eau à la marée du matin, et, afin d'être plus près des étangs et des puits d'eau fraîche, nous la conduisîmes à un îlot rond, situé derrière l'île où nous étions.

« Ce petit bâtiment avait quarante pieds de quille et dix-neuf

pieds de largeur : il était principalement construit en cèdre; le cœur de ce bois, étant de mauvaise qualité et cassant, ne vaut rien pour les navires, parce qu'on ne peut pas en faire de bonnes planches. La membrure et quelques bordages de l'avant étaient de bois de chêne sauvé du naufrage. Il portait quatre-vingts tonneaux; nous l'appelâmes *la Délivrance*.

« Nous perdîmes cinq hommes, dont un fut tué d'un coup de pioche sous l'oreille par un matelot nommé Robert Waters. Le meurtrier fut aussitôt saisi et condamné à être pendu le lendemain. On l'attacha à un arbre avec des cordes, et on le fit garder par un piquet de six hommes. Mais ses camarades profitant du sommeil de la garde, et éprouvant une certaine répugnance à ce qu'un homme fût puni pour servir d'exemple aux autres, coupèrent les liens et le cachèrent dans les bois. Ils y prirent soin de lui, jusqu'au moment où le gouverneur, par l'intercession de sir George Summers, lui accorda un répit. Ce misérable se montra bien peu reconnaissant, car il fut un de ceux que sir George fut obligé de laisser sur l'île où il construisait son petit bâtiment.

« Avant de quitter le lieu de notre séjour, et de conduire notre embarcation à l'étang d'eau vive, notre gouverneur attacha à un grand cèdre, en mémoire de notre délivrance, une croix faite des débris du vaisseau. On plaça au milieu une pièce de monnaie en argent, à l'effigie du roi, et au-dessous une inscription gravée sur une lame de cuivre, et conçue en ces termes :

« Cette croix est ce qui reste du vaisseau *le Sea-Venture,* de 300 tonneaux, destiné, avec plusieurs autres, pour la Virginie. Il y avait à bord deux chevaliers, sir Thomas Gales, gouverneur de la colonie, et sir George Summers, amiral; avec Christophe Newport, capitaine de ce vaisseau, l'équipage et les passagers, s'élevant ensemble à 150 personnes, ils ont heureusement abordé à cette île, le 28 juillet 1609, jour où *le Sea-Venture* fit naufrage. »

« Sir George amena, vers le 30 avril, à la grande île, son bâtiment nommé *la Patience*. Il avait vingt-neuf pieds de quille, quinze pieds et demi de largeur, et tirait six pieds d'eau. Le 10 mai, de grand matin, sir George Summers et le capitaine Newport s'embarquèrent dans leurs canots, pour aller placer des bouées dans le canal où nous devions passer; car l'espace compris entre les rochers d'un côté, et les bancs de l'autre, n'était que de trois fois la longueur de la pinasse.

« Nous appareillâmes le même jour, à dix heures du matin, avec un joli vent du sud, le grand canot tirant la pinasse à la remorque. A l'instant où nous arrivions près d'une bouée, nous touchâmes à tribord contre un rocher au-dessus duquel elle flottait. Si ce rocher n'eût pas été d'une pierre tendre que le choc mit en pièces, nous eussions été obligés de retourner. Tandis que nous étions tous dans cette affreuse perplexité, Walsingham, notre contre-maître, eut la présence d'esprit de nous dégager, et le bâtiment se trouva par trois brasses et demie d'eau. Pendant sept jours, nous courûmes au nord, ayant quelquefois bon vent, d'autres fois l'ayant faible ou même contraire. Deux fois nous fûmes séparés de sir George Summers.

« Le 17 mai, le changement de couleur de l'eau, et la vue d'herbes flottantes qui passèrent le long du bâtiment, nous firent connaître que nous n'étions pas loin de terre. Le 18, la sonde indiqua dix-neuf brasses et demie d'eau. Vers minuit, nous sentîmes une odeur agréable qui venait de terre, et qui ressemblait à celle des côtes d'Espagne, près du détroit de Gibraltar. Au point du jour, nous aperçûmes deux collines au sud, d'où la terre courait au nord vers le cap Henri.

« Dans la matinée du lundi 21, nous arrivâmes à deux milles du cap Comfort. Le capitaine du fort ayant tiré un coup de canon d'avertissement, nous mouillâmes, et nous lui envoyâmes le grand canot, pour lui faire connaître qui nous étions. Ce fort

a été bâti l'an passé par nos compatriotes. Le capitaine Percy, qui le commande, l'a nommé Fort-Algernon. Le jour de notre arrivée, il y eut une tempête affreuse, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie.

« Nous apprîmes que presque toute la flotte, partie d'Angleterre pour la Virginie, était heureusement arrivée ; mais nous ne pûmes rien savoir du canot que nous avions expédié des Bermudes sous le commandement de Wittingham. D'après ce que nous dirent les sauvages, et notamment Powhatan, un de leurs chefs, nous conjecturâmes que nos gens, ayant manqué le point du débarquement, avaient été surpris par les naturels et avaient perdu la vie.

« La colonie était dans l'état le plus triste. Les maisons dépérissaient, les provisions devenaient chaque jour plus rares. En peu de temps, il était resté à peine 60 personnes sur 600 ; de sorte que l'on finit par juger à propos d'évacuer l'établissement. Une administration imprévoyante, et surtout la mauvaise conduite des colons, avaient produit ces maux. On peut y joindre aussi les attaques des naturels et le manque inattendu de toutes les choses qu'on avait espéré pouvoir s'y procurer.

« L'abandon de la colonie fut résolu : tout le monde fut embarqué avec les armes et les munitions, et l'on partit le 7 juin ; mais le lendemain au soir, on rencontra lord Delaware, envoyé d'Angleterre pour prendre le gouvernement de la colonie. Les intentions des colons changèrent à l'instant et l'établissement fut repris. »

Les ruines d'un fort et d'un cimetière sur la rivière *James*, sont les seuls restes de ce premier établissement.

La Virginie est aujourd'hui un des plus puissants États de l'Union américaine ; elle nourrit plus de 1,200,000 habitants ; Richmond, la capitale, en compte plus de 17,000. C'est la patrie de Washington, de Monroë, de Jefferson et de plusieurs autres célébrités des États-Unis.

CHAPITRE V

Naufrage du vaisseau hollandais *l'Épervier*, sur les côtes de l'île Quelpaert, en 1655. — Longue captivité de l'équipage en Corée [1].

Le 10 janvier 1653, le vaisseau *l'Épervier*, monté par 64 hommes d'équipage, et chargé pour le compte de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, partit du Texel sous le commandement du capitaine Eybertz, d'Amsterdam. Il arriva sur la rade de Batavia (île Java) le 1er juin.

Le 14 du même mois, après s'être ravitaillé, on remit à la voile par ordre du gouverneur général, pour se rendre à Tay-Onan, dans l'île Formose, et on y mouilla le 16 juin. Le 30, sur un ordre du conseil, le navire partit pour le Japon. Dès le lendemain, vers le soir, en sortant du canal de Formose, il essuya une tempête qui ne fit qu'augmenter toute la nuit.

[1] La *Corée* est une vaste presqu'île de l'Asie, située entre le Japon et la Chine, et tributaire de cette dernière puissance. Le climat y est froid et rigoureux.

L'île *Quelpaert* dépend de la Corée, dans l'Océan oriental ; elle a 25 lieues de tour, et n'est séparée que par 55 lieues de distance de la presqu'île coréenne.

La relation du naufrage de l'*Epervier* a été publiée par Henri Hamel, écrivain de ce navire. Nous lui empruntons les détails intéressants qu'on va lire.

Le 1er août au matin, les Hollandais se trouvèrent fort près d'une petite île où ils mouillèrent avec beaucoup de difficulté. Lorsque le brouillard vint à se dissiper, ils furent surpris de se voir sur les côtes de la Chine ; ils distinguaient facilement sur le rivage des gens armés s'attendant à profiter des débris du vaisseau. Quoique la tempête augmentât sans cesse, ils passèrent toute la nuit et le jour suivant dans le même lieu, toujours en vue des indigènes qui les observaient. Le troisième jour, la tempête les avait jetés à vingt lieues de leur route, et ils voyaient encore l'île Formose. Ils passèrent entre cette île et le continent. Le temps était assez froid ; jusqu'au 15, il fut orageux et variable.

Cependant la violence continuelle de la mer avait endommagé leur vaisseau ; et la pluie, qui ne discontinuait pas, les empêchant de faire des observations, ils furent obligés d'amener toutes leurs voiles et de s'abandonner au gré des flots. Dans la nuit du 16, leur chaloupe et la plus grande partie de la galerie furent enlevées par la fureur des vagues qui ébranlèrent le beaupré et la proue. Enfin, une lame qui déferla sur le pont faillit emporter tous les matelots qui s'y trouvaient et jeta tant d'eau dans le bâtiment, que le capitaine s'écria qu'il fallait couper le mât sur-le-champ et implorer le secours du ciel ; car une ou deux lames de plus les noieraient infailliblement.

Ils étaient réduits à cette extrémité, lorsqu'au point du jour celui qui veillait à l'avant s'écria : « Terre ! terre ! » en assurant qu'on était éloigné du rivage d'une portée de mousquet. La nuit et l'épaisseur des ténèbres n'avaient pas permis de s'en apercevoir plus tôt. Il fut impossible de mouiller, parce qu'on ne trouva point assez de fond ; et tandis qu'on s'efforçait d'y parvenir, il se déclara une grande voie d'eau ; tous ceux qui étaient à fond de cale furent noyés avant d'avoir pu sortir. Quelques-uns de ceux qui étaient sur le pont sautèrent dans la mer, les

autres furent entraînés par les flots; il y en eut quinze qui gagnèrent ensemble le rivage, la plupart nus et tout brisés. Le lendemain ils rencontrèrent sur la côte quelques-uns de leurs camarades; mais de soixante-quatre ils furent réduits à trente-six, presque tous blessés dangereusement.

De tous ceux qui avaient péri, ils ne retrouvèrent que le capitaine Eybertz, étendu sur le sable à cinquante pieds de la mer, la tête appuyée sur son bras. Ils l'enterrèrent avec douleur. De toutes leurs provisions, la mer n'avait jeté sur le rivage qu'un sac de farine, un tonneau de viande salée, un peu de lard et un baril de vin rouge. Le vent et la pluie ayant diminué vers le soir, ils ramassèrent du bois pour se mettre à couvert avec les voiles qu'ils avaient pu sauver de leur naufrage.

Le 17, ils découvrirent à une portée de canon un homme qu'ils appelèrent par divers signes, mais qui prit la fuite dès qu'il les eut aperçus. Dans l'après-midi, il en vint trois autres, dont l'un était armé d'un mousquet, et les autres de flèches. Ces inconnus s'approchèrent à la portée du fusil; mais remarquant que les Hollandais s'avançaient vers eux, ils leur tournèrent le dos.

Enfin, quelques Hollandais ayant trouvé moyen de les joindre, celui qui portait le mousquet ne fit pas difficulté de l'abandonner entre leurs mains. Ils s'en servirent pour allumer du feu. Ces trois hommes étaient vêtus à la chinoise; seulement leurs bonnets étaient composés de crins de cheval. Les Hollandais pensèrent avec effroi que c'étaient peut-être des Chinois sauvages ou des pirates. Vers le soir, ils virent paraître une centaine d'hommes armés et vêtus comme les premiers, qui, après les avoir comptés pour s'assurer de leur nombre, les tinrent renfermés toute la nuit.

Le lendemain, à midi, environ 2,000 hommes, tant à cheval qu'à pied, vinrent se placer en ordre de bataille devant leur

tente. Le secrétaire, les deux pilotes et un mousse se présentèrent à eux ; ils furent conduits au commandant ; on leur mit au cou une grosse chaîne de fer avec une petite sonnette, et on les prosterna devant lui. Ceux qui étaient demeurés dans la hutte furent traités de même, tandis que les insulaires semblaient applaudir par de grands cris. Après les avoir laissés quelque temps dans cette situation, on leur fit signe de se mettre à genoux. On leur adressa plusieurs questions qu'ils ne purent entendre. Ils ne réussirent pas mieux à faire connaître qu'ils avaient voulu se rendre au Japon. Le commandant ayant perdu l'espérance de les entendre mieux, fit apporter une tasse d'arrack, qui leur fut présentée tour à tour, et les envoya dans leur tente ; bientôt après on leur apporta du riz cuit à l'eau.

Après midi les Hollandais furent surpris de voir venir plusieurs de ces barbares avec des cordes à la main. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût pour les étrangler. Mais leur crainte s'évanouit en les voyant courir vers les débris du vaisseau, pour tirer au rivage ce qui pouvait leur être utile. Le pilote ayant fait ses observations, jugea qu'ils étaient dans l'île de Quelpaert, située par les 32° 32' de latitude.

Les insulaires employèrent le 19 à tirer au rivage tous les débris, à faire sécher les toiles et les draps, et à brûler le bois pour avoir le fer, qu'ils cherchaient beaucoup. Les Hollandais offrirent au commandant de l'île une lunette d'approche avec un flacon de vin rouge, ainsi que la tasse d'argent du capitaine, qui avait été trouvée entre les rochers. La lunette et la liqueur furent acceptées ; il parut même que le vin n'était pas dédaigné, puisque les deux officiers en burent jusqu'à se ressentir de ses effets. Mais ils rendirent la tasse du capitaine, avec divers témoignages d'amitié.

Le 20, on acheva de brûler le bois du vaisseau. Mais le feu s'étant approché de deux pièces de canon chargées à boulet, les

deux coups partirent avec tant de bruit, que tous les insulaires prirent la fuite, et n'osèrent revenir qu'après avoir été rassurés par des signes. Le même jour, on apporta deux fois du riz aux Hollandais. Le matin du jour suivant, le commandant leur fit entendre, par des signes, qu'il fallait lui apporter tout ce qu'ils avaient pu sauver dans leur tente. C'était pour y mettre le scellé, et cette formalité fut exécutée devant leurs yeux. On lui amena au même moment quelques personnes de l'île qui avaient détourné, pour leur propre usage, du fer, des cuirs, et d'autres restes de la cargaison. Il les punit sur-le-champ pour faire connaître aux étrangers que le dessein des habitants n'était pas de leur nuire dans leurs personnes ni dans leurs biens. Chaque voleur reçut trente où quarante coups sur la plante des pieds, avec un bâton de six pieds de long et de la grosseur du bras.

Vers midi les Hollandais durent se préparer à partir. On offrit des chevaux à ceux qui étaient en bonne santé, et les malades furent portés dans des hamacs. Ils se mirent en marche, accompagnés d'une garde nombreuse à pied et à cheval. Après avoir fait quatre lieues, ils s'arrêtèrent vers le soir dans une petite ville nommée Tadiane ; leur souper fut fort léger, et on les logea dans un magasin qui avait l'air d'une étable. Le 22, à la pointe du jour, ils gagnèrent un petit fort, près duquel ils virent deux galiotes. Ils y dînèrent ; et le soir, ils arrivèrent à Maggan ou Mokso, ville où le gouverneur de l'île fait sa résidence. Ils furent conduits tous ensemble sur une place carrée, vis-à-vis de la maison de ville, où ils trouvèrent environ trois mille hommes sous les armes. Quelques-uns vinrent leur offrir de l'eau ; mais les voyant armés d'une manière terrible, les Hollandais s'imaginèrent qu'on avait dessein de les tuer.

Le secrétaire fut conduit devant le gouverneur avec ses autres compagnons. Ils se tinrent quelque temps prosternés près d'une

espèce de balcon où il était assis comme un souverain. Ensuite, il leur demanda, par signes, d'où ils venaient et où ils allaient. Ils répondirent qu'ils étaient Hollandais et qu'ils devaient se rendre à Nangasaki, au Japon. Le gouverneur eut l'air de comprendre ; après quoi il les fit passer en revue quatre à quatre; puis on les conduisit dans un édifice où l'oncle du roi, accusé d'avoir voulu ravir la couronne à son neveu, avait été enfermé pour le reste de ses jours.

Ils furent gardés, dans cette espèce de prison, par une troupe d'hommes armés. On leur donna chaque jour douze onces de riz par tête, et la même quantité de farine de froment, mais peu de chose de plus. Le gouverneur leur accorda quelquefois un peu de viande et d'autres sortes d'aliments, avec la permission de sortir chaque jour, six à six, pour prendre l'air et laver leur linge. Il en appelait souvent quelques-uns, et les faisait écrire devant lui, soit en hollandais, soit en coréen. Ils parvinrent ainsi à pouvoir entendre quelques termes du pays. La bienveillance de cet honnête gouverneur leur donna l'espérance de passer tôt ou tard au Japon.

Le 29 octobre, le secrétaire, le pilote et l'aide du chirurgien furent conduits chez le gouverneur. Ils y trouvèrent assis un homme à grande barbe rousse. « Pour qui prenez-vous cet homme? » leur dit-il. Ils répondirent qu'ils le croyaient Hollandais. « Vous vous trompez, leur répondit-il en riant, c'est un Coréen. » Alors l'homme à barbe, qui avait gardé le silence, leur demanda en hollandais qui ils étaient, et de quel pays. Ils satisfirent sa curiosité, en joignant à cette explication le récit de leur infortune. Il leur dit que son nom était Jean Wettevri, qu'il était natif de Ryp en Hollande; que l'année 1627, dans un voyage qu'il faisait au Japon, sur la frégate *l'Ouderkeres*, il avait été jeté par le vent sur la côte de Corée; manquant d'eau et se trouvant commandé avec quelques autres pour aller en

chercher à terre, il avait été pris, avec deux de ses compagnons, morts depuis en Corée ; il était âgé de cinquante-huit ans : le roi lui avait donné mission de s'informer qui ils étaient, et qui les avait amenés dans ses Etats. Il ajouta qu'il avait souvent demandé au roi la permission de passer au Japon ; pour toute réponse, ce prince lui avait assuré qu'il ne l'obtiendrait jamais, à moins qu'il n'eût des ailes pour y voler ; l'usage du pays était d'y retenir les étrangers, mais on ne les y laissait manquer de rien, l'habillement et la nourriture leur étaient fournis gratuitement pendant toute leur vie.

Ce discours attrista les Hollandais, mais la joie de trouver un si bon interprète les consola un peu. Wettevri avait tellement oublié la langue de son pays, qu'ils eurent d'abord quelque peine à l'entendre. Il eut besoin d'un mois entier pour rappeler ses idées. Le gouverneur envoya fidèlement à la cour toutes leurs dépositions. Wettevri et les officiers qui l'accompagnaient eurent la liberté de les voir en tout temps, et de s'informer de leurs besoins.

Au commencement de décembre, les trois ans de l'administration de leur bienfaiteur étant expirés, il partit. On aurait peine à s'imaginer, dit l'auteur de la relation, quels témoignages de bonté les Hollandais reçurent de ce généreux protecteur avant son départ. Les voyant mal pourvus pour l'hiver, il leur fit faire à chacun deux paires de souliers, un habit bien doublé, et une paire de bas de peau. Il joignit à ce bienfait les procédés les plus nobles. Il déclara qu'il était fort affligé de ne pouvoir les envoyer au Japon, ou les conduire avec lui sur le continent. Il ajouta qu'ils ne devaient pas s'alarmer de son départ, parce qu'en arrivant à la cour, il emploierait tout son crédit pour obtenir leur liberté, ou du moins la permission de le suivre. Il leur rendit les livres qu'ils avaient sauvés de leur naufrage, et partie de leurs effets, auxquels il joignit une bouteille d'huile précieuse. Enfin,

il décida le nouveau gouverneur, qui les avait déjà réduits au riz, au sel et à l'eau, à leur donner une subsistance un peu plus abondante.

Mais après son départ, en janvier 1654, ils furent traités avec plus de dureté que jamais. De l'orge au lieu de riz, et de la farine d'orge au lieu de farine de froment. Ils furent obligés de vendre leur orge pour acheter d'autres aliments. Ces rigueurs les firent penser à prendre la fuite au printemps. Après avoir délibéré longtemps, six d'entre eux formèrent la résolution de se saisir d'une barque dans la nuit. Mais le plus hardi, étant monté sur une muraille pour s'assurer du lieu où était la barque, fut aperçu de quelques chiens qui, par leurs aboiements, donnèrent l'alarme aux gardes.

Au commencement de mai, le pilote, ayant eu la liberté de sortir avec cinq de ses compagnons, découvrit, en se promenant dans un petit village voisin de la ville, une barque assez bien équipée, qui n'avait personne pour la garder. Il tenta sur-le-champ de s'en emparer et de partir sur cette embarcation. Mais quelques habitants, les ayant aperçus, voulurent les forcer de retourner au village. Pendant la contestation, le mât et la voile de la barque tombèrent dans l'eau, et les fugitifs furent ramenés par une autre barque au village.

Ils furent conduits au gouverneur; étendus à plat sur la terre, les mains liées à une grosse pièce de bois, il leur demanda si leurs compagnons avaient eu connaissance de leur fuite. Ils répondirent non d'un air ferme. Wettevri reçut ordre d'approfondir quel avait été leur dessein. Ils protestèrent qu'ils n'en avaient pas eu d'autre que de se rendre au Japon. Là-dessus, ces malheureux reçurent chacun vingt-cinq coups de bâton snr le dos nu. Les coups furent appliqués si vigoureusement, qu'ils en gardèrent le lit pendant plus d'un mois. Les autres furent tenus plus étroitement et gardés jour et nuit.

A la fin de mai, le gouverneur reçut ordre de conduire les Hollandais à la cour sur le continent, éloigné seulement de vingt à vingt-cinq lieues. Six ou sept jours après, ils furent mis dans quatre barques, les fers aux pieds, et la main droite attachée à un bloc de bois.

Après avoir lutté deux jours contre le vent, ils furent repoussés dans l'île de Quelpaert; le gouverneur leur ôta leurs fers et les renvoya dans leur prison. Quatre ou cinq jours après, s'étant rembarqués de grand matin, ils arrivèrent près du continent vers le soir. On leur fit passer la nuit dans la rade. Le lendemain ils prirent terre, et leurs chaînes furent ôtées, mais on eut la précaution de doubler leur garde. On amena aussitôt des chevaux, sur lesquels ils se rendirent à la ville de Haynam : ils eurent le plaisir de s'y rejoindre tous; car ayant été séparés par le vent, ils avaient débarqué en différents lieux.

Après avoir passé par plusieurs villes, ils traversèrent une rivière, qui ne leur parut pas moins large que la Meuse à Dordrecht. Une lieue au delà ils arrivèrent à Sior, capitale du royaume. Depuis le lieu de leur débarquement jusqu'à cette ville, ils comptèrent soixante-quinze lieues, au nord, mais tirant un peu vers l'ouest. Pendant les deux ou trois premiers jours, ils furent logés dans la même maison; ensuite, on leur donna, pour trois ou quatre ensemble, de petites huttes dans le quartier des Chinois qui sont établis à Sior. Ils furent menés en corps devant le roi. Ce prince les ayant interrogés par le ministère de Wettevri, ils le supplièrent humblement de les faire transporter au Japon, où les Hollandais exercent le commerce. Le roi leur répondit que les lois de la Corée ne permettaient pas aux étrangers de sortir du royaume; mais qu'ils n'y manqueraient de rien. Il leur ordonna de se livrer en sa présence aux exercices pour lesquels ils avaient le plus d'habileté, au chant, à la danse; puis on leur servit des rafraîchissements, et chacun

reçut deux pièces de drap pour se vêtir à la manière des Coréens.

Le lendemain, ils furent conduits chez le général des troupes, qui leur fit déclarer par Wettevri que le roi les avait admis au nombre de ses gardes du corps, et qu'en cette qualité on leur fournirait chaque mois soixante-dix katis de riz. Chacun reçut un papier qui contenait son nom, son âge, son pays, la profession qu'il avait exercée jusqu'alors, et celle qu'il exerçait au service du roi de la Corée. Cette patente était en caractères coréens, scellée du grand sceau du roi et de celui du général, qui était la simple impression d'un fer chaud. Avec leur commission ils reçurent chacun un mousquet, de la poudre et des balles. On leur ordonna de faire une décharge de leurs armes le premier et le quatrième jour de chaque mois, devant le général, et d'être toujours prêts à marcher à sa suite, soit pour accompagner le roi, soit dans d'autres occasions. Les Hollandais étaient encore au nombre de trente-cinq. Un chinois et Wettevri furent désignés pour les commander.

La curiosité porta la plupart des grands de la cour à les inviter à dîner, pour les faire danser à la manière hollandaise. Mais les femmes et les enfants étaient encore plus impatients de les voir, parce que le bruit s'était répandu qu'ils étaient d'une race monstrueuse, et qu'ils avaient le nez si prodigieux que, pour boire, ils étaient obligés de le lier derrière les oreilles. L'étonnement augmenta, lorsqu'on les vit mieux faits que les habitants du pays. On admira particulièrement la blancheur de leur teint. La foule était grande autour d'eux, et, dans les premiers jours, à peine pouvaient-ils se frayer un passage dans les rues, ou trouver un moment de repos dans leurs huttes. Enfin, le général fit publier la défense d'approcher de leurs logements sans sa permission. Cet ordre était d'autant plus nécessaire, que les esclaves mêmes des grands les forçaient à sortir de leurs huttes pour s'en amuser.

Au mois d'août, on vit arriver un envoyé tartare, qui venait demander le tribut. Le roi coréen envoya les Hollandais dans une grande forteresse, à six ou sept lieues de Sior, et les laissa jusqu'au départ du ministre tartare, c'est-à-dire jusqu'au mois suivant.

Vers la fin du mois de novembre, le froid devint si vif, que, la rivière étant glacée, on y vit passer à la fois trois cents chevaux chargés. Le général, alarmé pour les Hollandais, témoigna son inquiétude au roi. On leur fit distribuer quelques cuirs à demi pourris, qu'ils avaient sauvés de leur naufrage, pour les vendre et s'en acheter des habits. Deux ou trois d'entre eux employèrent ce qui leur revint de cette vente à se procurer une petite hutte, qui leur coûta neuf ou dix écus. Ils aimèrent mieux souffrir le froid, que de se voir continuellement tourmentés par leurs hôtes, qui les envoyaient chercher du bois dans les montagnes, à trois ou quatre lieues de la ville.

L'envoyé tartare étant revenu à Sior au mois de mars 1655, il leur fut défendu, sous de rigoureuses peines, de mettre le pied hors de leurs maisons. Cependant, le jour de son départ, Henri Jans et Henri-Jean Bos résolurent de se présenter à lui dans le chemin, sous prétexte d'aller au bois. Aussitôt qu'ils le virent paraître à la tête de sa troupe, ils s'avancèrent près de son cheval, et, prenant les rênes d'une main, ils ouvrirent de l'autre leur robe coréenne, pour faire voir par-dessous l'habit hollandais. Cet incident causa d'abord beaucoup de confusion dans la troupe. L'envoyé leur demanda fort curieusement qui ils étaient. Mais, ne pouvant se faire entendre, il leur donna par signes l'ordre de le suivre. Le soir, s'étant informé s'il pouvait trouver un interprète, on lui parla de Wettevri. Il l'envoya chercher sur-le-champ. Wettevri ne manqua pas d'en avertir le roi. On tint un conseil dans lequel il fut résolu de faire un présent à l'envoyé, pour empêcher que cette affaire n'allât jusqu'aux oreilles du

khan. Les deux Hollandais furent ramenés à Sior, et resserrés dans une étroite prison, où leur vie ne fut pas de longue durée. Après le retour de ces malheureux, tous les autres furent conduits devant le conseil de guerre, pour y être examinés. On leur demanda s'ils avaient eu connaissance de la fuite de leurs compagnons; leur désaveu n'empêcha point qu'ils ne fussent condamnés à recevoir chacun cinquante coups sur la plante des pieds. Mais le roi leur fit grâce, et ils furent renvoyés dans leurs huttes, avec défense d'en sortir sans la permission du roi.

Au mois de juin, le général leur fit dire par leur interprète qu'un vaisseau ayant échoué dans l'île de Quelpaert, et Wettevri étant trop âgé pour entreprendre ce voyage, ceux d'entre eux qui entendaient la langue coréenne devaient se préparer, au nombre de trois, à partir pour Quelpaert, avec la mission d'observer les circonstances du naufrage. Sur cet ordre, l'assistant et le second pilote, avec un canonnier, se mirent en route deux jours après.

L'envoyé tartare revint au mois d'août; l'ordre de ne sortir de leurs quartiers que trois jours après son départ fut renouvelé aux Hollandais avec de rigoureuses menaces. La veille de son arrivée, ils reçurent une lettre de leurs compagnons qui leur apprenaient qu'au lieu de les conduire à Quelpaert, on les avait étroitement renfermés sur la frontière la plus méridionale du royaume; si le khan, informé de la mort des deux autres, demandait que le reste lui fût envoyé, on devait lui répondre qu'il en était mort trois dans le voyage de Quelpaert.

L'envoyé tartare revint encore vers la fin de l'année. Plusieurs seigneurs coréens s'efforcèrent d'engager le roi à se défaire de tous les Hollandais. On tint conseil là-dessus pendant trois jours. Mais le roi, le prince son frère, le général et quelques autres, rejetèrent une proposition aussi atroce, et dont le khan pouvait tôt ou tard être instruit. Le général proposa de les faire combattre chacun contre deux Coréens avec les mêmes armes :

c'était le moyen, disait-il, de se délivrer d'eux sans qu'on pût accuser le roi du meurtre de ces pauvres étrangers. Ils furent informés secrètement de cette résolution par quelques personnes charitables. Le frère du roi passant dans leur quartier, ils se jetèrent à ses genoux, et le touchèrent d'une si vive compassion, qu'il devint leur protecteur. Cependant, plusieurs personnes paraissant offensées de cette indulgence, on résolut de les reléguer dans la province de Thillado, en leur assignant par mois cinquante livres de riz pour leur subsistance.

Suivant cet ordre, ils partirent de Sior à cheval, au mois de mars 1657, sous la conduite d'un sergent. Wettevri les accompagna l'espace d'une lieue, jusqu'à la rivière qu'ils avaient traversée en venant de Quelpaert. Enfin, ils arrivèrent dans une ville considérable, nommée Diu-Siong, ou Thilla-Pening, commandée par une grande citadelle. C'est la résidence du Pening-Sé, qui y commande en l'absence du gouverneur. Le sergent qui leur avait servi de guide les remit entre les mains de cet officier avec les lettres du roi. Ensuite il reçut ordre d'aller chercher leurs trois compagnons, qui étaient partis de Sior l'année précédente, et qui étaient à douze lieues de Diu-Siong, dans une ville où commandait l'amiral. Ils furent logés ensemble dans un édifice public, au nombre de trente-trois.

Dans le cours du mois d'avril, on leur apporta quelques cuirs restés jusqu'alors à Quelpaert. Ils furent chargés, pour unique occupation, d'arracher deux fois par mois l'herbe qui croissait dans la place du château. Le gouverneur leur marquait beaucoup d'affection, comme tous les habitants de la ville; mais son successeur traita les Hollandais moins humainement. Il les obligea d'aller chercher leur bois sur une montagne à trois lieues de la ville. Une attaque d'apoplexie les délivra de cet odieux maître au mois de septembre suivant.

Ils eurent aussi à subir les mauvais traitements de deux autres

gouverneurs qui les gardèrent rigoureusement jusqu'en 1660. A cette époque, ils eurent un gouverneur plein de bonté qui regrettait de ne pouvoir les renvoyer en Hollande. Son humanité rendit leur sort plus supportable; mais une famine affreuse désola le pays pendant deux années, et il fallut, en 1662, quitter la ville de Diu-Siong, qui ne pouvait plus les nourrir tous. Douze d'entre eux furent envoyés à Say-Syane, cinq à Siun-Schien, et cinq à Namman, à seize lieues plus loin. Cette séparation fut cruelle; mais elle devint l'occasion de leur fuite, et par conséquent de leur salut.

Ils partirent à pied ; les malades, avec leur bagage, montaient des chevaux qui leur furent accordés gratuitement. Le troisième jour, ils arrivèrent à Siun-Schien, où les cinq qui étaient destinés pour cette ville furent laissés. Le lendemain, vers midi, les autres entrèrent dans Say-Syane. Leurs guides les livrèrent au gouverneur ou à l'amiral de la province de Thillado, dont cette ville était la résidence. Ce seigneur leur parut d'un mérite distingué. Mais celui qui lui succéda bientôt devint leur fléau. La plus grande faveur qu'il leur accorda, fut la permission de couper du bois pour en faire des flèches à ses gens. Les domestiques des seigneurs coréens n'ont d'autre occupation que de tirer de l'arc, parce que leurs maîtres mettent leur gloire à entretenir d'excellents archers.

A l'entrée de l'hiver, les Hollandais demandèrent au nouveau gouverneur qu'il leur fût permis de mendier pour se procurer des vêtements. Ils obtinrent la liberté de s'absenter pendant trois jours, la moitié d'entre eux seulement à la fois. Les principaux habitants de la ville, émus de compassion, favorisaient leurs courses qui duraient quelquefois un mois entier. Ils continuèrent à mener cette vie jusqu'au rappel du gouverneur, qui fut créé général des troupes royales ; c'est la seconde dignité du royaume. Son successeur adoucit beaucoup le sort des Hollandais

de Say-Syane, en ordonnant qu'ils fussent traités comme leurs compagnons l'étaient dans les autres villes. Ils furent déchargés de tous les travaux pénibles; on ne les obligea plus qu'à être passés en revue une fois chaque mois, et à faire savoir au secrétaire dans quel lieu ils allaient lorsqu'ils avaient la permission de sortir.

Entre plusieurs autres faveurs, ce bon gouverneur les invitait quelquefois à dîner; il s'attendrissait sur leur infortune, et leur demandait pourquoi, étant si près de la mer, ils ne tentaient pas de passer au Japon. Ils répondaient qu'ils n'osaient hasarder de déplaire au roi; d'ailleurs ils ignoraient la route, et ils manquaient de vaisseau. « Quoi! reprenait-il, n'y a-t-il point assez de barques sur la côte? » Ils affectaient de répondre qu'elles ne leur appartenaient pas, et que, s'ils ne réussissaient pas, ils craignaient d'être traités comme des voleurs et des déserteurs. Le gouverneur riait de leurs scrupules, et ne s'imaginait pas que les Hollandais lui tenaient ce langage pour écarter ses soupçons.

Vers la fin de cette année, on vit paraître une comète; elle fut suivie de deux autres, qui se montrèrent toutes les deux à la fois, pendant environ deux mois. La cour en conclut tant d'alarmes, que le roi fit doubler la garde dans tous ses ports et sur tous ses vaisseaux. Il donna ordre que toutes ses forteresses fussent bien munies de provisions de guerre et de bouche, et que ses troupes fussent exercées tous les jours. La crainte qu'il avait d'être attaqué par quelque voisin alla jusqu'à lui faire défendre qu'on allumât du feu pendant la nuit dans les maisons qui pouvaient être aperçues de la mer. Les mêmes phénomènes s'étaient montrés lorsque les Tartares avaient ravagé le pays; les mêmes signes avaient précédé la guerre des Japonais contre la Corée. Les habitants ne rencontraient pas les Hollandais sans leur demander ce qu'on pensait des comètes dans leur pays. Ils répondaient qu'elles étaient le pronostic de quelque terrible événement,

comme peste, guerre ou famine, et quelquefois de ces trois malheurs ensemble ! Ils parlaient de bonne foi, remarque l'auteur, parce qu'ils avaient été convaincus de cette vérité par l'expérience.

Comme ils passèrent fort tranquillement l'année 1664 et la suivante, tous leurs soins tendirent à s'emparer d'une barque ; mais ils eurent le chagrin de ne pas réussir. Ils allaient quelquefois à la rame le long du rivage, dans un bateau qui leur servait à chercher de quoi vivre. D'autres fois ils faisaient le tour des petites îles, pour observer tout ce qui pouvait être favorable à leur évasion. Leurs compagnons, qui étaient dans les deux autres villes, venaient les visiter par intervalles. Ils leur rendaient leurs visites, lorsqu'ils en obtenaient la permission du gouverneur.

En 1665, ils perdirent ce bon gouverneur, qui fut élevé aux premières dignités de la cour, en récompense de ses vertus et de son excellente administration.

Après son départ, la ville resta trois jours sans gouverneur : l'usage accorde ce délai au successeur pour choisir, avec le secours de quelque devin, un moment favorable à son inauguration. Ce choix ne fut pas heureux pour les Hollandais. Entre autres mauvais traitements, leur nouveau maître voulut les faire travailler continuellement à jeter de la terre en moule. Ils rejetèrent cette proposition, sous prétexte qu'après avoir rempli leur devoir ils avaient besoin de leur temps pour eux-mêmes ; le roi ne les avait point envoyés pour un travail si rude, et, s'ils devaient être traités avec cette rigueur, il valait beaucoup mieux pour eux renoncer à la subsistance qu'on leur accordait, et demander d'être renvoyés au Japon, ou dans quelque autre lieu fréquenté par leurs compatriotes. La réponse du gouverneur fut une menace de les forcer d'obéir, mais il n'eut pas le temps de l'exécuter : quelques jours après, tandis qu'il se trouvait à bord d'un fort beau vaisseau, le feu prit par hasard à la chambre

des poudres, qui était située devant le mât, et fit sauter la proue, ce qui coûta la vie à cinq hommes. Il se dispensa d'en donner avis à l'intendant de la province, dans l'espérance que cet accident demeurerait caché. Malheureusement pour lui, le feu avait été aperçu par un des espions que la cour entretient sur les côtes comme dans l'intérieur du royaume. L'intendant, averti par cette voie, se hâta d'en rendre compte au souverain : le gouverneur fut rappelé immédiatement, et condamné au bannissement perpétuel, après avoir reçu quatre-vingt-dix coups de bâton sur les os des jambes.

Le gouverneur qui lui succéda fut encore plus dur et plus rigoureux pour les pauvres captifs, qu'il assujettit à de rudes travaux. Pendant une maladie que ce méchant homme éprouva, le chagrin de leur situation les fit penser à profiter de ce moment de répit pour se procurer une barque, quelques risques qu'ils dussent courir. Ils employèrent dans cette vue un Coréen qui leur avait plusieurs obligations. Ils le chargèrent de leur acheter une barque, pour aller mendier du coton dans les îles voisines ; ils lui promirent à leur tour une part considérable dans les aumônes qu'ils se flattaient de recueillir. La barque fut achetée ; mais le pêcheur qui l'avait vendue, ayant su que c'était pour leur usage, voulut rompre son marché ; il craignait d'être puni de mort s'ils s'en servaient pour leur évasion. Cependant l'offre de doubler le prix dissipa toutes ses craintes ; et le marché tint, à la grande satisfaction des Hollandais.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent en liberté, ils fournirent leur bâtiment d'une voile, d'une ancre, de cordages, d'avirons et autres instruments nécessaires. Ils retinrent deux de leurs compatriotes qui étaient venus les visiter. D'un autre côté ils firent venir de Namman Jean Péters de Vries, habile matelot, pour leur servir de pilote. Quoique les habitants les plus voisins de leur demeure ne fussent pas sans quelque défiance, les Hollandais

sortirent la nuit du 4 septembre 1667, aussitôt que la lune eut cessé de luire, et, se glissant le long du mur de la ville, chargés de leurs provisions, qui consistaient en riz, avec quelques pots d'eau et une marmite, ils gagnèrent le rivage au nombre de huit, sans avoir été découverts. Il ne restait que seize Hollandais, de trente-six qui s'étaient sauvés du naufrage : les huit autres qui ne purent s'échapper de la Corée, y finirent vraisemblablement leurs jours ; au moins on n'en a jamais eu de nouvelles. Leur captivité avait duré plus de douze ans.

Ils commencèrent par remplir un tonneau d'eau fraîche, dans une petite île qui n'est qu'à la portée du canon. Ils eurent la hardiesse de passer devant les vaisseaux de la ville et devant les frégates mêmes du roi, en prenant le large dans le canal, autant qu'il était possible. Au lever du soleil, le vent leur ayant manqué, ils se servirent de leurs avirons. Vers midi, le vent fraîchit. Ils portèrent au sud-est sur leurs simples conjectures, et, doublant la pointe de la Corée dans le cours de la nuit suivante, ils n'appréhendèrent plus d'être poursuivis.

Le 6 au matin ils se trouvèrent fort près de la première île du Japon [1], et le vent ne cessant pas de les favoriser, ils arrivèrent sans le savoir devant l'île de Firando, où ils n'osèrent relâcher, parce qu'ils ne connaissaient pas la rade ; d'ailleurs ils avaient entendu dire aux Coréens qu'il n'y avait aucune île sur la route de Nangasaki. Ainsi, continuant leur course par un bon vent, ils côtoyèrent le 7 des îles dont le nombre leur parut infini. Le soir, ils espéraient mouiller près d'une petite île ; mais des

[1] Le Japon est un grand empire formé de plusieurs îles près la côte orientale de l'Asie. Firando est une de ces îles.

Nangasaki est une des cinq villes impériales du Japon ; c'est le seul port de l'empire où les Hollandais soient admis, encore y sont-ils soumis à une foule de vexations humiliantes. Ce sont du reste les seuls étrangers, les Chinois exceptés, qui puissent commercer avec ce pays.

apparences d'orage qu'ils découvrirent dans l'air, et des feux qu'ils virent de tous côtés, leur firent prendre la résolution de ne pas interrompre leur course.

Le 8 au matin, ils se trouvèrent au même endroit d'où ils étaient partis le soir précédent ; ce qu'ils attribuèrent à la violence de quelque courant. Après avoir traversé une baie, ils jetèrent l'ancre vers le milieu du jour, sans connaître le pays. Tandis qu'ils préparaient leur nourriture, quelques habitants passèrent et repassèrent fort près d'eux, sans leur parler. Vers le soir, le vent étant un peu tombé, ils virent une barque chargée de six hommes, qui avaient chacun deux couteaux suspendus à leur ceinture, et qui, s'étant avancés à la rame, débarquèrent à vue. Ils levèrent l'ancre avec toute la promptitude possible. Ils employèrent leurs avirons et leurs voiles pour sortir de la baie, mais la barque les poursuivit et les joignit bientôt. Ils auraient pu se servir de leurs longues cannes de bambou pour empêcher ces inconnus de monter à bord ; cependant, après avoir découvert plusieurs autres barques remplies de Japonais, qui se détachaient du rivage, ils prirent le parti de les attendre tranquillement.

Les gens de la première barque leur demandèrent par des signes où ils allaient ; pour toute réponse ils arborèrent le pavillon jaune avec les armes d'Orange, en criant : « Hollande ! Nangasaki ! » Là-dessus, on leur fit signe d'amener leur voile : ils obéirent. Deux hommes étant passés sur leur bord leur firent diverses questions qui ne furent pas entendues. Leur arrivée avait jeté tant d'alarme sur la côte, que personne n'y parut sans être armé de deux épées. Le soir, une barque amena sur leur bord un officier qui tenait le troisième rang dans l'île. Reconnaissant qu'ils étaient Hollandais, il leur fit entendre par des signes qu'il y avait six vaisseaux de leur nation à Nangasaki, et qu'ils étaient dans l'île de Goto. Ils passèrent trois jours dans le

même lieu, étroitement gardés. On leur apporta du bois et de la viande, avec une natte pour les mettre à couvert de la pluie qui tombait en abondance.

Le 12, ils partirent pour Nangasaki, bien munis de provisions, sous la conduite de l'officier qui les avait abordés, et qui portait des lettres à l'empereur. Le lendemain au soir, ils découvrirent la baie de cette ville. et y mouillèrent à minuit. Il y avait à l'ancre cinq bâtiments hollandais. Le 14, ils furent conduits au rivage, et reçus par les interprètes japonais de la Compagnie, qui, leur ayant fait plusieurs questions, prirent leurs réponses par écrit. Ils furent menés ensuite au palais du gouverneur, devant lequel ils parurent à midi. Lorsqu'ils eurent satisfait sa curiosité par le récit de leurs aventures, il loua beaucoup le courage qui leur avait fait surmonter tant de dangers. Les interprètes reçurent ordre du gouverneur de les conduire chez le commandant hollandais, Guillaume Wolquers. Il les accueillit avec beaucoup de bonté. Nicolas Leroi, son lieutenant, et tous leurs compatriotes, leur firent le même accueil. Le gouverneur de Nangasaki aurait souhaité de pouvoir les retenir une année entière. Cependant, après les avoir interrogés avec beaucoup de curiosité, il les rendit au directeur de la Compagnie, qui leur donna un logement dans sa propre maison. Peu de jours après ils partirent pour Batavia, où ils arrivèrent le 29 novembre. Le général, à qui ils présentèrent le journal de leurs aventures, leur fit un accueil très-favorable, et leur promit de les faire passer à bord de quelques vaisseaux qui devaient retourner en Europe. En effet, ils s'embarquèrent le 20 décembre, et arrivèrent heureusement à Amsterdam le 20 juillet 1668, après quinze ans d'absence.

CHAPITRE VI

Perte de la chaloupe du *Taureau* près du cap Vert. — Mort héroïque du missionnaire Bossordée, en 1665. — Perte d'une frégate espagnole sur la côte de la Nouvelle-Espagne [1]. — Aventures de l'équipage sur les parties désertes de cette côte.

Une flotte composée des vaisseaux le *Saint-Paul, le Taureau, la Vierge, le Bon-Pont* et *l'Aigle-Blanc*, expédiée de France par la Compagnie des Indes, arriva heureusement, le 3 mars 1665, en vue du cap Vert [2]. Les quatre vaisseaux entrèrent le lendemain dans la première baie après le cap, et mouillèrent à une demi-lieue du rivage. Aussitôt quatre chaloupes chargées d'officiers, de soldats et de matelots, voguèrent vers la côte, où plusieurs nègres les attendaient sans armes et leur montraient l'abord le plus facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par les sables et par la basse mer, une foule de nègres se jetèrent dans l'eau avec tant d'empressement pour transporter les Français au rivage, que les matelots mêmes, qui se déshabillaient pour rendre ce service, furent contraints de le recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de

[1] La Nouvelle-Espagne forme aujourd'hui la république du Mexique dans l'Amérique du Nord.

[2] Le cap Vert est situé sur la côte occidentale de l'Afrique, entre le Sénégal et la Gambie.

la flotte, les nègres firent entendre en langue portugaise que leur alcade, ou vice-roi du canton, aimait les Français, et qu'il recevrait volontiers leur visite.

Véron, amiral, et Rennefort, auteur de la relation, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un village éloigné de six cents pas environ, et qui se composait de près de cent cases rondes, terminées en pointe, de quatre à cinq pieds de hauteur. Toutes les cases étaient environnées d'une double palissade de branches de palmiers, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'alcade, qui surpassait toutes les autres en grandeur, était au milieu de quatre cases dans l'une desquelles il logeait : les femmes en occupaient deux autres, et son cheval la quatrième. Les Français le trouvèrent assis sur une sellette de bois au milieu de cette cour. C'était un nègre d'environ quarante ans, bien fait, à la contenance grave et fière. Sa tête était couverte d'un turban de coton bleu et blanc, et ses épaules d'une sorte de tapis. Une autre pièce d'étoffe, connue sous le nom de *pagne*, descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ses jambes et ses bras étaient nus ; un morceau de cuir lui tenait lieu de sandales. Ses officiers étaient à terre, les uns étendus, d'autres assis sur leurs talons. Le principal d'entre eux, nommé Jean Amsterdam, âgé de quatre-vingt-huit ans, se tenait accoudé sur les genoux de son maître.

Après les premières civilités que l'alcade reçut et rendit gravement sans quitter sa sellette, les Français lui présentèrent un flacon d'eau-de-vie ; il en but largement ; son premier officier suivit son exemple, et à peine en resta-t-il pour le troisième. On convint ensuite de payer six bouteilles d'eau-de-vie, six aunes de toile et une barre de fer pour le droit d'ancrage de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'alcade, qui étaient dans leurs cases, lui firent dire qu'elles désiraient beaucoup voir les Français : il leur accorda cette satisfaction ; elles

étaient vêtues à peu près comme les hommes. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'alcade cinquante de ses principaux officiers, armés de demi-piques, de sabres et de flèches. Cette arrivée imprévue causa quelque défiance aux Français : mais les plus prudents exhortèrent les autres à cacher leur émotion.

Dans l'intervalle de la visite de l'amiral à l'alcade, les Français restés à bord furent témoins de la scène la plus affligeante. Quelques matelots de l'équipage du *Taureau,* et plusieurs passagers, au nombre de trente, étaient descendus dans la chaloupe ; leur projet était de gagner la terre, et de satisfaire leur curiosité au sujet de l'intérieur du pays. Un des missionnaires qui étaient sur le vaisseau, M. Bossordée, les accompagnait. Pendant le trajet, plusieurs jeunes gens s'étant poussés imprudemment, la chaloupe, trop surchargée d'un côté, fut prise d'une vague par le travers, et renversée dans les flots. M. le Tourneur, lieutenant du *Taureau,* était alors occupé à jeter des filets près du rivage, lorsqu'un coup de canon tiré à son bord lui fit abandonner cet amusement ; il vit le pavillon en berne, une chaloupe assez éloignée, la quille en haut, des barils qui flottaient, et des hommes à la nage, dont les uns s'efforçaient de gagner la terre, et les autres de retourner vers le navire. Justement alarmé du danger que couraient ces malheureux, le lieutenant le Tourneur se hâta de regagner le vaisseau. On avait déjà envoyé au secours, avec la plus grande célérité, les chaloupes qui étaient restées et des canots conduits par des nègres. Ces petits bâtiments arrivèrent fort à propos à l'endroit du naufrage ; plusieurs même de ceux qui savaient nager commençaient à perdre leurs forces. Dix-huit Français furent sauvés ; mais il en périt douze, avec Jean Amsterdam, conseiller de l'alcade. Ce vieillard nègre ayant entendu nommer parmi les officiers de l'escadre le capitaine Kerkadiou, qu'il connaissait, n'avait point attendu la fin de l'audience pour aller le voir : ils renouvelèrent connaissance en-

semble à bord du *Taureau.* Le vieillard avait bu de l'eau-de-vie outre mesure, et il revenait ivre dans la chaloupe lorsqu'elle fut renversée.

Parmi les particularités de ce naufrage, deux traits de générosité frappèrent vivement ceux qui en furent témoins. Un jeune Français nommé Planson, habile nageur, voyant près de lui un de ses amis qui ne savait pas nager, oublia son propre péril pour le secourir et lui dit de s'attacher à ses habits : mais les forces lui manquèrent, et il périt avec son ami, victime de son généreux dévouement.

Un autre Français, nommé Giron de la Martinette, fut plus heureux dans sa générosité. Un jeune enfant de dix ans allait périr à ses yeux ; il le prit d'un bras, et, nageant de l'autre, il le monta sur la quille de la chaloupe renversée. Ensuite lui ayant recommandé de se laisser tourner par le mouvement de la vague, et de ne pas quitter le bois qu'on ne le vînt prendre, il se remit lui-même à la nage ; son adresse et sa force lui firent atteindre un canot, dans lequel il monta. A peine y était-il, que ce frêle bâtiment lui paraissant surchargé de cinq hommes qui s'y trouvaient déjà, il s'élança de nouveau dans la mer pour nager bien loin vers le rivage ; il eut le bonheur d'aborder à terre. Une chaloupe y amena bientôt aussi le pauvre enfant.

De tous ceux qui furent victimes de ce triste événement, aucun n'excita des regrets plus vifs que M. Bossordée. Ce missionnaire s'était fait aimer et estimer par ses manières affables, son zèle et son évangélique douceur. Lorsqu'on fut certain qu'il était disparu au fond des eaux, le deuil fut universel dans toute la flotte : il semblait que chacun eût perdu un père ou un frère ; ceux qui avaient échappé au naufrage augmentèrent encore les regrets de sa perte, en rapportant les circonstances de sa mort.

M. Bossordée n'était point d'abord de ceux qui descendirent dans la chaloupe pour aller à terre : mais lorsqu'il sut que leur

projet était de passer deux ou trois jours sur la côte, il s'offrit de lui-même à les accompagner, autant pour contenir ces jeunes gens, la plupart légers et imprudents, en leur rappelant la solennité du jour (c'était le jeudi saint 4 mars 1665) et celle du lendemain, que pour leur administrer au besoin les secours spirituels. La chaloupe à peine renversée, cet homme, au zèle vraiment apostolique, résolut de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres, ou au moins pour les préparer à une mort chrétienne. Vigoureux et habile nageur, il n'use de ses avantages que pour le salut des malheureux qu'il voit près de périr. Il s'élance au milieu d'eux, élève la tête, et leur crie à tous d'offrir leur âme à Dieu : « Souvenez-vous, leur dit-il avec force, que Jésus-Christ est mort en expiation des péchés des hommes : repentez-vous sincèrement des vôtres ; je vous en donne l'absolution. » Ensuite, il se tourna vers ceux qui lui paraissaient perdre le courage ou les forces ; et, allant de l'un à l'autre, il les soutenait d'une main ; il nageait quelques instants avec eux, les exhortait à ne se point laisser aller au désespoir et à se confier en la miséricorde divine. M. Bossordée continua cette courageuse mission pendant plus de deux heures ; alors les forces lui manquant, il donna encore l'absolution à ceux qui étaient à sa portée, et, collant sa bouche sur un petit crucifix qu'il portait toujours à son cou, il disparut pour jamais.

Ainsi périt cet homme héroïque, au milieu des actes de son ministère de paix et de salut. A ce récit, les larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance : il semblait que M. Bossordée eût été la seule victime de ce désastre, ou que lui seul fût à regretter. M. de Monmasson, missionnaire qui montait avec lui le même vaisseau, et dont il avait été l'ami et l'élève, fut tellement affecté de cette mort, qu'il resta pendant une heure évanoui. En exprimant ses regrets de l'avoir perdu, il ne désirait plus que de rendre au corps de son ami les derniers devoirs, et

de mourir aussi glorieusement que lui. Le premier de ces vœux fut rempli dans le jour même ; le second ne le fut que plusieurs années après : les Algériens l'attachèrent à la bouche d'un canon.

Quelques heures après le retour des chaloupes, on aperçut dans l'éloignement, à peu de distance du lieu du naufrage, un corps qui flottait. Plusieurs matelots furent envoyés pour le recueillir : c'était celui de M. Bossordée. Il avait conservé l'attitude qu'il avait prise dans ses derniers moments, une main sur la poitrine, et la bouche collée sur son crucifix. Les restes de ce digne prêtre furent reçus dans le vaisseau avec tous les sentiments de la vénération et de la douleur la plus vraie. Presque tous les passagers et les matelots lui baisèrent les mains et les pieds, en les arrosant de leurs larmes.

Une autre partie de la scène funèbre du naufrage se passait à terre. Ceux des nègres qui avaient accompagné les chaloupes divulguèrent la mort de Jean Amsterdam. Les femmes aussitôt accoururent sur le rivage ; elles firent le tour de la baie en versant des larmes, en suppliant les ondes qui venaient battre leurs pieds, de leur rendre le corps du mort. Lorsqu'elles virent le jour finir sans apercevoir les restes qu'elles attendaient, elles accusèrent la mer de cruauté, avec des gémissements plaintifs qui retentissaient au loin. Elles se retirèrent ensuite dans la case du défunt, où elles s'arrachèrent les cheveux ; deux jeunes hommes se tenant aux deux côtés de la porte, faisaient entendre des sons lugubres sur des instruments ronds de la forme de nos timbales. Après trois jours passés dans les larmes et les gémissements, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parents allumèrent un feu de branches de palmier, autour duquel cent nègres des deux sexes venaient pousser de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du mort. A peu de distance, le marabout (prêtre nègre), après avoir tenu les

mains étendues pendant un quart d'heure vers le soleil, égorgea un bœuf, dont il fit brûler les entrailles, et dont il distribua des morceaux à chacun des parents du défunt.

La flotte remit à la voile le 11 avril, et continua son voyage sans accident.

Le naufrage dont la relation va suivre, est remarquable comme peinture de ce qu'était un vaisseau espagnol à cette époque. Cette relation, pleine de naïveté et de bonne foi, est l'œuvre du capitaine lui-même, qui, tout en ne dissimulant pas son ignorance, qui était, il est vrai, fort ordinaire à cette époque, ne nous a fait connaître, pourtant, ni son nom, ni celui du navire qu'il commandait.

« Je partis de Lima, dit-il, en 1678, pour me rendre à Callao [1], et pour m'y embarquer sur une frégate que je devais commander. Elle était chargée pour Panama, de farine, de fruits, et d'un grand nombre de caisses de confitures sèches et liquides. Nous arrivâmes fort heureusement le 6 mai, deux jours avant la Pentecôte. De là voulant aller charger des marchandises à la Caldera, port de la Nouvelle-Espagne, situé dans la province de Costa-Rica [2], j'en pris la route avec divers passagers que j'avais à mon bord. Nous mîmes à la voile le 10 mai, et, croyant arriver comme à l'ordinaire, en moins de neuf jours, à la Caldera, nous nous trouvâmes, au bout de quinze, obligés de jeter l'ancre à l'embouchure du Manglarès. J'allai à terre avec quelques personnes de l'équipage, pour me fournir des provisions qui commençaient à nous manquer.

[1] Callao est à deux lieues de Lima et n'est, à proprement parler, que le port de cette grande ville.

[2] Aujourd'hui l'un des États de l'Amérique centrale.

« Retournés en mer, nous fûmes battus des flots durant huit jours. Le neuvième, sur les quatre heures du soir, nous fûmes assaillis d'une furieuse bourrasque ; et, sans que nous pussions nous en défendre, l'orage et la marée nous poussèrent sur une côte remplie d'écueils. Nous mîmes la chaloupe à la mer ; et nous tâchâmes de remorquer la frégate au large, à l'aide de huit rameurs vigoureux ; nous y réussîmes. La tempête et ces travaux excessifs nous avaient brisés ; vers minuit, le vaisseau, mal gardé par des hommes que la fatigue rendait négligents, passa parmi les écueils, et porta sur l'un d'eux, en glissant avec tant d'impétuosité que tous les sabords du côté de bâbord en furent brisés.

« Au bruit affreux que nous entendîmes, nous crûmes que la quille avait touché ; il faisait une obscurité à ne pouvoir rien discerner, nous passâmes le reste de la nuit dans la plus grande inquiétude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement, le jour venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal. Le vent ayant paru favorable, je fis hisser les voiles ; mais dans les quatre jours suivants, il changea plus de six fois. Enfin, après avoir bien tourné de côté et d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la rivière où nous avions renouvelé nos provisions.

« Tous les passagers n'en furent pas si fâchés qu'ils l'auraient été dans une autre conjecture, car les vivres commençaient à leur manquer. Il fallut mettre pied à terre une seconde fois. On se munit pour quinze jours de vivres, et notamment de fruits de bananier, qui sont délicieux quand ils sont mûrs ; cuits sous la cendre chaude, ces fruits servent de pain dans la nécessité, et ne sont pas d'un goût désagréable.

« Nous remîmes à la voile, et nous allâmes à la pointe du cap de Borica ; il survint un calme qui nous y retint vingt-deux jours ; il durait depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil,

et alors une petite brise s'élevant, nous poussa pendant toute la nuit; mais les courants contraires qui règnent sur ces côtes nous faisaient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six. Aussitôt que le jour commençait à paraître, l'homme qui était à la hune s'écriait avec joie : « Terre ! terre ! » A mesure que le jour augmentait, on reconnaissait bientôt que cette terre était la pointe de Borica, d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettait au désespoir.

« Nos vivres se consommaient pendant un si long calme ; et nous nous vîmes dans la nécessité d'opérer une troisième descente. J'étais d'avis de retourner à Panama ; mais le pilote et les matelots, assurant qu'avec le moindre vent favorable nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la faiblesse de céder à leur sentiment. Nous revirâmes de bord, et allâmes renouveler encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois ; après quoi, nous étant mis en mer, nous nous trouvâmes, en huit jours de navigation, à la vue de l'île del Cano ; en deux jours, nous devions arriver au port tant désiré de la Caldera.

« Le ciel, qui était clair et serein, changea tout à coup. Le soleil venait de se coucher, le pilote fit carguer les voiles dans la crainte d'un grain dont nous menaçait une petite nuée qui s'approchait rapidement ; bientôt elle nous couvrit de torrents de pluie avec des éclairs et des coups de tonnerre à effrayer les plus intrépides. Comme nous nous fatiguions sans rien faire, nous prîmes le parti de laisser voguer notre misérable bâtiment au gré du vent et des eaux.

« Enfin la tempête cessa avec le jour. Je fis appeler le pilote dans ma chambre, et lui demandai si nous ne devions pas chercher sur la côte quelque lieu sûr, et qui fût à couvert du vent et de la marée, pour nous y retirer jusqu'au retour du beau temps. Le pauvre homme me répondit, les larmes aux yeux, que ses

péchés étaient sans doute la cause du mauvais succès de notre voyage, et qu'il ne savait que faire, parce que les matelots ne voulaient pas lui obéir. Je les fis appeler, et les ayant questionnés, ils répondirent tous qu'ils croyaient être fort proches de la Caldera, comme on pourrait le reconnaître dès que le ciel s'éclaircirait complétement.

« Dans cette espérance, nous continuâmes à croiser durant cinq jours. Le sixième parut serein et tel qu'on pouvait le souhaiter; alors le pilote observa le soleil et sa boussole; il nous assura que nous étions certainement à dix lieues du port, et que bientôt nous découvririons la terre. Nous déployâmes aussitôt toutes nos voiles. Néanmoins nous naviguâmes jusqu'à la nuit sans rien voir. Le lendemain, à midi, il découvrit de hautes montagnes qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnaître. Après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de confusion et de chagrin que c'était les montagnes de Chiriqui, où les courants nous avaient encore rejetés !

« L'explosion de colère et la douleur des passagers à cette triste nouvelle ne sauraient se décrire. Ils se livrèrent à toutes sortes d'imprécations contre le pilote et contre moi. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais la plupart avaient des affaires importantes dans la province de Costa-Rica, et ils préférèrent se reposer là quelques jours et tenter encore la fortune. Le pilote, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriverait au port de la Caldera avant cinq jours, ou qu'il brûlerait tous ses livres. Je cédai, et nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours; nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile. Quatre-vingt-un jours s'étaient écoulés depuis notre départ de Panama.

« Le lendemain, il s'éleva un vent si frais, qu'avec une partie des voiles seulement nous crûmes avoir fait une des plus grandes

journées de toute notre navigation; mais le jour d'après le ciel se couvrit, le vent cessa, et nous nous aperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas avancé. Cependant les provisions se consommèrent, et la nécessité nous obligea à nous partager, par portions égales, un peu de maïs qui était dans l'auge aux cochons; il fallut ensuite composer une capilotade des membres coriaces d'un pauvre barbet qui avait fait jusque-là mes délices.

« Le jour suivant, on prépara un nouveau repas d'un cuir de taureau qui avait servi de couche à mon chien, et qui par la mort de cette bête était devenu un meuble inutile. On le fit bouillir à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en une espèce de colle noirâtre. Nous en mangeâmes avec autant d'appétit que si c'eût été de la gelée formée du suc des viandes les plus exquises. L'équipage était suffisamment pourvu de vin; l'usage immodéré qu'on en avait fait n'avait pas peu contribué au mauvais gouvernement de la frégate.

« Quelques-uns d'entre nous veillèrent toute la nuit, pour observer s'ils ne découvriraient point quelque montagne qui nous indiquât notre route. A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune : «Voile ! voile ! » Cette nouvelle répandit une grande joie dans tout l'équipage; nous nous mîmes tous à crier à la fois : « Arrive ! arrive ! hausse les voiles ! abaisse celle-ci ! » Enfin, après nous être fait, d'un navire à l'autre, tous les signes usités quand on veut se joindre, nous nous abordâmes. Le capitaine de vaisseau, qui était un Mexicain de ma connaissance, n'eut pas plutôt su que je commandais la frégate, qu'il fit jeter un canot à la mer pour me venir offrir ses services. Il m'apprit que nous étions auprès de l'île del Cano ou du Chien, sur la côte méridionale de l'isthme de l'Amérique, à l'extrémité de la province de Costa-Rica, dans la mer du Sud; elle n'est qu'à une lieue du continent, sous le 8° 35′ de latitude

septentrionale; elle est inhabitée. Nous résolûmes d'y relâcher ensemble pour y reposer.

« Dès que don Luis de Lenarès (c'était le nom du capitaine mexicain) fut informé de la pressante nécessité où nous étions, il fit porter aussitôt, avec beaucoup d'empressement, dans la frégate, de la volaille, du pain, des fruits et autres rafraîchissements, pour rétablir nos forces épuisées et pour nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet et de sa couche. Nous descendîmes dans l'île et nous dînâmes sous l'ombrage frais de quelques bananiers, au bord d'un agréable ruisseau.

« Le bâtiment de don Luis n'était chargé que de vivres, de fruits et autres provisions qui devaient être vendues à Panama; les passagers de la frégate et mes matelots en prirent seulement pour quatre jours, dans l'assurance qu'en deux ou trois jours ils arriveraient à la Caldera. Pour moi, je fus pourvu gratuitement par don Luis, de toutes sortes de provisions; et quelques instances que je pusse faire pour les lui payer, jamais il ne voulut y consentir, en me disant que quelque jour je pourrais bien lui rendre la pareille.

« Nous demeurâmes le reste du jour dans cette île délicieuse. A l'entrée de la nuit chacun rentra dans son vaisseau, à l'exception de don Luis qui voulut passer la nuit dans le mien.

« Nous nous quittâmes le lendemain, après mille protestations d'amitié et de service, et chaque vaisseau ayant repris sa route, nous aperçûmes, le jour suivant, sur les sept heures du soir, ce port tant désiré, qui jusque-là semblait ne devoir jamais paraître à nos yeux. Chacun avait peine à modérer sa joie. Je donnai à mes matelots un quartaut de vin, et un marchand génois leur en donna autant. Les matelots étaient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un présent si agréable. Le pilote, qui était à leur tête, les encourageait par son

exemple : à force de se faire raison les uns les autres, les quartauts furent vidés en peu de temps.

« Le marchand génois, effrayé de leur ivresse, s'avisa prudemment d'aller se poster entre le pilote et celui qui tenait le gouvernail sous ses ordres, pour répéter les commandements du maître au valet qui était ivre-mort, et qui gouvernait pour ainsi dire de mémoire. Cette excès de précaution nous perdit ; car le pilote ayant crié au timonier : *Noroueste*, *al noroueste* (au nord-ouest), qui était effectivement la route qu'il fallait tenir pour aller au port de la Caldera, le marchand génois, qui était bègue et qui ne parlait pas bon espagnol, au lieu de dire : *Al noroueste*, cria en bégayant : *Al nor-noroueste*. Le timonier prit sans hésiter le chemin du nord-nord-ouest ; ce qui, l'éloignant du port, l'approchait de la côte.

« Pendant ce temps-là, la nuit était venue ; les passagers et moi, nous dormions dans la plus grande sécurité. Cependant, sur les deux heures après minuit, réveillé en sursaut par le bruit des vagues qui frappaient avec impétuosité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout surpris : « Qu'est-ce donc, pilote ? Entrons-nous déjà dans le port ? » A cet avertissement deux ou trois fois réitéré, le pilote sortit de sa léthargie ; et s'étant levé de dessus sa chaise pour s'en éclaircir, il vit avec épouvante la frégate près de heurter contre un roc. Il cria aussitôt aux matelots : « Vire arrière ! » Mais il n'était plus temps, et le malheureux navire, poussé avec violence par le vent et la marée, heurta presque aussitôt contre l'écueil avec tant de force, qu'un de ses côtés en fut fracassé : une montagne de flots qui venait de se briser contre les rochers, s'élevant au retour du côté de la frégate, entra dans la chambre de poupe, et l'inonda tout entière.

« Alors ce ne fut dans tout le vaisseau que clameurs effroyables et désolation. Rien ne peut égaler le trouble et la confusion qui régnaient partout. Nous voyions bien tous que nous étions

perdus, et nul ne pouvait dire par quel étrange revers, près d'entrer dans le port, nous étions engloutis par les eaux.

« Pour moi, parmi ces gémissements, je conservai le sang-froid qui ne m'abandonna jamais au milieu des plus grands périls ; j'encourageai ces malheureux à travailler vaillamment à notre salut, au lieu de se désespérer. Sur mon ordre, on coupa les mâts, on saisit, on jeta dans la mer tout ce qui, par sa pesanteur, pouvait faire submerger trop promptement le vaisseau. Avec ces précautions et le secours des pompes, je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'aurore.

« Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai, de prendre à deux une longue et menue corde qu'ils tenaient chacun par un bout. Cet expédient sauva la vie à plusieurs ; car, lorsque la frégate, ouverte de tous côtés, eut coulé bas, tout le monde étant obligé de se jeter à la nage, le premier qui abordait sur le rivage tirait après lui celui qui tenait l'autre bout de sa corde, et qui, fort souvent, était sur le point de se noyer. Je sauvai de cette manière le pilote, quoiqu'il ne le méritât point. Nous échappâmes presque tous, à la réserve de cinq ou six, qui furent poussés avec violence par des coups de mer et qui périrent misérablement contre les écueils et contre le vaisseau même.

« Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée laissa la frégate presqu'à sec, et il nous fut aisé d'en retirer tout ce qui se trouvait dedans ; il n'y eut presque rien de perdu, et nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avais fait jeter à l'eau. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir conservé la vie ; après quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en retirer le fer, que nous amassâmes, avec nos effets et nos approvisionnements, sous des arbres fort touffus, à couvert de l'ardeur du soleil.

« J'exhortai alors mes compagnons d'infortune à se choisir un

chef pour les diriger avec ordre et sans confusion; ils me désignèrent tout d'une voix. Je les divisai aussitôt en trois détachements, l'un pour aller chercher de l'eau, l'autre pour aller aux provisions, car celles du vaisseau, ayant été mouillées, ne pouvaient plus nous servir; et le troisième pour reconnaître le pays, et voir si l'on ne découvrirait point quelque habitation, le pilote assurant que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas longtemps à revenir, et il apporta de très-bonne eau qu'il avait trouvée près de là. Le second revint quelques moments après, chargé de fruits sauvages d'un assez mauvais goût, et d'œufs de tortue; il dit avoir vu un porc-épic et des excréments de poules d'Inde.

« Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande provision d'eau et d'œufs de tortue. Il y en avait une si prodigieuse quantité que, dans chaque creux du rivage, on en trouvait jusqu'à deux ou trois cents. Nous en mangeâmes avec appétit, quoiqu'ils eussent une odeur nauséabonde de marécage.

« Nous passâmes le reste de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de palmier. Au coucher du soleil, le troisième détachement arriva à notre grande joie; il nous rapporta qu'il avait rencontré un grand fleuve si profond, si rapide et si plein de crocodiles, qu'il lui avait été impossible de le traverser. Je les blâmai de n'avoir pas surmonté cet obstacle au moyen d'un radeau, et je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

« Après deux heures d'un chemin sablonneux et très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un fleuve que nous appelâmes *le Fleuve des Crocodiles*, quoiqu'à la vérité il n'y en eût pas autant que le détachement l'avait rapporté. Nous le remontâmes jusqu'au premier bosquet propre à nous fournir du bois. Nous en trouvâmes à deux lieues plus loin, nous en prîmes sur nos épaules autant

qu'il en fallait; puis nous descendîmes le fleuve jusqu'au lieu que nous avions quitté.

« Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible, nous nous abandonnâmes au courant du fleuve, qui était très-rapide. On y avait fait une espèce de banc de jonc pour moi; j'y montai le premier, après avoir pris mon arquebuse des mains de celui qui la portait. Le pilote se mit à l'un des bouts du radeau, et un vigoureux matelot à l'autre, chacun portant une longue perche et deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans le submerger par notre poids, une partie resta sur le bord du fleuve; on attacha seulement au radeau une longue corde afin que les autres pussent le retirer, lorsque les premiers seraient passés. Tout le monde passé, nous reprîmes les cordes, dont nous pouvions avoir besoin. Nous fîmes encore environ six lieues; et nous passâmes un autre fleuve de la même manière que le précédent.

« Au coucher du soleil, nous arrivâmes à une plage assez étendue, où nous nous arrêtâmes, tous bien fatigués. Je l'étais plus que les autres parce que mes souliers s'étaient mouillés et détendus dans les terrains humides et marécageux, d'ailleurs le sable y entrait de tous côtés, et m'incommodait beaucoup. Je fus obligé de les quitter. Comme nous cherchions de l'œil un terrain élevé pour nous reposer et y passer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieil arbre sec dont le tronc était creux de vétusté. Il en sortit une espèce de gros lézard, que les habitants du pays nomment *iguana*. C'est le plus laid animal que la nature ait formé; mais en revanche la chair en est délicate : elle approche fort du goût de la poularde. Le pilote le frappa de sa hache et le fendit en deux. Nous avions besoin de faire une si bonne rencontre, pour réparer nos forces. Ce lézard avait trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir sur des charbons, nous le mangeâmes, et après ce repas nous nous endormîmes.

« Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, nous gravîmes une montagne fort escarpée, et traversâmes ensuite un bois des plus épais, rempli d'épines et de ronces. A force de marcher, j'avais usé la semelle de mes bas, et mes pieds nus furent en peu de temps couverts d'écorchures. Ce fut encore pis, lorsqu'à la sortie de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer; le sable de la plage, échauffé par l'ardeur du soleil, me fit croître sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon. Mes compagnons m'obligèrent à m'arrêter sous une feuillée qu'ils dressèrent sur le bord d'un ruisseau; nous nous y mîmes à l'abri du soleil qui était alors dans toute sa force.

« Pendant qu'une partie s'y reposait, l'autre alla dénicher assez près de là, dans le creux des rochers, des limaçons de mer que les gens du pays appellent *burgados*, et dont ils mangent assez communément. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Il fallut nous contenter de les faire rôtir sur des charbons au lieu de les faire bouillir : nous en mangeâmes pourtant avec appétit.

« Après le dîner, la nécessité d'avancer nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules ; on m'enveloppa les pieds de linges déchirés et de vieux haillons. Arrivés au bord d'un étang, nous y fûmes harcelés par une si grande quantité de cousins, que, malgré notre extrême lassitude, nous fûmes obligés, pour les fuir, de marcher jusqu'à dix heures du soir. Nous passâmes la nuit dans la crainte de nous voir assaillis par une troupe d'Indiens sauvages, car nous avions aperçu une lumière à travers les arbres d'un bois voisin : mais nous n'en eûmes que la peur.

« Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de palmiers ; nous en coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur; son goût fade ressemble à celui de la

cire. Nous regagnâmes le bord de la mer après avoir traversé un bois et une montagne. Sur la plage se trouvaient un grand nombre de crabes. Les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demi-heure pour en attraper quatre; en revanche, je tuai six perroquets, qui nous furent d'une grande ressource. Nous allâmes passer la nuit près d'un cap ; il y avait en abondance des fruits aigres-doux de la couleur de la mûre et de la grosseur d'un abricot, que l'on nomme *icacos*[1]. Nous mangeâmes les plus mûrs et nous fîmes rôtir les autres.

« Le lendemain, à six heures du soir, je tuai un paon; nous fîmes le repas le plus friand de notre voyage. Le lendemain nous arrivâmes vers midi à une cabane déserte. Nous y mangeâmes des bananes, et nous en prîmes en cas de besoin, non sans crainte d'être poursuivis par les maîtres de la cabane. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. La nuit se passa au bord d'un fleuve, après avoir soupé des bananes que nous avions volées.

« Le jour suivant, quatre des nôtres allèrent à deux lieues de là sur une montagne chercher du bois propre à faire un radeau; ils me laissèrent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvais presque plus me tenir sur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ pour tirer sur une bande de ramiers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusque sous l'arbre, tant par lassitude que par crainte de les effaroucher. Le ciel eut pitié de moi, car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendrée de plomb, de sorte que mes camarades à leur retour trouvèrent un banquet auquel ils ne s'attendaient pas. La joie qu'ils en eurent était si grande, qu'ils ne s'apercevaient presque

[1] Ce sont des fruits de l'*icaquier d'Amérique,* arbrisseau qui s'élève tout au plus à huit ou dix pieds de haut, et qui a du rapport avec nos pruniers.

point que le vin leur manquait pour faire chère entière. Les dattes qu'ils avaient apportées du bois leur servirent de pain.

« Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher ; je repris courage, et suivis les autres autant que mes forces me le permirent ; après quelques heures de chemin, ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades : « Continuez votre voyage sans moi, dis-je à mes compagnons, et laissez-moi ici. Il n'est pas juste que pour moi seul vous vous exposiez à périr. Si vous rencontrez quelque habitation de nos compatriotes, revenez, je vous en conjure, trouver votre malheureux chef. Si le pays est désert, agissez pour le mieux. Sur toutes choses, mes amis, restez unis. Adieu. — Non, non, s'écrièrent-ils tous, les larmes aux yeux, nous ne voulons pas vous quitter au risque de notre vie, dussions-nous vous porter sur nos épaules. » Je leur fis observer que le temps leur était cher, et qu'ils devaient poursuivre avec diligence leur dessein de se rendre au port de Caldera ; mais quelque chose que je leur pusse dire, je fus obligé de me laisser porter. Ils le firent tous du plus grand cœur, en se relayant l'un l'autre successivement jusqu'à sept heures du soir.

« Alors ils s'arrêtèrent, autant pour se reposer que pour manger et pour se rafraîchir. Ayant trouvé, par bonheur, des limaçons de roches, appelés *burgados*, nous les fîmes rôtir sur les charbons. La fatigue du chemin et l'ardeur du soleil avaient enflammé notre gosier, et nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu. Heureusement nous rencontrâmes un des plus beaux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage était bordé, de part et d'autre, de hauts bananiers tout chargés de fruits ; les branches se croisant au-dessus de l'eau, formaient, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une allée en berceau la plus agréable du monde.

« Nous rendîmes grâces à Dieu d'une si bonne rencontre, et nous apaisâmes notre soif avec avidité. Notre joie s'augmenta

lorsque le pilote nous dit qu'il reconnaissait le lieu, et que cette belle rivière que nous admirions était celle de Saint-Antoine. Il nous assura de plus qu'à quatre lieues de là était une riche ferme abondante en troupeaux, qui appartenait à Alonzo Macotela, bourgeois de la ville d'Esparza, dans la province de Costa-Rica. Le fruit des bananiers, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le feuillage, nous servit de souper ce soir-là. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, et nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

« Le lendemain, trois de nos hommes furent détachés pour aller à la ferme de Macotela; je restai avec les deux autres tout ce jour et le suivant. Mes compagnons étaient le marchand génois dont j'ai parlé et un religieux de la Merci : ce dernier, dans la nuit du second jour, était chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle, plus habituée aux fonctions claustrales qu'aux fonctions militaires, s'endormit aussi bien que nous; sur les onze heures, je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me semblait avoir prononcé mon nom. Je me levai sur mon séant, et en même temps je m'entendis appeler distinctement, quoique d'assez loin.

« Je réveillai le marchand génois et le religieux : un moment après, nous vîmes paraître sur la rivière un grand radeau monté par plus de vingt personnes; elles étaient conduites par don Domingo de Chavarria, curé de la ville d'Esparza. Nos trois hommes qui s'étaient détachés pour aller à la ferme de Macotela l'y avaient rencontré, et lui avaient dit dans quel état nous étions. Ce bon curé venait au-devant de nous avec des rafraîchissements de toutes sortes. Il était parti sur-le-champ avec ses domestiques, chargés de toutes les provisions qu'ils avaient pu ramasser. La joie du marchand et du religieux n'était pas moindre que la mienne.

« Nous traversâmes la rivière sur le radeau ; lorsque nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, excepté moi ; pour le soulagement de mes pieds, je fus mis dans un lit suspendu, fort en usage dans ce pays. Six Indiens de relais, jeunes et robustes, me portaient alternativement à deux sur leurs épaules. Nous parvînmes, en cet équipage, un peu avant le jour, à la ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque temps ; ensuite, nous nous rendîmes à Esparza.

« J'envoyai un courrier à Cartago, capitale de la province de Costa-Rica, pour donner avis de mon arrivée à don Juan de Salinas, capitaine général de cette province. Vingt-quatre heures après le départ du courrier, je vis entrer le gouverneur lui-même dans ma chambre. Je lui racontai toutes les circonstances de notre naufrage ; à ma prière, il fit partir un bâtiment pour aller recueillir les compagnons de mon infortune qui devaient se lasser d'attendre.

« Sur nos renseignements, ils se transportèrent sur le lieu où ils devaient les trouver, mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avaient rencontré personne. Don Juan de Salinas y envoya un autre bâtiment, avec ordre à l'équipage de descendre à terre, et de faire tout pour rapporter des nouvelles certaines du sort de mes camarades. Ces seconds, y étant arrivés, descendirent sur la plage, et n'y voyant rien, le capitaine détacha les plus alertes de ses matelots pour visiter les environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieues, en s'écartant à droite et à gauche, sans rien rencontrer.

« Comme ils étaient près de remonter dans leur barque, un d'entre eux aperçut, sur la grève, un grand amas de feuilles ; il s'avisa de les écarter avec le pied, et trouva dessous des hardes, de la ferraille, des coffres, des ballots. Après avoir quelque temps délibéré entre eux, ils se déterminèrent à transporter ces objets dans leur navire, et ils vinrent nous rendre compte de

leur mission. Chacun crut, à Esparza, et je crus comme les autres, que mes camarades avaient été surpris par les sauvages, qui les avaient menés à leurs habitations, et je désespérai de les revoir jamais.

« Quatre jours après, le gouverneur étant à table avec moi chez le curé, il arriva à la porte du logis un cavalier qui avait couru à toute bride et qui disait avoir vu passer entre le bois et la mer une puissante armée d'Anglais. Sa frayeur persuadant encore plus que ses paroles, chacun aussitôt se leva ; on courut sonner l'alarme. Le gouverneur monta à cheval ; tout incommodé que j'étais, je le suivis pour l'aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte et le désordre croissaient à chaque instant.

« Don Juan et moi nous sortîmes de la ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes. A peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher dans un équipage fort délabré, ma petite troupe qui composait elle seule cette formidable armée. La crainte qu'on a, sur ces côtes, d'être assailli par les flibustiers des îles, trouble si fort les habitants, qu'ils se créent des fantômes à chaque alarme : aussi prirent-ils, dans cette occasion, cinquante hommes fatigués et désarmés pour une puissante armée ennemie. Je ris beaucoup de cette terreur panique, et j'eus l'extrême joie de voir mes compagnons d'infortune échappés aux périls que j'avais redoutés pour eux. Ils me dirent qu'ayant attendu trois jours de plus que le temps marqué, ils avaient cherché fortune, suivant mon conseil ; qu'ils avaient marché sur mes traces le long de la côte, et qu'ils s'étaient nourris à peu près de la même manière que je l'avais fait.

« Je demeurai près d'un mois à Esparza, d'où je partis avec des guides sûrs, plein de reconnaissance pour les bons traitements de don Domingo, et muni de lettres de recommandation pour le gouverneur de la Nouvelle-Espagne. »

CHAPITRE VII

Perte du *Degrave*, vaisseau de la Compagnie des Indes, sur la côte de Madagascar [1], en 1701. — Aventures de Robert Drury parmi les Malgaches [2].

Je montrai de bonne heure un goût très-vif pour la marine; ce qui me fit résister au désir que témoignaient mes parents de me destiner au commerce. Rien ne put, dans la suite, me détourner du dessein de m'embarquer : pas même les supplications d'une mère tendre et chérie, qui, les larmes aux yeux, me priait à genoux de renoncer à mon projet. Je me décidai pour un voyage aux Indes orientales, où j'avais un parent employé au service de la nouvelle Compagnie des Indes au Bengale.

Mon père me fournit tout ce qui m'était nécessaire pour ce voyage, avec un crédit de 100 livres sterling (2,400 francs environ), somme suffisante pour un jeune homme de mon âge. Je m'embarquai sur le *Degrave*, vaisseau de la compagnie des

[1] Grande île de 326 lieues de long sur 120 de large, et de 800 lieues de tour, séparée de la côte orientale de l'Afrique par un bras de mer (le canal de Mozambique). Depuis quelques années, elle a été partagée entre le royaume de Madagascar, fondé par Radama, et quelques peuplades indépendantes. La population totale de l'île s'élève à 2,000,000 d'habitants appelés Malgaches ou Madekasses.

[2] Cette relation est extraite de celle que publia Drury lui-même en 1729.

Indes, de sept cents tonneaux, armé de cinquante-deux canons, et commandé par le capitaine William Young.

Nous partîmes des Dunes le 19 février 1701. Après une traversée de trois mois et vingt jours, nous arrivâmes au fort Saint-George, dans les Indes, et de là à Mazulipatam [1], où nous séjournâmes un mois; puis nous fîmes voile pour le Bengale. Mon parent, instruit de mon arrivée, vint à bord pour me voir; il voulait me mener à terre avec tout ce qui m'appartenait : mais le capitaine Young, chargé par mon père de prendre des informations sur le caractère et sur la fortune de ce parent, m'empêcha de le suivre, s'occupa de mes affaires, toucha ma lettre de crédit, et en disposa.

Peu de jours après, mon parent mourut. Nous restâmes neuf mois dans ce pays, et nous perdîmes, par les maladies, quarante hommes de notre équipage : le capitaine fut de ce nombre; son fils lui succéda dans le commandement. Le seul avantage que je retirai de mon voyage au Bengale fut d'apprendre à nager; ce qui, par la suite, me servit à sauver ma vie et ma liberté.

Nous quittâmes enfin le Bengale. Notre équipage était de cent-vingt hommes, indépendamment de deux femmes et de quelques passagers, dont je faisais partie. En descendant le Gange, notre bâtiment toucha; la marée le dégagea : mais une fois en mer, il se déclara une voie d'eau si forte, qu'il fallut continuellement avoir deux pompes en mouvement.

Nous fûmes deux mois dans cet état; au bout de ce temps nous abordâmes à l'île Maurice [2], qui est située à l'est de Madagascar et possédée par les Hollandais. Nous dressâmes une tente

[1] Ville de l'Inde, sur la côte de Coromandel. Le Bengale est une grande province de l'Hindoustan anglais, dont Calcutta est la capitale.

[2] L'île Maurice, depuis une de nos plus riches colonies sous le nom d'*Ile de France*, appartient aujourd'hui aux Anglais.

sur le rivage, et l'on y porta une grande partie de la cargaison : on chercha la voie d'eau sans pouvoir la découvrir.

Un pirate naufragé avait laissé dans l'île cinquante Lascars. Nous prîmes ces hommes à notre bord, afin de soulager nos gens, qui, pendant deux mois, avaient eu à peine le temps de se reposer du travail des pompes.

Après un mois de séjour à l'île Maurice, nous fîmes route directement pour le cap de Bonne-Espérance. La voie d'eau gagnait de plus en plus : nous avions toutes les peines du monde à tenir le bâtiment à flot. L'équipage était épuisé de fatigue, car il fallait, nuit et jour, pomper et vider l'eau. A cent lieues environ au sud de Madagascar, nous jetâmes à la mer plusieurs canons et des marchandises pesantes, pour alléger le navire. Le capitaine voulait continuer sa route vers le Cap : l'équipage fut d'un avis contraire ; il croyait que l'on ne pourrait pas tenir assez longtemps le bâtiment à flot pour atteindre le Cap, dont on était éloigné de six cents lieues, tandis qu'il n'y en avait que cent jusqu'à Madagascar. Le capitaine se décida, non sans regret, à faire route pour cette île.

Le vent étant favorable, le capitaine m'envoya le troisième jour avec un mousse, au haut du mât, pour découvrir la terre. On ne pouvait disposer que de nous deux pour cela ; car tout le monde était employé, et, dans cet instant critique, quoique je fusse passager, il me fallut payer de ma personne. Après trois heures de vigie, je distinguai une falaise blanche et de la fumée un peu plus loin ; je criai : « Terre ! terre ! »

Plusieurs personnes de l'équipage, et le capitaine lui-même, montèrent dans les haubans : l'un d'eux dit qu'il connaissait la terre, que c'était le Fort-Dauphin [1] ; le chef de cette partie de l'île était selon lui ennemi implacable de tous les blancs, et

[1] Établissement des Français à Madagascar.

traitait les Européens de la manière la plus barbare. Ce renseignement inexact, en ce que la férocité des Malgaches ne se dirigeait que contre les Français, dont ils avaient à se venger, fut cause de notre perte, en nous empêchant d'aborder sur ce point.

Le vent du nord-est ne nous permettait pas de faire route au nord ; il fallait une semaine de navigation pour gagner les ports de l'ouest de l'île. Le capitaine résolut donc de suivre la côte occidentale, en cherchant un endroit où il pût faire entrer le navire.

Nous finîmes par nous approcher du rivage ; mais nous ne trouvâmes aucun endroit convenable. La cale était pleine d'eau : les matelots déclarèrent au capitaine que le vaisseau ne pouvait flotter plus longtemps ; il se retira quelques minutes dans sa chambre, et leur dit en sortant : « Voulez-vous qu'à tout hasard je fasse courir le navire sur la terre? — Oui, répondit-on unanimement, faites tout pour tenter de nous sauver la vie. »

Il y avait en cet endroit un banc de sable de deux lieues de longueur. Nous parvînmes à un quart de mille du rivage, et nous jetâmes une ancre en dehors des brisants, puis nous coupâmes les mâts et les manœuvres ; les canons jetés à la mer, nous essayâmes tous les moyens imaginables de faire flotter le vaisseau pour aborder à terre. Nous avions perdu au Bengale notre grand canot et notre péniche ; n'ayant plus qu'une petite chaloupe, nous construisîmes un radeau avec des planches et des vergues.

Sur ces entrefaites, plusieurs naturels qui pêchaient firent du feu sur le rivage, afin que la fumée nous guidât pour aller à terre. Mais nous avions entendu dire tant de mal de ces insulaires, que nous hésitâmes quelque temps.

Le radeau fut achevé dans la nuit. Le lendemain matin, le premier maître et quatre matelots se mirent dans la chaloupe, emportant avec eux un long grelin pour l'amarrer à terre. Le

canot fut mis en pièces par le ressac ; mais, comme nos gens étaient assez près de terre, ils sauvèrent, à l'aide des naturels, la partie à laquelle le grelin se trouvait fixé.

L'une des femmes et le capitaine refusèrent de se confier au radeau ; mais l'autre femme et une cinquantaine d'hommes s'y hasardèrent. Je me déshabillai et j'attachai autour de mon corps une bourse et une coupe d'argent. Nous nous halâmes vers le rivage au moyen du grelin; mais, à peine arrivés au milieu des brisants, la première lame fit chavirer le radeau : ceux qui regagnèrent le radeau à la nage furent de nouveau emportés par la mer. Je plongeai plusieurs fois, et je n'atteignis le rivage qu'avec bien de la peine, ainsi que tous ceux qui étaient sur le radeau; la pauvre femme seule fut noyée à côté de moi. Le ressac était si fort et la mer brisait avec tant de violence, que nous n'osâmes pas risquer d'envoyer le radeau à bord. Le capitaine ordonna alors de couper le câble, afin que le navire fût poussé plus près de la côte; il ne tarda pas à être mis en pièces.

Le capitaine aborda à terre avec le cœur de son père à la main. Celui-ci lui avait, en mourant, recommandé de l'emporter en Angleterre dans un flacon, et de l'enterrer à Douvres. Tout le monde réussit enfin à gagner la terre ; la seconde femme avait avalé tant d'eau salée que l'on fut obligé de la rouler et de la frotter pour la lui faire rendre : on employa aussi ce moyen pour quelques hommes qui se trouvaient dans le même cas; on les plaça ensuite devant un grand feu, et peu à peu ils revinrent à la vie.

Nous étions à peu près cent soixante, en comptant les Lascars. Les habitants du pays commencèrent à s'assembler : nous eûmes bientôt autour de nous près de trois cents nègres, qui se mirent à prendre des pièces de soie et de calicot fin dans les ballots de marchandises poussés sur le rivage.

Un Malgache nous amena un bœuf et nous fit signe de le tuer ; nous lui donnâmes à entendre que nous n'avions ni armes à feu ni munitions ; il nous prêta son fusil tout chargé, et nous tirâmes sur l'animal. Nous restâmes dans ce lieu deux jours et deux nuits sans prendre de résolution. Nous apprîmes que le Fort-Dauphin n'était éloigné que de soixante milles ; mais nos fatales préventions contre les habitants de ce canton nous empêchèrent d'en prendre la route.

Dans la soirée du jour suivant, nous entendîmes à une grande distance un homme nous appeler en anglais ; quand il fut plus près, nous reconnûmes en effet que c'était un de nos compatriotes. Il nous demanda qui nous étions : sur notre réponse, il apprit au capitaine que le chef du pays l'avait envoyé pour nous dire que, quoique étrangers, nous n'avions rien à craindre et qu'il viendrait nous voir le lendemain. Cet Anglais nous dit que le vaisseau sur lequel il passait pour aller aux Indes avait été pillé par un pirate qui s'empara de sa personne et de neuf autres matelots, puis laissa le bâtiment. « Quand nous fûmes dans la rade de Mattatan, ajouta-t-il, je feignis d'être malade : le pirate partit sans moi. J'y étais depuis trois mois, lorsqu'un capitaine écossais, nommé Drummond, vint pour trafiquer avec cette île : trois jours après il fut aussi pris par des pirates. Il y avait avec lui un capitaine Stewart ; ces forbans leur permirent d'aller à terre avec quatre matelots dans le grand canot du navire. Un autre Anglais et sa femme se trouvaient dans ce lieu ; nous accueillîmes tous trois les Anglais dans nos cabanes. Le capitaine Drummond, qui regrettait beaucoup la perte de son navire, ayant résolu de gagner, s'il était possible, la baie de Saint-Augustin, nous convînmes tous de l'accompagner. Après trois jours de navigation, le vent changea, nous ne pouvions porter la voile : nous fûmes poussés sur la côte, à quatre lieues à peu près de cet endroit ; tout notre argent, nos armes, nos mu-

nitions furent sauvés. Les naturels nous traitèrent bien et nous conduisirent dans une ville voisine. Le chef envoya son fils et cinquante hommes pour nous emmener dans l'intérieur du pays. Il fallut se soumettre, et, en trois jours, nous arrivâmes à la résidence du roi, qui dit que nous ne manquerions de rien. Le capitaine Drummond demanda la permission d'aller dans un lieu où il pût s'embarquer pour retourner dans son pays. Le roi la lui refusa positivement. Environ deux mois avant le naufrage du *Degrave,* les Anglais essayèrent de s'échapper en se cachant dans les bois, et partirent une nuit au clair de la lune ; ils furent rattrapés par les insulaires, et, après quelque résistance, ramenés au roi ; celui-ci, malgré la perte d'un de ses gens qui avait été tué, se contenta de leur dire que, si jamais ils s'enfuyaient de nouveau, ils auraient à s'en repentir. »

Tel fut en substance le récit de l'anglais Sam. Comme il était tard, on alla se livrer au repos sous des buissons ; mais on avait le cœur bien oppressé ; le souvenir de ma folle obstination et de ma résistance aux larmes de ma mère vint me causer d'amers regrets.

Nous étions tous sur pied dès le point du jour. Nous n'avions pu sauver ni armes ni munitions : cela devait causer notre perte, car près de cent soixante-dix hommes, avec des armes pour se défendre, eussent pu se frayer un passage à travers le pays : il ne nous restait que la perspective affreuse d'un esclavage sans fin.

Vers une heure après midi, le chef vint avec près de deux cents nègres armés de sagaies. En les voyant s'approcher, nous nous serrâmes en bon ordre, et, le capitaine à notre tête, nous leur fîmes face. Quand ils furent tout près de nous, le roi appela Sam, et demanda quel était notre capitaine ; puis il vint le saluer et le prit par la main : celui-ci lui rendit son salut, en se servant des termes que Sam lui avait dit d'employer. Le roi donna

quatre bœufs et d'autres provisions, ainsi que des vases pour les faire cuire. Après être resté deux heures avec nous, il gagna la cabane où il comptait passer la nuit. Il dit au capitaine qu'il était fâché de ses malheurs. Mais au contraire il en était bien aise, car il se montra par la suite plus brutal et plus méchant que la plupart des autres chefs de l'île, et son peuple fut pendant plusieurs années vêtu des tissus qu'il nous avait pris.

Le lendemain, le chef nous visita de nouveau et nous annonça qu'il fallait le suivre à la ville de sa résidence, où nous ne manquerions de rien. Le capitaine Young le remercia mille fois, par l'intermédiaire d'un interprète, de toutes les bontés qu'il avait déjà eues pour nous, ajoutant que nous ne voulions pas lui causer encore l'embarras et la dépense de nourrir tant de monde. Le chef répondit que, quand même nous serions une fois plus nombreux, il se croirait récompensé de ses peines et de ses dépenses par la satisfaction d'avoir autant d'hommes blancs dans ses domaines.

Le capitaine pria Sam de représenter au roi que nous avions chacun une famille dont il nous était impossible de vivre toujours séparés ; nous lui demandions la permission d'aller dans un port où nous pourrions trouver des vaisseaux qui nous ramèneraient dans notre pays. Le chef, après avoir longtemps réfléchi, nous répondit que nous resterions avec lui jusqu'à ce qu'il arrivât des vaisseaux pour trafiquer, et qu'alors nous retournerions chez nous. Le capitaine sachant bien qu'il n'y avait pas de port dans ses domaines, jugea que ce n'était qu'un prétexte pour nous retenir, et pria Sam de lui dire qu'il y penserait et lui ferait réponse le lendemain. Alors le roi nous quitta.

Quand il fut parti, le capitaine nous parla en ces termes : « Je suis actuellement l'égal de vous tous ; ma fortune n'est pas plus relevée que la vôtre, et ma vie n'est pas plus précieuse : je ne prétends pas commander ; je ne veux que délibérer avec vous

dans cette extrémité. C'est une consolation pour moi de n'être pas la cause de nos malheurs; car j'aurais voulu me confier à la Providence en continuant ma route pour le Cap, plutôt que d'aborder en ce lieu. Nous n'avons ni armes ni munitions pour nous défendre; le roi nous a refusé de traverser son pays pour gagner un port; soyez d'accord entre vous; je suis prêt à me conformer à votre résolution. Quant à ma vie, je n'y attache aucune valeur; elle ne mérite pas à présent que je la conserve. »

Après avoir entendu ces paroles touchantes, nous tînmes conseil, et nous nous arrêtâmes au seul parti qu'il y avait à prendre. Nous nous décidâmes à suivre le roi dans l'intérieur du pays, où peut-être nous verrions le capitaine Drummond.

Le lendemain, le chef vint voir le capitaine. Ils se saluèrent comme auparavant, et s'assirent sur le sable; nous nous tenions debout autour d'eux. Il demanda au capitaine s'il était prêt à partir; car il valait mieux voyager avec la fraîcheur de la matinée, et se reposer vers le milieu du jour. Le capitaine répondit que nous étions prêts à marcher quand il lui plairait. Le roi nègre parut satisfait et dit à Sam de nous annoncer qu'il allait déjeuner, nous conseillant d'en faire autant, afin que nous fussions mieux en état de voyager.

Notre repas fut bien triste en face de la mer que nous allions quitter. Nous étions humiliés de nous voir forcés d'obéir aux caprices d'une troupe de nègres farouches.

On donna l'ordre de se mettre en marche. Nous quittâmes la mer le cœur gros et serré, et nous tournâmes souvent la tête. Les nègres étaient occupés à ouvrir les ballots de marchandises et à s'enrichir en nous pillant. Il y avait tant à prendre qu'un bien petit nombre suivit le chef.

Le travail et le défaut de sommeil nous avaient tous épuisés de lassitude. Plusieurs d'entre nous s'étaient blessés en gagnant le

rivage; quelques-uns étaient dépourvus de souliers ou n'en avaient que de très-mauvais. Le pays, près du bord de la mer et quelques milles en avant dans l'intérieur, était boisé et rempli de buissons et de broussailles qui mettaient nos vêtements en lambeaux. Le sol était sablonneux et le sentier très-étroit; lorsque le soleil fut un peu élevé sur l'horizon, le sable brûla tellement nos pieds, qu'il nous fut impossible de marcher.

Vers midi, nous arrivâmes à un petit village consistant en une dizaine de huttes; nos gens y entrèrent en rampant par la porte, haute seulement de trois à quatre pieds, pour s'y reposer et pour voir s'ils pourraient se procurer des provisions, car le chef leur avait donné la liberté de prendre tout ce qu'ils pourraient. Les habitants étaient absents; les hommes avaient couru au bord de la mer, au vaisseau naufragé; les femmes et les enfants s'étaient enfuis dans les bois à notre approche. Après avoir pris du repos pendant la chaleur du jour, nous repartîmes le soir.

Nous arrivâmes bientôt dans un pays plus ouvert. Comme nous étions éloignés de plusieurs milles du bord de la mer, le chef prit les devants pour gagner le lieu de sa résidence, et nous laissa aux soins d'un de ses officiers. Le soir, nous nous arrêtâmes à un village semblable au premier, et nous le quittâmes au point du jour.

La journée se passa à peu près comme la précédente; elle fut un peu plus pénible pour ceux qui n'avaient pas de souliers, parce qu'ils avaient eu les pieds déchirés en traversant les bois. Le troisième jour, nous fûmes obligés de marcher plus vite, parce que nous avions une plus grande distance à parcourir.

La résidence du roi était éloignée d'environ cinquante milles du bord de la mer, car nous avions fait tous les jours seize à dix-sept milles. Elle était dans un bois, et défendue par des rangées d'arbres qui paraissaient avoir été plantés très-jeunes. Ces arbres

étaient droits, élancés, et si près les uns des autres, qu'un petit chien n'eût pu passer entre eux ; les épines empêchaient d'y grimper, ou de pénétrer dans leur massif. Il n'y avait que deux portes ou passages, l'une au nord, l'autre au sud ; deux hommes seuls pouvaient entrer de front. Le tout avait environ un mille d'étendue.

Nous fîmes halte en approchant de ce lieu. Sam alla prévenir de notre arrivée le roi, qui ne tarda pas à nous faire appeler : nous marchâmes en ordre quatre à quatre. Il était assis, les jambes croisées, devant la porte de sa maison ; il avait un fusil sur son épaule, et une paire de pistolets à terre à ses côtés. Ses fils et ses parents étaient de chaque côté, assis à terre comme lui, armés de fusils et de lances, venait ensuite le peuple, placé en demi-cercle.

Une fois assis, le roi dit au capitaine qu'il était le bienvenu, et envoya chercher dix calebasses de tank, espèce de boisson en usage dans le pays. Il en donna six à nos gens, trois aux siens, et en garda une pour partager entre lui et le capitaine. Il fit aussi venir le capitaine Drummond, le capitaine Stewart et le reste de leur troupe. Le capitaine Young se leva pour les recevoir ; après des saluts réciproques, les deux capitaines s'assirent l'un à côté de l'autre. La coupe présentée au capitaine Young était malpropre ; on l'envoya laver, et je lui présentai la mienne. Quand elle fut vidée, le roi demanda à la voir, il en fut si charmé qu'il pria qu'on lui en fît don. Le capitaine répondit qu'elle ne lui appartenait pas, qu'elle était à un jeune homme assis derrière lui. Je me levai alors, et priai Sam de dire au roi que, tant de personnes ayant bu dans cette coupe, je ne la croyais plus digne de Sa Majesté. Cette observation fit beaucoup rire le roi et tout le monde. Il m'ordonna de me tenir quelque temps encore debout, pour qu'il pût me voir. Cependant il me laissa ma coupe.

Redoutant la présence d'un si grand nombre d'étrangers dans sa capitale pendant la nuit, il les fit tous sortir, à l'exception du capitaine, de quelques autres et de moi. On prépara pour nous une hutte voisine de celle du capitaine Drummond et de ses compagnons. Le reste dormit sous les arbres.

Nous vécûmes quelque temps de cette manière ; tous les matins nous allions en corps voir le roi. Un jour il nous fit dire par Sam qu'il avait à l'occident un ennemi très-puissant, dont, jusqu'à ce jour, les forces avaient été supérieures aux siennes ; mais que, les dieux lui ayant envoyé des blancs, il saisirait l'occasion de s'essayer encore une fois contre ce rival ; en attendant, il allait nous distribuer dans les différentes villes où étaient ses fils. Il me fit alors demander ma coupe que je n'osai pas lui refuser.

Cette séparation fut un coup terrible ; nous retournâmes tristement à nos huttes. Les trois capitaines tinrent conseil, avec quelques autres Anglais. Le capitaine Drummond proposa de s'emparer de la personne du roi, ce qui nous donnerait le moyen d'imposer des conditions à son peuple pour notre délivrance. Ce parti fut universellement approuvé. Je dormais profondément, lorsque je fus éveillé par un bruit soudain, occasionné par l'exécution du complot que j'ignorais. Au signal, donné par un coup de pistolet, le roi et son fils furent saisis en même temps.

Toute la ville fut bientôt en alarmes. Je me levai en sursaut, et me mêlai aux nègres qui couraient hors de la ville ; un de nos gens m'aperçut et me fit rentrer. Je fus aussi surpris que les naturels, en voyant le roi, sa femme et un de ses fils, les mains liées derrière le dos, et gardés par nos gens, qui bientôt pillèrent sa maison pour y chercher des munitions. Ils y trouvèrent environ trente petites armes, un peu de poudre et de plomb, et quelques lances.

Les naturels, ayant rassemblé des forces dans le voisinage, assiégèrent la ville, et firent feu sur nous ; un de nos hommes fut

blessé à la hanche. Mais le capitaine Young fit dire au roi qu'on allait le tuer, si ses sujets ne cessaient pas le feu.

Nous sortîmes en bon ordre de la ville. Six hommes armés marchaient en tête; six précédaient le roi, et six le suivaient; son fils était gardé par six hommes; six autres enfin formaient l'arrière-garde où se trouvaient les Lascars. Le capitaine Young, ému de compassion, relâcha la femme du chef, mais elle ne voulut pas quitter son mari.

Nous avions fait quatre milles; l'homme blessé se trouva mal. Ne pouvant le transporter, nous fûmes obligés de le laisser sur le bord d'un étang: j'appris ensuite que les naturels avaient mis un terme à ses maux, en le tuant à coups de sagaie. Trois milles plus loin, nous sortîmes du bois, et nous entrâmes dans une plaine vaste et ouverte. Les nègres, réunis en grand nombre, allaient nous attaquer. Nous leur fîmes face, les hommes armés en tête, et le roi en avant, les mains liées. Sam fut chargé de lui dire que l'on n'avait intention de faire du mal ni à lui ni à son fils; que nous voulions seulement les retenir comme des gages de notre sûreté, pendant que nous traverserions son territoire; aussitôt que nous serions arrivés aux confins du territoire du Fort-Dauphin, ils seraient mis en liberté, mais, si l'on faisait la moindre violence, ils seraient sacrifiés.

Alors le roi appela un des chefs, qui s'approcha après avoir déposé sa sagaie et son fusil. Instruit de nos desseins, ce chef nous assura que l'on ne nous tirerait pas un coup de fusil tant que le roi serait en vie et bien traité.

Nous fîmes halte, et l'on traça une tranchée circulaire, au milieu de laquelle le roi et son fils furent confiés à la garde de notre capitaine et de quelques hommes. Les hommes armés furent partagés en quatre bandes, pour veiller à notre sûreté. Le chef qui nous avait parlé vint avec trois nègres amenant un bœuf; il avait à la main de la viande rôtie, et une corne pleine

d'eau pour le roi et pour son fils. Ceux-ci prirent peu de chose, et donnèrent le reste au capitaine Young.

On tua le bœuf, et on pria le roi d'envoyer quelques-uns de ses gens pour chercher du bois dans la forêt. Nous n'avions pas d'eau; il ne s'en trouvait qu'à l'étang où nous avions laissé notre blessé, environ à dix milles de distance. Cette nouvelle nous chagrina beaucoup, car nous étions dévorés de soif; cependant après avoir dépecé le bœuf, on le grilla, on le mangea, puis on se mit à dormir sur la terre. Les trois capitaines convinrent de veiller tour à tour. Le roi engagea sa femme à retourner à la ville pour consoler leurs enfants; elle partit en pleurant: le roi et son fils versèrent aussi des larmes en se séparant d'elle.

Le lendemain au point du jour, après avoir mangé une partie de ce qui restait du bœuf, nous nous mîmes en marche, dans le même ordre que la veille.

Vers midi, le chef des indigènes apporta de la viande rôtie et une corne pleine d'eau. Il fit manger et boire le roi et son fils, dont nous ne voulûmes pas délier les mains, et il demanda ensuite à Sam si nous voudrions lâcher le roi pour six fusils. Cette proposition fit naître une discussion : le résultat fut que, s'ils nous donnaient six bons fusils, et s'ils promettaient de ne pas nous suivre, mais de s'en retourner avec le roi, nous mettrions celui-ci en liberté : nous ajoutâmes qu'en arrivant sur les bords du Mandera, qui sépare les états de ce prince de ceux du Fort-Dauphin, nous renverrions également son fils. L'officier, surpris de cette condescendance inattendue, dépêcha un de ses agents aux autres fils du roi. Bientôt on apporta les six fusils. En ayant reconnu la bonne qualité, nous rendîmes la liberté au roi. On témoigna une grande joie à son retour. Ses fils embrassèrent ses genoux; les principaux personnages lui baisèrent les pieds; le reste des insulaires, pour montrer son contentement, poussa des cris de joie, et tira des coups de fusil.

Nous poursuivîmes notre route; dans l'après-midi, notre soif augmenta; la faiblesse de nos gens s'accroissait sensiblement. Arrivés, au coucher du soleil, dans un lieu sablonneux, nous fîmes halte et formâmes notre camp. Les insulaires firent de même; ils se partagèrent en six bandes qui nous cernèrent presque entièrement. Nous en conçûmes quelque crainte. La soif, qui nous tourmentait, nous faisait ramper à terre pour lécher la rosée.

Le lendemain matin, le même chef demanda à conférer avec le fils du roi, et, après quelques pourparlers, il dit au capitaine que, s'il consentait à relâcher ce jeune homme, trois principaux personnages de la nation seraient mis à sa place. Cette proposition fut acceptée; les trois hommes vinrent remplacer le fils du roi, qui serra la main du capitaine, et alla rejoindre ses compatriotes.

Nous continuâmes à marcher autant que le permettait notre faiblesse, n'ayant rien à manger ni à boire; et nous reconnûmes bientôt la faute que nous avions commise. Les Malgaches se rapprochèrent de nous; quelques-uns nous précédèrent. Nous nous attendions à chaque instant à être attaqués. Parmi nous était un jeune homme qui avait une jambe de bois. Comme nous doublions le pas, il ne put nous suivre : quand ils le rejoignirent, nous les vîmes lui ôter sa jambe de bois, et s'en amuser; puis ils le percèrent de leurs sagaies, et le laissèrent baignant dans son sang. Nous comprîmes clairement ce que nous devions attendre de ces barbares, et nous marchâmes, aussi vite que nous le permit notre faiblesse, jusqu'au coucher du soleil. Nous trouvâmes un tamarin, auquel on se mit à grimper pour en mâcher les feuilles.

Les trois nègres qui étaient avec nous, observant ce qui se passait, commencèrent à craindre pour leur vie, si leurs compatriotes nous attaquaient. Ils nous proposèrent donc de nous

remettre en marche à la nuit tombante : nous y consentîmes et décampâmes en silence. Le capitaine Drummond ne pouvait marcher : aucun de nous n'étant en état de le porter, nous résolûmes de lui faire rendre ce service alternativement par chacun des trois Malgaches. L'un d'eux trouva le moyen de s'échapper.

On nous dit que le lendemain nous arriverions sur les bords du Mandera : nous hâtâmes donc le pas pendant la nuit, et nous aperçûmes, au lever du soleil, cette rivière qui était encore bien éloignée : quelques-uns de nous s'assirent de fatigue, croyant que les sauvages ne reviendraient plus. A un mille de distance de la rivière, ils nous rattrappèrent, et massacrèrent ceux des nôtres qui se reposaient sous les arbres. J'étais un de ceux qui s'étaient reposés; mais il y en avait encore vingt derrière moi. Voyant que ces barbares massacraient ceux qu'ils atteignaient, je déchirai mon habit, puis ma veste, afin que ces vêtements ne me causassent pas d'embarras, et je me mis à courir au moment où les plus avancés des nôtres avaient passé la rivière. Le bruit d'un coup de fusil me fit tourner la tête : je vis tomber la femme qui était avec nous; les sauvages la percèrent à coups de sagaie. J'étais au bord de la rivière quand ils tirèrent sur moi ; je parvins à passer sous la protection de ceux des nôtres qui étaient déjà de l'autre côté. Les insulaires n'osèrent pas traverser. Notre capitaine me demanda si je croyais que quelqu'un des nôtres arriverait encore; je lui répondis qu'ils étaient tous tués. Cependant nous attendîmes un peu ; après quoi nous traversâmes un bois. Les insulaires suivirent quelques-uns de ceux qui s'y engageaient, et, se postant derrière les arbres, ils en tuèrent deux ou trois. Deux milles plus loin, nous arrivâmes dans une plaine sablonneuse, où ils se séparèrent en plusieurs troupes, afin de fondre sur nous de différents côtés. Nous nous partageâmes aussi en quatre bandes, sous le commandement des trois capitaines et de M. Benbow. Nous n'avions entre nous que trente-six fusils,

et bien peu d'hommes étaient en état de combattre. Que pouvait une poignée d'hommes rompus de fatigue contre une troupe de près de quatre mille sauvages pleins de force et furieux de vengeance ?

Nous réussîmes cependant à les tenir à distance depuis le matin jusqu'à six heures du soir; mais alors nos munitions se trouvèrent épuisées. Nos deux ôtages s'attendaient à chaque moment à être tués; comme cela ne nous eût servi à rien, nous les épargnâmes. Nous envoyâmes l'autre femme venue avec Samuel, ainsi que son mari, porter aux insulaires un drapeau de paix, consistant en un morceau de soie rouge noué à une lance. Elle leur dit que nous rendrions les ôtages et les armes à mesure que nous avancerions dans le pays. Les nègres répondirent que, si nous consentions à effectuer cette remise tout de suite, ils nous permettraient de partir le lendemain matin, mais non le soir même. Ils pensaient que, si nous partions dans la nuit, nous enverrions contre eux leurs ennemis.

La proposition des Malgaches produisit beaucoup de débats parmi nous. Nous avions de la répugnance à abandonner nos armes. Les capitaines Drummond et Stewart, et les hommes de leur troupe, ainsi que M. Benbow, la combattirent de toutes leurs forces : le capitaine Young fut d'un avis différent, et la majorité partagea son opinion. La femme alla donc leur porter cette réponse, et les nègres envoyèrent prendre les armes; mais le capitaine Drummond et sa troupe refusèrent de donner celles qu'ils avaient.

Les capitaines Drummond et Stewart, M. Benbow, la femme, son mari, et cinq autres personnes, partirent sans bruit dans la nuit. Dès qu'il fut grand jour, les sauvages arrivèrent; le fils du roi demanda à Sam ce qu'était devenu le capitaine Drummond. Un autre fils du roi s'empara de moi et de quatre autres jeunes garçons de mon âge, et nous fit lier avec des cordes. Je le vis en-

suite percer d'un coup de sagaie la poitrine et les côtés de M. Young. Quand il l'eut tué, il en fit autant à un autre, et le reste de sa troupe ayant suivi son exemple, tous mes malheureux compagnons furent bientôt massacrés. Les nègres se mirent ensuite à dépouiller les cadavres de ces infortunés, et en éventrèrent quelques-uns. Quant à moi, je pensai que le même sort m'était réservé, en voyant un des chefs courir sur moi la sagaie en arrêt; mais l'un d'eux, qui me tenait déjà, l'empêcha de me frapper, en lui adressant un discours que je ne compris pas alors.

Après que les sauvages eurent massacré nos gens, et se furent revêtus de leurs habits, ils s'en allèrent à la hâte, craignant que le capitaine Drummond et les autres n'eussent donné l'alarme au Fort-Dauphin. J'appris dans la suite que le roi du territoire du Fort-Dauphin était arrivé trop tard avec deux mille hommes pour nous délivrer.

Notre projet, bien combiné, avait également été bien exécuté dans le principe; mais dans la suite il n'en fut pas de même. L'aveuglement de tout le monde fut poussé jusqu'à la stupidité. Nous avions beaucoup d'attachement pour le père du capitaine Young; mais la fatale issue de notre tentative prouva que son fils manquait d'expérience et d'habileté; et je me souviens que souvent le capitaine Drummond fut d'un avis opposé au sien.

Il n'y eut de sauvé que moi et trois autres jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas plus de seize ans. L'on nous sépara les uns des autres. L'Anglais Sam suivit les insulaires, et je ne l'ai pas revu; cependant j'ai appris, par la suite, qu'il vivait en liberté sous un chef nommé Crindo. Cette circonstance me fit penser que sa loyauté envers nous fut au moins douteuse.

Pendant toute la route, en traversant les bois pour gagner la rivière, j'eus sous les yeux le triste spectacle des cadavres de mes

compatriotes. J'étais si faible, n'ayant pas mangé depuis trois jours, que j'avais à peine la force de me soutenir. Nous prîmes quelque nourriture, et nous nous reposâmes environ une heure. On voyagea le reste du jour plus lentement, à cause de moi. Le soir, nous arrivâmes près du bois où nous devions nous reposer; nous y mangeâmes encore une fois. Le repas fini, chacun se mit à cueillir de l'herbe pour se faire un lit. L'homme qui me soi-gnait en prit assez pour nous deux. Nous nous couchâmes l'un auprès de l'autre; je dormis bien peu; j'avais constamment devant les yeux l'horrible spectacle de mes amis massacrés, et cette idée me réveillait en sursaut toutes les fois que je fermais les yeux.

Nous nous levâmes au point du jour. Après le repas accoutumé, nous marchâmes jusqu'à midi; nous nous arrêtâmes près d'un étang, au milieu d'arbres touffus. La veille, mourant de soif, nous avions passé à cent toises de cet étang, et les naturels nous avaient dit qu'il n'y avait pas d'eau dans le voisinage.

Le soir nous vîmes une petite ville. J'y fus exposé à la risée des femmes et des enfants, jusqu'au moment où mon gardien vint les chasser. Toutes les maisons qui se trouvaient vides furent occupées par mon maître et par d'autres chefs : nous dormîmes en plein air. Mille pensées désolantes s'emparèrent de mon esprit. Je m'imaginai que l'on ne me conservait la vie que pour me conduire au roi et à son fils, et pour me faire subir les plus affreux tourments. Je m'endormis de lassitude; mais, agité par des songes effrayants, je me levai en sursaut, tout tremblant, et le reste de la nuit je ne pus fermer l'œil.

Au grand jour, nous repartîmes; en quatre heures de marche, nous gagnâmes une ville assez grande, devant laquelle était une plantation de tamarins. Un des nègres se mit alors à tirer des sons d'un énorme coquillage; les femmes se rendirent à une vaste maison, haute d'environ douze pieds, et située au milieu

de la ville. Cette maison appartenait à un chef nommé Mewarrow. Il s'assit devant sa porte; sa femme s'approcha, en rampant sur les mains et les genoux, pour lui baiser les pieds; toutes les femmes de la ville en firent autant à leurs maris. La femme de Mewarrow était fille d'un roi voisin vaincu dans le combat; elle avait été faite prisonnière, et Mewarrow l'avait épousée, quoiqu'elle fût son esclave : le sentiment de son état lui inspira de la compassion pour moi.

Je passai plusieurs années en captivité, changeant quelquefois de demeure, et prenant part aux guerres des sauvages. Peu de temps après que j'eus été pris, le roi du territoire du Fort-Dauphin offrit de m'acheter pour deux fusils; le capitaine Drummond et les autres blancs étaient présents : il m'appela par mon nom, et me demanda comment je me portais. J'allais répondre et le supplier d'aider à ma délivrance, lorsque Mewarrow me mit la main sur la bouche, et me menaça de me tuer si je disais un mot. Le capitaine Drummond supposant que je n'entendais pas, s'approcha davantage avec les autres blancs : mon maître s'imagina qu'ils voulaient m'enlever par force et sans lui donner les deux fusils de rançon; il tira sur eux. Il s'ensuivit une escarmouche, et je fus envoyé sous une forte garde dans les bois; l'on me garrotta les jambes, de crainte que je ne voulusse m'enfuir.

Longtemps après, dans une entrevue que j'eus avec un chef appelé Rinnano, il témoigna sa surprise de voir un blanc servir des nègres, et ajouta que, si le roi de la baie de Saint-Augustin m'avait en sa possession, il me donnerait des vêtements, et prendrait soin de moi jusqu'à ce qu'un bâtiment monté par des blancs me prît à son bord. Étant parvenu à lui parler sans témoins, je lui racontai mon naufrage et mes malheurs; je l'instruisis du cruel traitement que me faisait éprouver mon maître, et de la rudesse de mon esclavage. Ce récit lui fit verser des larmes, et il me dit qu'il essaierait de m'acheter de Mewarrow. Il lui annonça,

en conséquence, le lendemain, qu'il désirait avoir le jeune homme blanc en échange d'un fusil de boucanier. Mon maître refusa de me laisser aller, disant que, pour soigner le bétail, pour trouver des ignames sauvages et pour procurer du miel, il n'y avait pas mon égal, et qu'il ne me donnerait pas pour deux fusils de boucanier. Rinnano lui offrit alors plusieurs esclaves en échange; Mewarrow déclara positivement qu'il ne voulait à aucun prix se séparer de moi, et je fus envoyé dans les bois pour y chercher des ignames.

Je résolus de m'échapper et de gagner la baie Saint-Augustin, d'après les avis et les indications de Rinnano, qui m'avait assuré que les vivres ne me manqueraient pas dans la route. Mewarrow changea le lieu de sa résidence, ce qui dérangea totalement mes plans.

Dans une expédition contre l'ennemi, l'on me permit de porter un fusil, et, dans l'assaut d'une ville, j'eus le bonheur de faire prisonnières la femme et la fille du chef.

Par la suite mon sort devint plus supportable. A la fin pourtant, bien déterminé à m'échapper, j'effectuai ce projet pendant la nuit. Je traversai les bois et les plaines, et j'arrivai dans une ville soumise à un chef nommé Afferer, éloignée d'environ soixante milles de la résidence de Mewarrow. J'allai directement à lui, je réclamai sa protection, et je lui racontai les peines que j'avais éprouvées, ajoutant que ma vie était chaque jour en danger, et à présent plus que jamais. Ce chef se réjouit de mon arrivée, me promit de me protéger, et me dit que dorénavant je ne serais plus esclave.

Mewarrow m'envoya demander; Afferer répondit que j'avais la liberté d'aller où je voudrais, ou bien de rester, et que sa protection ne me manquerait pas.

Je changeai plusieurs fois de maître, et j'essuyai bien des peines et des dangers. Un chef, nommé Trougha, fut très-obli-

geant pour moi; par malheur il fut tué. Un autre, nommé Rer-Moume, servit à me faire recouvrer la liberté. Je rencontrai à Moharbo William Thornbury, jeune Anglais qui, neuf ans auparavant, avait été laissé sur l'île. Le chef du canton où il était pourvoyait à tous ses besoins. Nous convînmes réciproquement que le premier des deux qui réussirait par un moyen quelconque à retourner en Angleterre donnerait des nouvelles de l'autre à sa famille.

Thornbury trouva une occasion de retourner dans notre patrie par un navire qui vint trafiquer sur la côte de Madagascar. Le maître au service de qui j'étais alors me fit garder à vue, de sorte que mon attente fut cruellement trompée; cependant j'avais confiance dans les promesses de Thornbury. De son côté, il ne m'oublia pas. Il arriva deux navires; l'un était commandé par le capitaine William Macket, qui fit dire qu'il avait une lettre de mon père pour moi. Rer-Moume, avec qui j'étais alors, me pria de rester avec lui, mais il ne s'opposa pas à mon départ; et, quand je lui demandai ce que le capitaine aurait à donner pour ma rançon, il répondit : « Rien du tout. » Il ajouta que si mes amis et moi nous voulions lui faire présent d'un fusil, il le garderait en mémoire de moi. On lui en donna un très-élégant, avec de la poudre, des pierres à fusil, et une caisse d'eau-de-vie.

Quand j'aperçus les deux capitaines, j'eus l'air aussi ébahi que si je voyais des blancs pour la première fois. J'étais tout nu, à l'exception d'un morceau d'étoffe que j'avais autour des reins. Ma peau était noire et couverte de taches, mes cheveux longs et attachés tous ensemble; j'avais un aspect effrayant. On coupa mes cheveux, on me rasa, puis on me vêtit d'un habillement léger de matelot. Trois jours après j'allai à bord, où la mer et le changement de régime me rendirent très-malade pendant quelque temps.

Les capitaines anglais faisaient la traite des nègres; je les

aidai dans leur trafic. J'appris que le capitaine Drummond avait été tué, mais que M. Benbow était retourné en Angleterre.

Le 20 janvier 1717, je dis adieu à Madagascar. A Sainte-Hélène, où nous touchâmes, j'allai à terre, et je pris soin des esclaves malades. Nous gagnâmes ensuite la Barbade, où nous restâmes une semaine; puis nous vendîmes notre cargaison de nègres à la Jamaïque. Le capitaine eut pour moi les soins d'un père, tant que je fus à bord; il me fournit de l'argent dans tous les endroits où nous abordâmes.

Je quittai la Jamaïque le 5 juillet, et le samedi 9 décembre j'arrivai en Angleterre, après une absence de seize ans et neuf mois.

Drury, en arrivant en Angleterre, apprit la mort de son père qui lui avait laissé une petite fortune. Il se rembarqua, en 1719, sur un navire qui allait faire la traite des nègres à Madagascar, et revint heureusement dans sa patrie à la fin de l'année suivante.

CHAPITRE VIII

Naufrage de la galiote *le Nottingham* sur les côtes de l'Amérique du Nord, en 1710. — Famine soufferte par l'équipage.

Je partis le 25 septembre 1710, dit le capitaine John Dean, sur la galiote *le Nottingham*, que je commandais. Elle était de cent vingt tonneaux, armée de dix canons, montée de quatorze hommes, et destinée pour Boston en Amérique.

Contrarié par les vents et le mauvais temps, je n'eus connaissance de la terre qu'au commencement de décembre; j'aperçus la côte à l'est du Piscataka (fleuve de l'Amérique du Nord). Nous fîmes alors route au sud pour gagner la baie de Massachusetts (province des États-Unis). Il soufflait une bourrasque du nord-est, accompagnée de pluie, de grêle et de neige, qui empêcha toute observation pendant une dizaine de jours. Nous serrâmes une partie de nos voiles, et nous tînmes un homme à l'avant, pour veiller au danger. Entre huit et neuf heures du soir, je vis des brisants en avant du navire. J'ordonnai aussitôt de mettre la barre du gouvernail à tribord. Mais on exécuta mal mes ordres; avant que le bâtiment pût virer, il toucha sur l'extrémité orientale d'un rocher appelé *Boon Island*, à sept lieues est du Piscataka.

La seconde ou troisième lame amena le bâtiment en travers;

les vagues devinrent si fortes, que nous ne pouvions plus tenir sur le pont. Quoique le rocher ne fût guère éloigné de plus de cent vingt pieds, il nous était impossible de le voir. J'appelai aussitôt tout le monde dans la chambre ; nous restâmes pendant quelque temps à implorer avec ferveur la miséricorde divine, puis je donnai ordre de remonter sur le pont pour couper les mâts. Quelques hommes, tourmentés par leur conscience, n'eurent pas la force de se mouvoir. Ceux qui vinrent sur le pont obéirent à mes ordres, et les mâts tombèrent à la mer sans causer aucun dommage.

Un matelot qui était allé sur le beaupré revint me dire qu'il avait vu de l'avant quelque chose de noir, et qu'il allait essayer de gagner la terre avec un autre homme. Je fis aussitôt accompagner ce matelot par mon second et un autre excellent nageur, en leur disant, s'ils arrivaient sur le rocher, de nous le faire connaître par leurs cris, et de nous désigner ainsi l'endroit le plus sûr.

Je descendis pour prendre un peu d'argent et quelques papiers qui pouvaient m'être utiles, et pour essayer de sauver de l'eau-de-vie et des munitions ; mais le bâtiment se couchait sur le côté, ses ponts s'entr'ouvraient, son arrière se brisait ; la membrure craquait déjà de toutes parts ; je n'eus que le temps de remonter pour échapper à une mort imminente.

Cependant nous n'avions pas de nouvelles de nos compagnons ; je fus obligé de faire la même tentative qu'eux avec le mât de misaine, que je saisis après m'être dépouillé de mes habits. Je fus porté graduellement entre les lames, et enfin, quittant le mât, je m'élançai de toute ma force vers le rocher ; mais comme la mer était basse, et le roc extrêmement glissant, je ne pus m'y tenir, et je me déchirai les bras et les mains de la manière la plus cruelle. Chaque retour de la vague m'entraînait loin du rocher ; et ce ne fut qu'avec un danger et une difficulté extrêmes

que je finis par m'y maintenir. Enfin, par la miséricorde du ciel, nous nous sauvâmes tous.

Après avoir essayé de rendre l'eau salée que j'avais bue, et m'être traîné un peu plus en avant sur le rocher, j'entendis parler nos trois compagnons que je croyais morts. Nous rendîmes grâces à la Providence de nous avoir délivrés de ce péril ; puis nous essayâmes de nous réfugier du côté du rocher situé sous le vent ; il était étroit et incommode, n'ayant que trois cents pieds de long et cent cinquante de large, et ne put nous procurer un abri. Le temps était toujours très-froid ; il ne cessait pas de pleuvoir et de neiger.

Aussitôt que le jour parut, j'allai vers l'endroit où nous avions abordé ; j'espérais trouver des provisions parmi les débris du vaisseau ; mais il ne s'y rencontra que des débris de mâts et de vergues, au milieu de vieux cordages et de câbles que les ancres avaient empêché d'être emportés, et avaient tenus à flot à quelque distance du rivage : une partie du gréement, des morceaux de bordage et de membrure, de vieilles voiles et de la toile avaient été poussés à terre. Nous vîmes de petits fragments de fromage, que nous ramassâmes au milieu des varechs attachés au rocher.

Nous essayâmes de nous procurer du feu au moyen d'un briquet, d'une pierre à fusil et d'un chiffon ; mais comme tout avait longtemps trempé dans l'eau, il fallut y renoncer. Pendant la nuit, nous nous serrions les uns contre les autres sous une voile afin de conserver mutuellement notre chaleur.

Le lendemain de notre naufrage, le temps s'étant un peu éclairci, je reconnus que la terre que nous avions en vue était le cap de Neddock. Je donnai à mes compagnons l'espoir d'être bientôt découverts par les bateaux pêcheurs ou par les autres bâtiments qui se rendraient à cette pointe ; je les engageai à réunir toutes les planches qu'ils pourraient se procurer, des

outils de charpentier, et tout ce qu'il fallait pour construire un canot.

Le *coq* (cuisinier), presque mort de faim, resta avec deux ou trois de ses camarades que le froid avait maltraités. Vers midi, on m'annonça qu'il était mort. Il fut placé dans un lieu d'où la mer pût l'enlever aisément.

Au bout de deux ou trois jours, le temps devint excessivement froid, et la gelée très-vive. Les pieds et les mains de la plupart d'entre nous furent privés du sentiment; enfin, leur engourdissement et leur pâleur firent craindre la gangrène. Nous coupâmes nos bottes; mais, en ôtant nos bas, quelques-uns d'entre nous, dont les jambes étaient couvertes d'ampoules, emportèrent la peau, et même les ongles de leurs orteils. Nous enveloppâmes nos jambes avec des étoupes et de la toile, pour les tenir chaudes; mais ceux qui se donnèrent le plus de mouvement conservèrent le mieux leur santé.

Une tente fut construite, de forme triangulaire; chaque côté avait à peu près huit pieds de long. Nous la couvrîmes avec des voiles qui avaient été jetées sur le rocher par la mer. Il y avait dans l'intérieur tout juste assez de place pour que chacun de nous pût se coucher sur le côté, et aucun ne pouvait se retourner à moins que les autres n'en fissent autant, ce qui s'effectuait à peu près de deux heures en deux heures, à un signal donné. Nous avions fixé sur le sommet de la tente un bâton auquel on arborait, toutes les fois que le temps le permettait, un morceau de toile en guise de pavillon, afin d'attirer l'attention des bâtiments qui pourraient passer dans le voisinage.

Nous commençâmes alors à construire un canot avec les planches et les membrures sauvées du naufrage. Nous avions pour outils la lame d'un coutelas transformée en scie à l'aide de nos couteaux, un marteau et un maillet de calfat. Nous trouvâmes des clous dans les fentes des rochers, et nous en retirâmes

quelques autres du doublage du bâtiment. Nous remplîmes les coutures avec de l'étoupe tirée du vieux câble, et nous bouchâmes toutes les ouvertures avec de longs morceaux de toile à voiles. Des morceaux de plomb en lames et du cuir nous furent très-utiles. Nous plaçâmes au milieu de notre embarcation un màt auquel fut attachée une voile carrée, nous préparâmes six pagaies pour ramer, et une plus longue que les autres pour tenir lieu de gouvernail. Le charpentier étant malade ne put nous donner ni aide ni conseil; et tout le reste, excepté moi et deux autres, était faible et engourdi au point d'avoir de la peine à se mouvoir; enfin, le temps était si rigoureux, que nous pouvions rarement rester plus de quatre heures hors de la tente, et il y eut des jours où il nous fut impossible de rien faire.

Après avoir passé près d'une semaine sans aucune autre provision que le fromage dont j'ai parlé, et des os de bœuf que nous mangeâmes après les avoir broyés, nous aperçûmes trois bateaux à près de cinq lieues de distance du rocher. On peut aisément s'imaginer quelle joie cette vue nous causa; car nous crûmes que le jour de notre délivrance était arrivé.. Je dis à tous mes hommes de se traîner hors de la tente, de crier tous ensemble de toutes leurs forces et aussi longtemps qu'ils le pourraient; malgré ces cris, malgré tous les signaux que nous pûmes imaginer, nous ne fûmes ni entendus ni aperçus. Cependant, la vue de ces bateaux nous rendit le courage, car ils venaient du sud-ouest, et le vent soufflant du nord-ouest, nous en conclûmes que des débris poussés sur la côte avaient pu faire connaître notre malheur. Nous supposâmes donc qu'ils étaient sortis pour aller à notre recherche, et qu'ils continueraient toutes les fois que le temps le permettrait.

Un peu avant que notre bateau fût achevé, la Providence voulut que la hache du charpentier fût jetée par la mer sur le rocher : ce qui nous mit en état de terminer notre ouvrage. Vers

le 21 décembre, notre bateau venait d'être fini : le temps était beau, et la mer plus tranquille que nous ne l'avions encore vue. Nous délibérâmes pour savoir lesquels d'entre nous essaieraient de gagner le continent. Je m'offris à l'instant; ce qui fut accepté, parce que j'étais le plus fort, et par conséquent le plus propre à supporter les extrémités auxquelles on pourrait être réduits. Le maître proposa de m'accompagner; enfin, mon frère et quatre autres se joignirent à nous. Nous sortîmes de la tente, et nous poussâmes notre misérable barque jusqu'au bord de la mer. Comme la lame s'élevait très-haut, nous fûmes obligés de nous mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps : nous nous embarquâmes un autre et moi; mais les vagues soulevèrent la barque et le pauvre bateau fut brisé en pièces.

Ce qui accrut notre désespoir, ce fut de perdre en même temps la hache et le marteau. Nous eûmes cependant sujet d'admirer la bonté de Dieu : dans la nuit, le vent s'éleva et devint très-impétueux : si nous eussions été en mer dans notre frêle barque, nous eussions très-probablement péri, et le sort de ceux que nous laissions derrière nous n'eût pas été plus heureux, puisqu'ils étaient hors d'état de s'aider.

Bientôt nous fûmes réduits à la situation la plus déplorable et la plus triste que l'on puisse imaginer; excepté moi, tous mouraient de faim et de froid. Leurs mains et leurs pieds étaient gelés et à peu près gangrenés. Il n'y avait pour les panser qu'un morceau de toile sauvé du naufrage. Pas de feu; le vent continuait à être excessivement froid. Notre chétive provision de fromage était épuisée; pour soutenir nos corps décharnés, des herbes marines et des moules, que nous ne pouvions nous procurer qu'en petite quantité et avec bien de la difficulté, chaque homme n'en ayant au plus que deux à trois par jour. Pour ajouter, s'il était possible, à cette réunion de maux, nous avions à redouter les grandes marées qui, accompagnées de vents vio-

lents, couvriraient entièrement le rocher sur lequel nous avions établi notre séjour. On ne peut exprimer tout ce qu'avait d'horrible une pareille situation.

Je faisais tous mes efforts pour prendre courage, et j'exhortais les autres à placer leur confiance en Dieu et à se résigner à tout. La Providence, pour soulager un peu nos peines et pour fortifier notre foi, amena un goëland à la portée de mon second, qui le tua et s'empressa de me l'apporter. Je le distribuai par portions égales à tout le monde. Quoiqu'il y en eût à peine une bouchée pour chacun, nous reçûmes et nous mangeâmes avec reconnaissance ce mets tout cru.

Nous imaginâmes, pour le dernier moyen de salut, de construire un radeau capable de porter deux hommes; un des nôtres, Suédois de nation, homme honnête et robuste, à qui le froid avait fait perdre l'usage de ses deux pieds, insistait pour cela; il m'importunait fréquemment pour essayer de nous sauver par cet expédient, et offrait de m'accompagner, ou, à mon refus, d'aller tout seul. Après y avoir mûrement réfléchi, nous résolûmes de construire un radeau avec la plus grande vergue : nous la fendîmes et y ajoutâmes d'autres morceaux de bois : nous élevâmes ensuite un mât, et nous fîmes des voiles avec deux hamacs; enfin, nous le pourvûmes d'une paire de pagaies et d'un aviron de rechange. Mais combien notre état de faiblesse, le peu de bras qui purent être employés, et le petit nombre d'outils rendirent ce travail pénible et difficile! Quand il fut achevé, le Suédois me demanda si j'avais dessein de l'accompagner, me donnant à entendre que, si je le refusais, un autre était prêt à prendre ma place.

A cette époque, nous observâmes une voile qui sortait de la rivière de Piscataka, à sept lieues de distance à l'ouest. Mais le vent étant au nord-ouest et le bâtiment faisant route à l'est, il fut bientôt hors de vue, sans s'être un seul instant approché de nous.

Le lendemain, le temps fut assez beau, et le vent souffla vers la terre. Les deux hommes qui devaient s'embarquer sur le radeau témoignèrent le plus grand désir de le voir à l'instant lancer à l'eau ; le second s'y opposa fortement, parce qu'il était déjà deux heures après midi ; ils insistèrent, disant que les nuits étaient claires, et me demandèrent mon consentement : je finis par le leur donner, après avoir remis l'entreprise à la bénédiction de Dieu. Ces deux hommes montèrent sur le radeau, mais la force de la lame ne tarda pas à le renverser. Le Suédois gagna la terre à la nage ; son compagnon, qui n'était pas aussi bon nageur, resta quelque temps sous l'eau : dès qu'il surnagea, je le saisis et le sauvai. Cet accident le découragea tellement, qu'il refusa de faire une seconde tentative.

Je priai alors le Suédois d'aider à tirer le radeau à terre, afin d'attendre une occasion favorable ; mais quoique cet homme eût à peine la force de se tenir debout, il persista dans sa résolution ; et, se tenant sur ses genoux, il me prit par la main, et me supplia vivement de l'accompagner sur le radeau. « Je suis sûr de mourir, dit-il ; mais j'ai le plus grand espoir de servir à sauver votre vie et celle de mes camarades : si vous ne voulez pas venir, je suis déterminé à tenter seul l'aventure. »

J'essayai de le dissuader ; il fut inflexible.

Sur ces entrefaites, un autre matelot s'offrit pour aller avec le Suédois ; quand ils furent sur le radeau, ils nous invitèrent de la manière la plus touchante à prier pour eux, et à bien observer ce qu'ils deviendraient. Au coucher du soleil, je jugeai qu'ils étaient à moitié route du continent ; et je supposai qu'ils y arriveraient vers deux heures du matin. Mais, victimes de leur courageux dévouement, ils tombèrent sans doute au milieu des brisants, ou la violence de la mer renversa le radeau, car le vent devint très-fort pendant la nuit ; deux jours après, le radeau fut trouvé sur le rivage vis-à-vis de nous, et, un mille

plus loin, un homme mort, avec une pagaie attachée à son poignet ; jamais nous n'entendîmes parler du pauvre Suédois.

Nous observâmes, deux jours après, de la fumée sortant des bois ; c'était le signal convenu avec nos gens, dans le cas où ils arriveraient à terre ; cette fumée continua tous les jours ; et comme nous étions disposés à croire qu'on la faisait pour nous, quoique nous ne vissions rien qui nous annonçât que l'on s'occupait de venir à notre secours, nous supposâmes que ce retard était occasionné par l'impossibilité de se procurer une embarcation.

La grande marée ne nous avait, grâce à Dieu, causé aucun accident fâcheux ; mais nous avions toutes les peines du monde à nous procurer les herbes marines et les moules. Lorsqu'il fut impossible à tous les autres de sortir, souvent, par la marée basse, je parcourais le rivage, où je ne trouvais que deux à trois moules pour chaque homme. Mon estomac se refusait à cette nourriture : je lui préférais des herbes marines. Je courus plus d'une fois le risque de perdre les bras et les mains, à force de les plonger si souvent dans l'eau glacée.

A notre arrivée sur le rocher, nous y vîmes plusieurs phoques. Supposant qu'ils s'y réfugiaient pendant la nuit, je fis le tour du rocher à minuit ; mais je ne pus en attraper aucun. Nous avions aussi aperçu beaucoup d'oiseaux de mer, qui ne revinrent plus quand ils nous virent établis. Notre misère pesait plus durement encore sur mon frère et sur un autre jeune homme, qui n'avaient jamais été en mer, ni enduré aucune peine ; ils étaient réduits à la dernière extrémité.

Nous ne manquions pas d'eau ; la pluie et la neige, en se fondant, en remplissaient le creux des rochers. Pendant la gelée, nous préférions la glace, dont je portais des morceaux à côté de la tente. Nous nous servions pour boire d'une poire à poudre, et on employait le même moyen pour les malades qui restaient dans la tente.

La mer ayant jeté sur le rocher un morceau de cuir vert, cloué à une partie de la grande vergue, l'équipage m'importuna pour que je l'apportasse à la tente. Il fut coupé en tout petits morceaux, et dévoré avec voracité.

Vers cette époque, j'employai mes gens à défaire un vieux câble ; et, quand le temps n'était pas trop froid, je garnissais, autant que mes forces me le permettaient, la tente avec l'étoupe, afin qu'elle nous mît un peu plus à l'abri de la rigueur du climat. Je mis la tente en état de résister à une pluie de trois heures et de nous préserver des vents froids et perçants, dont nous souffrions beaucoup ; enfin, cette étoupe servait à faire des bandes, dont je m'enveloppais le soir en quittant mes habits.

Dans les derniers jours de décembre, notre charpentier, âgé d'environ quarante-sept ans, homme corpulent, d'un naturel indolent et flegmatique, se plaignit d'une douleur excessive dans le dos et de roideur dans le cou : il mourut dans la nuit.

Nous gardâmes le corps jusqu'au jour, et je priai ceux qui étaient les plus forts de l'enlever. Puis je me traînai hors de la tente pour voir si la Providence ne nous avait rien envoyé pour apaiser notre faim. Je revins avant midi, et je vis que le cadavre était encore à la même place. Je demandai pourquoi on ne l'avait pas emporté ; on me répondit qu'on n'en avait pas eu la force. J'attachai une corde au cadavre, et, avec quelque difficulté, il fut traîné hors de la tente. Mais la fatigue et le sentiment de notre détresse m'accablèrent tellement, que, près de me trouver mal, je rentrai dans la tente. J'y étais à peine, que, pour mettre le comble à mes maux, mes gens m'importunèrent pour que je leur donnasse à manger le cadavre de leur camarade, afin de soutenir leur misérable existence.

L'auteur de cette relation, après avoir raconté, avec des détails d'une naïveté trop repoussante pour être rapportés, qu'il fut obligé de présider

lui-même à la dissection et au partage du cadavre, continue ainsi son récit :

Je fixai pour chaque homme une portion égale, afin d'éviter tout sujet de dispute et d'envie ; en peu de jours j'observai un changement total dans le caractère de ces malheureux. Ce n'étaient plus des hommes paisibles et pleins d'affection les uns pour les autres. Leur regard était farouche et fixe, leur rire féroce et barbare ; au lieu d'obéir avec empressement à mes ordres, comme ils s'y montraient toujours disposés auparavant, mes prières et mes instances étaient devenues vaines et inutiles.

Le cœur navré, je ne songeais qu'avec effroi au moment où, après avoir achevé notre provision, nous en viendrions à manger les vivants : heureusement la bonté de Dieu commença à se manifester à notre égard. Il inspira aux braves gens qui habitaient près du rivage où notre radeau avait été jeté, l'idée de venir à notre recherche.

Dans la matinée du 2 janvier, je sortais à peine de la tente, lorsque j'aperçus à moitié du chemin du continent, un sloop faisant route directement vers nous. On s'imaginerait difficilement l'excès de notre joie, quand nous eûmes si soudainement la certitude d'une prompte délivrance.

Le sloop mouilla à environ trois cents pieds de distance au sud-ouest du rocher. Les brisants l'empêchèrent d'approcher davantage ; mais comme l'ancre ne mordit pas, il resta au large jusque vers midi, attendant que le flux rendît l'eau plus tranquille.

J'instruisis les étrangers de tous nos malheurs, excepté de notre manque de vivres ; je craignais que l'idée de pouvoir être forcés par le mauvais temps à rester avec nous les empêchât d'aborder. Je les suppliai instamment d'essayer sans délai de nous sauver, ou du moins de nous donner de quoi faire du feu. Ils nous

envoyèrent aussitôt un canot avec un homme qui, après des peines infinies, parvint à aborder sur le rocher.

Je l'aidai à se mettre en sûreté avec son canot ; je lui demandai s'il pouvait nous donner du feu ; il me répondit affirmativement. Étonné de me voir aussi maigre et défait, il n'eut pas d'abord la force de parler. Il m'accompagna à la tente, et resta frappé du triste spectacle qu'il avait devant les yeux. Notre maigreur, nos yeux hagards nous donnaient une figure effroyable.

Nous eûmes de la peine à faire du feu. Ayant résolu de m'embarquer avec l'étranger, et d'envoyer ensuite chercher les autres un ou deux à la fois, j'entrai avec lui dans son canot, mais la mer nous repoussa avec une telle violence contre le rocher, que nous fûmes renversés dans l'eau. Je restai très-longtemps avant de revenir à moi.

L'étranger se rembarqua sans moi, mais ce fut avec beaucoup de peine : il me dit que si le temps le permettait, il reviendrait le lendemain avec les choses nécessaires pour nous secourir.

Dieu, qui dispose de tout, avait sans doute en vue notre conservation, en nous refusant le moyen de salut qui venait de s'offrir. En effet, le vent, dans la soirée, sauta au sud-est, et souffla avec une violence extrême ; le temps fut très-sombre : les étrangers perdirent leur sloop, et ne sauvèrent leur vie qu'avec les plus grandes difficultés. Il est très-probable que, si nous eussions été avec eux, nous eussions péri, n'ayant plus la force suffisante pour nous aider à sortir du danger.

Aussitôt à terre, les étrangers dépêchèrent un exprès à Portsmouth, sur la rivière de Piscataka. Les habitants de ce lieu décidèrent de venir à notre secours aussitôt que le temps le permettrait ; mais, à notre douleur extrême, la tempête continua le lendemain. Quoique bien assurés que les habitants du continent viendraient à notre aide dès qu'ils le pourraient, notre état ne cessait pas d'être bien misérable. Cependant le feu nous fit

grand bien; car nous pûmes nous chauffer et griller notre nourriture. Nous avions placé ce feu au milieu de la tente, et nous l'avions entouré de pierres. Nous l'alimentions avec des cordages coupés par morceaux. La fumée nous incommoda beaucoup d'abord, et quelques-uns de nous s'évanouirent; mais on lui donna une issue, en pratiquant une ouverture au haut de la tente.

Mes compagnons me pressèrent beaucoup, le lendemain, de leur apporter à manger : je leur en donnai un peu plus que de coutume, mais pas autant qu'ils l'eussent voulu, car il n'en restait plus que pour un repas.

Dans la nuit, le vent s'apaisa. Le matin, pendant que nous faisions nos prières, nous entendîmes un coup de fusil; et, mettant la tête dehors, nous aperçûmes un sloop qui venait à nous. Il y avait à bord trois capitaines de mon intime connaissance et trois matelots. Ils avaient amené avec eux une grande pirogue. Deux heures après, ils nous eurent tous transportés à bord. Ils avaient été obligés de porter la plupart d'entre nous sur leur dos, depuis la tente jusqu'à la pirogue, et de nous emmener deux ou trois à la fois.

Quand nous arrivâmes à bord du sloop, nous mangeâmes chacun un morceau de pain, et nous bûmes un coup de rhum. Nous fûmes presque tous très-incommodés du mal de mer. Après avoir goûté des mets chauds et nourrissants, nous eûmes une faim si pressante et si dévorante, que, si nos dignes amis ne nous eussent pas retenus, nous nous fussions étouffés en mangeant avec excès.

Deux autres bâtiments vinrent aussi à notre aide! Mais ces secours furent superflus; et quand les nouveaux venus nous virent en sûreté à bord du sloop, ils retournèrent chez eux.

Nous arrivâmes au continent à huit heures du soir. Nous y fûmes traités avec les plus grandes attentions; les uns furent à

la charge du gouvernement, qui ne les laissa manquer de rien ; un autre et moi, qui avions assez de crédit pour fournir à notre dépense, nous allâmes dans une maison particulière. Des personnes humaines et bienfaisantes fournirent à nos compagnons pauvres tout ce qui leur était nécessaire, leur procurèrent un chirurgien pour les soigner, et des femmes pour les garder jusqu'à leur guérison.

Deux jours après notre arrivée à terre, mon novice perdit une grande partie du pied. Tous les autres sauvèrent leurs membres, mais n'en recouvrèrent pas entièrement l'usage ; cependant leur santé n'en souffrit pas. Quant à moi, je dois rendre à Dieu de particulières actions de grâces pour sa bonté signalée à mon égard, car je n'éprouvai aucune suite fâcheuse de cette horrible catastrophe.

Mon équipage se dispersa : le second et deux autres matelots sont en Angleterre au moment où je publie cette relation.

Le capitaine John Dean fut ensuite nommé consul anglais dans les ports de Flandre. Il résidait à Ostende, où il mourut en 1761.



AVENTURES D'ASTON.

CHAPITRE IX

Aventures de Philip Ashton avec des pirates anglais. — Il s'échappe et vit seize mois dans une île déserte.

Arrivés au cap Rosarway le 17 juin 1722 vers quatre heures de l'après-midi, nous étions à l'ancre depuis quatre heures environ, lorsque le canot d'un brick vint accoster notre goëlette. Quatre hommes sautent sur notre pont, armés d'épées et de pistolets, et nous somment de nous rendre. Nous n'étions que cinq hommes et un mousse : il fallait nous rendre à discrétion. Treize ou quatorze navires furent surpris de la même manière. Nous nous trouvions dans les mains de New-Low, infâme pirate, dont le bâtiment portait deux gros canons, quatre pierriers, et plus de quarante-deux hommes. Il me pressa vivement de signer les conditions d'un engagement avec lui, et de me joindre à sa bande ; je refusai obstinément.

Conduit avec cinq autres prisonniers sur le gaillard d'arrière, Low vint à nous, ses pistolets à la main, et demanda à haute voix : « Y a-t-il parmi vous des hommes mariés? » Cette question inattendue et la vue des pistolets armés nous rendirent muets de frayeur : personne ne lui répondit. Enflammé de colère, il mit le bout de son pistolet sur mon front ; « Eh bien! chien, s'écria-t-il, pourquoi ne réponds-tu pas? Je vais te faire

sauter la cervelle ! » Sa fureur et ses menaces me remplirent de terreur, cependant je répondis, aussi bien que je le pus, que je n'étais pas marié : ces paroles semblèrent le calmer un peu, et il me quitta.

Low était décidé à ne pas prendre à son bord d'hommes mariés. Sa femme était morte peu de temps avant qu'il devînt pirate. Il avait à Boston un fils encore dans l'enfance, pour lequel sa tendresse était grande ; lorsqu'on lui en parlait, il lui arrivait de s'asseoir et de pleurer à chaudes larmes.

Les pirates essayèrent de me tenter par l'appât du butin, en même temps ils m'accablaient d'importunités pour me faire boire avec eux ; je persistai à résister à leurs propositions. Low, transporté de fureur, menaça de me brûler la cervelle ; et, malgré nous, mon nom et celui de mes compagnons furent inscrits sur le registre.

Le 19 juin, les pirates changèrent de navire et montèrent une goëlette toute neuve, construite à Marblehead [1], dont ils s'étaient emparés ; ils mirent à bord du brick tous les prisonniers qu'ils avaient le dessein de renvoyer chez eux, et firent partir ce bâtiment pour Boston. Je crus l'occasion favorable venue de tenter un nouvel effort pour obtenir ma liberté ; mais j'eus beau me jeter aux genoux de Low, il fut sourd à mes prières ; le brick partit avec tous les prisonniers, à l'exception de sept d'entre eux et moi.

Peu de temps auparavant, j'avais été sur le point de m'échapper. Low ordonna à quelques hommes de descendre dans un canot pour aller chercher un chien qui lui appartenait : deux jeunes gens de Marblehead, prisonniers comme moi, sautèrent dans le canot. Je voulus les suivre ; mais le quartier-maître me prit par l'épaule et me tira en arrière. Les jeunes gens ne

[1] Petite ville de l'État de Massachusetts (États-Unis) dont la grande et belle ville de Boston est la capitale.

revinrent pas ; il supposa que je connaissais leur projet ; furieux, il dirigea sur moi son pistolet qui rata trois fois ; il tira son sabre et courut sur moi ; je sautai à fond de cale.

A la hauteur de Saint-Michel, les pirates prirent une grande flûte portugaise, chargée de blé, qui sortait de cette rade. Comme ce bâtiment était bon voilier et qu'il était armé de quatorze canons, ils y transportèrent leur équipage. La flûte ayant besoin d'être carénée, on gagna trois îlots appelés les Triangles, situés à quarante lieues à l'est de Surinam [1].

Low fit monter tant de monde sur les haubans et sur les vergues de la flûte, pour la faire pencher et faciliter le carénage, que les sabords s'enfoncèrent sous l'eau ; et, la mer entrant avec force par ces ouvertures, le bâtiment fut submergé. Low et le chirurgien étaient alors dans la chambre d'où ils sortirent par une fenêtre. Le navire coula à fond, par dix brasses de profondeur.

Comme je nageais assez mal, je courus de grands risques. J'avais été envoyé sur la vergue du grand perroquet. Un bateau, qui était occupé à recueillir les naufragés, refusa de me prendre. Je réussis à gagner la bouée qui était grande, et je m'y fixai ; le bateau s'approcha encore de moi ; et l'on me prit à bord. Deux hommes seulement furent noyés.

Les pirates ayant perdu leur principal bâtiment et la plus grande partie de leurs provisions, furent réduits à la plus cruelle extrémité, surtout par le manque d'eau. Il n'y avait pas moyen de s'en procurer aux Triangles, et les calmes et les courants les empêchaient de gagner l'île de Tabago [2]. Il fallut faire route

[1] Colonie hollandaise située dans la Guyane, à l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du sud. La ville de Paramoribo en est la capitale.

[2] Tabago, la Grenade, la Barbade, Sainte-Croix, Saint-Thomas, font partie du nombreux groupe des *Antilles*. Les trois premières appartiennent aux Anglais ; les deux autres aux Danois.

pour la Grenade, où l'on arriva après avoir été réduit pendant seize jours à une très-petite ration.

La Grenade était un établissement français. Low, pour éviter de faire naître des soupçons sur le métier qu'il faisait, ne garda sur le pont que le nombre d'hommes suffisant pour la manœuvre, et envoya le reste à fond de cale. Il dit qu'il était de la Barbade et qu'il venait renouveler sa provision d'eau.

On ne le soupçonna point d'être un pirate; mais on le prit pour un contrebandier, et l'on pensa à s'emparer de son bâtiment. En conséquence, on envoya, le lendemain, un sloop de soixante-dix tonneaux, armé de quatre canons et de trente hommes. Low n'eut de soupçons qu'à la vue de la manœuvre du sloop et du nombre d'hommes qui étaient à son bord. Quatre-vingt-dix hommes montèrent sur le pont par son ordre; et, comme il avait de son côté huit canons en bon état, il n'eut pas de peine à s'emparer du bâtiment.

Avec ces deux vaisseaux, les pirates croisèrent le long des Antilles, firent sept à huit captures, et arrivèrent à l'île Sainte-Croix, où ils prirent encore deux navires. Pendant que nous étions mouillés devant cette île, Low eut besoin d'un coffre de médicaments, et envoya quatre Français dans un des bâtiments qu'il avait pris, pour en aller chercher à Saint-Thomas, leur promettant, à leur retour, de leur rendre leur liberté et tous leurs navires; il leur déclara en même temps que, s'ils le trompaient, il tuerait le reste de leurs compagnons, et brûlerait les bâtiments. Les Français revinrent avec le coffre en moins de vingt-quatre heures, et Low tint fidèlement sa parole.

Les pirates se dirigèrent vers les possessions espagnoles (aujourd'hui la Colombie); à moitié chemin, ils aperçurent entre Carthagène et Porto-Bello, deux gros navires auxquels ils donnèrent la chasse. Quelle fut leur surprise, en approchant, de reconnaître, à sa ligne de batterie, *la Syrène*, vaisseau de guerre

anglais, qui escortait un bâtiment venant de la côte de Guinée ! Les pirates virèrent de bord, et se mirent à fuir le plus vite qu'ils purent. Ce fut alors le vaisseau de ligne qui nous donna la chasse ; il nous gagnait sensiblement, et je tremblais qu'il ne nous atteignît, car je devais être pendu pour m'être trouvé en si mauvaise compagnie.

Les deux corsaires se séparèrent. Farrington Spriggs, qui commandait la goëlette sur laquelle je me trouvais, fit voile pour le continent. *La Syrène*, observant que le sloop commandé par Low était le plus grand des deux bâtiments, fit force de voiles, et finit par gagner tellement sur lui, que ses boulets le dépassaient. Heureusement pour Low, un de ses matelots lui indiqua un bas-fond, sur lequel il pouvait passer ; le vaisseau y toucha, ce qui sauva pour cette fois les pirates du supplice de la corde.

Spriggs et un de ses affidés saisirent leurs pistolets et se jurèrent mutuellement, en scellant leur serment par une ration de rhum, que, s'ils ne voyaient pas la possibilité de se sauver, ils se brûleraient la cervelle l'un à l'autre. Heureusement pour eux, que, rasant de près la côte, ils échappèrent au danger.

Nous abordâmes à une petite île située à environ sept lieues sous le vent de l'île de Roatan, dans la baie de Honduras. On nettoya le fond de la goëlette. Nous étions vingt-deux hommes à bord : huit d'entre nous tramèrent un complot pour s'emparer de nos maîtres et nous échapper. Spriggs avait formé le projet d'aller à la Nouvelle-Angleterre prendre des vivres et recruter son équipage ; une fois arrivés près des côtes, nous devions, lorsque les autres, après avoir bu avec excès, seraient livrés au sommeil, les enfermer sous l'écoutille, et nous remettre entre les mains du gouverneur.

Quoique notre projet fût conduit avec tout le secret possible, Spriggs en eut connaissance. Il rencontra Low dans la traversée, et lui fit une dénonciation contre nous. Heureusement celui-ci

n'y eut aucun égard. Spriggs, la rage dans le cœur, revint à bord de la goëlette, s'écriant que quatre d'entre nous allaient être fusillés; et, s'adressant à moi : « Chien d'Ahston, me dit-il, tu mérites d'être pendu à la grande vergue ! » Je lui répondis que je n'avais l'intention de faire du mal à qui que ce fût à bord, mais que je serais bien content s'il voulait me laiser aller tranquillement. Il finit par se calmer et j'en fus quitte pour des invectives.

Low, avec quelques-uns des principaux de son équipage, aborda à une petite île qu'il appelait la *Caye de Port-Royal*[1]. Ils y élevèrent des huttes, et passèrent le temps à boire et à se divertir, tandis que l'on radoubait les bâtiments dont ils s'étaient emparés.

Le 9 mars 1623, le tonnelier, accompagné de six hommes, se mit dans la chaloupe pour aller à terre faire de l'eau. Je lui demandai d'être de la partie. Il hésita d'abord, mais sur mes instances, il finit par me prendre avec lui. J'avais pour tout vêtement une veste, un pantalon et un bonnet; je n'avais ni chemise, ni bas, ni souliers.

Quand nous abordâmes, j'aidai activement à tirer les barriques hors de la chaloupe, et à les rouler jusqu'à l'aiguade; puis, je me promenai le long de la plage, où je ramassai des cailloux et des coquilles. Parvenu à la distance d'une portée de fusil du détachement, je me rapprochai de la lisière des bois. Le tonnelier m'ayant demandé où j'allais, je lui criai que j'allais chercher les fruits de plusieurs cocotiers qui étaient devant moi : et, dès que je me trouvai hors de vue, je me mis à courir aussi vite que le permirent l'épaisseur des broussailles et la nudité de mes pieds. Quoique j'eusse pénétré assez avant dans les bois, j'étais encore

[1] On appelle *Cayes* une multitude de petites îles qui parsèment cette baie ; îles basses et inhabitées et présentant des coupures plus ou moins accessibles aux pirogues ou aux navires.

si près des pirates, que j'entendais leurs voix par intervalles; je me tins tranquille dans un hallier où je savais bien qu'ils ne me découvriraient pas.

Après qu'ils eurent rempli leurs barriques, le tonnelier m'appela. Impatienté de m'appeler en vain, il dit à un de ses compagnons : « Le chien s'est égaré dans les bois, et il ne peut retrouver son chemin. » Bien persuadé qu'il ne me trouverait pas au milieu des arbres et des broussailles, il s'écria, pour marquer qu'il s'intéressait à moi : « Si tu ne viens pas à l'instant, je vais partir et te laisser là. » Rien ne put m'engager à sortir de ma retraite; et les pirates, voyant qu'il serait inutile de m'attendre plus longtemps, partirent sans moi.

J'étais sur une île déserte, privé de tout secours, et tout à fait hors de la route ordinaire des navigateurs; néanmoins, le désert me paraissait hospitalier, et la solitude délicieuse.

Quand je supposai qu'ils étaient tous partis, je sortis du bois, j'allai à un petit ruisseau éloigné d'environ un mille de l'aiguade, et je m'assis pour observer le mouvement des pirates. A ma grande joie, leurs navires partirent cinq jours après, et je vis la goëlette prendre une route différente de la leur.

Je réfléchis alors à ma position. L'île où j'étais me semblait une affreuse solitude; mes vêtements étaient insuffisants; il m'était impossible d'y suppléer, et j'ignorais comment je soutiendrais mon existence. Mais il avait plu à Dieu de m'accorder l'accomplissement de mes vœux, en me délivrant des pirates; toute peine devait me paraître légère.

Pour savoir comment je pourrais vivre à l'avenir, je me mis à parcourir l'île. Elle a dix à onze milles de long, et doit être située vers le 10° 30' de latitude septentrionale. Je vis bientôt que mes seuls compagnons seraient les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel; car il n'y avait dans toute l'île aucun indice d'habitation. Elle est bien arrosée et remplie de hautes collines

et de vallées profondes. On y trouve des figuiers, des cocotiers et des vignes; j'y rencontrai une espèce de fruit plus gros qu'une orange, de forme ovale, brun en dehors, et rougeâtre en dedans; quoiqu'il y en eût un grand nombre à terre, au-dessous de l'arbre qui les portait, je ne me hasardai à en manger que quand j'eus vu les cochons sauvages en manger sans inconvénient ; c'était un fruit délicieux.

Il y a dans cette île abondance de toutes sortes de choses, mais je ne pouvais faire usage que des fruits ; je n'avais ni couteau, ni instrument de fer pour découper une tortue ou pour la retourner, ni armes pour tuer des animaux, ni feu pour faire cuire ceux que j'aurais pu prendre.

Je pensai à creuser des fosses et à les couvrir de branchages pour y attraper des cochons ou des chevreuils ; mais je n'avais ni pelle, ni outils, et mes mains ne suffisaient pas pour creuser un trou assez profond. Je fus obligé de me contenter de fruits.

Quelque temps après, creusant avec un bâton dans le sable pour y chercher des œufs de tortue, j'en découvris près de cent cinquante qui étaient encore en très-bon état : j'en mangeai quelques-uns ; je mis les autres sur des feuilles de latanier ; ils restèrent exposés au soleil, ce qui les rendit un peu plus savoureux : ce n'était pas un mets bien délicat, mais il satisfaisait pleinement un malheureux qui n'avait pour se nourrir que ce qui tombait des arbres.

Je restai confiné neuf mois dans cette île sans voir aucune créature humaine.

Mon habitude journalière était de courir d'une partie de l'île à l'autre ; mais je résidais plus spécialement près du rivage. J'y construisis une hutte, pour me mettre à couvert de la chaleur du soleil dans le jour, et des rosées abondantes pendant la nuit. Je pris, parmi les branches tombées des arbres, les meilleures que je pus trouver, et je les fixai, par des fibres de feuilles de

latanier, à une autre branche qui pendait; je couvris le tout avec de très-grandes feuilles. J'avais construit plusieurs de ces huttes près du rivage, l'ouverture faisant face à la mer, afin de mieux voir s'il me venait quelque navire libérateur, et de jouir de la brise du large.

Mais les insectes devinrent si incommodes, que je pensai à gagner une des Cayes voisines pour jouir du repos. J'étais un pauvre nageur, et je n'avais ni pirogue ni moyens d'en construire une : je pris un morceau de bambou, arbre qui est creux comme un roseau, et léger comme du liége, et, après de fréquents essais, je me hasardai, en le tenant sous mes bras, en travers de ma poitrine, d'aller à une petite Caye éloignée d'une portée de canon; j'y arrivai heureusement.

Mon nouvel asile n'avait que trois à quatre cents pieds de circuit; il était plat, dénué de bois et de broussailles, exposé aux vents de tous les côtés; mais on n'y trouvait pas d'insectes incommodes. Je me trouvai comme dans un monde nouveau. Je m'y retirais toutes les fois que la chaleur du jour rendait les insectes le plus à charge; mais j'allais souvent à Roatan pour m'y procurer de la nourriture et pour passer la nuit.

Quand je nageais d'une île à l'autre, je mettais mon habit et mon pantalon autour de ma tête; si j'avais pu emporter également du bois et des feuilles pour construire une hutte, j'aurais passé une plus grande partie de mon temps sur la petite île.

Ces excursions n'étaient pas sans danger : je me souviens qu'une fois, en venant de Roatan, mon bambou s'échappa de dessous moi, et la marée ou le courant me poussa avec tant de force, que j'eus beaucoup de peine à atteindre le rivage.

Une autre fois, un requin de l'espèce de ceux que l'on appelle *marteaux*, et qui, de même que les alligators (espèce de crocodile), sont très-communs dans ces mers, me heurta à la cuisse, précisément à l'instant où mon pied touchait au fond. Je suppose

qu'il échoua à cause du peu de profondeur de l'eau, de sorte qu'il ne put pas se retourner pour me saisir : je ressentis le choc plusieurs heures après avoir abordé. Mais une pratique réitérée m'ayant rendu bientôt un nageur habile, je m'amusais à passer d'une île à l'autre sans le secours du bambou.

Je souffrais beaucoup d'avoir les pieds nus ; ils étaient si cruellement déchirés dans la forêt où le sol était couvert de cailloux et d'éclats de bois, ou sur le rivage, quand je marchais sur des coquilles aiguës, que j'avais à peine la force de les mouvoir. Malgré mes précautions, souvent un nouvel accident rouvrait une plaie ancienne, et je tombais à la renverse comme si j'eusse reçu un coup de fusil. Aussi je ne marchais que pour subvenir à mon existence, et quelquefois je restais des journées entières le dos appuyé contre un arbre et le visage tourné vers la mer.

Un jour, accablé de douleur, j'étais comme évanoui ; un cochon sauvage courut sur moi ; hors d'état de lui résister, je saisis une branche d'arbre, et je m'y suspendis à moitié : le cochon enleva avec ses défenses une partie de mon pantalon.

Ma faiblesse augmentait de plus en plus ; je tombais souvent à terre sans connaissance ; lorsque je m'étendais pour dormir, je m'imaginais que je ne me relèverais ni ne m'éveillerais plus. Je perdis le compte des jours de la semaine ; je ne pus pas distinguer le dimanche ; bientôt j'ignorai les mois.

Je ne parvenais qu'avec les plus grands efforts à me procurer, par intervalles, des figues et des raisins. Mes tentatives pour faire du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, jusqu'à tomber de fatigue, ne réussirent pas ; et bientôt la saison des pluies, accompagnée de vents glacés, me fit extrêmement souffrir.

Vers le mois de novembre 1723, je vis s'approcher une petite pirogue, montée par un homme. Cette vue n'excita pas chez moi

une grande émotion : je restai assis sur la plage, pensant que je ne pouvais pas attendre un ami, sachant bien que je n'avais pas d'ennemis à craindre, et que j'étais incapable de résister. Cet homme manifestait de la surprise ; il m'appela, je lui répondis qu'il pouvait en toute sûreté descendre à terre, car j'étais seul et presque mourant Quand il fut tout près de moi, mon accoutrement et mon air lui parurent singuliers. Il me considéra avec attention et exprima le plaisir qu'il avait à me voir.

Cet étranger, natif de la Nouvelle-Angleterre, était assez avancé en âge, et avait un air grave et vénérable. Je n'ai jamais connu son nom, et je ne m'en informai pas durant le peu de jours que nous passâmes ensemble. Il m'apprit seulement qu'il avait demeuré vingt-deux ans avec les Espagnols, qui actuellement menaçaient de le brûler, je ne sais trop pour quel crime : c'est ce qui lui avait fait prendre le parti de fuir à Roatan, comme dans un lieu d'asile. Il avait le projet de passer le reste de ses jours dans cette île, où il pourrait se nourrir de la chasse.

J'éprouvai toutes sortes de bons traitements de la part de cet étranger ; il était toujours prêt à m'obliger dans tout ce qu'il pouvait. Il partagea avec moi du lard qu'il avait apporté.

Le troisième jour, il me dit qu'il allait faire, avec sa pirogue, une excursion dans les îles voisines pour y tuer des cochons sauvages et des daims, et m'engagea à l'accompagner. Quoique sa société et le feu, dont je ressentais les effets salutaires, eussent un peu relevé mon courage, ma faiblesse et le mauvais état de mes pieds m'empêchèrent d'accepter sa proposition, et il partit seul, en me disant qu'il reviendrait dans quelques heures. L'air était serein, et il n'y avait aucune apparence de danger, durant une excursion aussi courte. Mais, une ou deux heures après son départ, il s'éleva une violente rafale accompagnée de pluie ; et le malheureux périt probablement dans cet orage, car je n'entendis plus parler de lui.

Après avoir joui pendant trois jours de la société d'un compagnon, j'étais réduit de nouveau à la solitude. Mais j'avais environ cinq livres de lard, un couteau, de la poudre, du tabac, des tenailles et une pierre à fusil. J'avais le moyen de faire du feu, chose si nécessaire dans la saison des pluies où nous étions alors. Je pouvais dépecer une tortue et préparer un mets délicat. Je commençai à recouvrer des forces, quoique mes pieds restassent toujours malades. J'avais en outre l'avantage de pouvoir me procurer, de temps en temps, un plat d'écrevisses qui, rôties, étaient pour moi un excellent manger.

Deux ou trois mois après avoir perdu mon compagnon, je trouvai une petite pirogue en me promenant le long du rivage. La vue de cette embarcation renouvela mes regrets. En examinant la pirogue avec plus d'attention, je me convainquis que ce n'était point celle de mon infortuné compagnon.

Maître de ce petit vaisseau, je m'imaginai être amiral des mers voisines, ainsi que seul propriétaire et commandant en chef de leurs îles. Je pouvais le faire servir à me transporter à la ronde d'une manière plus commode qu'en nageant.

Je projetai une excursion à quelques-unes des îles plus grandes et plus éloignées, soit pour connaître leurs productions et leurs habitants, soit pour mon amusement. Je mis dans mon bateau une petite provision de figues, de raisins et de tortues, ainsi que mes outils pour faire du feu, et je me dirigeai sur l'île de Bonaco, qui est longue de quatre à cinq lieues, et distante de cinq ou six de Roatan.

Ayant, dans le cours de ce voyage, aperçu un sloop à l'extrémité orientale de l'île, je me hâtai de gagner la pointe opposée; je voulais traverser l'île par terre; je désirais connaître quels gens montaient le sloop. Dans la position la plus fâcheuse où je m'étais trouvé, je n'avais jamais pu supporter l'idée de retourner

à bord d'un navire de pirates ; j'aurais préféré mille fois vivre et mourir dans ma position actuelle. Je halai la pirogue à terre, et, après l'avoir attachée aussi solidement qu'il me fut possible, je commençai mon voyage. Mes pieds étaient en si piteux état, que je mis deux jours et près de deux nuits à faire le trajet. J'étais obligé quelquefois de me traîner pendant un demi-mille sur les pieds et sur les mains.

Quand je fus parvenu environ à deux milles de l'endroit où je supposais le sloop mouillé, je me dirigeai vers le bord de la mer, et je m'approchai pas à pas. Arrivé sur le rivage, je ne vis plus de sloop, ce qui me fit juger qu'il avait mis à la voile pendant que je faisais ma route.

Extrêmement fatigué de mon voyage, je m'assis contre le tronc d'un arbre, le visage tourné vers la mer, et je m'endormis profondément. Je fus réveillé par le bruit d'un coup de fusil. Je me levai en sursaut, et j'aperçus neuf grandes pirogues remplies d'hommes qui tiraient sur moi. Je m'enfuis au milieu des broussailles, aussi vite que le permettaient les plaies de mes pieds, et j'entendis ces hommes crier après moi en espagnol : « Anglais ! Anglais ! nous ne te ferons pas de mal ! » Le trouble où je me trouvais ne me laissa pas le maître de me rendre à leurs paroles de paix. Je m'enfonçai dans les bois et les Espagnols continuèrent à faire feu sur moi. Ils tirèrent au moins cent cinquante coups de fusil, et plusieurs balles coupèrent des petites branches à mes côtés. Ayant gagné un endroit touffu où j'étais hors de leur portée, je m'y tins caché pendant plusieurs heures. Lorsque je sortis de ma cachette, je vis le sloop voguant sous pavillon anglais, et traînant les pirogues à la remorque ; et je supposai que c'était un bâtiment anglais dont les Espagnols s'étaient emparés dans la baie de Honduras.

Le lendemain, j'aperçus six à sept balles enfoncées dans le tronc de l'arbre à moins d'un pied au-dessus de l'endroit où était

appuyée ma tête ! La bonté miraculeuse de Dieu m'avait seule préservé de leur atteinte.

Je regagnai ensuite l'extrémité occidentale de l'île. Comme cette île n'est pas aussi bien pourvue que celle de Roatan, j'eus de la difficulté à me procurer ma subsistance ; les insectes y étaient aussi bien plus nombreux et bien plus incommodes qu'à mon ancienne habitation. J'arrivai, épuisé de fatigue et de besoin, à ma pirogue, et je partis pour Roatan, qui était pour moi un séjour magnifique en comparaison de Bonaco ; j'y parvins heureusement dans la nuit.

J'y vécus seul environ sept mois, si cela peut s'appeler vivre ; je passai mon temps, comme par le passé, à chercher ma nourriture et à voyager d'une île à une autre.

Vers le mois de juin 1724, tandis que j'étais sur l'îlot où j'allais fréquemment pour être à couvert des insectes, je vis deux pirogues qui se dirigeaient vers le port de Roatan. En approchant, les hommes qui montaient les pirogues aperçurent de la fumée ; ne sachant pas ce que cela signifiait, ils hésitèrent à avancer davantage : de mon côté, mon aventure à Bonaco ne m'était pas sortie de la mémoire ; peu curieux de courir le risque d'une autre fusillade, je retournai à mon canot, mouillé derrière l'îlot, à peu près à trois cents pieds de distance, et je regagnai Roatan, où j'avais des asiles qui me mettaient à couvert de mes ennemis, et assez de provisions pour régaler un petit nombre d'amis.

Les hommes des pirogues me virent traverser le canal, qui n'a qu'une portée de canon de largeur. Comme ils semblaient avoir autant de frayeur des pirates que j'en avais des Espagnols, ils s'approchèrent du rivage avec beaucoup de précautions. Je vins alors sur la plage, résolu toutefois à savoir qui ils étaient, avant de m'exposer au danger d'être fusillé. Leurs craintes, égales aux miennes, leur firent cesser le mouvement de leurs avirons, et ils me demandèrent, en anglais, qui j'étais, et d'où je venais. Je

leur répondis que j'étais un Anglais échappé d'un bâtiment de pirates. Ils voulurent savoir combien j'avais de compagnons dans l'île, et furent bien surpris d'apprendre que j'étais seul. Leur ayant ensuite, conformément à mon premier projet, adressé les mêmes questions, ils répondirent qu'ils venaient de la baie de Honduras. Un homme mit pied à terre, j'allai à sa rencontre. Il recula de surprise à la vue d'un malheureux couvert de haillons. Cependant il se remit bientôt et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Il me mena à ses camarades, que ma vue frappa de surprise ; mais ils me reçurent avec joie, et me traitèrent avec une tendresse de frères.

Mon histoire leur causa le plus grand étonnement. Ils ne concevaient pas que je fusse encore en vie, et témoignèrent une grande satisfaction de ce qu'ils pouvaient me secourir. Ils me donnèrent une cuillerée de rhum pour ranimer mes esprits défaillants ; mais, déshabitué depuis longtemps de l'usage des liqueurs spiritueuses, le peu que j'en avalai me jeta dans une agitation violente, et me causa une espèce de stupeur. Heureusement je ne tardai pas à revenir à moi.

Mes nouveaux compagnons, au nombre de dix-huit, avaient pour chefs John Ford et John Hope, qu'ils appelaient le père Hope. Ils habitaient la côte de Honduras. Ils étaient venus à Roatan, parce qu'ils avaient eu avis que les Espagnols devaient venir les attaquer par mer, tandis que les Indiens, en effectuant une descente par terre, devaient leur couper la retraite. Ils apportaient dans leurs pirogues, deux barils de farine et d'autres provisions, des armes à feu, des chiens pour chasser, et des filets pour prendre des tortues : une femme indienne les accompagnait pour préparer leurs aliments. Leur principale résidence était un îlot d'à peu près un quart de mille de tour, auquel ils donnaient le nom de *Château du Bien-Être ;* plat et dénué d'arbres et de broussailles, la libre circulation de l'air en chas-

sait les moustiques et les autres insectes nuisibles. Quand nous y arrivâmes, ils allèrent chercher dans les îles voisines le bois, l'eau, et tout ce qui leur était nécessaire pour construire deux cabanes.

J'avais la perspective de mener dorénavant une vie plus agréable que pendant les seize mois qui venaient de s'écouler; j'avais de la société, et mes nouveaux compagnons avaient à leur manière beaucoup d'égards pour moi : ils me vêtirent, me donnèrent un long manteau pour me mettre à couvert de la rosée des nuits, en attendant que les cabanes fussent élevées; enfin, il y avait abondance de vivres. Mais, après tout, leur conduite était peu exemplaire, et leur conversation ordinaire ne différait guère de celle des pirates. Rien ne dénotait pourtant qu'ils eussent des projets coupables et qu'il y eût crime à se joindre à eux et à être trouvé dans leur compagnie.

Avec le temps et l'aide de mes compatriotes, je pris assez de force pour pouvoir quelquefois les suivre à la chasse. Les cochons sauvages, les bêtes fauves et les tortues abondaient dans les îles qui nous avoisinaient : nous y allions à la recherche du gibier, que nous apportions dans notre retraite; nous en boucanions une partie, afin de nous en servir au besoin.

Six à sept mois s'écoulèrent : un jour je me mis avec trois d'entre eux dans une pirogue à quatre avirons, pour aller chasser et prendre des tortues à Bonaco. Nous revenions avec notre pirogue chargée de lard et de tortues, le soir, par un beau clair de lune, lorsque, arrivés à l'entrée du port, nous apercevons un grand feu, et nous entendons un bruit beaucoup plus fort qu'un coup de fusil, partir d'une grande pirogue arrêtée près du *Chateau du Bien-Être*. Une minute après retentit une décharge d'une vingtaine de mousquets qui partaient de terre, et de la mer d'autres répondent à leur feu; ne pouvant rejoindre notre monde, nous essayons de fuir. Nous abattons notre petit mât et

notre voile, afin que leur vue ne puisse nous trahir, et nous sortons du port en faisant route vers une petite île éloignée d'un mille et demi. L'ennemi nous aperçoit et nous poursuit dans une pirogue à dix avirons. Un boulet passe par-dessus nos têtes; nous mettons enfin pied à terre.

Ils s'écrient alors qu'ils sont des pirates, et non des Espagnols, et qu'ils ne nous feront pas de mal. Rien pourtant ne pouvait contribuer plus puissamment à m'ôter l'envie de tomber dans leurs mains ; un pirate me causait une frayeur extrême, et ma première aversion pour eux était augmentée par la crainte d'être sacrifié au ressentiment qu'ils avaient conçu de ma fuite. Nous gagnons le bois au plus vite. Les pirates emmènent notre pirogue, décidés, puisque nous ne voulions pas aller avec eux, à nous priver de tous les moyens de subsistance dans l'îlot où nous étions. J'avais connu le besoin et la solitude; je ne conçus donc pas beaucoup d'inquiétude, puisque j'avais des compagnons, que nous possédions des armes pour nous procurer des provisions, et du feu pour les préparer.

Nos assaillants étaient des hommes de la troupe de Spriggs, mon ancien commandant, qui s'était soustrait à l'obéissance de Low et s'était mis à la tête d'un parti de pirates. Il avait un bon bâtiment de vingt canons et un sloop de douze, tous deux mouillés alors dans le port de Roatan. Ils étaient descendus pour faire de l'eau et pour se radouber, à l'endroit où je m'étais d'abord échappé ; ayant ensuite découvert mes compagnons sur l'îlot qui leur servait de retraite, il envoya une pirogue avec du monde pour les prendre. Tous furent emmenés à Roatan, avec un enfant et la femme indienne. A peine débarqués, les pirates tuèrent un de nos gens, jetèrent son corps dans une pirogue où il y avait du goudron, y mirent le feu, et tout fut consumé; ils menèrent ensuite nos gens à bord de leurs bâtiments, où ils les traitèrent de la manière la plus barbare. Un homme dit aux pirates que John

Hope avait beaucoup d'effets cachés dans les bois ; ils se mirent à battre sans pitié ce vieillard, pour lui faire découvrir son trésor, et ils l'emportèrent.

Les pirates, après avoir gardé tous ces hommes avec eux pendant cinq ou six jours, leur donnèrent une barque de cinq tonneaux pour les transporter à la baie de Honduras ; le bâtiment ne contenait aucune espèce de provisions pour le voyage, et avant de relâcher ces malheureux, ils les contraignirent à jurer de ne pas s'approcher de l'île où je m'étais réfugié avec ma petite troupe.

Tant que les bâtiments furent mouillés dans le port, nous eûmes sans cesse l'œil au guet ; nous n'osions pas allumer de feu pour préparer nos aliments de crainte que la fumée ne nous trahît ; et il nous fallut vivre de viande crue pendant cinq jours.

Aussitôt que ces gens eurent mis à la voile, Hope, ne se croyant pas lié par le serment qu'on lui avait extorqué, vint nous avertir de ce qui s'était passé. Hope et tout son monde, à l'exception d'un nommé John Symonds, se décidèrent à retourner à la baie de Honduras. Symonds, qui avait avec lui un nègre, désirait rester quelque temps encore dans l'île, afin de trafiquer avec les navires de la Jamaïque. Je pensai qu'étant à la baie de Honduras, j'aurais plus de chances de retourner à la Nouvelle-Angleterre, et je priai Hope de me prendre avec lui. Ce brave homme aurait bien voulu se rendre à ma demande, mais sa barque n'était pas assez grande pour transporter tant d'hommes à soixante-dix lieues.

Symonds avait un canot, des armes à feu et deux chiens.

Lorsque la saison de l'arrivée des bâtiments de la Jamaïque approcha, Symonds proposa d'aller à d'autres îles pour s'y procurer de l'écaille de tortue, qu'il échangerait contre des vêtements et des souliers. Cette tentative nous réussit ; nous

gâgnâmes ensuite Bonaco, qui est situé plus près du continent, et offre plus de chances favorables de faire le trajet.

Nous étions depuis deux jours à Bonaco, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui continua pendant trois jours; nous aperçûmes alors plusieurs bâtiments qui se dirigeaient vers le port; le plus grand mouilla à une distance considérable, mais un brick passa par-dessus les bancs situés vis-à-vis de l'aiguade, et envoya son canot à terre avec des barriques. C'étaient des Anglais; ils cessèrent de ramer quand ils m'aperçurent, et après avoir répondu à leurs questions sur ce qui me concernait, je leur en adressai de semblables, en ajoutant qu'ils pouvaient en toute sûreté venir à terre.

J'appris que les bâtiments que je voyais faisaient partie d'une flotte qui allait à la Jamaïque, sous le convoi du vaisseau de guerre *le Diamant*. Plusieurs navires s'étaient dispersés pendant la tempête.

Le brick était commandé par le capitaine Dove, que je connaissais, et qui demeurait à trois milles de distance de la maison de mon père. Il me prit aussi à sa solde, pour remplacer un homme qu'il avait perdu. Le lendemain, *le Diamant* envoya sa chaloupe à terre, avec des barriques, pour faire de l'eau : je pris congé de Symonds, qui versa des larmes à notre séparation, et je passai à bord du brick.

Grâce à la Providence, nous traversâmes sans accident le golfe de Floride et nous arrivâmes le 1er mai dans le port de Salun. Il y avait deux ans, dix mois et quinze jours que j'avais été pris par les pirates, deux ans et deux mois que je m'étais enfui dans l'île de Roatan.

CHAPITRE X

Naufrage du navire russe *le Saint-Pierre* sur l'île de Béring, en 1741. — Aventures de Béring et de ses compagnons. — Mort de ce célèbre navigateur.

Béring, Danois d'origine, mais attaché à la marine russe depuis 1707, venait de terminer, en 1740, par les ordres de l'impératrice Catherine, son premier voyage au Kamtschatka. Secondé de ses deux lieutenants, l'Allemand Spangenberg et le Russe Tschirikof, il avait découvert plusieurs îles, peu éloignées des côtes orientales de l'Asie. Vers les 50 et 60 degrés, il avait observé plusieurs indices divers du voisinage des terres, tels que le clapotement des vagues, des débris d'arbres flottants, des troupes d'oiseaux, etc.

Fortement préoccupés de ces indices, Béring et ses lieutenants proposèrent la seconde expédition de Kamtschatka. Ces navigateurs intrépides s'offrirent en même temps pour tenter les nouvelles découvertes qui restaient à faire entre l'Asie et le nord de l'Amérique. La Russie jouissait alors d'une paix profonde. Les offres de Béring, qui avait déjà fait ses preuves comme marin habile et courageux, furent agréées; il fut nommé chef de la nouvelle entreprise et élevé au grade de capitaine-commandant; ses deux lieutenants furent aussi nommés capitaines pour servir

sous lui. Spangenberg fut chargé d'une expédition particulière pour le Japon, qu'il termina en 1742.

Béring fit construire à Okhostk [1] des vaisseaux d'un port considérable et solides de bois, pour être en état de résister aux tempêtes et aux glaces. L'un fut nommé *le Saint-Pierre* et l'autre *le Saint-Paul.*

Au printemps de l'année 1740, MM. Delisle de la Croyère, astronome, et Steller, naturaliste, se rendirent à Okhostk pour se joindre à l'expédition, et les équipages se trouvèrent complets au milieu de l'été de la même année. Le départ eut lieu le 4 septembre suivant. Béring, commandant en chef, montait le paquebot *le Saint-Pierre*, et le capitaine Tschirikof *le Saint-Paul ;* deux autres bâtiments portaient les provisions. Les deux savants avaient aussi un bâtiment à part pour eux et leur bagage.

On passa l'hiver à Avatcha.

Quelques jours avant le départ, Béring assembla le conseil pour convenir de la route que l'on tiendrait. La Croyère y fut invité. Le résultat fut : « Qu'on porterait d'abord le cap au S. S. E., vers la terre vue par Jean de Gama, et, au cas où l'on ne la trouverait point, jusqu'à la hauteur de 46°, qu'on virerait de bord, en courant E. et N. E., au moins jusqu'au 66° de latitude. » Steller monta sur *le Saint-Pierre*, et la Croyère sur *le Saint-Paul.*

Les deux capitaines mirent à la voile le 4 juin 1741. Le 12 du même mois, on parvint au 46° de latitude, sans avoir rencontré ni terre ni île. Les deux équipages furent alors pleinement convaincus que la terre de Gama n'existait point dans ces parages.

[1] Petite ville avec un port sur le golfe de Kamtschatka, chef-lieu du district de ce nom. C'est le passage ordinaire des vaisseaux qui vont au Kamtschatka, et l'entrepôt des négociants en fourrures, ce qui lui donne un aspect animé au milieu des vastes solitudes dont elle est entourée. Elle est située à plus de 1,500 lieues de la capitale de l'empire, Saint-Pétersbourg.

On vira de bord, et l'on courut au nord jusqu'au 50° de latitude, toujours sans aucune découverte. Alors il fut résolu de gouverner à l'E. pour parvenir au continent d'Amérique. Le 20, Béring et Tschirikof furent séparés par une violente tempête, qui fut suivie de brouillards.

Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au 18 juillet. A cette date, Béring, qui, en attendant *le Saint-Paul*, avait toujours fait gouverner plus au nord, aperçut le continent de l'Amérique.

L'aspect du pays et de ses hautes montagnes couvertes de neige était effrayant. Les Russes manœuvrèrent pour s'en approcher davantage; mais le vent, faible et variable, ne permit d'atteindre la côte que le 20 juillet : le vaisseau mouilla près d'une assez grande île, à peu de distance du continent.

L'ancre jetée, le capitaine-commandant envoya le maître Chitrof avec quelques hommes armés pour visiter le golfe, tandis qu'une autre chaloupe fut dépêchée pour chercher de l'eau. Le naturaliste Steller s'embarqua aussi dans cette dernière. Chitrof trouva dans le golfe, entre des îles, un lieu commode pour y être à l'abri de tous les vents; mais on ne fut pas dans le cas de s'en servir. Steller rencontra aussi dans une île quelques cabanes désertes, d'où il conjectura que les habitants du continent y débarquaient quelquefois pour pêcher. Ces cabanes étaient en bois, revêtues de planches bien unies, et même échancrées en quelques endroits. On y trouva un coffre de bois de peuplier, une boule de terre creuse, dans laquelle était renfermé un petit caillou, comme pour servir de jouet aux enfants, et une pierre à aiguiser, sur laquelle se voyaient encore les marques de couteaux de cuivre qu'on y avait affilés.

Dans une cave se trouvaient une provision de saumon fumé, et une herbe douce, préparée pour être mangée de la même manière qu'on les prépare au Kamtschatka. Il y avait aussi des

cordes, et toutes sortes de meules et d'ustensiles. Les indigènes s'enfuirent aussitôt qu'ils l'aperçurent, laissant une flèche et un outil à faire du feu de la même forme qu'au Kamtschatka. C'est une planche percée de plusieurs trous, dans l'un desquels on fait entrer le bout d'un bâton, tandis qu'on fait tourner et retourner l'autre bout entre les mains jusqu'à ce que, par la rapidité du mouvement, le feu prenne au trou. On reçoit alors les étincelles sur quelque matière facile à enflammer.

Assez loin de là était une colline couverte de bois, sur laquelle on voyait du feu. Steller n'osa se hasarder jusque-là. Il se contenta de cueillir des plantes dans les environs, et en apporta au vaisseau une si grande quantité, qu'il lui fallut beaucoup de temps pour les décrire l'une après l'autre.

Les matelots qui étaient allés à l'aiguade rapportèrent qu'ils avaient passé dans deux endroits où il paraissait que peu auparavant on avait fait du feu, qu'ils avaient remarqué du bois coupé et des traces d'hommes sur l'herbe ; ils avaient vu aussi cinq renards rouges, qui ne s'effarouchèrent point à leur rencontre. Ils apportaient quelques poissons fumés, semblables à nos carpes, et d'un très-bon goût.

Cependant, pour faire voir aux Américains qu'ils n'avaient rien à craindre des étrangers qui venaient d'aborder sur leurs côtes, on envoya pour eux quelques présents à terre, savoir : une pièce de toile lustrée verte, deux chaudières de fer, deux couteaux, vingt grosses perles de verre, et une livre de tabac de Tscherkassie en feuilles ; on présuma que ces objets seraient du goût des sauvages.

Le 21 juillet, Béring résolut de remettre à la voile, et de courir au nord de la côte jusqu'à 60° de latitude, si sa direction le permettait. Mais on ne put pas avancer davantage vers le nord, et il fallut même porter le cap toujours plus au sud, parce que la direction de la côte était sud-ouest. Cet obstacle n'était

pas le seul; on se trouvait continuellement arrêté par les îles qui environnent presque de tous côtés le continent. Dans des moments où l'on croyait naviguer avec plus de sûreté, on voyait terre à l'avant des deux bords. On était alors obligé de retourner en arrière pour chercher un passage libre. Pendant la nuit, le vent et le temps continuant d'être les mêmes, le navire voguait tantôt dans une mer agitée, tantôt dans une eau calme; lorsque le calme avait duré quelques heures, on se retrouvait subitement dans une mer si impétueuse, que le pilote avait peine à rester maître du vaisseau. Cette différence venait sans doute de ce que le vaisseau se trouvait de temps en temps dans des passages couverts par des îles que l'on n'avait point aperçues dans l'obscurité, ce qui le mettait momentanément à l'abri du gros temps.

On navigua entre les îles jusqu'au 2 septembre; le 3, on vit des habitants qui, par leurs discours et par leurs gestes, invitaient les Russes à se rendre à terre. Béring et ses officiers résolurent de hasarder une descente. Le lieutenant Waxel, accompagné de Steller et de neuf hommes bien armés, prit la chaloupe et se dirigea vers la côte de l'île. Il mit à terre trois hommes, parmi lesquels était un interprète Tschoutsckis ou Koriaque; ils amarrèrent la chaloupe à un des écueils, ainsi qu'on le leur avait ordonné.

Les débarqués furent bien reçus des sauvages; mais ils ne purent s'entendre ni les uns ni les autres : on fut obligé de s'entretenir par signes. Les Américains voulurent régaler les Russes, en leur présentant de la chair de baleine, qui était la seule provision qu'ils eussent avec eux. Ils ne s'étaient arrêtés en cet endroit que pour la pêche des baleines, car on voyait sur le rivage autant de canots que d'hommes, mais aucune cabane, et pas une femme.

Ces sauvages n'avaient ni flèches ni autres armes qui pussent donner de l'ombrage aux Russes; aussi ces derniers s'arrêtèrent-

ils assez longtemps dans l'île, allant çà et là avec eux, sans perdre de vue cependant la chaloupe.

Pendant ces courses, un des Américains eut le courage d'aller trouver Waxel dans la chaloupe ; il paraissait être le plus âgé et le chef de la troupe. Waxel lui présenta une tasse d'eau-de-vie, mais cette boisson lui parut aussi désagréable qu'étrange ; il la rejeta et se mit à crier. Il n'y eut pas moyen de l'apaiser ; on lui offrit des aiguilles, des verres à collier, un chaudron de fer, des pipes : il refusa tout ; il lui tardait de retourner dans l'île. Waxel ne jugea pas à propos de le retenir plus longtemps.

Les Américains laissèrent aller les deux Russes, mais ils gardèrent l'interprète ; quelques-uns vinrent même prendre le câble qui amarrait la chaloupe, et la tirèrent de toute leur force. Ils voulaient apparemment la conduire à terre, la croyant aussi facile à manier que leurs petits canots. Pour prévenir ce dessein, Waxel fit couper le câble et tirer deux coups de mousqueton. Le succès répondit à son attente ; au bruit, redoublé par une montagne voisine, ils tombèrent de frayeur et l'interprète s'échappa de leurs mains. Les sauvages revinrent assez promptement de l'étonnement qui les avait saisis et témoignèrent même, par leurs cris et par leurs gestes, qu'ils se trouvaient fort offensés. Waxel ne jugea pas devoir s'arrêter plus longtemps en cet endroit. La nuit tombait, la mer grossissait toujours et le vaisseau était assez éloigné.

Un seul de ces Américains avait à sa ceinture un couteau, qui parut fort singulier aux Russes par sa forme. Il était long de huit pouces, fort épais, et large à l'extrémité où devait être la pointe. Leur vêtement était en boyaux de baleine pour le haut du corps, et en peaux de chien marin pour le bas ; leurs bonnets, en peau de lion marin, ornés de diverses plumes d'oiseaux, principalement de faucon. Ils se bouchaient le nez avec des herbes, qu'ils ôtaient de temps en temps, et alors il en sortait

beaucoup d'humidité. Leurs visages étaient peints en rouge; plusieurs les avaient bigarrés; les traits de leur physionomie étaient variés comme ceux des Européens; quelques-uns avaient le nez plat comme les Kalmouks; tous étaient assez hauts de taille. Il est probable qu'ils se nourrissent principalement de baleines, de vaches marines, de lions marins, d'ours de mer. Les Russes les virent aussi chercher des racines, qu'ils mangeaient aussitôt, après en avoir secoué seulement la terre.

Waxel, le lendemain de son retour au vaisseau, était occupé à appareiller, lorsque sept des sauvages de la veille s'approchèrent du vaisseau, chacun dans son canot. Deux d'entre eux se levèrent, et, se tenant à l'échelle, donnèrent en présent aux Russes deux de leurs bonnets et une figure humaine d'os taillée au couteau, que l'on prit pour une idole. A cette occasion, ils présentèrent encore un signe de paix. C'était un bâton long de cinq pieds, au bout duquel étaient liées sans ordre des plumes de faucon. Waxel répondit à ces démonstrations d'amitié par d'autres présents. Ces sauvages seraient sans doute montés sur le vaisseau, si le vent, qui s'était renforcé, ne les eût obligés de retourner au plus vite à terre. Dès qu'ils y furent arrivés, ils se mirent tous ensemble à pousser des cris qui durèrent près d'un quart d'heure. Puis, *le Saint-Pierre,* passant à pleines voiles devant l'île, ils recommencèrent à crier encore plus fort pour souhaiter un bon voyage aux étrangers, ou peut-être pour témoigner leur joie de se voir débarrassés d'eux.

Le 24 septembre, on revit la terre.

Un vent fort du sud rendait le voisinage de la côte dangereux; une tempête violente éclata et repoussa le vaisseau fort loin au sud-est. Elle dura dix-sept jours sans discontinuer; le pilote André Hesselberg affirma que, pendant cinquante ans de service, il n'en avait jamais vu de pareille. On serra tant qu'on put de voiles, afin de n'être pas emporté trop loin. Malgré cette précaution

on perdit beaucoup de chemin, et le 12 octobre, lorsque la tempête s'apaisa, on se trouva à 48° 18′ de latitude, ce qui cependant ne doit être entendu que de l'estime ; car il n'y eut pas moyen de prendre hauteur, le temps étant toujours très-couvert.

Les maladies qui régnaient déjà parmi l'équipage ne firent qu'augmenter, et le scorbut sévit avec plus de violence encore. Il ne se passait presque pas de jour sans que quelqu'un en mourût, et à peine resta-t-il assez d'hommes valides pour la manœuvre du vaisseau.

Dans ces tristes conjonctures, on ne savait si l'on devait tenter de retourner au Kamtschatka, ou si l'on chercherait quelque port sur la côte d'Amérique pour hiverner. On s'arrêta au premier parti. Dès que le vent fut favorable, on remit le cap au nord, et, après le 15 octobre, on le porta à l'ouest. On passa devant une île, qui reçut le nom de *Saint-Macaire ;* d'autres, à l'ouest, furent appelées *Saint-Étienne*, *Saint-Théodore*, *Saint-Abraham.*

Deux autres îles qu'on aperçut successivement, le 29 et le 30 octobre, restèrent sans nom, parce qu'à leur situation, leur grandeur et leur forme, on les prit pour les deux premières Kouriles [1]. Par suite de cette méprise, on porta le cap au nord, tandis qu'en continuant encore deux jours seulement à courir ouest, on serait arrivé au port d'Avatcha. On les appela, à cause de cette erreur, *îles de la Séduction.*

Cette manœuvre eut les suites les plus funestes. En vain on reprit le cours à l'ouest, la côte du Kamtschatka fut toujours invisible, et il ne resta aucune espérance d'atteindre un port dans une saison déjà si avancée. Le scorbut redoublait ; le matelot

[1] Groupe de vingt et une îles, formant une ligne de 310 lieues, au sud-ouest du Kamtschatka. Elles appartiennent en grande partie au gouvernement russe qui en reçoit un tribut en fourrures.

dont on avait besoin auprès du gouvernail y était conduit sous les bras par deux des autres malades à qui il restait encore assez de force pour se tenir sur leurs jambes. Lorsque celui-ci ne pouvait plus rester assis ni gouverner, on le remplaçait par un autre qui n'était guère plus en état de remplir cette fonction. On n'osait forcer de voiles, parce qu'en cas de besoin on n'aurait eu personne pour les amener. Ces voiles mêmes étaient déjà usées : le premier coup de vent un peu fort les aurait mises en pièces, et il n'y avait point assez de matelots pour pouvoir leur substituer celles qu'on avait de rechange.

A la pluie succédèrent la grêle et la neige. Les nuits devenaient plus longues et plus obscures ; à tout moment, on avait un échouage à craindre. L'eau douce allait manquer tout à fait. Pendant quelques jours, le vaisseau demeura même immobile sur l'eau, sans être gouverné. On eût en vain tenté d'employer la rigueur envers un équipage réduit à l'abattement et au désespoir.

Dans cette extrémité, Waxel exhorta les matelots à ne pas désespérer tout à fait du secours de Dieu, et à faire plutôt un dernier effort pour aider à la délivrance commune. Quelques-uns essayèrent de se tenir sur le pont pour y faire la manœuvre aussi longtemps encore qu'il leur serait possible.

Quelle fut la joie de tous les Russes, lorsqu'ils aperçurent la terre ! Il pouvait être alors huit heures du matin.

Le peu de forces qui restaient aux matelots se ranimèrent. On tâcha de s'approcher de la côte, mais elle était encore éloignée, car on ne voyait que des sommets de montagnes couverts de neige ; lorsqu'on en fut près, la nuit tomba. Les officiers jugèrent qu'il était prudent de tenir la mer. On manœuvra à cet effet pendant l'obscurité ; le lendemain, la plupart des cordages du côte droit du vaisseau étaient rompus.

Waxel reçut du capitaine-commandant l'ordre de réunir les

officiers, et de consulter avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Vu le danger où ils se trouvaient tous, dans un vaisseau désagréé et hors d'état par conséquent de naviguer, on résolut d'aborder.

Le vent était nord; la sonde indiqua trente-sept brasses et fond de sable. A cinq heures du soir, on trouva douze brasses et toujours le même fond. Alors on jeta une ancre et l'on fila les trois quarts du câble. A six heures, le câble se rompit. Les vagues, qui étaient monstrueuses, poussèrent le vaisseau sur un rocher, où il toucha deux fois : cependant la sonde indiquait encore cinq brasses de profondeur. En même temps, les vagues donnèrent avec tant de furie sur le vaisseau, qu'il trembla jusqu'à la quille. On jeta une seconde ancre; le câble se rompit. Heureusement celle qui restait n'était point préparée; dans l'extrême danger où l'on se trouvait, on l'aurait jetée, et toutes les ancres eussent été perdues de la même manière. Une forte vague souleva le vaisseau et le jeta par-dessus le rocher.

Tout à coup les Russes se trouvèrent dans une eau calme. La divine Providence les avait conduits comme par miracle à un endroit qui, tout dangereux qu'il paraissait, était cependant le seul où ils pussent trouver leur salut. Partout ailleurs, de grands rochers rendaient le rivage inaccessible. Vingt brasses au nord ou au sud, le vaisseau était mis en pièces, et tout l'équipage périssait dans l'obscurité.

Cependant, l'hiver s'avançait à grands pas. Le premier soin des naufragés fut de visiter le pays dans les environs du débarquement, et de choisir l'endroit le plus commode pour s'y établir. Le 6 novembre, à une heure après midi, Waxel et Steller allèrent à terre. Ils trouvèrent le pays stérile et couvert de neige. Un torrent, qui venait des montagnes et se jetait dans la mer près de là, n'était pas encore gelé; il roulait une eau claire et très-bonne. On n'apercevait point d'arbres, ni même de petit bois à brûler. Où prendre les matériaux nécessaires à la

construction des maisons et des casernes ? Où mettre en sûreté les malades ? comment se garantir du froid ? Mais il ne faut jamais désespérer de son salut : le malheur et la nécessité rendent ingénieux. Entre les collines de sable qui bordaient le torrent, il y avait des fosses assez profondes ; on se proposa de les nettoyer et de les couvrir de voiles pour se mettre à l'abri en attendant qu'on eût amassé assez de bois flotté pour en construire de mauvaises cabanes. Vers le soir, Waxel et Steller revinrent au vaisseau.

Le 8 novembre, on s'occupa de descendre les plus faibles à terre. Quelques-uns moururent dès qu'ils eurent été exposés au grand air.

Le pays fourmillait d'une espèce de renards nommés *pestzi* en langue russe. Ils se jetèrent sur les corps morts avec une avidité féroce. Selon toute apparence, c'était la première fois que des hommes avaient abordé à cette terre, car ces animaux se laissaient facilement approcher, au lieu de s'effaroucher et de fuir. Quelques-uns des cadavres eurent les pieds et les mains rongés avant qu'on pût les enterrer.

Le 9 novembre, quatre hommes portèrent le capitaine à terre, bien abrité contre l'air extérieur, sur un brancard fait avec deux perches entrelacées de cordes. Tous les jours on continua le transport des malades ; mais tous les jours il en mourait quelques-uns. Aucun de ceux qui avaient gardé le lit sur le vaisseau n'en réchappa.

Ce mal commence par une extrême lassitude qui s'empare de tout le corps, rend le malade paresseux, le dégoûte de tout, brise entièrement son courage, et forme peu à peu une sorte d'asthme qui se fait sentir au moindre mouvement. Le malade aime mieux rester coucher que de se promener, mais c'est précisément ce qui le perd. Bientôt tous les membres sont affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enflent, le teint devient jaune, le

corps se couvre de taches livides ; la bouche et les gencives saignent, et les dents s'ébranlent. Alors le malade ne peut plus se remuer, et il lui est indifférent de vivre ou de mourir. On observa successivement dans le vaisseau ces divers degrés de la maladie. On remarqua encore que quelques malades étaient saisis d'une terreur panique qui leur faisait prendre l'alarme au moindre bruit. D'autres mangeaient avec beaucoup d'appétit, et ne s'imaginaient pas être en danger de mort. Ceux-ci n'entendirent pas plus tôt l'ordre donné pour le transport des malades, qu'ils quittèrent leurs cadres et s'habillèrent, ne doutant point de leur prompt rétablissement. Mais, en sortant du fond de cale, ils trouvèrent la mort au grand air qu'ils respirèrent sur le pont.

Ceux-là seuls furent sauvés qui, résistant à la douleur, se tinrent tant qu'ils purent sur pied et en mouvement; ils furent redevables à leur vivacité et à leur gaieté naturelles de ne s'être point laissé abattre comme les autres. Un homme de ce caractère encourageait ses camarades par son exemple et par ses discours. Ces bons effets de la morale furent remarqués surtout parmi les officiers, qui étaient continuellement occupés à donner les ordres et obligés de se tenir sur le pont pour avoir l'œil à tout. Ils étaient toujours en action, et ils ne pouvaient perdre courage, car ils avaient toujours Steller avec eux. Steller était un médecin pour l'âme ainsi que pour le corps; il portait la joie avec lui, et savait la communiquer à tout ce qui l'entourait.

Waxel et Chitrof se portèrent assez bien pendant qu'ils furent en mer; ils restèrent les derniers sur le bâtiment, parce qu'ils avaient résolu que tout l'équipage serait mis à terre avant de s'y rendre eux-mêmes : ils se trouvaient aussi mieux logés à bord. Cette résolution pensa leur devenir funeste, soit parce qu'ils ne se donnaient pas assez de mouvement, soit parce qu'ils étaient exposés aux vapeurs méphitiques qui sortaient de la cale.

En peu de jours ils se trouvèrent si mal, que, le 21 novembre, on fut obligé de les transporter du navire à terre. On avait appris par expérience comment il fallait faire passer les malades au grand air; Waxel et Chitrof furent enveloppés soigneusement, et on ne leur laissa respirer l'air que peu à peu et par degré, jusqu'à ce qu'ils y fussent accoutumés. Dans la suite, ils revinrent tous les deux en parfaite santé, mais Chitrof bien plus lentement que Waxel.

Béring mourut le 8 décembre 1741. L'île reçut son nom[1]. Béring avait été transporté à terre avec les plus grandes précautions, le lendemain du jour du débarquement; la fosse où il avait été placé était la plus grande et la moins incommode; on l'avait couverte soigneusement en forme de tente. Dès les premiers jours, il se détachait continuellement du sable des parois de la fosse où il était couché, et ses pieds en étaient à tout instant couverts. Ceux qui avaient soin de lui les dégageaient aussitôt; mais à la fin il ne voulut plus permettre qu'on l'ôtât; il croyait en ressentir encore quelque chaleur, tandis qu'elle l'abandonnait dans toutes les autres parties du corps. Peu à peu, ce sable s'accumula jusqu'au ventre; et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on fut obligé de le déterrer pour l'inhumer convenablement.

Quelques jours avant la mort du capitaine, les Russes eurent le malheur de perdre leur vaisseau. Il était à l'ancre, exposé à toute l'impétuosité de la mer; dans la nuit du 28 au 29, une violente tempête s'étant élevée de l'E. S. E., le câble se rompit,

[1] L'île de Béring, qui a conservé le nom de ce célèbre marin, est inhabitée; elle est située à l'est du Kamtschatka et visitée seulement par les morses, les phoques et les loutres marines.

Béring a aussi donné son nom au détroit qui sépare le cap E. de l'Asie du cap O. de l'Amérique; la partie la plus septentrionale de l'Océan boréal s'appelle encore *Mer de Béring*.

et le vaisseau échoua près de l'endroit où les Russes étaient couchés dans leurs fosses. On le trouva, le matin, ensablé de huit à dix pieds. On reconnut bientôt qu'il était presque entièrement fracassé à la quille et aux bordages. L'eau avait fait couler à la mer ou gâté la plus grande partie des provisions qui consistaient en farine, gruau et en sel.

Cependant le vaisseau, quoique brisé, ayant été jeté sur le sable, au lieu d'être emporté en pleine mer, il restait au moins l'espérance de construire, avec les débris, un autre bâtiment.

Les Russes ignoraient encore s'ils étaient débarqués dans une île ou sur un continent, si la contrée était habitée, et quelles étaient ses productions animales et végétales. On résolut de commencer par la reconnaissance du pays, en envoyant de la côte orientale, où ils avaient débarqué et où ils s'étaient établis, vers le nord et le sud, quelques-uns des hommes les plus vigoureux de l'équipage. Ceux-ci allèrent aussi loin que les rochers qui s'avançaient dans la mer le leur permirent ; les uns revinrent le troisième jour de leur départ, et les autres le quatrième.

Ils rapportèrent unanimement qu'ils n'avaient pas trouvé la moindre trace d'hommes; mais qu'ils avaient vu sur le rivage beaucoup de loutres : ils avaient aussi remarqué, vers l'intérieur du pays, une grande quantité de renards bleus et blancs, qui ne s'étaient point enfuis à leur approche. D'autres gravirent une montagne très-élevée, à trois ou quatre lieues du rivage : du sommet, ils découvrirent la mer à l'ouest et à l'est, et dès lors ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent abordé dans une île. On n'y trouva aucune forêt, mais seulement quelques buissons de saules sur le bord des ruisseaux.

Après cette reconnaissance, on procéda à l'examen des provisions échappées au naufrage et à la tempête. On mit d'abord en réserve environ huit cents livres de farine, pour servir dans le trajet de

l'île au Kamtschatka; puis on régla les rations de chaque jour. Quelque modiques qu'elles fussent, et malgré le nombre décroissant des naufragés dont trente périrent encore jusqu'au moment du départ, elles n'auraient point été suffisantes si les animaux marins n'y avaient suppléé fort à propos.

Les premiers qui servirent à leur nourriture furent les loutres. La chair en était dure et coriace; mais il fallut bien s'en contenter, jusqu'à ce qu'on pût la remplacer par une autre moins désagréable. Lors même que ces animaux ne leur servirent plus d'aliment, les Russes en tuèrent encore beaucoup à cause de leurs belles fourrures. Ces peaux sont si estimées, que les Chinois les achètent jusqu'à quatre-vingts et cent roubles la pièce. Les naufragés en rassemblèrent neuf cents pendant leur séjour dans l'île; elles furent distribuées également entre tous. Steller fut cependant le mieux partagé; en qualité de médecin, il reçut plusieurs de ces peaux en présent, et d'autres lui furent vendues ou changées par ceux qui ne prisaient que médiocrement ces fourrures, dans l'incertitude où ils étaient de revoir jamais leur patrie. On assure qu'il en avait réuni trois cents lorsqu'il repassa en Sibérie.

Au mois de mars, les loutres disparurent; elles furent remplacées par les chiens de mer et par un autre animal, appelé, au Kamtschatka, chat marin à cause de ses longues moustaches. Les animaux de ces deux espèces se trouvaient en grand nombre sur les côtes de l'île, et principalement les chats marins sur la côte occidentale : les plus gros pesaient jusqu'à huit cents livres. Leur chair, désagréable au goût, répugnait aux Russes : heureusement que de temps en temps ils surprenaient de jeunes lions marins, qui, lorsqu'ils ont atteint toute leur croissance, pèsent jusqu'à seize cents livres. Le lion marin est redoutable aux autres animaux, et même à l'homme : ses inclinations belliqueuses se font remarquer dans son aspect terrible et dans ses

yeux pleins de feu. Les Russes ne se hasardaient à l'attaquer que pendant son sommeil ; la chair en est excellente.

Le morse fut aussi très-utile. On en prit qui pesaient huit cents livres : un seul de cette grosseur suffisait pour la nourriture de quinze jours. Leur chair est comparable à celle du bœuf, et celle des jeunes n'est pas inférieure à celle du veau. La graisse qui couvre la chair de ces animaux est assez semblable au lard du porc. Les naufragés en fondirent et en firent usage au lieu de beurre. Ils remplirent aussi quelques tonneaux de chair qu'ils avaient salée, et on les réunit à la provision pour le retour au Kamtschatka.

Dans la triste situation où les Russes se trouvaient sur l'île de Béring, une baleine morte échoua, dès le commencement de l'hiver, assez près de leur habitation : elle avait huit brasses de long. C'était leur seule ressource quand les animaux marins leur manquaient ; aussi l'appelaient-ils le magasin des vivres. On en coupait la graisse en morceaux carrés, que l'on faisait bouillir à grand feu pour en séparer l'huile ; ce qui restait, quoique coriace, se mangeait comme de la viande. Dans les premiers jours du printemps suivant, une autre baleine morte fut encore jetée sur cette côte par la mer. Celle-ci, plus fraîche, fit abandonner la première.

A la fonte des neiges, vers la fin du mois de mars 1742, les Russes s'occupèrent sérieusement de leur retour. Tous étant assemblés, au nombre de quarante-cinq, on mit en délibération les moyens de gagner le Kamtschatka. L'état d'égalité où ils vivaient produisit une diversité d'opinions, toutes appuyées avec chaleur. Sans heurter de front les auteurs de ces avis, Waxel les opposait l'un à l'autre, et les détruisait par un troisième, qu'il faisait rejeter ensuite par des objections qui paraissaient sans réplique. Enfin, lui et Chitrof, qui s'étaient concertés ensemble, proposèrent de dépecer le bâtiment et d'en construire un qui fût

moins considérable, mais assez spacieux pour renfermer l'équipage et les provisions. Ainsi, tous ceux qui avaient souffert ensemble ne seraient point séparés, il n'en resterait point en arrière ; s'il arrivait un nouveau malheur, ils seraient les uns avec les autres. Cet avis ayant été unanimement adopté, on en dressa un acte qui fut signé par tout l'équipage. Le temps favorable qui survint dans les premiers jours du mois d'avril permit de le mettre à exécution. Tout le mois fut employé à déplacer les agrès et à démonter la carcasse du bâtiment. Les officiers donnaient l'exemple.

Les trois charpentiers étaient morts. Heureusement un Cosaque, natif de Krasnoiarsk en Sibérie, nommé Sawa Starodoubzof, qui avait servi comme ouvrier dans le chantier d'Okhostk, s'offrit pour diriger la construction du nouveau bâtiment, si on voulait lui en donner les proportions. Ses offres furent acceptées et il tint exactement parole. Un service de cette importance rendu à ses compagnons d'infortune ne resta pas sans récompense : aussitôt après le retour de l'équipage, il fut élevé par la cour de Russie au rang de sinboiarskoy ; c'est le premier degré de noblesse en Sibérie.

Le 6 mai, on commença la construction du bâtiment ; on lui donna quarante pieds de longueur sur treize de largeur. A la fin du même mois, l'étrave, l'étambord, les varangues et les forçats étaient posés. Dès les premiers jours de juin, on le revêtit de planches au dedans et au dehors. Il n'avait qu'un mât et un pont, mais il portait une chambre de poupe et une cuisine sur le devant, et de chaque côté quatre avirons. Ils parvinrent néanmoins à le calfater ; ils construisirent en même temps un canot pour neuf ou dix personnes.

Tout le corps du bâtiment étant achevé, on le lança à l'eau le 10 août suivant : il fut surnommé le *Saint-Pierre*, comme le navire des débris duquel il avait été construit. Les boulets et ce

qui restait de la ferraille du premier vaisseau servirent à le lester. Un calme constant, qui dura six jours, fut employé à placer le mât, le gouvernail, les voiles et à charger les provisions.

Chacun s'étant rendu à bord, on mit à la mer le 16; le 25, on aperçut le Kamtschatka. Le lendemain, on entra heureusement dans le golfe d'Avatcha, et le 27 on jeta l'ancre au port de Petropawlowska.

CHAPITRE XI

Souffrances et malheurs de madame Dunoyer, abandonnée dans une pirogue en pleine mer, après l'assassinat de son mari, par des pirates anglais.

M. Dunoyer, habitant du Cap-Français, s'était établi à Samana, baie de l'île de Saint-Domingue [1], dans la partie espagnole.

Après un an de séjour à Samana, madame Dunoyer demandait à son mari de retourner au Cap-Français pour respirer l'air natal, et M. Dunoyer acquiesçait à sa demande ; ils s'embarquèrent avec un enfant de sept ans, un autre à la mamelle et une négresse, sur une goëlette qui leur appartenait. Ils consentirent à prendre deux Anglais sauvés d'un naufrage. L'un deux se nommait John, et l'autre Young.

Deux matelots français, aux gages de M. Dunoyer, le prièrent

[1] Saint-Domingue ou Haïti est une île vaste et magnifique du groupe des Antilles. Elle a près d'un million d'habitants. Les parties française et espagnole sont réunies sous l'autorité d'un président. L'île est indépendante et porte le nom de République d'Haïti.

Le *Cap-Français* était autrefois la capitale de la partie française d'Haïti : il se nomme aujourd'hui le cap Haïtien, et c'est le Port-au-Prince qui est la capitale de la république.

Samana n'est qu'une très-petite ville dans la baie de ce nom.

de les mettre à terre, lui représentant que les deux Anglais pouvaient les remplacer. M. Dunoyer souscrivit à leur proposition.

Le lendemain, vers dix heures du matin, M. Dunoyer, aidé des deux Anglais, mit à la voile ; ils allèrent mouiller, le soir, à une lieue au-dessus de Porto-Plata, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue. Après le souper, on plaça sur la dunette, qu'on couvrit de feuilles de palmier, et au bout de laquelle on tendit une toile, un matelas qui servit de lit à madame Dunoyer, à ses deux enfants et à la négresse. M. Dunoyer se jeta sur un autre matelas, aux pieds de sa femme ; les deux Anglais étaient couchés sur l'avant de la goëlette.

Vers trois ou quatre heures du matin, madame Dunoyer est réveillée par un bruit sourd ; elle entend son mari pousser un soupir. Tremblante, elle éveille la négresse : « Grand Dieu ! Catherine, s'écrie-t-elle, on tue M. Dunoyer ! » Elle soulève son pavillon : l'Anglais John s'élance sur son lit une hache à la main, et, furieux, menace de la tuer si elle ne baisse aussitôt la toile, et si elle fait le moindre mouvement pour se lever ; puis l'assassin va frapper encore deux fois sa victime.

A la pointe du jour, la goëlette était à deux lieues de terre. Madame Dunoyer, glacée par la crainte, se traîne hors de la tente. Quel horrible spectacle s'offre à ses yeux ! Le corps sanglant de son mari flotte à côté du bâtiment. John la regarde en riant : « Soyez tranquille, lui dit-il, votre mari est à la mer et dort d'un profond sommeil. » Un instant après, il revient vers elle armé d'un poignard, et lui demande les armes qu'avait son mari et les clefs de ses coffres.

Le monstre parut s'adoucir ; il offrit à cette malheureuse dame des aliments, du thé et du chocolat. Celle-ci lui ayant répondu qu'elle n'avait besoin de rien, John lui dit de ne point se chagriner, qu'il n'avait point envie de lui faire de mal ; qu'au contraire, il allait la débarquer en terre française avec tout son bagage.

Il lui laissa la liberté de se livrer tout entière à sa douleur.

La nuit ne procura aucun repos à cette infortunée. L'image de son mari égorgé à sa vue par des traîtres qu'il avait comblés de bienfaits la poursuivait sans cesse; leur cruauté, leur brutalité, redoublaient ses craintes; elle tremblait en jetant les yeux sur ses chers enfants. Pendant que son esprit se repaissait des idées les plus accablantes, elle entendit John proposer à son compagnon de tuer la domestique et lui la maîtresse; mais Young refusa la proposition; après avoir amarré le gouvernail et mis à la cape, ils se couchèrent. La négrese voulait leur crever les yeux avec un clou pendant leur sommeil; mais elle pensa qu'ils faisaient peut-être semblant de dormir, et cette raison l'empêcha d'exécuter son entreprise.

Le lendemain, ils dirent à madame Dunoyer que, si elle voulait aller au Cap-Français, l'un deux l'y conduirait, ainsi que ses enfants et sa négresse, dans la pirogue qu'ils avaient à bord. L'incertitude de sa destinée, la vue de ces brigands teints du sang de son mari, la crainte, la douleur, tout la détermina à accepter cette proposition, bien que la pirogue fût extrêmement petite, et trop faible pour être exposée à la fureur des flots. John lui dit de faire un paquet de son linge; il mit lui-même une mauvaise paillasse au fond de la pirogue, quatre galettes de biscuit, une cruche contenant environ quatre pintes d'eau douce, six œufs et un peu de cochon salé, avec une bouilloire. Après y avoir fait descendre les deux enfants et la négresse, il fouilla dans les poches de madame Dunoyer, et y trouva l'agrafe de cou et les boucles d'argent des souliers de son mari, qu'il lui enleva, ainsi que le linge qu'elle avait empaqueté. Descendue enfin dans la pirogue, elle attendait avec impatience le conducteur qu'on lui avait promis. Le bâtiment s'éloigna.

Abandonnée au milieu des flots, loin de toute côte, la veuve éplorée s'épuise à demander du secours aux assassins de son

mari ; elle les conjure, avec toute l'éloquence d'une mère, d'avoir pitié de ses pauvres enfants. Mais en vain : sa voix ne peut même se faire entendre ; elle y supplée par les gestes les plus expressifs, par les signes les plus touchants : efforts inutiles ! Ses bourreaux sont sourds à ses prières ! Les barbares lui font signe de la main de suivre son sort... Elle ne les voit plus.

Sa consternation, l'excès de son accablement, le danger pressant de ce qui lui reste de plus cher au monde, la plongent dans un profond évanouissement. Les soins de son esclave fidèle la rappellent à la vie, mais pour mieux voir l'abîme où elle est plongée, pour mieux déplorer l'infortune et la situation affreuse de ses enfants, qui vont devenir la proie des monstres marins ; elle les presse contre son sein, elle les arrose de larmes, et à chaque instant elle croit jeter sur eux le dernier regard. De ses mains défaillantes elle offre celui qui est à la mamelle au suprême arbitre de nos jours, au juste vengeur du crime. Elle se livre aux soins de la divine Providence, et laisse voguer la pirogue au gré des flots et sous la conduite de la négresse.

Les approches de la nuit augmentent bientôt le péril et redoublent ses alarmes ; pour comble de disgrâce, les vents grondent avec plus de fureur, les flots se soulèvent, s'agitent, se poussent ; une lame fond tout à coup dans la pirogue, entraîne le biscuit, répand la provision d'eau douce. Quelle nuit terrible ! comme elle leur paraît longue !

Le jour enfin ramena le calme ; mais il ne leur apporta pas d'autre consolation. Elles ne voyaient que le ciel et l'eau.

Elles passèrent ainsi sept jours et sept nuits entières, luttant contre les flots, exposées aux injures de l'air pendant la saison la plus rigoureuse, sans boisson et sans autre nourriture qu'un peu de viande salée. Épuisée de fatigue, la veuve perdait à chaque instant le peu de force qui lui restait. Elle était sur le point de succomber, lorsque la négresse voit une voile pointer à l'hori-

zon. Madame Dunoyer se ranime ; l'une et l'autre jettent des cris, elles font des signaux. On vient à leur secours et bientôt l'équipage, ravi de joie, chante un *Te Deum* en action de grâces.

Arrivée à la Nouvelle-Orléans [1], lieu de la destination du bâtiment, madame Dunoyer eut le bonheur de trouver M. Rougeot, notaire, et son proche parent, qui l'accueillit.

Madame Dunoyer affranchit publiquement la bonne négresse, compagne de son infortune ; mais cette fille répondit qu'elle ne la quitterait qu'à la mort.

Madame Dunoyer fit sa déposition au greffe de la Nouvelle-Orléans, où elle donna le signalement des assassins de son époux. On envoya les noms de ces deux scélérats à New-York ; mais on n'en a jamais eu de nouvelles.

[1] La Nouvelle-Orléans est la capitale de la Louisiane, colonie française sur les bords du Mississipi. Elle appartient depuis 1803 aux États-Unis qui en ont fait l'acquisition de la France.

CHAPITRE XII

Massacre du capitaine Marion sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. — Représailles exercées par les Français. — Conjectures sur les causes de ce tragique événement.

Le 3 mai 1772, le *Mascarin* et le *Castries*, commandés par le capitaine Marion, officier de la compagnie des Indes françaises, et se dirigeant de la terre de Van Diémen sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, se trouvèrent devant la baie des Ils, près le cap *Brett* de Cook.

« Lorsque nous fûmes à deux lieues de distance du cap Brett, dit le lieutenant Crozet, trois pirogues vinrent à nous. Il ventait peu et la mer était belle. Une des pirogues montées par neuf hommes, s'approcha du vaisseau. On les engagea par signes, et en leur envoyant quelques bagatelles, à venir à bord. Ils parurent en montant sur le vaisseau, n'être pas sans crainte. Entrés dans la chambre du Conseil, on leur offrit du pain; ils burent de la liqueur avec une répugnance marquée. Ils se laissèrent habiller avec plaisir de chemises et de caleçons. Mais ce dont ils se montrèrent avides, ce fut de haches, de ciseaux, et d'herminettes qu'on leur montra. Ils s'en servirent aussitôt pour montrer qu'ils en connaissaient l'usage. On leur en fit présent, et ils s'en allèrent charmés de notre réception. Dès qu'ils furent un peu

éloignés du vaisseau, nous les vîmes quitter leurs chemises et leurs caleçons qu'ils cachèrent pour reprendre leur pagne habituel. Puis ils abordèrent les deux autres pirogues, et parurent engager les sauvages qui les montaient à venir aussi nous voir. Ceux-ci vinrent en effet sans crainte ni défiance, et on leur donna du biscuit et quelques bagatelles.

« Le soir, le vent augmenta et les pirogues partirent; mais cinq ou six naturels restèrent de leur plein gré à bord du vaisseau. Ils soupèrent avec nous, et mangèrent de tous nos mets avec appétit, refusant le vin et la liqueur. Ils dormirent bien et sans défiance sur des lits dressés dans la grande chambre. Parmi eux était leur chef *Takouri*, qui témoignait beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaisseau courait des bordées en s'éloignant un peu de la côte.

« Le 12 mai, par un beau temps, le commandant envoya construire des tentes sur une île, où il y avait de l'eau et du bois et une anse très-abordable vis-à-vis des vaisseaux. Il y fit transporter les malades et y établit un corps de garde. Les naturels nomment cette île *Motou-Aro*[1].

« A peine fûmes-nous mouillés qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues chargées de poisson. Nous ne savions comment nous faire entendre de ces sauvages; j'imaginai de prendre par hasard le vocabulaire de Taïti de M. de Bougainville, et je fus bien surpris d'en faire comprendre les mots aux naturels. Je reconnus bientôt que la langue de ces sauvages était identique avec celle de l'île Taïti, éloignée de plus de six cents lieues de la Nouvelle-Zélande. A la nuit les pirogues se retirèrent, nous laissant huit à dix sauvages qui passèrent la nuit avec nous en parfaite intelligence.

« Le lendemain, même affluence de pirogues remplies de sau-

[1] M. d'Urville la nomme, dans son Voyage, *Motou-Rouo*, d'après des données personnelles et certaines.

vages avec leurs filles. Ils apportaient du poisson en très-grande quantité et l'échangeaient contre des verroteries et des clous. Dans ces premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois pouces : ils devinrent ensuite plus difficiles ; il leur fallut des clous de quatre ou cinq pouces. Dès qu'ils avaient un petit morceau de fer, ils allaient le porter à quelque matelot pour l'aiguiser sur la meule, et arrangeaient des espèces de ciseaux : ils conservaient toujours quelques poissons pour payer ce petit service. Peu à peu leur nombre remplit les deux vaisseaux ; ils étaient fort doux, caressants même, et bientôt ils connurent tous les officiers par leur nom. Nous admettions dans la chambre du conseil les femmes, les filles et les chefs qui étaient reconnaissables par des plumes d'oiseaux plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête. Les femmes mariées se distinguaient à une espèce de tresse de jonc au haut de la tête. Les jeunes filles portaient leurs cheveux tombant en liberté sur le cou, sans aucune tresse pour les attacher. Les sauvages eux-mêmes nous avaient appris ces distinctions.

« Quelques jours après, sur leur invitation, nous nous rendîmes à terre avec eux. Je m'embarquai avec M. Marion dans notre chaloupe avec un détachement de soldats. Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie où nous comptâmes vingt villages de 200 à 400 habitants chacun.

« Dès que nous mettions pied à terre, les habitants venaient au-devant de nous, femmes, enfants, vieillards, etc. Peu de jours après notre arrivée dans la baie, M. Marion, cherchant à terre des arbres propres à faire des mâts pour le *Castries*, trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres. Les deux tiers de notre équipage partit avec les haches, les outils et tous les appareils nécessaires, non-seulement pour abattre les arbres, mais encore pour aplanir les chemins sur trois collines, afin de transporter les mâts au bord de la mer.

« Nous établîmes des barraques de correspondance et de communication sur le rivage le plus voisin de l'endroit où était notre atelier : nos vaisseaux envoyaient tous les jours leurs chaloupes, avec les provisions pour les travailleurs.

« Les sauvages étaient toujours parmi nous dans les divers postes et sur nos vaisseaux ; en échange de clous, ils nous fournissaient du poisson, des cailles, des pigeons et des canards sauvages ; ils mangeaient avec les matelots et les aidaient dans leurs travaux.

« Nos jeunes gens, attirés par les caresses des sauvages, parcouraient tous les jours les villages, faisaient même des courses dans les terres pour aller à la chasse des canards et emmenaient avec eux des naturels qui les portaient, comme des enfants, au passage des marais et des rivières. Ils pénétraient même quelquefois jusqu'à des villages de l'intérieur beaucoup plus considérables, où ils ont trouvé des hommes plus blancs dont ils ont été bien reçus.

« Malgré ces preuves de bonne intelligence et d'amitié, nous étions toujours un peu sur nos gardes, et nos bateaux n'allaient à terre que bien armés ; nous ne permettions pas non plus aux sauvages d'aborder nos vaisseaux avec leurs armes. Mais à la longue notre prudence s'endormit ; la confiance devint telle, que les chaloupes et les canots qui allaient à terre furent désarmés. Nous ignorions alors que Cook avait visité cette terre et l'avait reconnue tout entière : nous apprîmes trop tard qu'il y avait trouvé des anthropophages, et qu'il avait failli être tué dans le port même où nous étions mouillés.

« M. Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre parmi les naturels : quand il était dans le vaisseau, la chambre du conseil en était toujours pleine ; il les recevait avec bonté, les comblait de présents, et à l'aide du vocabulaire de Taïti, il tâchait de se faire entendre d'eux. De leur

côté, ils connaissaient parfaitement M. Marion comme chef des deux vaisseaux ; tous les jours ils lui apportaient un superbe turbot, car ils savaient que le commandant aimait beaucoup ce poisson. Lorsqu'il allait à terre, tous les sauvages l'accompagnaient avec un air de fête et des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfants mêmes venaient lui faire des caresses : tous l'appelaient par son nom.

« Takoury, chef du plus grand des villages du pays, lui avait amené sur son vaisseau son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'y avait laissé passer la nuit.

« Trois esclaves de M. Marion avaient déserté dans une pirogue qui submergea en arrivant à terre : Takouri les ramena.

« Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe et avait volé un sabre ; on s'en aperçut ; on le fit monter à bord, on le dénonça au chef qui le réprimanda fortement, et voulut qu'on le mît aux fers comme les matelots qu'il y avait vus. Il fut renvoyé sans correction.

« Après tant de témoignages de bonne foi, après tant de preuves de bonté et de douceur, comment n'aurions-nous pas eu la confiance la plus aveugle dans les Nouveaux-Zélandais ? Presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les suivaient et les accompagnaient partout.

« Le 8 juin, M. Marion était descendu à terre, toujours accompagné d'une troupe de sauvages. Il y fut accueilli avec des démonstrations d'amitié plus vives et plus bruyantes encore que de coutume. Les chefs des sauvages s'assemblèrent, et d'un commun accord le reconnurent pour le grand chef du pays ; puis ils lui mirent dans les cheveux, au sommet de la tête, les quatre plumes blanches, signe distinctif de son haut rang. M. Marion revint sur son vaisseau plus content que jamais de ces bons sauvages.

« Dans le même temps, je fus visité par un jeune sauvage que

j'avais pris en affection ; il venait me voir tous les jours et me témoignait l'attachement le plus vrai. C'était un jeune homme, beau, bien fait, d'une physionomie douce, gracieuse et toujours riante ; il avait ce jour-là un air de tristesse et de gravité que je ne lui avais jamais vu. Il m'apporta en présent des armes, des outils et des ornements d'un très-beau jade que j'avais désirés. Je voulus les lui payer avec des outils de fer et des mouchoirs rouges, mais il les repoussa doucement avec un signe de tête triste et mélancolique. Je lui offris à manger, il refusa encore, toujours avec ce signe de tête lent et triste. Puis jetant sur moi un regard d'une indéfinissable douleur, un regard qui semblait exprimer un éternel adieu, il partit brusquement. Je ne l'ai plus revu. Quelques autres sauvages, amis de nos officiers, et accoutumés à les visiter tous les jours, disparurent de même.

« Le 12 juin, M. Marion descendit à terre dans son canot avec douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau, en tout dix-sept personnes. Takouri, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent notre commandant, dont le projet était d'aller manger des huîtres et donner un coup de filet au pied du village de Takouri.

« Le soir, M. Marion ne vint point coucher à bord du vaisseau. Mais la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si grande qu'on n'en fut pas inquiet. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans nos cabanes, pour voir le lendemain la mâture du *Castries*. Cette mâture était fort avancée ; une partie des matériaux étaient même transportés près du rivage ; et les naturels nous aidaient tous les jours à ces fatigants transports.

« Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, le *Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consomma-

tion journalière. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on envoya aussitôt un canot pour le secourir : c'était un des hommes partis le matin dans la chaloupe du *Castries*. Il avait deux coups de lance dans le côté, et il arriva plus mort que vif. « Les sauvages, dit-il, se sont présentés au rivage, sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires de joie et d'amitié; lorsque nous étions tous séparés les uns des autres pour ramasser chacun notre charge de bois, les Zélandais, armés de casse-tête, de masses et de lances, se sont jetés avec fureur par troupe de huit ou dix sur chaque matelot. Je n'avais eu d'abord affaire qu'à trois d'entre eux, je me défendis du mieux que je pus, et je reçus deux coups de lance; mais bientôt, je vis venir à moi d'autres sauvages armés; comme j'étais plus près de la mer, je m'enfuis et me cachai hors de leur vue dans les broussailles. De là je vis tuer mes malheureux camarades; après les avoir tués, les traîtres naturels les dépouillèrent, leur ouvrirent le ventre, et ils commençaient à hacher les cadavres par morceaux; les jugeant absorbés par leur féroce occupation, je me jetai à la mer pour gagner un des vaisseaux à la nage. »

« Le récit de cette affreuse catastrophe jeta l'équipage dans la consternation, car on ne douta point que M. Marion et les seize hommes du canot, partis la veille et dont on n'avait pas de nouvelles, n'eussent éprouvé le même sort que les onze hommes de la chaloupe du matin.

« Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. La chaloupe du *Mascarin* fut expédiée avec un officier et un détachement de soldats. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débar-

quement le plus voisin de l'atelier des mâts, pour porter des secours à ce poste, le plus nombreux et le plus important. L'officier découvrit en chemin la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble sous le village de Takouri, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

« L'officier ne s'arrêta pas; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il préféra se conformer à l'ordre qu'il avait reçu.

« J'étais sur une colline, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre, avec des fusils armés de baïonnette, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires des vaisseaux.

« Mon cœur se serra aussitôt, car je compris que ce détachement venait nous annoncer quelque funeste événement. Pour ne point effrayer les hommes de l'atelier, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de ma voix : Arrêtez ! lui criai-je, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il s'agissait. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler et je le conduisis au poste.

« Je fis aussitôt cesser les travaux, et rassembler les armes et les outils. Sur mon ordre, on chargea les fusils, et les matelots se partagèrent tout ce qu'ils purent emporter; le reste fut enterré dans un trou creusé au milieu de l'une de nos barraques, que l'on brûla pour cacher ces objets sous les cendres et les décombres.

« Nos hommes ne savaient rien des malheurs arrivés au commandant et à leurs camarades; j'avais besoin, pour nous tirer de la situation critique où nous étions, qu'ils conservassent toute leur tête. Nous étions entourés de sauvages armés, qui occupaient par troupes toutes les hauteurs voisines et nous obser-

vaient en silence; je ne m'en étais aperçu que depuis l'arrivée du détachement et après que le sergent m'eut fait son rapport.

« Je partageai mon détachement en deux pelotons renforcés des matelots armés de fusils ; l'un marchait en tête précédé d'un sergent, l'autre à l'arrière-garde sous mon commandement; au centre se placèrent les matelots chargés d'outils et d'effets. Nous partîmes ainsi au nombre d'environ soixante hommes. Nous traversâmes en bon ordre et en silence plusieurs troupes de sauvages dont les différents chefs me répétaient ces tristes paroles : *Takouri mate Marion* (Takouri a tué Marion). L'intention évidente de ces chefs était de nous effrayer et de profiter ensuite de notre terreur pour nous massacrer : chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

« Nous arrivâmes aux chaloupes sans être inquiétés par les sauvages, qui se contentaient de nous suivre sur les côtés et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que leur commandant était tué, brûlaient de venger sa mort, et me demandaient en frémissant de rage la permission de casser la tête à ces misérables chefs qui semblaient nous menacer. Il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et, si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait encore mettre en sûreté. « Contenez-vous, mes amis, leur dis-je ; ne tirez pas et marchez en bon ordre comme des soldats civilisés devant cette horde de brigands : je donnerai bientôt carrière à votre juste vengeance, soyez tranquilles ! »

« Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. M'adressant à un chef des sauvages, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui

dis que si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et les Nouveaux-Zélandais, au nombre de plus de mille, s'assirent tous, pour témoigner de leur intention d'obéir à leur chef.

« Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long; nous avions beaucoup de bagages à mettre sur la chaloupe, et ce bateau ainsi chargé tirait beaucoup d'eau et ne pouvait accoster, ce qui obligeait à se mettre dans l'eau pour s'embarquer. J'y entrai le dernier; aussitôt que je fus dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble en poussant leur cri de guerre : en même temps ils forcèrent la consigne et nous lancèrent une grêle de javelots et de pierres qui n'atteignirent personne. Ils mirent le feu à nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menaçant de leurs armes qu'ils frappaient les unes contre les autres, ils jetèrent des cris affreux.

« La chaloupe était si chargée et si pleine que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas tirer un seul coup de fusil, et de rejoindre promptement le vaisseau pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Aro relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

« Les sauvages s'enhardissant entraient dans l'eau comme pour venir attaquer la chaloupe. Je fis lever les rames, et je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs qui s'agitaient le plus et qui excitaient tous les autres : chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade meurtrière continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas immédiatement comme leurs casse-tête et leurs massues. A chaque coup de fusil, au contraire, ils

redoublaient leurs cris et leurs menaces; ils s'agitaient horriblement sans changer de place, et restaient sur le rivage. Nous les eussions exterminés tous, si j'eusse voulu continuer la fusillade. Après en avoir fait tuer un grand nombre malgré moi, je fis ramer vers le vaisseau, au milieu des cris incessants de ces hordes furieuses.

« Dès que je fus arrivé à bord du *Mascarin*, j'expédiai la chaloupe pour aller relever le poste de nos malades. Un détachement s'embarqua commandé par un officier, avec ordre de renvoyer à bord les malades, les officiers de santé et tous les ustensiles de notre hôpital : je lui recommandai d'abattre les tentes, de faire autour de notre forge un retranchement pour la nuit avec les pièces à eau; de poser une sentinelle avancée du côté du village situé sur la même île, et surtout de veiller exactement pour se garder des surprises; car je me défiais de quelque tentative de la part des sauvages contre l'établissement de notre forge, où nous avions du fer très-propre à les tenter. Je donnai en même temps à l'officier des signaux de nuit, avec promesse de lui envoyer promptement du secours, en cas d'attaque.

« Les malades furent heureusement amenés sur les vaisseaux, vers onze heures du soir, sans aucun accident. Les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs du poste; mais ils n'osèrent rien entreprendre.

« Le lendemain, 14 juin, j'envoyai sur l'île un second détachement avec deux officiers. Nous n'avions point encore notre provision d'eau et de bois pour continuer notre voyage, et après ce que nous venions d'éprouver de la part des sauvages, il y aurait eu beaucoup de péril à faire cet approvisionnement sur la grande terre, où nous trouverions sans doute nos ennemis en plus grand nombre encore et plus entreprenants que la veille. L'île Motou-Aro, placée au milieu du port, à portée de nos vaisseaux, nous offrait du bois à discrétion, et un ruisseau d'eau

douce assez commode pour remplir nos pièces; mais il y avait sur cette île une tribu de trois cents sauvages qui pouvaient nous inquiéter. Je donnai ordre à l'officier de ce poste de réunir tout son monde et de prendre le village de vive force, dans le cas où les naturels paraîtraient disposés à nous inquiéter, de le brûler et de balayer entièrement l'île pour assurer notre aiguade.

« Après midi, les sauvages se présentèrent en armes assez près du poste. On se mit aussitôt en disposition de les recevoir : on marcha sur eux, sans tirer, la baïonnette au bout du fusil. Ils s'enfuirent dans leur village : arrivés là, ils tinrent ferme, en poussant des cris affreux.

« Malou, chef de ce village, qui était un de ceux avec lesquels nous avions été le plus familiers, était accompagné de cinq autres chefs de différents villages, ou guerriers principaux. Ils s'agitaient prodigieusement, excitant de la voix et du mouvement de leurs armes leurs jeunes guerriers à marcher contre nous, mais ils n'osèrent avancer.

« Nos gens, en bon ordre de combat, s'arrêtèrent à portée de pistolet de la porte du village; là ils commencèrent la fusillade et tuèrent les six chefs. Tous les guerriers prirent la fuite à travers le village, pour gagner leurs pirogues. Les nôtres les poursuivirent la baïonnette dans les reins, en tuèrent cinquante et culbutèrent une partie de ceux qui restaient dans la mer, après avoir mis le feu au village. Nous restâmes, après cette victoire, maîtres de toute l'île : un seul homme fut blessé assez grièvement d'un coup de javelot au coin de l'œil.

« Après cette expédition, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à eau. Je renvoyai couper les fougères dont l'île était couverte et dans lesquelles nos ennemis auraient pu se cacher pour nous surprendre; car ces fougères étaient hautes de six pieds et fort épaisses. Les sauvages tués dans le combat furent enterrés, une main hors de terre pour faire voir à ces

cannibales que nous n'étions pas, comme eux, gens à manger nos ennemis. J'avais promis aux soldats et aux malelots cinquante piastres pour chaque sauvage qu'ils pourraient amener vivant. Mais nos ennemis avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfants qu'ils avaient fait passer sur la grande terre. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés; mais ces malheureux mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient leurs liens comme des fils : il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul.

« Cependant le vaisseau *le Castries* n'avait ni mât de beaupré, ni mât de misaine. Il n'était plus question d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre. Nous assemblâmes plusieurs petites pièces de bois et *le Castries* fut remâté.

« Il nous fallait sept cents barriques d'eau et soixante-dix cordes de bois à brûler pour les deux bâtiments; il ne nous restait plus qu'une seule chaloupe pour accomplir ces travaux : nous les achevâmes peu à peu dans l'espace d'un mois.

« J'envoyais tous les jours la chaloupe sur l'île pour faire alternativement un voyage à l'eau et l'autre au bois. Les travailleurs étaient escortés par un détachement qui revenait tous les soirs coucher à bord du vaisseau. Un jour que la chaloupe était restée à terre plus tard que de coutume, les sauvages passèrent en grand nombre de la terre sur l'île, par un côté où ils ne pouvaient être aperçus. La sentinelle, qui était placée sur une hauteur, vit venir à elle un homme portant un chapeau et vêtu en matelot, mais qui marchait avec la précaution d'un homme qui se glisse pour ne pas être aperçu. La sentinelle lui cria de s'arrêter : c'était un naturel qui, ne comprenant rien à ses cris, continua d'avancer; mais son déguisement fut reconnu, et la vedette lui tira un coup de fusil qui le tua. Aussitôt on vit surgir une multitude de sauvages; le détachement, averti par l'alerte, s'avança contre eux, leur donna la chasse et en tua plusieurs

qu'on trouva couverts des habillements des officiers et des matelots qu'ils avaient égorgés avec M. Marion : les autres se rembarquèrent dans leurs pirogues, et depuis cette tentative inutile les Nouveaux-Zélandais ne reparurent plus.

« Lorsque des insulaires passaient en troupe à la portée de l'artillerie de nos vaisseaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, surtout pendant la nuit, pour leur prouver que nous étions sur nos gardes ; mais, comme ils étaient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvaient jamais l'effet, et il était à craindre qu'ils ne s'enhardissent à mépriser notre artillerie.

« Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avait huit ou dix hommes, passa un jour à portée du vaisseau *le Castries*. Un coup de canon coupa la pirogue en deux et tua quelques sauvages ; les autres gagnèrent la terre à la nage.

« Cependant nous n'avions pas de certitude sur le sort de M. Marion, des deux officiers qui l'avaient accompagné à terre, et des quatorze matelots qu'il avait emmenés avec lui dans son canot pour le conduire et donner un coup de filet. Nous savions seulement, par le rapport du matelot échappé le jour suivant au meurtre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans ce second massacre avaient eu le ventre ouvert après leur mort, et que leurs corps avaient été partagés par quartiers et distribués entre tous les sauvages complices de l'assassinat.

« Pour nous éclairer sur le sort de M. Marion et sur celui des compagnons de son malheur, j'expédiai la chaloupe avec des officiers de confiance et un fort détachement au village de Takouri.

« La chaloupe partit bien armée de pierriers et d'espingoles. L'officier qui la commandait aborda vers l'endroit où nous avions déjà vu nos bateaux échoués. Ils n'y étaient plus ; les sauvages les avaient brûlés pour en extraire le fer. Le détache-

ment monta en bon ordre au village de Takouri. Le traître s'était enfui comme un lâche : on le vit au loin, hors de la portée du fusil, ayant sur les épaules le manteau de M. Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. Le village était abandonné : on n'y trouva que quelques vieillards qui n'avaient pu suivre leurs familles fugitives, et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons, comme les sénateurs romains attendant la mort sur leur chaise curule. On voulut les emmener captifs : l'un d'eux, sans s'émouvoir beaucoup, frappa un soldat avec un javelot qu'il avait à côté de lui. Il fut tué; on épargna les autres et on les laissa dans le village. On fouilla soigneusement toutes les maisons. On trouva dans celle de Takouri le crâne d'un homme, cuit depuis quelques jours; il restait quelques parties, où l'on voyait l'empreinte des dents de ces bêtes féroces. Une cuisse humaine tenant encore à une broche de bois était à moitié dévorée.

« Dans une autre maison, on trouva le corps d'une chemise qu'on reconnut être celle de M. Marion. Le col de cette chemise était tout ensanglanté, et l'on y voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans différentes autres maisons, étaient une partie des vêtements et les pistolets du jeune de Vaudricourt, qui avait accompagné son capitaine à la fatale partie de pêche. Enfin on trouva les armes du canot, et des hardes de nos malheureux matelots.

« Après avoir tout exactement visité, on mit le feu aux maisons, et le village entier fut réduit en cendres.

« Dans le même temps, le détachement s'aperçut que les insulaires évacuaient un village beaucoup mieux fortifié que les autres. Nous avions de forts soupçons que le nommé Piki-Ore, qui en était le chef, était complice de Takouri. Le détachement se transporta aussitôt à ce village qu'on trouva entièrement abandonné. On en visita toutes les maisons. On y trouva, comme

dans le premier, beaucoup d'effets provenant de nos bateaux. On réduisit le village en cendres.

« En descendant, pour se rembarquer, nos gens poussèrent à l'eau deux pirogues de guerre, les mirent à la remorque de la chaloupe, et les amenèrent à bord du vaisseau. Nous en tirâmes les planches et les bois qui pouvaient nous être utiles. Les corps de ces pirogues, étant d'environ 60 pieds de longueur, ne purent être embarqués : on les brûla. »

Après ces justes et terribles représailles, le 14 juillet 1772, les vaisseaux *le Castries* et *le Mascarin*, commandés par MM. Duclesmeur et Crozet, quittèrent la Nouvelle-Zélande pour continuer leur voyage dans l'Océanie.

Nous terminerons cette relation, en rapportant quelques observations de M. d'Urville sur la cause de la catastrophe à jamais célèbre dont Marion fut la victime. Le capitaine d'Urville, en mentionnant dans son savant et admirable travail sur la Nouvelle-Zélande, le voyage du capitaine français Surville (en décembre 1769, moins de trois ans avant l'arrivée de Marion), raconte ce qui suit :

« La tempête avait fait perdre à Surville le canot qui était amarré derrière le vaisseau; il le vit échoué sur le rivage de l'anse du Refuge. Ce capitaine l'envoya chercher, mais les sauvages plus alertes s'en emparèrent et le cachèrent si bien que toutes les perquisitions furent inutiles. On soupçonna que les naturels avaient coulé ce canot dans une petite rivière que l'on remonta et que l'on descendit à diverses reprises. Surville, irrité de la perte de son canot. ordonna par signes à quelques sauvages de s'approcher. Un d'entre eux [1] accourut, il fut arrêté et con-

[1] C'était malheureusement le chef *Nangui-Noui* qui avait reçu les malades de Surville dans sa maison avec autant d'humanité que de désintéresse-

duit à bord : les autres, moins confiants, prirent aussitôt la fuite. On s'empara d'une pirogue et on brûla toutes celles qui étaient sur le rivage. On mit le feu aux maisons et aux villages ; et, après avoir ainsi porté l'effroi et la désolation dans ces contrées, Surville quitta la Nouvelle-Zélande sans prévoir que cet injuste châtiment aurait les suites les plus funestes pour les Européens qui auraient le malheur d'y aborder. Infortuné Marion, voilà la vraie cause de votre mort et de celle des Français qui vous ont suivi ! Ne cherchons pas d'autres motifs. »

(*Voyage de l'Astrolabe*, t. III, 1re partie.)

Nous ajouterons à ces conjectures fort vraisemblables le récit fait par les naturels de Korora-Reka (Nouvelle-Zélande) au voyageur anglais Dillon, en 1827, sur les circonstances qui causèrent et sur celles qui suivirent le massacre de Marion. On nous saura gré, sans aucun doute, du soin que nous mettons à rapporter tout ce qui se rattache à la perte de ce célèbre navigateur français. Ce récit est curieux d'ailleurs par les détails fabuleux dont la tradition du pays a altéré le fait principal, et par l'aveu naïf de la terreur causée aux naturels par la première audition et les effets meurtriers des armes à feu.

« Maounga (chef zélandais, qui prit depuis le nom de King-Charley) ayant prononcé le nom de Marion, dit M. Dillon, je jugeai à propos de m'enquérir des circonstances qui avaient amené le massacre de ce navigateur dans la baie même où je me trouvais. Voici ce que j'appris. Le capitaine Marion, dans le cours d'un voyage de découvertes, relâcha à la Baie-des-Iles, où

ment. Cet infortuné qui fut emmené par l'ingrat Surville, malgré ses prières, ses supplications et les larmes qu'il versait avec désespoir, en montrant sa terre natale dont on l'arrachait, mourut, dans la traversée, à la vue des îles Juan Fernandez, le 12 mars 1770.

ses bâtiments jetèrent l'ancre à un endroit nommé aujourd'hui la Baie-du-Vaisseau. La reine Tourourou dit qu'elle se souvenait parfaitement bien du massacre; qu'il y avait à bord du bâtiment européen une femme blanche nommée Micki [1] et avec elle un enfant. Micki était descendue à terre à Paroa pour laver du linge, et les hommes de la tribu de Wangaroa lui en dérobèrent différentes pièces. Une rixe s'éleva au sujet de quelques poissons pris dans un filet. Micki fut très-effrayée et se sauva à bord du vaisseau dans un des canots. Sur ces entrefaites, le capitaine Marion, ignorant ce qui se passait, était descendu à terre : il fut tué.

« La nouvelle de cet événement ne tarda pas à arriver aux vaisseaux, et deux cents hommes débarquèrent armés de fusils. Les naturels, se fiant sur leur nombre, leur firent face hardiment. Le patou-patou et les javelots n'avaient pas beau jeu contre les balles des fusils, et les gens de Wangaroa, qui tombaient par douzaines, ne concevaient pas comment cela arrivait, ne pouvant apercevoir l'objet qui les blessait. A la fin, ils s'enfuirent sur la grande terre dans un endroit fortifié. Ils supposaient qu'ils s'étaient battus contre des esprits qui soufflaient du feu et de la fumée sur eux par la bouche avec de gros tubes de fer. Ils donnèrent au fusil le nom de *pou* qui lui resta et qui, dans leur langue, signifie souffler. Les Français les poursuivirent sur la grande terre et en massacrèrent un grand nombre.

« Le chef qui avait tué le capitaine Marion se nommait *Takouri* (le chien); il était de Wangaroa. Les bardes du pays ont composé plusieurs chansons sur cette bataille et sur la mort de Marion. Il y est souvent fait mention de Micki et de son enfant. J'avais, en diverses occasions, entendu chanter ces chansons, mais je n'en avais pas jusqu'alors compris le sens. »

(*Voyage aux îles de la mer du Sud*, par le capitaine Dillon.)

[1] Il faut peut-être lire *Maiki*, nourrice, en langue du pays.

CHAPITRE XIII

Perte du *Grosvenor*, vaisseau de la Compagnie des Indes, sur la côte orientale d'Afrique, en 1782.

La relation des aventures de l'équipage et des passagers du *Grosvenor* a été publiée par John Hynes, un des matelots échappés au désastre. Nous allons en reproduire les principaux détails avec la plus scrupuleuse fidélité.

Le 15 juin 1782, le *Grosvenor* quitta le port de Trinkomalay [1], dans l'île de Ceylan, pour revenir en Angleterre. Le 3 août, le capitaine Coxon, qui le commandait, croyait la terre la plus proche à cent lieues. Ce jour-là et le lendemain, le vent fut très-fort ; le 4, qui était un dimanche, le bâtiment avait mis en travers sous sa misaine et sa voile d'étai d'artimon.

Avant le jour, John Hynes, matelot, étant occupé en haut avec Lewis et quelques autres de ses camarades à amener le mât de

[1] L'île de Ceylan, de 90 lieues de long sur 68 de large, qui appartient aujourd'hui aux Anglais, n'est qu'à 50 lieues du continent de l'Inde. Il s'y fait un commerce considérable en cannelle, ivoire, perles, etc. Kandi, dans l'intérieur, est la capitale de l'île. Trinkomalay en est le port le plus sûr et le plus vaste ; les Anglais y possèdent des arsenaux bien fournis et de beaux chantiers de construction.

perroquet de misaine, demanda à Lewis s'il ne croyait pas voir une terre bordée de brisants ; ce dernier fut de son avis ; et ils s'empressèrent de descendre pour instruire de cette particularité alarmante l'officier qui était de quart. Celui-ci se mit à rire ; Lewis courut à la chambre du capitaine et l'informa de ce qui se passait : M. Coxon monta sur le pont et ordonna d'arriver vent arrière. On mit en conséquence la barre au vent, on amena la voile d'étai d'artimon, on mit dehors le grand foc et le petit hunier, et on brassa carré derrière. Le navire avait presque entièrement viré ; avant qu'il eût achevé, sa quille toucha. Tout le monde fut sur le pont en un instant. La terreur était peinte sur les visages. Le capitaine s'efforça de dissiper les alarmes et de tranquilliser les passagers, et leur assura qu'il avait l'espoir de les sauver.

On sonda les pompes et l'on ne trouva pas d'eau dans la cale, parce que l'arrière du navire étant élevé sur les rochers, et l'avant se trouvant beaucoup plus bas, l'eau s'y était toute rassemblée. Dix minutes après, le vent souffla de terre ; on craignait d'être poussé au large, et privé par là de la seule chance de salut qui restât.

Le capitaine voulut donner le signal de détresse, mais la soute aux poudres était pleine d'eau. Alors il ordonna de couper le grand mât : il n'en résulta aucun allégement pour le vaisseau.

Le trouble qui régnait à bord ne peut se décrire ; ce n'était partout que désespoir, désordre et confusion. Les plus calmes s'occupaient des moyens de gagner le rivage. Ils se mirent à construire un radeau avec les mâts, les vergues et tous les espars que l'on put réunir.

Un Lascar et deux Italiens essayèrent de gagner la côte à la nage avec une ligne de sonde ; un de ces derniers se noya, les deux autres arrivèrent heureusement. Par le moyen de la ligne, on en amena à terre une plus grosse, et, par le moyen de celle-

ci, un grelin ; les deux matelots furent aidés par plusieurs naturels du pays, dont un grand nombre s'étaient déjà rassemblés sur le bord. La lame et le courant apportèrent bientôt à terre les mâts, que les naturels, dès qu'ils purent les atteindre, dépouillèrent de leurs cercles de fer.

Quand le grelin fut à terre, on fixa une de ses extrémités autour d'un rocher et l'autre au cabestan, dont on se servit pour le roidir. Pendant ce temps, presque tout l'équipage avait été employé à construire le radeau que l'on venait de finir. Après l'avoir entouré d'une haussière de neuf pouces, on le lança à la mer, et on le conduisit vers l'arrière du bâtiment, afin que les femmes et les enfants pussent s'embarquer plus aisément par les écoutilles. Quatre matelots se mirent sur le radeau pour les aider ; quoique la haussière fût neuve, la violence du ressac la cassa en deux : le radeau, poussé vers le rivage, chavira, et trois des matelots furent noyés.

Avant de couper le mât, on avait mis à l'eau la yole et le canot ; mais à peine descendus, ils furent brisés. Chacun songea aux moyens de se sauver comme il le pourrait. Quelques-uns eurent recours au câble attaché à terre, et essayèrent, en se suspendant par les mains, de gagner ainsi le rivage. Plusieurs abordèrent heureusement au moyen de cet expédient ; d'autres, exténués par la fatigue, succombèrent à la peine et se noyèrent ; quinze personnes périrent ainsi.

Le bâtiment se sépara en deux, un peu en avant du grand mât. Au même instant, le vent se remit, par un bonheur inespéré, à souffler du large, directement vers la terre : circonstance qui contribua beaucoup à sauver les personnes qui étaient encore à bord ; elles gagnèrent toutes la dunette qui était la plus proche de terre. Le vent, aidé de la lame, les soulevant, la dunette se détacha de l'avant et de l'arrière, et le pont se fendit en deux. Dans ce moment affreux, tout le monde se porta sur la hanche de

babord, qui bientôt flotta dans une eau peu profonde, tandis que les autres portions continuèrent à briser la violence de la mer, qui sans cela eût emporté tous les naufragés. Tout ce qui restait à bord, même les femmes et les enfants, abordèrent heureusement à terre, à l'exception de l'aide du cuisinier, qui était ivre, et qui ne voulut jamais quitter le bâtiment.

La nuit approchait. Heureusement les naturels, qui s'étaient retirés au coucher du soleil, avaient laissé le reste de leur feu, ce qui donna les moyens d'allumer d'autres feux avec du bois que fournirent les débris du bâtiment. On prit des cochons et des poules qui avaient été entraînés à terre, et l'on fit un triste repas.

On trouva sur le rivage un baril de bœuf et un baril de farine, dont le capitaine fit une égale distribution à chaque personne. Deux voiles avaient aussi été poussées à terre : on en construisit deux tentes pour les femmes.

Dans la matinée du 5, les naturels du pays, appartenant à la nation cafre [1], sauvages cruels, aux cheveux courts et laineux et à la peau d'un noir foncé, vinrent en grand nombre, et ils se mirent à enlever tout ce dont ils eurent envie. Les naufragés, et surtout les femmes, conçurent de vives inquiétudes pour leur sûreté personnelle; mais on se calma en voyant que les naturels se contentaient de piller. Le lendemain, on s'occupa de réunir tout ce qui pouvait être utile durant le voyage que l'on avait l'intention d'entreprendre par terre jusqu'au cap de Bonne-Es-

[1] Il résulte de la suite du récit que le naufrage eut lieu sur la terre de Natal, qui s'étend sur la côte orientale de l'Afrique, depuis le pays des Hottentots jusqu'à la baie de Lagoa, et où se trouvent les établissements portugais.

M. Balbi, dans son Abrégé de géographie, divise le pays des Cafres en *Cafrerie maritime*, qui est la côte de Natal, et *Cafrerie intérieure*, partagée entre plusieurs peuples indépendants presque toujours en guerre entre eux.

pérance. Mais auparavant, le capitaine fit prudemment défoncer deux barils d'eau-de-vie, de crainte que les naturels ne devinssent dangereux en s'enivrant.

Il rassembla toutes les personnes qui avaient survécu au naufrage, et, après avoir partagé les provisions entre elles, il leur représenta qu'ayant été à bord chargé du commandement, il espérait qu'elles consentiraient à ce qu'il continuât de donner des ordres. On lui répondit affirmativement d'une voix unanime. D'après ses calculs, l'on pouvait en quinze ou seize jours arriver à un établissement hollandais.

Encouragée par ces paroles, toute la troupe partit le 7. Le premier maître, qui était malade depuis quelque temps, fut porté par deux matelots dans un hamac suspendu à une perche : chacun se prêta volontiers à cette corvée pénible. Un matelot, nommé O'Brien, qui avait une enflure au genou, ne voulut point partir avec ses camarades; il objecta que, ne pouvant marcher aussi vite qu'eux, il préférait rester. Il comptait chercher, dans les débris du navire des morceaux de plomb et d'étain, en faire des colifichets pour amuser les naturels, et par ce moyen les intéresser en sa faveur.

Toute la troupe, s'étant mise en marche, fut suivie par quelques Cafres. Un sentier frayé menait d'un village à un autre. Les Cafres suivirent les Anglais pendant trois milles, leur prirent tout ce qui leur convint et quelquefois leur jetèrent des pierres. Les Anglais rencontrèrent une troupe de trente naturels, qui avaient les cheveux relevés en pain de sucre et le visage peint en rouge. Il y avait parmi eux un Hollandais nommé Trout, qui, ayant commis des meurtres chez ses compatriotes, s'était réfugié chez ces sauvages. Il demanda aux Anglais qui ils étaient et où ils allaient. Sur leur réponse, il leur représenta qu'ils avaient à traverser de nombreux déserts et à redouter les attaques des bêtes féroces. Ce discours consterna les Anglais; ils offrirent à

Trout tout l'argent qu'il pourrait désirer pour les conduire au Cap ; mais il refusa cette proposition, alléguant la crainte de tomber au pouvoir des Hollandais : il ajouta qu'il s'était marié à une femme cafre, dont les compatriotes ne voudraient jamais le laisser partir, quelque envie qu'il en pût avoir.

Les Anglais découragés poursuivirent leur voyage encore quatre à cinq jours. Les naturels se rassemblaient constamment autour d'eux pendant le jour, leur prenaient tout ce qui leur faisait plaisir, et se retiraient toujours au coucher du soleil. Les naufragés avaient vu plusieurs villages, mais ils s'en tenaient aussi éloignés qu'ils le pouvaient, afin de ne pas s'exposer aux insultes des habitants. Logie, le maître malade, se trouvait si bien rétabli qu'il marchait sans l'aide de personne. En arrivant dans une ravine profonde, les Anglais rencontrèrent trois naturels qui mirent plusieurs fois leurs sagaies à la gorge du capitaine; poussé à bout, il saisit une de ces lances, l'arracha de la main du sauvage, la brisa et garda le fer. Les naturels s'en allèrent, ayant l'air de ne plus s'embarrasser des Anglais ; mais le lendemain, ceux-ci, en arrivant à un grand village, les trouvèrent avec environ quatre cents de leurs compatriotes, tous armés de sagaies et de grands boucliers de peaux d'éléphants. Ces sauvages arrêtèrent la troupe, et, après l'avoir pillée et insultée, se mirent à la frapper. Les Anglais résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En conséquence, ayant placé les femmes, les enfants et les malades à une certaine distance, sous la protection d'une douzaine d'hommes, le reste, composé d'à peu près quatre-vingt-dix hommes, se battit contre l'ennemi pendant deux heures et demie, et fit, durant ce temps, une espèce de feu roulant. Ayant fini par gagner un terrain élevé, où ils ne pouvaient être cernés, une sorte de compromis fut conclu entre les deux partis.

Il y eut des deux côtés plusieurs personnes blessées, mais aucune ne fut tuée. Le bois d'une sagaie pénétra dans l'oreille

de M. Newman, un des passagers, et la violence du coup le priva de tout sentiment pendant deux heures. Quand la paix fut conclue, plusieurs Anglais ôtèrent les boutons de leurs habits, et les donnèrent avec quelques bagatelles aux Cafres qui s'en allèrent et ne revinrent plus.

M. Newman s'étant un peu remis, la troupe marcha en avant, et le soir on dormit auprès du feu en plein air. Pendant la nuit, on fut si effrayé par les hurlements des bêtes féroces, que les hommes veillèrent pour empêcher ces animaux de les surprendre.

Le lendemain, les Anglais virent arriver le Hollandais Trout; il leur dit qu'il était allé à bord du navire, d'où il avait retiré du fer, de l'étain, du plomb et du cuivre qu'il portait à son kraal ou village. Il avait appris leur dispute avec les naturels; il leur conseilla de ne plus faire de résistance; le défaut d'armes rendrait toute défense inutile, et ils rencontreraient ainsi moins d'obstacles. Il était seul; après une conversation très-courte, il s'en alla.

La troupe entra dans une ravine profonde où elle passa la nuit. Son repos fut troublé par les hurlements des bêtes carnassières, que les sentinelles eurent beaucoup de peine à tenir écartées au moyen de tisons enflammés. Au point du jour, les Anglais se mirent en marche. Vers midi, les naturels vinrent, selon leur usage, les piller, et leur prirent leur boîte à amadou, leur pierre à fusil et leur briquet, ce qui fut pour eux une perte irréparable; chacun fut obligé de voyager avec un tison à la main. Arrivés à une petite rivière, que la marée montante avait fait gonfler, il fut impossible à la troupe de la traverser; on passa la nuit sur ses bords. Les naturels, qui avaient continué à suivre les naufragés, devinrent plus exigeants encore. Ils s'emparèrent des montres des hommes; les cheveux des femmes, en tombant, laissèrent apercevoir des diamants qu'elles y avaient cachés; les Cafres les enlevèrent sans cérémonie, et cherchèrent

même avec beaucoup d'attention s'ils n'en trouveraient pas d'autres.

Le lendemain on passa la rivière à gué. On était sans eau ; le colonel James proposa de creuser dans le sable pour s'en procurer ; cette tentative réussit. Les provisions se trouvaient presque épuisées ; il était très-fatigant de voyager avec les femmes et les enfants. Les matelots commencèrent à murmurer ; chacun semblait déterminé à ne prendre conseil et soin que de lui-même.

En conséquence, le capitaine Coxon, le premier maître et sa femme, le troisième maître, le colonel James, madame James, M. et madame Hosea, M. Hay, le trésorier M. Newman et M. Nixon, avec cinq de leurs enfants, convinrent de rester ensemble et de voyager aussi lentement qu'auparavant. Plusieurs matelots, séduits par les grandes promesses que leur firent le colonel James, M. Hosea et d'autres, consentirent à rester avec eux pour porter le peu de provisions qui restaient, et les couvertures qui servaient à s'envelopper pendant la nuit.

Shaw et Trotter, second et quatrième maîtres ; Harris, le cinquième ; le capitaine Talbot et son patron de canot ; MM. William, Taylor, d'Espinette, Oliver et leurs domestiques ; le munitionnaire du bâtiment, le charpentier, le tonnelier, l'aide-charpentier et l'aide-calfat ; le reste des matelots, parmi lesquels était Jones Hynes, celui qui avait vu le premier les brisants, composant tous ensemble une troupe d'environ quarante-trois personnes, prirent les devants. Un enfant de sept à huit ans, nommé Law, passager à bord du *Grosvenor,* se mit à pleurer en voyant qu'un des passagers qui faisait partie de cette seconde troupe allait le quitter. On convint de l'emmener et de le porter à tour de rôle quand il ne pourrait plus marcher.

Cette séparation ne put s'effectuer sans de vifs regrets ; car l'on avait des deux parts bien peu d'espérance de se revoir. Shaw, le second maître, conduisait la première troupe, qui,

ayant attendu toute la nuit le temps du reflux pour passer une rivière, fut rejointe par l'autre le lendemain. On éprouva une grande satisfaction en se retrouvant, et les inconvénients qui avaient occasionné le partage en deux troupes furent oubliés un moment.

Les Anglais passèrent la rivière, et arrivèrent le lendemain à un grand village. Ils y trouvèrent Trout le Hollandais, qui leur montra sa femme et son enfant, et leur demanda un morceau de petit salé. Il leur dit que ce kraal était le lieu de sa résidence, et leur répéta que les naturels ne voudraient en aucune façon lui permettre de s'en aller, quand même son inclination le porterait à retourner parmi ses compatriotes. Il leur donna des avis pour la continuation de leur voyage, leur indiqua le nom des lieux qu'ils devaient traverser et les rivières qu'ils avaient à passer. Ils lui exprimèrent leur reconnaissance, et partirent.

Le lendemain matin, les provisions étant épuisées, une partie de la troupe alla sur le rivage à l'heure de la marée basse, et y ramassa des huîtres et d'autres eoquillages, qui furent distribués entre les femmes, les enfants et les malades. On arriva vers midi dans un village où l'on fut maltraité par les habitants, et l'on marcha jusque vers quatre heures.

Les Anglais résolurent de nouveau de se séparer; en restant unis, ils n'étaient pas assez forts pour résister efficacement aux attaques des naturels, et étaient assez nombreux pour leur donner de l'inquiétude. On espérait aussi se procurer plus facilement les moyens de subsister. On se sépara donc, et cette fois ce fut pour jamais.

La première troupe marcha jusqu'à la brune. Le lendemain, ces infortunés firent à peu près trente milles. Le jour suivant, ils se nourrirent d'oseille sauvage, de baies qu'ils virent becqueter par les oiseaux et de coquillages. Ils atteignirent les bords d'une

rivière large et profonde, où ils terminèrent leur course de la journée.

Le lendemain, la largeur de la rivière les empêchant de la traverser, ils remontèrent le long de ses sinuosités. Ils traversèrent plusieurs villages, mais ne purent obtenir aucun secours des habitants. Après une journée fatigante, ils arrivèrent à un endroit où la rivière était plus étroite. Ils réunirent avec des lianes et à l'aide de leurs mouchoirs tout le bois sec qu'ils purent ramasser, et en formèrent une espèce de radeau sur lequel on mit le jeune Law et ceux qui ne savaient pas nager; ceux qui étaient bons nageurs poussèrent le radeau en avant, et l'on traversa ainsi sans accident la rivière, qui n'avait pas moins de deux milles de largeur. Depuis trois jours, les voyageurs s'étaient écartés de la mer; ils se dirigèrent de nouveau vers la côte, en suivant la rive droite de la rivière. Ils furent heureux de trouver beaucoup de coquillages, car, dans l'intérieur des terres, ils n'avaient eu pour nourriture que de l'oseille sauvage et de l'eau.

Quatre jours après, ils arrivèrent à une haute montagne couverte de bois du côté de la terre. Ils entrèrent dans la forêt au point du jour. Leur marche fut très-fatigante; ils étaient contraints de se frayer une route à travers les branchages, et de grimper fréquemment au haut des arbres pour examiner la direction qu'ils avaient à suivre. Ils trouvèrent au sommet une plaine spacieuse, arrosée par un ruisseau sur les bords duquel ils campèrent, après avoir allumé un feu plus considérable que de coutume, car les bêtes sauvages fréquentaient ce lieu à cause de l'eau; ils eurent beaucoup de peine à les écarter, et coururent de grands dangers.

Au point du jour, Hynes grimpa sur un des arbres les plus élevés, pour examiner la direction de la côte. Il aperçut une autre forêt entre ce point et le pied de la montagne. Accablés de fatigue, les Anglais n'atteignirent cette forêt qu'au soir, et ne

découvrirent d'autres sentiers que ceux qui avaient été frayés par les lions et les tigres.

Arrivés au bord de la mer, ils trouvèrent sur la plage une baleine morte. La vue d'une aussi abondante provision de vivres leur fit grand plaisir, mais ils ne savaient comment dépecer l'animal et en tirer parti. Ils allumèrent du feu sur la baleine, et coupèrent avec une écaille d'huître la partie qui avait été ainsi grillée. Ils subsistèrent de cette manière pendant plusieurs jours.

Quelques personnes de la troupe pensèrent qu'il conviendrait de prendre l'intérieur du pays; d'autres, au contraire, furent d'avis qu'il était plus sûr de suivre la côte. Après une longue discussion, on convint encore de se séparer. Les quatrième et cinquième maîtres, MM. William et Taylor, le capitaine Talbot, son patron de canot, et vingt-six matelots, y compris Hynes, se décidèrent à pénétrer dans l'intérieur, tandis que le charpentier, le munitionnaire, le tonnelier, MM. d'Espinette et Oliver, leurs domestiques et environ vingt-quatre matelots, suivirent le rivage.

Hynes et ses compagnons traversèrent, durant trois jours et trois nuits, une campagne riante, où ils virent plusieurs villages abandonnés. Ils n'eurent pendant tout ce temps, pour subsister, que des huîtres qu'ils avaient apportées du bord de la mer, avec des baies et de l'oseille sauvage qu'ils ramassèrent le long du chemin. Ils jugèrent donc prudent de regagner la côte, où ils trouvèrent assez de coquillages pour apaiser leur faim. Peu de temps après s'être séparés de l'autre bande, tandis qu'il gravissait une montagne rapide, le capitaine Talbot s'assit plusieurs fois pour se reposer : toute la troupe en fit autant. Le capitaine, excédé de lassitude, finit par se reposer si souvent, que les autres le laissèrent en arrière; mais son fidèle patron, touché de voir son maître dans cet état, retourna auprès de lui : on l'aperçut qui s'asseyait à ses côtés. On n'a plus entendu parler d'eux.

La troupe de Hynes arriva le lendemain à midi sur le bord

d'une petite rivière, où elle rencontra deux hommes de la troupe du charpentier, qui, ne sachant pas nager, avaient été laissés en arrière.

Quatre jours après avoir traversé cette rivière, ils en rencontrèrent une autre. En suivant les bords, ils arrivèrent à un village où ils virent la boîte d'une montre qu'une personne de la bande du charpentier avait échangée pour un peu de lait. Shaw offrit aux naturels une partie de la boîte de sa montre en échange d'un veau ; les naturels semblèrent y consentir, et amenèrent l'animal dans un enclos ; mais ils n'eurent pas plutôt dans les mains le prix convenu, qu'ils retinrent le veau et l'emmenèrent. Les Anglais remontèrent la rivière pendant quelques jours, et traversèrent plusieurs villages dont les habitants les laissèrent passer paisiblement ; enfin ils gagnèrent sur un radeau le bord opposé de la rivière, large, dans cet endroit, d'un mille et demi : deux hommes de la troupe, effrayés de cette largeur, n'osèrent suivre leurs camarades. Au bout de quatre jours, les Anglais atteignirent le bord de la mer, en suivant une direction diagonale : le lendemain ils trouvèrent quelques coquillages, mais ils ne purent se procurer de l'eau fraîche.

Ces infortunés rencontrèrent alors un grand nombre de sauvages qui les maltraitèrent : étant hors d'état de faire la moindre résistance, ils furent accablés de coups. Pour échapper à ces outrages, tous se sauvèrent dans un bois, et reprirent leur chemin quand les naturels se furent retirés. Trois jours après, ils rattrapèrent la bande qui s'était séparée d'eux avec le charpentier à sa tête : ce dernier avait été empoisonné par des fruits que la faim lui avait fait manger. MM. d'Espinette et Oliver, ainsi que leurs domestiques, étaient restés en arrière, n'en pouvant plus ; mais le jeune Law avait supporté d'une manière miraculeuse les fatigues de la marche.

Les deux troupes ainsi réunies de nouveau trouvèrent, sur un

banc de sable, deux planches, à l'une desquelles tenaient des clous. Transportés de joie d'une aussi précieuse découverte, les Anglais mirent le feu aux planches, et, après en avoir retiré les clous, ils les aplatirent entre deux pierres, pour en faire des espèces de couteaux. Un peu plus loin ils trouvèrent de l'eau fraîche, en fouillant par hasard le sable du bord d'une rivière; ils passèrent la nuit dans cet endroit.

Le lendemain matin, ils furent agréablement surpris, après avoir passé la rivière, d'apercevoir encore une baleine morte sur la plage; mais un grand nombre de Cafres, armés de sagaies, fondirent sur eux. Ces sauvages, voyant leur situation déplorable, et l'impossibilité où ils étaient de faire aucune résistance, se conduisirent paisiblement, et l'un d'eux prêta même sa lance aux Anglais occupés à dépecer la baleine. A l'aide de cette arme et des deux couteaux, on coupa des tranches de chair que l'on emporta dans des sacs pour les faire cuire quand on trouverait du feu et de l'eau.

Un homme se trouva mal, le lendemain, sur le bord d'une rivière, la nécessité contraignit ses camarades à le laisser en arrière. Pendant quatre jours, les Anglais voyagèrent avec célérité, parce qu'ils avaient des provisions; cependant les rivières mirent fréquemment obstacle à leur marche; ils en rencontrèrent une près de laquelle ils se décidèrent à passer la nuit. Ils trouvèrent une grande quantité de gros fruits qu'ils mangèrent pour étancher leur soif. Le lendemain matin, la force du vent et le froid empêchèrent plusieurs de traverser la rivière; mais Hynes, et environ dix autres, impatients de continuer leur route, passèrent à la nage, et marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu où il y eût de l'eau, du bois et des coquillages. Ils y restèrent deux jours, espérant que leurs compagnons, parmi lesquels était le pauvre petit Law, les rejoindraient : croyant ensuite que le mauvais temps les avait retenus, ils partirent.

Ils découvrirent sur la grève un phoque mort ; ils en découpèrent des tranches à l'aide de coquilles d'huîtres et d'un des couteaux qui étaient en leur possession ; ils en firent cuire une partie sur le lieu et emportèrent le reste. Leurs camarades, restés en arrière, les rejoignirent après deux jours de séparation, et eurent leur part du phoque ; ils avaient éprouvé de bien rudes traitements de la part des naturels, et perdu cinq des leurs. Après la mort du charpentier, le commandement de la troupe était échu au munitionnaire : l'enfant, que son jeune âge rendait incapable de résister aux fatigues d'une si pénible route et que son courage rendait si intéressant, devint l'objet des plus tendres soins pour ce brave homme. Il cherchait à alléger ses fatigues et écoutait ses plaintes avec l'intérêt d'un père ; il lui donnait à manger ce qu'il pouvait se procurer, et lui prodiguait les consolations. Quels éloges ne doit-on pas à une conduite aussi humaine, aussi généreuse, à un dévouement aussi sublime, dans une situation où l'instinct de la conservation développe les sentiments égoïstes avec une effrayante énergie !

En essayant, pour abréger la route, de tourner un rocher escarpé qui s'avançait dans la mer, les Anglais furent sur le point d'être enlevés par la violence des lames qui venaient se briser contre ce roc. Ces pauvres gens n'échappèrent que par une sorte de miracle ; quelques-uns perdirent leurs portions de phoque, et tous leurs brandons furent éteints. Ils aperçurent des femmes qui s'enfuirent à leur approche ; arrivés au lieu qu'elles venaient de quitter, ils reconnurent qu'elles étaient occupées à ramasser des moules, et trouvèrent encore le feu qui leur servait à les cuire. Ils rallumèrent les tisons avec joie, et se reposèrent quelques heures.

Le lendemain ils obtinrent, dans un village, un bœuf en échange d'une boîte de montre et de quelques boutons. Ils tuèrent l'animal avec la sagaie d'un Cafre ; pour que la distribution se

fît avec plus d'égalité, il fut coupé en morceaux, et un Anglais, debout, le dos tourné à ses compatriotes, nommait celui à qui était destiné le morceau touché. La peau fut aussi coupée en morceau et distribuée par lots ; ceux à qui ils échurent en firent des espèces de souliers. Ce fut la seule fois que les Anglais purent obtenir des sauvages quelques provisions, les femmes, toujours plus compatissantes, donnaient de temps en temps du lait au petit garçon. Il était inconcevable que le pauvre enfant pût ainsi supporter le voyage : quand le chemin était uni et bon, il marchait du même pas que les hommes faits ; quand on traversait des sables profonds ou des herbes très-hautes, on le portait de bon cœur, chacun à son tour. Son poste était auprès du feu pour le tenir allumé, quand on allait à la pêche, et en retour on le récompensait en lui donnant une part de la capture.

Les Anglais mirent ensuite dix jours à traverser un désert sablonneux, où ils n'aperçurent aucun naturel. Ils se nourrirent principalement des provisions qu'ils avaient apportées, et ils trouvèrent de l'eau en creusant le sable. Ils passèrent cinq ou six jours au milieu d'une tribu de sauvages nommés *Tambouki*[1], dont ils furent tantôt bien, tantôt mal traités. Sur le bord de la mer, un parti de naturels leur conseilla, par signes, de gagner l'intérieur. Ils se conformèrent à cet avis ; ils arrivèrent à un village où il n'y avait que des femmes et des enfants ; ils en obtinrent un peu de lait pour Law, et s'y reposèrent. Sur ces entrefaites, les hommes revinrent de la chasse, portant chacun au bout de sa lance une portion de bête fauve ; une quarantaine au

[1] Les Tambouki paraissent être actuellement le peuple le plus puissant de la Cafrerie maritime. Ils sont gouvernés par un chef célèbre nommé Tschaka. Ce nouveau conquérant de l'Afrique australe, auquel un voyageur récent, M. George Thompson, accorde une armée de 15,000 hommes, a répandu la terreur parmi tous les peuples environnants. C'est dans son territoire et sous sa protection que se trouve la petite colonie anglaise fondée par le lieutenant Farewell en 1824.

moins entourèrent les voyageurs, les regardant avec une sorte d'admiration, puis leur montrèrent deux jattes de lait qu'ils avaient l'air de vouloir échanger : il ne restait malheureusement aux Anglais rien qui pût convenir à ces hommes.

Ils partirent au coucher du soleil, après s'être reposés à quatre ou cinq milles de ce village. Ils virent, pendant plusieurs jours, beaucoup de bétail, mais ils manquaient des moyens pour s'en emparer. Sur le bord d'une rivière, où il y avait quelques huttes habitées uniquement par des femmes et des enfants, ils obtinrent, plutôt par l'effet de la crainte, que par un sentiment d'humanité, des morceaux de phoque. La rivière avait un mille de largeur; Hynes et huit de ses camarades la passèrent à la nage; les autres, craignant de ne pouvoir en faire autant, restèrent en arrière. A peu près trois milles plus loin, les premiers aperçurent un phoque endormi sur la grève. L'animal s'éveilla et se dirigea vers la mer; mais ils l'entourèrent, le tuèrent à coups de bâton et le dépécèrent pour l'emporter.

En traversant une rivière, deux hommes laissèrent tomber leurs brandons. Pour passer les rivières sans radeau, les Anglais faisaient un paquet de leurs habits et l'attachaient sur leur tête. Le brandon était placé en avant du paquet, et, par ce moyen, préservé du contact de l'eau. En entrant dans un vaste désert sablonneux, ils virent, près d'une ravine profonde, ces mots écrits sur le sable : *Portez vos pas de ce côté, et vous trouverez de l'eau et du bois en abondance.* Ils s'empressèrent de suivre cette indication, et virent, à des restes de feu et à d'autres marques, que leurs compagnons s'étaient reposés dans les creux de rochers.

Quatre ou cinq jours après, un rocher escarpé qui s'avançait au loin dans la mer les obligea de nouveau à pénétrer dans l'intérieur. Sur les bords d'une flaque d'eau douce, ils trouvèrent un grand nombre de crabes de terre, de coquillages et d'oseille.

Au point du jour, ils continuèrent leur marche, et, en arrivant à la lisière d'un grand bois, ils aperçurent un grand nombre d'arbres déracinés. Cette particularité excita leur surprise; mais à peine étaient-ils entrés dans le bois, qu'ils virent trente à quarante gros éléphants sortir des longues herbes dont le sol était couvert. Ils restèrent quelques minutes en suspens; après un long circuit, ils s'éloignèrent des éléphants sans avoir éprouvé le moindre accident.

Le soir, ils ne trouvèrent pas de coquillages sur le bord de la mer, et l'excès de la faim porta ceux qui avaient encore des chaussures faites de la peau du bœuf, à les flamber pour en ôter les poils, et à les griller; on ajouta à ce triste repas un peu de céleri sauvage qui croissait dans cet endroit. Pendant cinq ou six jours encore, les voyageurs continuèrent à rencontrer des indices qui dénotaient que leurs camarades les devançaient. Ils gagnèrent un canton riant et peuplé. Ils ne purent néanmoins obtenir de vivres. Les naturels les repoussèrent à coups de bâtons et de pierres; et, sans la ressource des coquillages des bords de la mer, ces pauvres gens seraient morts de faim.

Quelques jours après, ils rencontrèrent une troupe de naturels; l'un d'eux avait fiché dans sa chevelure un morceau d'une boucle d'argent qu'il avait reçu du cuisinier du navire en échange de provisions. Une tempête violente, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie, contraignit les voyageurs à passer la nuit sur le bord de la mer. Ils restèrent le lendemain jusqu'à la marée basse pour ramasser des coquillages et pour sécher leurs habits. Vers quatre heures, étant arrivés à un grand village, les habitants s'assemblèrent, et en blessèrent plusieurs. L'un d'eux eut le crâne fracassé, tomba dans le délire, et mourut bientôt après. Hynes fut renversé à terre, et laissé pour mort sur la place. Quand il revint à lui, les naturels étaient à une grande distance, et ses camarades hors de vue. Se rappelant la route qu'ils avaient

eu dessein de suivre, il marcha aussi vite qu'il put, et les rejoignit en deux ou trois heures. Il porta longtemps après la cicatrice d'une blessure de sagaie à la jambe.

Après avoir, pendant plusieurs jours, voyagé dans un vaste désert sablonneux, les Anglais rencontrèrent trois sauvages qui prirent la fuite. Ils ne se procuraient des aliments qu'avec des difficultés infinies, parce que le rivage de la mer était rarement bordé de rochers. Quand ils rencontraient un petit récif, ils étaient obligés quelquefois d'attendre, pendant la moitié d'un jour, que la marée baissât. Si les coquillages étaient abondants, ils en ramassaient autant qu'ils pouvaient, enlevaient la coquille, et mettaient la chair dans un morceau d'étoffe que l'on portait tour à tour.

En arrivant à une grande rivière, appelée *Bojesman's River*, la troupe rencontra Lewis, que l'autre détachement avait laissé en arrière, parce qu'il était malade. Il raconta qu'il avait pénétré dans l'intérieur et y avait vu beaucoup de huttes; dans une de ces huttes on lui avait donné du lait; dans une autre, on l'avait battu. Faible et hors d'état de supporter encore d'autres fatigues, il se décida à retourner au plus prochain village; mais sourd à toutes les prières, il retourna vers les Cafres, chez lesquels il ne tarda probablement pas à trouver le terme de ses souffrances.

Les Anglais ne quittèrent pas le rivage. Leur joie fut extrême en découvrant une baleine morte, près de laquelle ils restèrent deux jours. Ils en prirent autant de tranches qu'ils en purent porter, et traversèrent la rivière sur des radeaux.

Quatre jours après, vers midi, ils rejoignirent le munitionnaire et son protégé, le petit Law. La veille au soir, ils avaient enterré le tonnelier à peu de distance dans le sable. Hynes pria le munitionnaire de l'y conduire : une bête féroce avait déterré et emporté le corps! On reconnaissait sur le sable le chemin qu'elle avait suivi.

La troupe donna au munitionnaire et à l'enfant un peu de chair de baleine, que ceux-ci mangèrent avec voracité. Huit à dix jours après, ils trouvèrent des coquillages, mais ils ne purent se procurer que de l'eau saumâtre, et furent obligés de passer la nuit sur les rochers.

Le munitionnaire et l'enfant, ayant ressenti du malaise le lendemain matin, prièrent leurs compagnons de rester tout le jour en cet endroit : on se rendit à leur demande. Le jour d'après, tous se trouvèrent indisposés. Le munitionnaire et Law demandèrent à rester encore un jour; mais il fut convenu que, s'ils ne se trouvaient pas mieux, on serait obligé de se séparer d'eux.

Après avoir préparé de bonne heure ce qu'ils avaient pu ramasser pour le déjeuner, disposés à toute l'indulgence possible pour un être aussi délicat que le pauvre enfant, les Anglais avaient l'intention de ne l'éveiller que lorsque tout serait prêt pour le départ. Il reposait encore et semblait dormir profondément auprès du feu autour duquel tout le monde avait passé la nuit. Ses compagnons allèrent pour le réveiller ; mais ils l'appelèrent et le secouèrent en vain, ils reconnurent avec une profonde douleur que son âme avait pris son vol vers un monde meilleur. Pauvre petit être, à la fois si faible et si courageux, après tant de fatigues et de peines supportées avec l'énergie d'un homme, il avait été enlevé avant que son heure fût venue, sans proférer une plainte, sans que son ami eût pu recevoir son dernier soupir !

Les regrets de ses compagnons, la douleur surtout du bon munitionnaire, ne peuvent se décrire. La perte d'un être qu'il aimait si tendrement et auquel il s'était étroitement attaché par les soins même qu'il lui prodiguait, le jeta dans le plus profond accablement. Ce fut avec une peine extrême et pour ainsi dire malgré lui que ses camarades l'emmenèrent. Ils oublièrent tous un moment leur propre malheur, pour donner un dernier regret

à cette tendre victime, et ils continuèrent leur triste voyage.

Ils avaient marché pendant deux heures, lorsque Robert Fitzgerald demanda une coquille pleine d'eau. Hynes lui en donna une, qu'il but avec avidité. Robert en demanda une seconde ; l'ayant bue avec le même empressement, il se coucha à terre et expira à l'instant. Son corps fut laissé à l'endroit où il avait rendu le dernier soupir, et ses compagnons, le cœur cuirassé contre les plus grands malheurs, virent avec une espèce d'apathie le sort de Fitzgerald.

Le même jour, vers quatre heures, William Fruel se plaignit d'une grande faiblesse, et s'assit sur le sable au bord de la mer. Ses camarades le quittèrent pour aller chercher du bois ou de l'eau, et lui dirent qu'ils reviendraient. A une certaine distance, ils regardèrent derrière eux et virent Fruel qui s'efforçait de ramper à terre pour les suivre. Après avoir inutilement cherché de l'eau, ou un endroit convenable pour y reposer, ils s'étendirent sur le sol pour dormir. L'un d'eux, se souvenant de l'état de Fruel, retourna vers lui pour essayer de l'amener ; les bêtes féroces l'avaient probablement enlevé.

Le manque d'eau les fit beaucoup souffrir le lendemain. Les glandes de leur gosier et de leur bouche étaient extrêmement gonflées. Les misères qu'ils avaient précédemment endurées n'étaient rien en comparaison de celles qui les accablaient. Le second jour, le courageux munitionnaire et un autre homme expirèrent. Le chemin était borné d'un côté par des collines sablonneuses, et de l'autre par la mer, les Anglais furent contraints de dormir sur le sable. Ils trouvèrent la moitié d'un poisson qui fournit à chacun une demi-bouchée ; quelques-uns n'en voulurent pas, dans la crainte d'ajouter aux maux qu'ils souffraient déjà.

Le lendemain, deux hommes de la troupe étaient réduits à la plus grande faiblesse. L'un d'eux, après avoir fait quelques cen-

taines de pas, se coucha à terre, ne pouvant aller plus loin. Les autres lui serrèrent la main tristement ; et, le recommandant au Ciel, ils le laissèrent expirer seul.

Dans une ravine profonde, ils rencontrèrent un homme de l'équipage, étendu mort, le visage tourné vers la terre, et la main droite coupée au poignet. John Wormington, second contre-maître, qui avait perdu ses habits en passant une rivière, s'empara de ceux du cadavre. Les Anglais marchèrent jusqu'à la nuit.

Le lendemain n'apporta aucun soulagement à leurs souffrances ; un autre homme tomba et fut laissé sur la place. Hynes, Evans et Wormington restaient seuls, tous trois dans l'état le plus déplorable. Leurs facultés étaient en quelque sorte anéanties ; ils voyaient et entendaient à peine, et l'ardeur du soleil, qui dardait à plomb sur leur tête, aggravait encore leurs souffrances.

Le lendemain matin, le tourment de la soif devint si affreux que Wormington supplia ses camarades de tirer au sort celui d'entre eux qui serait mis à mort, afin que les deux autres pussent être sauvés en buvant son sang. Hynes était d'une faiblesse qui l'avait réduit à une espèce d'imbécillité enfantine : il pleura beaucoup à la proposition de Wormington, mais il refusa d'y consentir. Wormington ne se sentant pas la force d'aller plus loin, ses camarades lui serrèrent la main et partirent ; un instant après, tandis qu'il les apercevait encore, il essaya de se faire entendre d'eux, pensant qu'ils pourraient contribuer à lui sauver la vie : il se leva même, et essaya quelques pas ; mais sentant que ses tentatives pour rejoindre ses camarades étaient inutiles, il s'étendit le long du rivage, enfonçant sa main droite dans le sable.

Evans et Hynes ne purent pas avancer beaucoup, malgré leurs efforts. Vers dix heures, ils aperçurent loin d'eux quelque chose

qu'ils prirent pour de grands oiseaux ; ranimés par cette vue, ils conçurent l'espérance de pouvoir en attraper quelques-uns. Mais quelle fut leur surprise, en approchant, de voir que les objets qu'ils avaient aperçus étaient des hommes ! Presque aveugles et réduits à l'imbécillité, ils eurent de la peine à reconnaître quatre hommes de la troupe du munitionnaire, dont ils s'étaient séparés. Un jeune homme, nommé Price, vint à leur rencontre, et leur rendit la vie en leur disant qu'il leur procurerait de l'eau.

Hynes et Evans racontèrent à leurs compatriotes que tous les hommes de leur troupe étaient morts, à l'exception de Wormington, laissé le matin même à l'agonie le long du chemin ; deux de ceux que l'on venait de rencontrer, nommés Leary et Delasso, partirent pour le chercher, en recommandant aux deux autres d'empêcher Hynes et Evans de boire trop avidement ; plusieurs de leurs compagnons en étaient morts ; mais, dans l'impatience d'étancher leur soif, ils se couchèrent sur la source même. Price fut obligé de renverser du sable sur l'eau. Alors ils se retirèrent dans un creux de rocher ; on leur donna quelques coquillages, et ils s'endormirent.

Leary et Delasso, ayant trouvé Wormington, revinrent avec lui, et quand Hynes et Evans se réveillèrent, ils se racontèrent mutuellement tout ce qu'ils avaient souffert. Leary dit qu'après avoir enterré dans le sable le maître-d'hôtel du capitaine, ils s'étaient vus réduits à un tel état de détresse, que deux hommes avaient été envoyés pour couper quelques morceaux de son corps afin de s'en nourrir. Les deux hommes, après avoir dépassé la fosse du maître-d'hôtel, étaient occupés à la chercher, lorsqu'ils trouvèrent tout auprès d'eux un jeune phoque qui venait d'être poussé sur la plage, et qui saignait encore, ce qui les préserva de l'affreuse ressource de la chair humaine. Ils décrivirent ensuite à leurs camarades une singulière manière de se procurer des coquillages. Ayant observé un grand nombre d'oiseaux

occupés à gratter le sable sur les bords d'une rivière, ils découvrirent qu'ils retiraient des coquillages qui s'enfonçaient dans le sable.

Hynes et Evans dirent à leurs compagnons que le munitionnaire avait, à l'instant de sa mort, de très-bons vêtements, et un nommé Dodge prit le parti d'aller au lieu où était resté le corps, pour prendre les habits dont il avait le plus grand besoin. Evans promit de lui indiquer la route, et ils partirent le lendemain; dans la soirée Evans revint seul, Dodge était devenu si indolent et marchait si lentement, que si lui-même n'eût hâté le pas, il ne fût pas parvenu à les rejoindre. Ils n'avaient pu trouver le corps du munitionnaire; il était probable que les bêtes fauves l'avaient emporté, et comme on ne revit plus Dodge, il est vraisemblable qu'il devint aussi leur proie.

Les deux jours suivants furent employés à ramasser des coquillages. Ensuite les Anglais construisirent un radeau, et traversèrent la rivière; mais ce fut avec beaucoup de difficulté, à cause de sa grande largeur, et de la force du courant, qui faillit les entraîner à la mer. En gagnant la rive opposée, ils regardèrent en arrière avec une surprise mêlée de terreur, en voyant la distance que la rapidité du courant leur avait fait parcourir.

Ils trouvèrent sur cette rive le coquillage doué de la propriété de s'enfoncer dans le sable. Il est de forme triangulaire, long d'environ deux pouces, et a une de ses extrémités terminée en pointe, ce qui lui sert à creuser son trou : il y parvient avec une rapidité singulière partout où le sable est humide; on avait beaucoup de peine à le saisir.

La troupe, qui ne consistait plus qu'en six hommes, continua à traverser un pays désert. En six jours, elle arriva à la rivière appelée Schwartz-River; le pays commença à prendre un aspect plus riant; les voyageurs découvrirent même des huttes à une grande distance. Ayant par hasard mis le feu à l'herbe, ils crai-

gnirent que l'incendie ne s'étendît au loin avec rapidité, et n'amenât les naturels. Ils eurent beaucoup de peine à l'éteindre.

Le lendemain, après avoir traversé la rivière à la nage, ils ne tardèrent pas à rencontrer une baleine morte sur la plage ; ils prirent autant de chair qu'ils en purent emporter sans trop s'embarrasser et poursuivirent leur route ; puis ils passèrent la nuit dans un petit bois où il y avait de l'eau.

Le lendemain, quatre hommes de la troupe retournèrent à la baleine pour faire la provision, et laissèrent Delasso et le jeune Price auprès du feu pour en prendre soin, et pour chercher du bois. Pendant leur absence, Price, qui était allé dans le bois, observa à peu de distance deux hommes armés de fusils : intimidé, il se hâta de retourner vers le feu ; les deux hommes l'y suivirent.

Ces deux hommes appartenaient à un établissement hollandais peu éloigné. Ils étaient occupés à chercher des bestiaux égarés, lorsqu'ils aperçurent Price ; découvrant en même temps la fumée du feu, ils conclurent qu'il irait de ce côté, et le suivirent. L'un d'eux, colon portugais, vint à bout de comprendre Delasso, qui était Italien. Quand il eut entendu son lamentable récit, il le pria de le conduire auprès de ses camarades, et les trouva occupés à dépecer la baleine.

Battorès (c'était le nom du Portugais) les conduisit à sa maison, et satisfit à tous leurs besoins. La joie des malheureux Anglais ne peut ni se concevoir ni se décrire ; leurs sens se trouvaient dans l'agitation la plus violente : l'un pleurait, un autre riait, un troisième dansait comme un fou. Leurs sensations ne s'exprimaient que par des mouvements convulsifs et insensés. Après s'être un peu remis, ils apprirent qu'ils se trouvaient sur la limite des établissements hollandais, à une distance de trois à quatre cents milles du Cap de Bonne-Espérance.

La maison de Battorès, éloignée seulement de trois milles, ne

lui appartenait pas. Le propriétaire, nommé Roostoff, informé des malheurs des matelots étrangers, les traita avec la plus grande bonté. Il leur donna du pain et du lait. Après qu'ils eurent pris leur repas, on étendit des sacs à terre, et ils s'endormirent.

Il y avait longtemps qu'ils n'étaient plus habitués à calculer le temps. Ils avaient marqué sur un bâton des entailles parallèles entre elles, pour les jours de la semaine, et une entaille transversale pour le dimanche; mais ils avaient perdu ce bâton en traversant une rivière. Les jours, les semaines, les mois s'étaient donc écoulés sans qu'ils pussent en tenir compte. Ils apprirent que le jour de leur délivrance était le 29 novembre. Le naufrage du *Grosvenor* ayant eu lieu le 4 août, ils avaient mis cent dix-sept jours à leur pénible voyage. Les maux qu'ils avaient eu à souffrir étaient réellement incroyables, et leur salut tenait du miracle.

Roostoff fit tuer le lendemain un mouton, qu'ils mangèrent à déjeuner et à dîner. Ensuite un autre Hollandais, nommé Quin, qui demeurait à neuf milles de là, amena un chariot, attelé de six chevaux, pour conduire ces infortunés au Cap. Price, qui avait mal à la jambe, resta chez Roostoff; celui-ci promit d'avoir soin de lui jusqu'à sa guérison. Les cinq naufragés voyagèrent par des routes raboteuses, et passèrent par deux fermes, en allant chez Quin, où ils se reposèrent deux jours. Ils furent ensuite menés en chariot d'un établissement à un autre, jusqu'à Zwellendam, situé à environ cent milles du Cap. Partout où ils passèrent la nuit, les fermiers se rassemblaient pour écouter leur mélancolique histoire, et les recevaient avec la plus cordiale hospitalité.

Comme l'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre, le vice-gouverneur qui résidait à Zwellendam, retint les matelots anglais dans ce lieu jusqu'au retour du messager qu'il avait ex-

pédié au gouverneur, pour connaître ses intentions à leur égard. Il reçut ordre d'en envoyer deux au Cap, et de garder les autres à Zwellendam. En conséquence, Wormington et Leary partirent. Après avoir été interrogés au Cap, ils furent envoyés sur un vaisseau de guerre hollandais pour y travailler. Wormington ayant découvert, une nuit, que le contre-maître avait apporté du poivre en fraude à bord du vaisseau, le contre-maître craignit une indiscrétion de sa part, et le mit, avec son camarade, à bord d'un vaisseau de la Compagnie danoise des Indes, prêt à faire voile. Grâce à ce hasard, ils revinrent les premiers en Angleterre.

Cependant le gouverneur du Cap eut l'humanité d'envoyer dans l'intérieur du pays une expédition à la recherche des autres malheureux naufragés du *Grosvenor*. L'expédition était composée de cent Européens et de trois cents Hottentots, suivis d'un grand nombre de chariots, traînés chacun par huit bœufs. Le commandement de cette troupe fut donné au capitaine Miller. Delasso et Evans, qui étaient assez bien remis, servirent de guides. Hynes n'était pas rétabli, et Price n'était pas encore arrivé à Zwellendam.

On portait des verroteries et autres bagatelles pour racheter les naufragés. La troupe avança jusqu'au moment où elle fut arrêtée par les naturels. Elle rencontra successivement sur sa route trois matelots du *Grosvenor*, Lewis, Hubberley et un autre. Hubberley était domestique de Shaw, le second maître. Il leur dit que tous les hommes de la troupe dont ils faisaient partie étaient morts les uns après les autres. Il voyageait seul et le cœur navré quand les Hollandais le rencontrèrent.

Sur d'autres points de la route, les Hollandais trouvèrent sept Lascars et deux négresses, dont l'une servait madame Logie, femme du premier maître, et l'autre madame Hosea, femme d'un passager. On apprit d'elles qu'environ cinq jours après que la

troupe à laquelle Hynes s'était attaché eut quitté celle du capitaine et des femmes, cette dernière se sépara. Comme les naturels avaient empêché les chariots d'avancer, quelques Hollandais firent encore quinze lieues à cheval ; mais les Cafres continuant à les inquiéter dans leur marche, ils furent contraints de renoncer à leur entreprise, et revinrent après une absence de trois mois.

Les Lascars furent retenus à Zwellendam, et les Anglais envoyés au Cap, où, après avoir subi un long interrogatoire devant le gouverneur, ils obtinrent la permission de passer en Europe sur un vaisseau danois qui avait besoin de matelots.

Le nombre total des personnes qui avaient gagné la terre après le naufrage du *Grosvenor* était de cent trente-quatre. Six avaient gagné les établissements hollandais, ainsi que nous venons de le voir. Trois Européens, deux négresses et sept Lascars avaient été retrouvés, ce qui faisait en tout dix-huit survivants et cent seize personnes mortes ou dont le sort était incertain.

Dans une autre expédition on rencontra le Hollandais Trout, dont il a été question. Il offrit de conduire la caravane au lieu du naufrage ; il raconta que tous les naufragés qui avaient gagné la terre avaient péri, les uns de la main des naturels, les autres de la faim ; il ajouta qu'il ne restait que des canons, du lest en fer et du plomb. Mais comme il craignait d'être ramené au Cap, il ne tint pas sa promesse, et évita même ses compatriotes. Ceux-ci se rendirent néanmoins au lieu du naufrage, qui était à quatre cent quarante-sept lieues de distance du Cap, et à quatre journées de route de Rio de Lagoa. Ils ne purent obtenir aucun renseignement sur les individus qui avaient survécu à la catastrophe, si ce n'est que le cock (cuisinier) du navire était mort de la petite vérole deux ans avant leur arrivée. Les Cafres qui habitaient dans le voisinage témoignèrent beaucoup de surprise de ce que les Hollandais avaient pris la peine de venir si loin, et

promirent que, dans le cas où il arriverait un accident du même genre, ils secourraient et protégeraient les naufragés, pourvu qu'ils fussent assurés d'obtenir, en retour de leurs soins, du cuivre, des verroteries et du fer. On leur en fit la promesse solennelle, et il paraît qu'ils furent hommes de parole, d'après leur conduite avec l'équipage de l'*Hercule;* après quoi la caravane partit, et fut de retour au Cap en janvier 1791.

CHAPITRE XIV

Naufrage du navire anglais *la Junon* en juin 1795. — Souffrances de la soif et de la faim endurées pendant vingt jours, par l'équipage réfugié sur les mâts et dans les haubans.

Au mois de mai 1795, dit John Mackay, je passai comme second maître sur *la Junon,* commandée par le capitaine Alexander Bremmer, et mouillée dans le port de Rangoun [1], où elle prenait une cargaison de bois de teck pour Madras [2]. Ce bâtiment, de quatre cent cinquante tonneaux, était en très-mauvais état et mal pourvu sous tous les rapports, l'équipage consistait en cinquante-trois hommes, la plupart Lascars. Nous avions aussi à bord la femme du capitaine, avec son esclave, toutes deux natives de l'Inde, et quelques Malais pour aider à la manœuvre ; nous étions en tout soixante-douze personnes.

[1] C'est la ville la plus commerçante du Pégou, dans l'empire indien des Birmans. Elle a un port excellent sur l'Irraouaddy, dans le golfe du Bengale ; on lui donne plus de vingt mille habitants. Rangoun a été prise par les Anglais dans la guerre sanglante que la Compagnie des Indes eut à soutenir en 1825 contre les Birmans, les voisins les plus menaçants et les plus redoutables de ses immenses possessions.

[2] Grande ville de l'Indoustan, sur les côtes de Coromandel, à 25 lieues des ruines de l'établissement français de Pondichéry. La Compagnie anglaise y a de riches comptoirs. Le géographe Balbi lui accorde 460,000 habitants.

Nous partîmes le 29 mai, avec le commencement du flot, ayant vingt-cinq à trente pieds d'eau sur un fond de vase molle. Vers six heures du soir nous trouvâmes tout à coup moins de vingt pieds de fond; on ordonna aussitôt de virer de bord : avant d'avoir pu mettre la barre du gouvernail sous le vent, le vaisseau toucha sur un banc de sable très-dur. On essaya vainement de le dégager; alors on mouilla deux ancres d'affourche pour l'empêcher de dériver davantage. Elles tinrent bon pendant quelque temps; mais l'une ayant perdu fond et fait chasser l'autre, on laissa tomber la maîtresse ancre, qui nous retint. La marée allait cesser de monter, et l'on était sûr de dégager le vaisseau avec le reflux, pourvu que l'on pût l'empêcher de chavirer à marée basse : on amena donc les mâts et les vergues de perroquet pour alléger le navire de leur poids. Il flotta au reflux. Nous levâmes nos ancres, et forçant de voiles, nous nous trouvâmes dans des eaux plus profondes. Comme le bâtiment ne faisait pas d'eau, nous pensâmes que le dommage était peu considérable.

Le 1er juin, il venta du sud-ouest; la mer fut très-grosse; le vaisseau fatigua beaucoup; une voie d'eau se déclara. Le coup de vent dura huit jours; tout le monde, sans distinction, dut travailler pour tenir le bâtiment à flot; car les pompes, à force de jouer, se dérangeaient souvent. Nous n'avions malheureusement pas de charpentier à bord, et presque pas d'outils : nous réparâmes les pompes de notre mieux, mais le sable du lest les engorgeait sans cesse.

Le 6, le vent diminua, le bâtiment fit moins d'eau; il n'y eut besoin que de tenir une seule pompe en mouvement : nous découvrîmes alors que la voie d'eau venait de l'étambord à la ligne de flottaison. Le premier jour de calme, nous mîmes le canot dehors; nous clouâmes une toile goudronnée par-dessus le trou, que nous bouchâmes avec de l'étoupe, le tout recouvert d'une feuille de plomb. Cet expédient eut un plein succès, et, tant qu'il

fit beau, nous n'eûmes besoin de pomper qu'une fois par quart, ce qui nous fit présumer que nous avions réussi à boucher la voie d'eau : on se félicita donc d'avoir ainsi échappé à un grand péril, et l'on continua gaiement le voyage.

Il fallait que nous fussions tous aveugles, pour supposer qu'un morceau de toile fût en état de résister lorsque, par l'effet du mauvais temps, le bâtiment fatiguerait beaucoup.

Les pompes étaient à peine réparées, lorsque, le 12 juin, il venta grand frais du sud-ouest. Dès le premier moment, la voie d'eau fut bien plus considérable qu'elle n'avait été auparavant, et les mêmes accidents que l'aspiration du sable de lest nous avait fait éprouver rendirent l'usage des pompes à peu près inutile : nous en avions trois en mouvement; nous vidions aussi l'eau avec un seau de bois.

Presque épuisés par la fatigue et la privation du repos, nous commençâmes, le 16, à concevoir des craintes sérieuses pour notre salut. Nous nous décidâmes, en conséquence, à mettre dehors toutes les voiles que le vaisseau pouvait porter, et à arriver vent arrière, de manière à gagner la partie de la côte de Coromandel la plus proche, nous proposant ensuite de la prolonger jusqu'à Madras, ou de faire route pour le Bengale, suivant les circonstances. On mit dehors les huniers et les basses voiles, en prenant tous les ris; mais les pompes exigeaient un travail si assidu, qu'il ne fut pas possible de donner l'attention nécessaire aux voiles; avant le 18, le vent les eut toutes enlevées, à l'exception de la misaine. Nous mîmes donc en travers jusqu'au 19 à midi. Nous étions alors à 17° 10' de latitude nord.

Le bâtiment s'enfonçait tellement et devenait si lourd, que souvent nous désespérions qu'il pût jamais s'élever de nouveau. Vers midi, nous orientâmes la misaine, et nous marchâmes vent arrière à sec; nous unissions tous nos efforts pour vider, avec les pompes et les seaux, l'eau qui remplissait le bâtiment.

Les matelots qui étaient en bas remontèrent à huit heures, disant que l'eau gagnait le premier pont. Les Lascars se livrèrent au désespoir, et les Européens n'étaient guère moins abattus. Comme on était généralement persuadé que le bâtiment allait couler bas, l'équipage demanda, à grands cris, que l'on mît les canots dehors; mais nous savions qu'ils ne pourraient pas nous servir, car nous n'avions qu'un grand canot qui était très-vieux, et une péniche à six avirons. Ces deux embarcations se trouvaient en mauvais état et faisaient eau.

Vers neuf heures, on coupa le grand mât pour alléger le bâtiment au moins jusqu'au lendemain; par malheur, ce mât tomba sur le pont, et, dans la confusion que cet accident occasionna, les hommes placés au gouvernail laissèrent le bâtiment présenter le travers à la lame, et l'eau entra de tous côtés. Dans ce moment critique, madame Bremner, qui était couchée en bas, trouva moyen de sortir par l'écoutille; le maître Wade et moi nous l'aidâmes à monter sur les lisses de l'arrière. Nous la placions sur les haubans du mât d'artimon, lorsque le bâtiment arriva de toute la ligne du vent, et s'arrêta aussitôt : la secousse soudaine qu'il donna nous fit penser qu'il coulait à fond; mais il ne s'enfonça plus dès que le pont fut sous l'eau. Tout le monde grimpa dans les haubans, s'élevant de plus en plus haut, à mesure que les lames qui se succédaient, enfonçaient plus profondément le navire dans l'eau. Le capitaine Bremner, sa femme, Wade, quelques autres et moi, nous gagnâmes la hune d'artimon : tout le reste de l'équipage s'accrocha aux manœuvres de ce mât, à l'exception d'un homme qui, étant à l'avant du navire, gagna la hune de misaine. Madame Bremner, qui était légèrement vêtue, se plaignait beaucoup du froid; j'ôtai ma jaquette, et je la lui donnai.

Quoique le bâtiment roulât avec tant de force que nous avions beaucoup de peine à nous tenir, l'excès de la fatigue endormit

quelques-uns de nous; quant à moi, je n'étais pas assez tranquille pour pouvoir fermer l'œil. Dans le premier moment, je n'entrevis pas la moindre lueur d'espoir; après deux ou trois heures de réflexion, je pensai que quelque bâtiment pourrait peut-être passer en vue du nôtre. Tant que mon sort m'avait paru inévitable, je m'y étais parfaitement résigné; mais du moment que je conçus l'espoir d'être sauvé, je ne pus supporter l'idée d'une mort imminente, et, tout le reste de la nuit, je prêtai une oreille attentive. Je m'imaginai plusieurs fois entendre le bruit d'un coup de canon, et chaque fois que j'en faisais part à mes compagnons, ils s'imaginaient la même chose.

Au point du jour, un homme cria : « Une voile ! » Nous fîmes nos efforts pour remercier dignement le ciel de notre délivrance que nous regardions comme certaine. Les yeux de cet homme l'avaient déçu aussi cruellement que mes oreilles m'avaient trompé moi-même pendant la nuit. De tous les maux qui nous ont accablés dans la suite, aucun peut-être ne nous a fait ressentir une peine aussi vive que celle que nous éprouvâmes en ce moment. Le cœur me manqua.

Quand le jour reparut, le vent soufflait avec impétuosité; la mer s'élevait à une hauteur prodigieuse, le pont et les parties supérieures du navire se disloquaient; les manœuvres qui supportaient les mâts, et auxquelles s'étaient cramponnés soixante-douze infortunés, cédaient sous ce poids. Les cris des femmes et des Lascars ajoutaient à l'horreur. Quelques individus, hors d'état de se tenir ferme aux manœuvres, étaient violemment enlevés par les vagues. Mais la plupart étaient réservés à des épreuves encore plus terribles.

Le vent souffla trois jours avec la même force. Chaque jour aggravait notre misère. Nous pouvions encore rester sur le vaisseau; mais la faim, avec ses horribles souffrances, nous menaçait d'une mort non moins certaine. Plusieurs hommes, trop gênés

dans la hune d'artimon, voulurent gagner à la nage la hune de misaine; trois ou quatre périrent dans cette tentative.

A mon agitation succéda, pendant quelques instants, une espèce d'indifférence chagrine. J'essayais de sommeiller pour passer le temps, je souhaitais par-dessus tout l'insensibilité absolue. Les lamentations inutiles de mes compagnons d'infortune me fatiguaient, et, au lieu de sympathiser à leurs maux, j'étais irrité de ce qu'elles me dérangeaient de mon apathie. Durant les trois premiers jours, je ne souffris pas beaucoup du manque de nourriture; le quatrième, le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et nous laissèrent exposés à l'ardeur dévorante d'un soleil vertical, qui me rappela au sentiment de ma cruelle situation. Jusqu'alors, l'appréhension de ce qui pouvait arriver avait été plus insupportable que tout ce que j'éprouvais en ce moment. Quoique les besoins que je ressentais, et entre autres celui de la soif, fussent extrêmement pénibles, ils ne furent pas aussi violents que je l'avais cru, d'après les relations. Je me souvins d'avoir lu, dans la relation du capitaine Inglefield, que les hommes embarqués avec lui dans sa chaloupe s'étaient enveloppés tour à tour d'une couverture trempée dans l'eau de mer, et que les pores de la peau absorbaient l'eau et laissaient le sel à la surface. Je mis cet expédient en pratique, autant qu'il me fut possible, en trempant de temps en temps dans la mer un gilet de flanelle que je portais sur ma peau. Plusieurs de mes compagnons, qui imitèrent mon exemple, se trouvèrent rafraîchis, et je suis persuadé que ce moyen nous sauva la vie. Il me servit du moins à tenir mon esprit constamment occupé, et à me sauver du désespoir.

Dans la nuit du quatrième jour, j'eus un songe; mon imagination me représenta des objets qui m'étaient connus dès l'enfance, mon père surtout et les personnes les plus chères à mon cœur. Je rêvais que j'étais en proie à une fièvre ardente, et

que mon vieux père priait en larmes à côté de mon lit; tant qu'il continuait ce pieux exercice, la fièvre me quittait; mais, dès qu'il cessait de prier, la fièvre revenait aussitôt. L'explication que je donnai à mon rêve fut que mon père avait cessé de vivre, et qu'il était, dans le ciel, témoin de mes souffrances. Quelques-unes des circonstances qui s'étaient présentées à moi durant mon sommeil me rappelèrent les angoisses d'un de mes oncles, alors qu'il ignorait le sort d'un de ses fils; et l'idée de ce que mes parents souffriraient à cause de moi me causa une affliction extrême. Mais j'appelai à mon secours les sages leçons que mon père m'avait jadis données; elles eurent un effet merveilleux sur mon âme. Je m'efforçai de faire ma paix avec Dieu, et je me résignai à mourir.

Le 25 juin, qui était le cinquième jour depuis que le vaisseau avait coulé, nous perdîmes deux de nos compagnons d'infortune : ils moururent de faim. Cette perte nous affecta vivement. L'un expira tout à coup; l'autre subit, durant plusieurs heures, une agonie qui commença par de violents soulèvements d'estomac, suivis de fortes convulsions. J'observai par la suite que ces symptômes étaient le présage d'une mort prochaine et douloureuse.

La journée fut très-chaude, et la mer tranquille. Comme le capitaine et le premier maître avaient toujours montré une grande confiance dans les radeaux, on s'occupa à en faire un avec la vergue de misaine, celle de beaupré et de petits espars qui étaient traînés à la remorque : le lendemain, vers midi, le radeau fut achevé, et l'on commença à s'y embarquer. Le capitaine se hâta de descendre de la hune avec sa femme et M. Wade. Je suivis leur exemple ; mais le radeau n'était pas assez grand pour nous contenir tous ; il en résulta une dispute ; les plus forts en chassèrent les plus faibles, et les contraignirent à retourner sur le bâtiment. A l'instant où ils allaient couper la corde qui

retenait le radeau, je demandai au capitaine Bremner dans quelle direction il supposait la terre ; comme il ne me fit pas de réponse, je l'engageai à regagner le vaisseau. Mes discours ne produisant aucune impression sur lui, ni sur aucun de ceux qui l'accompagnaient, je restai néanmoins avec eux. Nous nous mîmes à ramer vent arrière, nous servant de morceaux de bordage que les matelots avaient taillés en pagaies avec leurs couteaux.

Nous reconnûmes bientôt que nous étions trop nombreux pour le radeau ; je saisis cette occasion de renouveler mes observations ; elles produisirent leur effet sur M. Wade, qui consentit à retourner avec moi à la hune d'artimon. Le reste de la troupe, content de voir ainsi alléger le radeau, nous aida à regagner notre ancien poste. Au coucher du soleil, le radeau était hors de vue.

Le 27, nous fûmes bien surpris en apercevant le radeau le long du bord, et du côté opposé à celui d'où il était parti. Les hommes qui y étaient embarqués avaient ramé toute la nuit, jusqu'à l'épuisement total de leurs forces, sans savoir de quel côté ils se dirigeaient, de sorte qu'ils avaient erré à l'aventure. Au point du jour, quand ils se virent si près de nous, ils quittèrent le radeau, et nous rejoignirent sur les mâts.

Bientôt le capitaine Bremner tomba dans le délire; le chagrin qu'en ressentit sa malheureuse femme lui occasionna des convulsions. Le capitaine était un homme robuste et bien portant, qui avait déjà passé l'âge mûr ; elle, au contraire, était jeune et délicate. Ils n'étaient mariés que depuis onze mois. Bremner, dans son délire, s'imaginait voir une table couverte des mets les plus exquis, et nous demandait, d'un air égaré, pourquoi nous ne lui servions pas tel ou tel plat ; il ne parlait presque que de manger et de boire.

Je m'abstins d'eau salée le plus longtemps qu'il me fut

possible ; mais ne pouvant plus supporter le feu qui dévorait mon estomac et mes entrailles, je descendis et je bus environ deux grands verres d'eau de mer. Quelle surprise ! au lieu de me faire du mal, cette liqueur nauséabonde ranima ma force et mes esprits ; cependant je ne cessai pas de la regarder comme un poison certain, et je m'attendais à voir commencer l'agonie. Cette crainte fut aussi heureusement déçue ; je m'endormis profondément, et l'ardeur qui me consumait intérieurement diminua. Je me sentais plus fort, quoique l'usage de cette eau m'occasionnât ensuite de violentes tranchées ; ces inconvénients étaient légers en comparaison du grand bien qui en était résulté.

Dans la matinée du 28, M. Wade déclara qu'il ne pouvait supporter plus longtemps son état, et qu'il était disposé à aller encore sur le radeau, si je consentais à l'accompagner. Je rejetai cette proposition, et j'essayai infructueusement de le dissuader : il me répliqua que la mort la plus certaine était préférable à notre situation, et que rien ne le ferait changer de résolution. Il persuada à deux matelots, à deux Malais et à quatre Lascars, de se joindre à lui. En quelques heures nous les eûmes perdus de vue. Il s'éleva dans la soirée une bourrasque accompagnée d'une forte pluie ; elle leur fut probablement fatale, tandis qu'elle nous apporta le soulagement dont nous avions le plus pressant besoin. Nous ne pûmes retenir les gouttes de pluie qu'en étendant nos habits pour la recueillir ; ils étaient en général si imprégnés d'eau salée, qu'ils en communiquèrent d'abord le goût à l'eau fraîche ; la pluie qui tombait abondamment eut bientôt emporté tout le sel. Nous réservâmes une partie de nos vêtements pour recueillir l'eau fraîche, et l'autre pour tremper dans la mer, quand les circonstances l'exigeraient.

Nous passâmes quarante-huit heures sans pluie, et dans les intervalles, quand nous n'avions pas la force de descendre, nous faisions, au moyen d'un fil de caret, filer une jaquette ou un

morceau de drap jusqu'à la mer, et nous les en retirions pour les appliquer tout mouillés sur notre corps. Toutes les fois que nous avions l'occasion d'avaler quelques gorgées d'eau fraîche, elles nous rendaient la vie et la vigueur, et pendant quelque temps nous ne pensions presque plus à nos misères. Nous avions fréquemment recours à un autre expédient, parce que nous avions trouvé qu'il contribuait à nous tenir la bouche fraîche : c'était de mâcher tout ce qui nous tombait sous la main, un morceau de toile à voile, et même du plomb. Ce fait paraîtra surprenant, car le plomb passe pour un poison ; mais je puis l'attester, j'ai mâché des morceaux de ce métal, pendant des heures entières, jusqu'à les réduire en poudre, et j'en ai même quelquefois avalé.

Mais tout ce que je ressentais de douleur n'égalait pas l'idée des souffrances que j'attendais encore avant de mourir. J'avais lu ou entendu dire que l'on ne pouvait vivre que très-peu de temps sans prendre de nourriture : au bout de quelques jours, je fus étonné d'avoir existé si longtemps ; chaque jour me semblait devoir être le dernier. Plusieurs de mes compagnons expirèrent dans le délire ; la terreur d'éprouver un sort semblable m'en faisait anticiper le tourment. Je suppliais avec instance le Tout-Puissant de vouloir bien épargner ma raison dans mes derniers moments ; je souhaitais souvent que sa volonté fût de me délivrer de mes souffrances. Je craignais de survivre à mes compagnons, et d'être ainsi la dernière victime de la mort ; mais je ne désirais pas être le premier à mourir.

Un des Lascars mourut dans les trelingages des haubans, précisément au-dessous de la hune ; celui qui était auprès de lui essaya de le jeter à la mer ; le corps se trouvait tellement engagé dans les manœuvres, qu'il ne put l'en retirer ; ce cadavre y resta encore deux jours, et finit par répandre une puanteur insupportable.

Dans la matinée du 1er juillet, le onzième jour après notre désastre, madame Bremner trouva son époux mort dans ses bras. Nos forces étaient si épuisées, que nous eûmes bien de la peine à jeter son corps à la mer, après l'avoir dépouillé d'une partie de ses habits qui servirent à la pauvre jeune veuve. Dans la même journée, nous perdîmes deux hommes dans la hune d'artimon, et deux autres dans celle de misaine. Nous n'avions que bien peu de communications avec les hommes qui étaient dans cette hune, car nous n'avions pas la force de descendre, ni même de parler assez haut pour être entendus à cette distance. Plusieurs Lascars gagnèrent l'avant du navire quand le coup de vent cessa, et notre nombre se trouva si réduit que les deux hunes nous contenaient tous.

Je ne puis guère rendre compte de ce qui se passa ensuite. La faiblesse avait fait disparaître le sentiment de la faim : quand je pouvais me procurer un peu d'eau douce, je trouvais par comparaison mon état heureux. Les nuits nous avaient quelquefois paru fraîches ; mais la diminution de nos forces nous rendit bien plus sensibles au froid. Nos membres étaient engourdis, nos dents claquaient ; nous craignions quelquefois de mourir de l'excès du froid dans des parages où le soleil dardait d'aplomb sur nos têtes. Lorsque la chaleur revenait, son influence se répandait dans tous nos membres, et nous les exposions successivement au soleil jusqu'à ce qu'ils eussent repris leur souplesse. A mesure que nous nous sentions ranimés, nous reprenions nos conversations, qui n'étaient pas dépourvues d'une certaine gaieté. Mais quand le soleil approchait de son zénith, ses rayons renouvelaient nos souffrances.

J'ignorais à peu près ce qui arrivait à ceux de nos gens qui n'étaient pas dans mon voisinage immédiat : leurs cris seuls m'en donnaient connaissance. Quelques-uns luttaient longtemps contre la mort et avaient une agonie terrible. Ceux dont les forces

étaient les plus abattues n'avaient pas toujours une mort douce. Le fils de M. Wade, jeune homme robuste et bien portant, mourut très-promptement et presque sans pousser un soupir; un autre jeune homme du même âge, mais qui avait l'air faible et délicat, résista bien plus longtemps que lui. Le père de ce dernier était sur la hune de misaine; quand on lui dit que son fils était à l'agonie, il se hâta de descendre; et, se traînant sur les pieds et sur les mains le long du plat-bord au vent, il alla trouver son fils sur les haubans d'artimon. Il ne restait plus, à cette époque, que trois à quatre bordages du gaillard d'arrière, au-dessus des bouteilles. Ce père infortuné y conduisit son fils, qu'il appuya fortement contre la lisse, de crainte que les vagues ne l'enlevassent. Quand le fils éprouvait un soulèvement d'estomac, il l'enlevait dans ses bras, et essuyait l'écume de ses lèvres; s'il tombait une ondée, il lui faisait ouvrir la bouche pour recevoir les gouttes de pluie, ou bien il lui faisait avaler celles qu'il exprimait d'un chiffon mouillé. Ils restèrent dans cette position pendant cinq jours. Enfin, le fils expira. Le malheureux père souleva son fils, et le regarda d'un air égaré, comme s'il n'eût pu croire à sa mort. Mais bientôt il ne lui fut plus possible d'en douter; il resta auprès du corps dans un silence stupide. Quand la mer eut emporté le cadavre, il s'enveloppa dans un morceau de toile, se laissa tomber et ne se releva plus. Il a peut-être vécu encore deux jours; on en jugeait au frémissement de ses membres, toutes les fois qu'une lame venait à se briser sur son corps.

Cette scène déchirante d'amour paternel produisit une impression profonde, même sur ceux dont les sensations étaient en quelque sorte éteintes et sur lesquelles la vue de nos misères ne faisait plus rien.

Dans la soirée du 10 juillet, le vingtième jour depuis que le navire avait coulé bas, quelqu'un dit voir quelque chose qui ressemblait à la terre. Son annonce fut entendue sans émotion, et

personne ne fit le moindre effort pour en constater la vérité. Cependant, si elle ne produisit pas un effet bien sensible, elle occasionna une certaine sensation intérieure ; ayant quelques minutes levé la tête, je vis tous les yeux tournés du côté qu'il avait indiqué. Nous continuâmes tous à regarder le point désigné, mais avec assez peu d'attention, jusqu'au moment où les ombres de la nuit l'eurent graduellement dérobé à nos yeux. L'on convint unanimement que c'était la terre. Madame Bremner et d'autres me demandèrent si je croyais qu'il y eût encore possibilité de se sauver. Je répondis que je ne pensais pas que ce fût la terre ; le lendemain, en m'éveillant au point du jour, je ne songeai point à regarder si la terre était ou n'était pas en vue, lorsqu'un des hommes placés dans la hune de misaine agita un mouchoir pour nous indiquer que c'était réellement la terre, je sentis un certain désir de me lever et de regarder ; mais me trouvant dans une position commode, les bras pliés sur mon estomac, je ne voulus pas me retourner. Mes voisins ne furent pas si indifférents. L'un se leva et déclara que c'était la terre : ces paroles en firent lever un autre, et enfin tout le monde fut debout.

Dans le courant de la journée, il n'y eut plus moyen d'en douter, et l'inquiétude fût générale. J'avais quelque espoir de me sauver, quoiqu'il fût considérablement diminué par la crainte de voir le bâtiment toucher à une grande distance du rivage. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'après avoir survécu à des souffrances si extraordinaires au milieu de l'Océan, l'horreur de notre sort serait au comble, si nous périssions ainsi à la vue de la côte. Dans la soirée, nous fûmes assez près pour apercevoir, à notre inexprimable douleur, que c'était une plage déserte, sans aucune apparence d'habitations. Je m'attendais à ce que le vaisseau allait toucher, et je me couchai, persuadé que c'était mon dernier jour. Je dormis néanmoins, et je fus réveillé, avant le

lever du soleil, par le choc violent qu'éprouva le navire en touchant contre un rocher. Les secousses étaient si fortes chaque fois, que le mât en était ébranlé. J'avais prévu cet événement, et j'étais résigné à tout ce qui pourrait arriver. Au point du jour, la violence des secousses nous empêcha de nous tenir fermes : la mer baissa de plusieurs pieds, et ce qui restait du pont se trouva entièrement à sec. Nous y descendîmes, mais ce fut avec bien de la peine. Le canonnier et moi, nous prêtâmes notre secours à madame Bremner pour y arriver; mais nous fûmes obligés de la laisser sur les trelingages, parce qu'elle était trop faible pour s'aider, et que nous n'avions pas assez de forces nous-mêmes pour la porter. Enfin la mer baissa tellement que le vaisseau ne remua plus, et que l'entrepont fut presque entièrement à sec. Les Lascars descendirent de la hune de misaine, et se mirent à chercher des pièces d'argent parmi les ordures. Je proposai aux deux Lascars qui me parurent les plus forts de descendre madame Bremner du trelingage où elle était restée ; ils refusèrent de lui rendre ce service à moins qu'elle ne leur donnât l'argent qu'elle avait sur elle, à ce qu'ils prétendaient. Quand le bâtiment coula bas, elle avait heureusement mis trente roupies dans sa poche : le soin qu'elle apportait à les conserver avait souvent fait le sujet de nos railleries ; nous ne nous doutions guère que cette faible somme dût puissamment contribuer à nous sauver la vie. Les Lascars consentirent enfin à descendre notre malheureuse compagne sur le pont, moyennant huit roupies ; et à peine se furent-ils acquittés de leur promesse qu'ils insistèrent sur le paiement. Ce fut le seul exemple d'insubordination ou d'insensibilité pour les souffrances de leurs compagnons d'infortune qu'ils nous aient donné ; car leur conduite fut exemplaire et remplie de délicatesse envers les femmes.

Après nous être reposés quelque temps sur l'entre-pont, nous observâmes que la tête du gouvernail avait été emportée, et que

par le trou qu'elle avait occupé il y avait un passage à la sainte-barbe. Dès que la mer eut quitté le faux pont, nous descendîmes dans la sainte-barbe pour voir s'il n'y restait pas quelque chose qui pût nous servir : la mer avait tout emporté, à l'exception de quatre cocos, qu'après bien des recherches nous trouvâmes sur le bordage. On pourrait très-naturellement supposer que les premiers qui mirent la main sur ces fruits les gardèrent pour eux ; je dois le dire à leur louange, ils eurent l'humanité de déclarer qu'ils les partageraient avec leurs compagnons, et qu'ils ne réclamaient que l'eau de l'intérieur. Cette eau s'était convertie en une huile rance et de mauvais goût, qui ne pouvait nullement servir à étancher la soif. La partie solide ne contenait plus de substance nutritive, et nous nous trouvâmes assez mal d'en avoir mangé.

Notre situation dans la sainte-barbe était, quand nous la comparions à notre séjour dans les hunes, si commode, si agréable, que nous nous y trouvions en quelque sorte à merveille. Je ne me figurais nullement la possibilité d'aller à terre, et je ne désirais guère en faire la tentative ; suivant mon opinion, il n'y avait là nulle chance de salut pour nous ; il me semblait donc plus doux d'expirer tranquillement à bord du navire que d'être déchiré par les tigres. Enfin, j'avais quelque espoir qu'en restant à bord nous pourrions finir par être sauvés. Une idée qui avait toujours servi à me consoler continuait à me prêter son appui : c'est que la Providence n'eût pas prolongé notre existence d'une manière si extraordinaire, si elle n'eût pas résolu de nous sauver entièrement. Cette opinion prenait une force nouvelle quand je considérais que personne n'était mort depuis le moment où nous avions aperçu la terre.

Dans l'après-midi, nous vîmes quelque chose qui ressemblait à des hommes se promenant sur le rivage. Tous ceux de nous qui pouvaient se mouvoir allèrent sur le couronnement du vais-

seau, et essayèrent d'attirer l'attention de ces inconnus, en agitant des habits et en faisant le plus de bruit possible : les étrangers ne prirent pas du tout garde à nous, et passèrent leur chemin. Leur vue nous excita néanmoins à faire quelques efforts pour arriver à terre, et nous descendîmes dans la sainte-barbe, où nous avions vu des espars : nous en lançâmes une demi-douzaine à l'eau avec des peines infinies; mais il n'y en avait pas assez pour nous soutenir tous, et nous ne pûmes en remuer un plus grand nombre. Dans la soirée, six des Lascars les plus vigoureux se cramponnèrent sur les espars, et la marée, qui commençait à monter les eut bientôt poussés sur la plage, où ils abordèrent heureusement, quoiqu'il y eût un ressac très-fort. Ils y trouvèrent un ruisseau d'eau vive, dont ils burent abondamment; ils se couchèrent ensuite sur la plage. Nous les vîmes le lendemain matin retourner au ruisseau pour boire. Nous voulions bien les imiter, mais nous étions trop faibles et trop peu nombreux pour remuer un seul espart. Il ne restait plus à bord que deux femmes, trois vieillards, un homme d'un âge mûr, alité depuis quelques jours quand le vaisseau coula bas, un jeune garçon et moi. Ces êtres débiles avaient supporté des maux qui avaient enlevé des hommes plus jeunes et plus vigoureux qu'eux.

Vers midi, nous aperçûmes une troupe considérable de naturels marchant le long de la plage vers l'endroit où nos gens étaient couchés. Notre attention fut excitée au plus haut degré, pour savoir comment ils traiteraient nos compagnons ; ils allumèrent du feu. Bientôt après, ils s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau et agitèrent leurs mouchoirs comme pour nous faire signe de venir à terre. Décrire notre émotion en ce moment est absolument impossible ; partagés entre l'espérance et la crainte, nous n'étions plus maîtres de nous. Nous voyions bien que ces hommes n'avaient point de canot, et que, quand même ils en auraient, le ressac les empêcherait d'en faire usage ; cependant nous espé-

rions qu'ils inventeraient quelque moyen pour venir à nous.

La vie, qui si récemment encore me paraissait un fardeau, me devint infiniment précieuse. Des bordages flottaient près du vaisseau : je les apercevais, mais j'appréhendais de me confier à un si frêle appui. Nous parvînmes, le jeune homme et moi, avec des peines infinies, à jeter à la mer un espart auquel nous avions attaché une corde ; nous nous saisîmes ensuite d'une portion de bordage qui flottait, et je la fixai de la même manière ; nous avions donc chacun un morceau de bois pour seconder nos efforts. Cependant j'hésitai quelques instants ; enfin, encouragé par le jeune homme, je convins de partir avec lui. Quand il fut sur son morceau de bordage, la résolution me manqua : en réfléchissant néanmoins que les hommes qui étaient sur le rivage pourraient le quitter dans la soirée, et que j'aurais encore moins de force le lendemain, je me sentis déterminé à suivre ma tentative. Je pris tristement congé de madame Bremner. La pauvre dame ne pouvait pas du tout s'aider elle-même, et l'on ne pouvait efficacement faire le moindre effort pour elle. Il m'était bien pénible de la quitter ainsi, mais j'espérais que, si je réussissais à gagner la côte, je persuaderais à quelques hommes du pays d'aller à son secours : elle me donna une roupie, et accompagna ses adieux des vœux les plus ardents pour l'heureux succès de mon entreprise. Tandis que je me recommandais à la Providence, le morceau de bois se détacha et s'éloigna : je m'arrêtai un instant ; puis, recueillant toutes mes forces, je me jetai à l'eau. Un instant auparavant, je pouvais à peine mouvoir mes articulations ; mais à peine fus-je dans la mer que mes membres recouvrèrent toute leur souplesse : j'eus bientôt atteint l'espart en nageant. Je ne pus longtemps le tenir ferme ; il tournait sur lui-même à chaque mouvement de la mer, et roulait par-dessus moi. Je le laissai plusieurs fois aller de désespoir ; mais quand je me sentais couler à fond, je le saisissais de nouveau et je le ser-

rais de toutes mes forces. La marée me poussait dans une direction presque parallèle à la côte. Prévoyant que je ne pourrais résister beaucoup plus longtemps, j'essayai tous les moyens d'empêcher l'espart de tourner : enfin, je m'y étendis de tout mon long; je passai un bras et une jambe par-dessus, tandis que de l'autre jambe et de l'autre bras je m'efforçai de le diriger vers le rivage. Cette manœuvre me réussit assez bien pendant quelque temps; tout à coup une lame épouvantable vint briser sur moi, m'accabla de son poids, et emporta l'espart. Tout était fini, et, après quelques vains efforts, je commençais à aller à fond, quand une autre lame me jeta en travers de l'espart. La secousse faillit m'ôter la respiration; par instinct, je me cramponnai des pieds et des mains à l'espart, et je tournai plusieurs fois en tous sens avec lui. Le sable et les coquillages, que la houle entraînait de la côte, m'écorchèrent cruellement. D'autres vagues me poussèrent avec violence contre des rochers que je saisis fortement de mes deux mains, de crainte que la lame, en revenant, ne me repoussât au large.

Je trouvai le vent très-froid : je me couchai à l'abri d'un rocher, et en quelques minutes je m'endormis, quoique j'eusse vu plusieurs naturels du pays s'avancer vers moi; ils m'éveillèrent bientôt après et me parlèrent en langue hindoue, ce qui me combla de joie, car je craignais que nous ne fussions hors du territoire de la Compagnie, sur les terres du roi des Birmans. Ces hommes me dirent que nous n'étions qu'à six journées de marche de Chittagong [1], qu'ils étaient des rayas ou paysans de la Compagnie anglaise, et qu'ils auraient soin de moi si je voulais aller avec eux. Je répondis, aussi bien que je pus, que j'étais si épuisé par la fatigue et par les meurtrissures que je ne pouvais

[1] Chittagong ou Islamabad est la capitale du district de la Compagnie des Indes du même nom : elle est située à 90 lieues de Calcutta, sur les frontières du royaume d'Arakan.

bouger ; mais que je les priais de me donner quelques grains de riz cru.

Un Birman détacha son turban de sa tête, et me le noua autour du corps, suivant la coutume du pays. Quand ils virent l'inutilité des efforts que je faisais pour marcher, deux d'entre eux me prirent par les bras et me portèrent. Nous rencontrâmes un petit ruisseau : je demandai que l'on me permît d'y boire ; ils essayèrent de me dissuader : je persistai ; ils laissèrent aller mes bras, et je tombai le visage dans le ruisseau. Au lieu d'essayer de me relever, je me mis à avaler de l'eau aussi vite que je le pus, et je me serais certainement fait mal si les Hindous ne m'avaient pas empêché d'en boire davantage.

Le bain d'eau fraîche que je venais de prendre, et l'eau que j'avais bue me ranimèrent tellement, que je pus marcher en m'appuyant seulement sur les bras de mes conducteurs. Nous arrivâmes bientôt à l'endroit où les Hindous avaient allumé leur feu : j'y trouvai le jeune garçon qui avait quitté le bâtiment en même temps que moi, les six Lascars, le canonnier et le serang ou contre-maître hindou.

Le plaisir que j'éprouvai en retrouvant mes compagnons sains et saufs et en écoutant ce qu'ils me racontèrent de l'humanité de nos libérateurs, me transporta ; mon esprit en fut dérangé un moment. Je ne pouvais concevoir comment le canonnier et le serang, que j'avais laissés à bord, avaient fait pour arriver à terre, et les explications qu'ils me donnaient ne servaient qu'à embrouiller davantage mes idées.

J'attendis patiemment pendant dix minutes que l'on mit à faire cuire du riz. J'en pris dans ma bouche ; je le mâchai un peu, mais il me fut impossible de l'avaler. Un des naturels, voyant mon embarras, me jeta de l'eau à la figure : il en entra dans ma bouche quelques gouttes, qui poussèrent le riz dans mon gosier, et faillirent m'étrangler ; mais l'effort que cela fit faire à mes

muscles me rendit la faculté d'avaler. Je fus néanmoins obligé, pendant quelque temps, de prendre une gorgée d'eau avec une bouchée de riz. La chaleur avait si fort gercé mes lèvres et l'intérieur de ma bouche, que chaque mouvement de mes mâchoires les mettait en sang et me causait des douleurs cuisantes.

Je n'ai jamais pu me rappeler exactement ce qui se passa ensuite. Je m'éveillai dans la soirée ; le sommeil avait bien réparé mes forces. Je représentai aux naturels la position dans laquelle j'avais laissé à bord madame Bremner et d'autres personnes, et comme je connaissais l'influence puissante de l'argent sur l'esprit des Hindous, je leur fis entendre que, s'ils lui sauvaient la vie, elle était en état de les récompenser libéralement. Quelques-uns me promirent de veiller pendant la nuit, parce que la marée, qui montait plus haut que dans le jour, amènerait probablement la carcasse du navire plus près de la côte.

A minuit, on vint me réveiller pour m'annoncer que la dame et son esclave étaient à terre. Je me levai aussitôt pour aller la féliciter ; je la trouvai assise près du feu. Je n'ai jamais vu l'expression de la joie plus vivement peinte sur une figure humaine.

J'appris ensuite qu'elle devait sa délivrance à l'humanité du Birman. Les naturels, s'apercevant qu'elle avait sur elle quelques roupies, avaient déjà formé le plan de se partager ses dépouilles ; mais ce brave homme ayant entendu leur complot, guetta le moment convenable, et, avec le secours d'un de ses gens, il sauva cette dame sans stipuler aucune récompense.

Dans la nuit, le bâtiment se sépara en deux. Le fond resta sur les rochers, la partie supérieure vint en flottant si près de la plage, que les deux hommes qui restaient encore à bord purent arriver facilement à terre. Nous passâmes la nuit sans aucun abri. Il pleuvait à torrents, et nous souffrîmes beaucoup du froid. Le matin, les naturels nous donnèrent encore du riz ; mais ils

commencèrent à nous demander l'argent que madame Bremner avait sur elle, et refusèrent de continuer à fournir du riz. Les huit Lascars donnèrent les huit roupies qu'ils avaient reçues de madame Bremner, et firent leur repas à part, leur religion ne leur permettant pas de manger avec des personnes d'une autre croyance[1]. Madame Bremner consentit à payer huit roupies pour que l'on fournît du riz au reste de notre troupe pendant quinze jours.

A la mer basse, les naturels allèrent fouiller les débris du navire, où ils ne trouvèrent que des fusils brisés, un peu de fer, du plomb, et le cuivre du doublage. Ils emportèrent tout. J'essayai de les faire renoncer à leur projet, en leur représentant qu'on pourrait leur demander compte des objets qu'ils prenaient; ils répliquèrent qu'ils y avaient droit pour nous avoir sauvé la vie. Ils m'en voulurent depuis ce moment, et j'eus bientôt sujet de me repentir de mon zèle pour les intérêts des propriétaires du bâtiment. Je ne sais si ce fut pour cette raison, ou parce que j'étais le seul Européen, mais ils me servirent généralement le dernier, et me donnèrent une portion plus petite qu'aux autres. Dans ces occasions, mon ami le Birman interposa ses bons offices, et fit parmi les siens une quête en ma faveur. Au reste, on ne nous donnait du riz qu'en très-petite quantité, et c'était fort heureux pour nous, car autrement nous eussions mangé avec excès. Ces Hindous, après nous avoir sauvé la vie, nous traitèrent avec une grande inhumanité; et nous en eussions été les victimes sans le Birman et ses gens.

Les naturels tuèrent des bêtes fauves qui sont très-abondantes dans ce pays, et les mangèrent à nos yeux sans nous en offrir un morceau; nous en ramassâmes les os quand ils les eurent jetés, et nous en fîmes une soupe que nous trouvâmes délicieuse. Ma-

[1] Les Lascars sont mahométans.

dame Bremner se trouvant trop faible pour marcher, les Hindous, après une longue discussion, convinrent de la porter sur des litières de bambou, elle et son esclave, pour douze roupies, et pour douze roupies de plus, de nous fournir à tous les quatre du riz jusqu'à notre arrivée au village voisin. Craignant de ne pas pouvoir les suivre, je les priai de me procurer aussi une litière et les assurai que je les récompenserais généreusement lorsque nous aurions atteint le comptoir le plus proche. Ils me refusèrent positivement, à moins que je ne payasse comptant le double de ce qu'ils recevaient de madame Bremner, parce que j'étais bien plus lourd qu'elle. Je me décidai en conséquence à rester jusqu'à ce qu'elle eût fait connaître ma situation aux Anglais du comptoir voisin. Quoique les naturels fussent convenus de me fournir, dans l'intervalle, du riz tous les jours moyennant deux roupies, ils ne voulurent pas m'en donner une once; les menaces du mécontentement de la Compagnie furent aussi peu efficaces que mes instances.

Le 17, nous nous mîmes en route à huit heures du matin; madame Bremner et son esclave sur des litières, portées par quatre hommes; le jeune garçon, le canonnier, le serang et moi à pied. Nos Lascars, qui s'étaient, depuis le premier moment, attachés aux naturels, restèrent avec eux auprès de la carcasse du bâtiment. Nous avions chacun un bambou pour nous aider dans notre marche, qui était singulièrement facilitée par un vent frais, dont le souffle nous venait dans le dos.

Après deux milles, nous nous arrêtâmes une heure. Je m'endormis. Mes articulations étaient si raides quand je m'éveillai, que je ne pus me lever sans être aidé, et il me fut impossible de suivre le reste de la troupe. Quoique le jeune homme pût marcher beaucoup plus vite et qu'il eût une grande frayeur d'être attaqué par les tigres, il ne voulut pas me laisser seul.

Nous avions totalement perdu de vue nos compagnons, lorsque

j'aperçus une troupe de Mogs ou naturels d'Arakan, qui faisaient cuire du riz près du rivage. Ignorant leur langage, j'étais embarrassé pour leur faire connaître ma détresse. Le chef m'accosta et me demanda en portugais ce qui m'avait réduit dans un si triste état. Je lui répondis en peu de mots que j'avais fait naufrage, que je mourais de faim, que mes compagnons m'avaient abandonné, et que je le priais de me donner quelque chose à manger. Cet homme parut touché de mon discours, et maudit les misérables qu'il avait vu passer une demi-heure auparavant, sans lui adresser une parole. Aussitôt il me donna les meilleurs mets qu'il avait, et, voyant que je dévorais, il m'engagea à modérer mon appétit dans les premiers moments, ajoutant que j'aurais des provisions en abondance pour le voyage.

Mes blessures étaient remplies de sable et d'ordures ; cet étranger charitable les lava et les frotta avec du ghi, ce qui hâta leur guérison. Il me donna une provision considérable de riz ; c'était un colporteur portugais qui allait de Chittagong, lieu de sa résidence, vendre des marchandises à Arakan[1].

La bonté de ce brave homme m'émut si vivement que j'eus à peine la force de lui dire adieu. Nous nous séparâmes ; mais je n'étais encore qu'à quelques pas de lui, lorsqu'il courut après moi, avec un pantalon qu'il me pria de mettre avant d'arriver au comptoir, afin que je n'eusse pas à rougir d'y paraître sans vêtements. A cette nouvelle preuve de bonté, je ne pus retenir mes larmes ; il n'était pas en mon pouvoir de lui exprimer ma gratitude. Nous nous dîmes encore une fois un adieu affectueux, et je continuai ma route avec plus de courage.

Je trouvai dans une hutte, à deux milles plus loin, le reste de

[1] Capitale du royaume de ce nom, qui a été longtemps tributaire des Birmans et qui fait partie aujourd'hui des possessions anglaises. Arakan, qui comptait plus de cent mille habitants avant sa prise par les Birmans, en 1783, n'en a pas le tiers aujourd'hui.

notre troupe qui mangeait du riz. Pour montrer aux Hindous que je n'avais pas besoin d'eux, je pris dans ma provision du riz pour le jeune homme et pour moi. Quand nous nous fûmes remis en route, plusieurs des Hindous, restés auprès de la carcasse du bâtiment, et six de nos Lascars nous rejoignirent. Ils avaient rencontré le Portugais, qui leur avait reproché leur inhumanité ; il leur dit que j'étais un homme d'importance, et que le gouverneur de Calcutta leur ferait rendre un compte sévère de leur conduite. Cette nouvelle produisit un changement subit dans leur manière d'agir : ils affectèrent de me traiter avec quelques égards; je rejetai leur politesse, et je me contentai d'accepter l'offre que me fit leur guide, de porter mon pot de riz.

Le lendemain, à midi, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière que l'on ne put traverser qu'à la marée basse. Nous effectuâmes le passage sur un radeau de bambous que les Hindous construisirent, et aux côtés duquel cinq à six d'entre eux se tinrent à la nage.

Le jour suivant, nous arrivâmes dans le village où demeuraient nos Hindous. J'entrai dans la première hutte que je trouvai ouverte. Des personnes qui m'avaient vu entrer me suivirent et m'emmenèrent de là chez Douma Ali Schneinder, zemindar ou chef de village, qui me reçut avec la plus grande cordialité. Il ordonna de me servir toutes sortes de rafraîchissements, et nous traita tous avec une bonté apparente ; mais j'eus bientôt sujet de douter de la sincérité de ses démonstrations.

J'appris que nous n'étions qu'à environ quatre milles de distance de Ramou, premier comptoir de la Compagnie : cependant le zemindar nous pressa de rester dix à douze jours de plus, disant qu'il nous enverrait à Calcutta par un canot de trente avirons. Je soupçonnai alors non-seulement qu'il avait trempé dans tout ce qui s'était passé, mais qu'il formait le projet de piller entièrement ce qui restait de *la Junon*. La cargaison était encore intacte, et

cette proie offrait une tentation trop forte pour la probité du zemindar.

Mon impatience d'arriver à Ramou s'accroissait à chaque instant ; je me décidai à y aller par terre, après avoir essayé vainement tous les arguments possibles pour engager le zemindar à nous donner un canot. Le lendemain, le zemindar me prit en particulier, et, après de nombreuses protestations de sa bonne volonté, il me dit que, quoiqu'il n'eût aucune part au pillage de *la Junon,* le magistrat du district d'Islamabad, qui résidait à Chittagong, pourrait l'en rendre responsable. Il me proposa en conséquence, de lui signer un certificat, attestant qu'il n'avait participé en rien au pillage, et qu'à cette condition il me fournirait un canot pour aller à Ramou ou à tel endroit que je désignerais.

Bien persuadé qu'il n'y avait pas de mal à rendre ruse pour ruse, j'affectai d'accéder avec empressement à sa proposition ; mais, au lieu du certificat qu'il me demandait, je dressai un précis succinct de notre malheur, suivi du tableau de notre position actuelle. Comme je craignais néanmoins que quelqu'un des gens du zemindar ne comprît l'anglais, j'écrivis le certificat demandé. Muni de ces documents, il alla à Ramou, et les donna au phoughedar ou officier de police ; celui-ci les remit au lieutenant Towers, qui commandait un détachement dans ce lieu. Il en résulta des enquêtes ultérieures. Le lieutenant Towers, frappé des réponses évasives du phoughedar, finit par découvrir la vérité. Il dépêcha aussitôt un canot avec une escorte convenable, des provisions, de l'argent et une lettre pour moi.

Le 22, dans la soirée, voyant que le zemindar m'avait trompé, je résolus de partir seul, le lendemain, pour Ramou. Mes compagnons consentirent à se priver d'une portion de leur souper, que je mis secrètement en réserve. Je venais de me coucher, lorsque l'escorte arriva. Le 23, à midi, je parvins à Ramou. Le

lieutenant Towers vint sur le bord de la rivière, pour nous recevoir, et son cœur sensible fut profondément affecté à la vue de notre misère ; il nous conduisit à son logement, céda sa propre chambre à madame Bremner, et procura des logements au reste de la troupe. Il fut notre chirurgien, et même notre cuisinier. Rien n'égalait la sollicitude qu'il montrait pour subvenir à nos besoins et nous donner tout ce qui pouvait nous être agréable. Cette conduite, qui fait honneur à ses sentiments, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Le 26 juillet, nous nous embarquâmes dans deux canots, et le 28 nous arrivâmes à Chittagong, où commandait le lieutenant Price. Les bontés affectueuses qu'il nous prodigua nous rappelèrent vivement M. Towers.

Après m'être reposé un jour, je me présentai chez M. Thomson, juge du district d'Islamabad. Ce magistrat envoya une garde auprès de la *Junon*, pour mettre un terme aux déprédations qui se commettaient sur la carcasse de ce bâtiment. Un rapport de ce qui s'était passé fut signé par madame Bremner, MM. Thomas, Johnson, le canonnier et moi, puis inséré dans le registre public, et une copie certifiée en fut envoyée aux propriétaires du navire, à Madras.

Mon ami le colporteur m'avait dit que sa femme demeurait à Chittagong ; je m'informai d'elle, et j'appris, à mon grand regret, qu'elle était morte peu de jours auparavant, sans laisser d'enfants.

Sentant mes forces revenues, je partis huit jours après pour sauver ce qui restait du naufrage ; je m'embarquai le 8 août dans un canot, avec des charpentiers et tout ce qui m'était nécessaire dans mes opérations. J'entrai le 12 à Ramou ; je me reposai un jour chez le digne lieutenant Towers, et le 14 je me mis en route, porté dans un palanquin. Le 17, j'arrivai à la baie de la *Junon* (ce fut ainsi que j'appelai cet endroit fatal).

On construisit deux huttes temporaires ; le 6 octobre, toute la charpente était empilée à terre ; je mis alors le feu à ce qui restait de la malheureuse *Junon* sur la plage. Le fer qui se trouva après cet incendie fut soigneusement rassemblé ; je le laissai aux soins du canonnier, et je retournai à Chittagong. On me renvoya ensuite à la baie, pour remettre la charpente et le fer au capitaine Gallaway, commandant la *Restauration*, qui était arrivé à cet effet. Le 25 novembre tout fut chargé sur ce bâtiment; je m'y embarquai, et j'arrivai à Calcutta le 12 décembre 1795.

Madame Bremner, après avoir recouvré sa santé et ses forces, fit un très-bon mariage; mon fidèle jeune homme avait pris la mer en aversion, et je fus obligé, bien malgré moi, de le laisser à Chittagong. Un des deux hommes laissés dans la baie de la *Junon* mourut peu de temps après; son compagnon, celui dont j'ai déjà parlé, comme étant attaqué d'une maladie grave, continua à souffrir quand on l'eut mis à l'hôpital de Calcutta. Il s'était embarqué avec moi sur la *Restauration*.

L'auteur, M. John Mackay, fut, peu de temps après son arrivée à Calcutta, en décembre 1795, nommé au commandement d'un des bâtiments que la Compagnie expédia en Europe, où il atterrit en août 1796. Dès qu'il eut débarqué sa cargaison, on l'envoya porter des troupes aux Indes Occidentales ; il n'en revint qu'en août 1797. Au mois de novembre suivant, il repartit pour les Indes Orientales.

CHAPITRE XV

Perte du navire américain *l'Hercule*, sur la côte de Cafrerie, en 1796. — Renseignements recueillis par le capitaine sur le sort des naufragés du *Grosvenor*. — Voyage à travers les déserts et arrivée de l'équipage aux établissements hollandais du Cap.

Le navire américain *l'Hercule*, commandé par le capitaine Benjamin Stout, partit du Bengale en 1795, frété par la Compagnie anglaise des Indes, ayant à bord plus de mille sacs de riz, qu'il avait ordre de porter à Londres avec la plus grande célérité. On avait reçu dans l'Inde la nouvelle que la récolte avait manqué en Angleterre, et l'on embarquait avec une extrême activité des quantités considérables de riz, pour y prévenir la disette. La plus grande partie de l'équipage avait été engagée dans l'Inde, et consistait principalement en Lascars; le reste était un mélange d'Américains, de Danois, de Suédois, de Hollandais et de Portugais : le tout se montait à soixante-quatre hommes. Tous les préparatifs de voyage étant terminés, *l'Hercule* appareilla le 17 mars 1796.

Rien d'important, dit le capitaine Stout, ne nous arriva jusqu'au 1er juin suivant. Nous étions par le 35° de latitude S. et le 28° 40' de longitude E. Il s'éleva un coup de vent qui augmenta progressivement de force pendant six jours. Jamais je n'avais vu



une semblable tempête. Le hurlement continuel des vents et de la mer frappait d'une sorte de stupeur l'esprit des marins les plus expérimentés; ceux qui étaient moins familiarisés avec les dangers de la vie maritime manifestaient leurs craintes par des cris de désespoir.

Le temps devint plus mauvais et notre terreur s'accrut encore pendant la nuit; vers minuit, le vent sauta brusquement et jeta le navire en travers de la lame, qui enleva le gouvernail, entr'ouvrit l'étambord, et endommagea la poupe. On sonda aussitôt les pompes : dans quelques minutes l'eau s'était élevée à quatre pieds. Une partie de l'équipage y travaillait activement, tandis que le reste enlevait du riz et le jetait à la mer, pour chercher la voie d'eau.

On la découvrit enfin. La mer entrait avec une vitesse prodigieuse; on mit aussitôt dans l'ouverture, des draps, des chemises, des jaquettes, des balles de mousselines, et autres objets de ce genre qui tombèrent sous la main. Nous dûmes notre salut à l'excellente construction des pompes.

Le lendemain, le temps parut se radoucir ; on ne discontinua pas de pomper, et l'on ne négligea rien pour tenir le bâtiment à flot; nous étions alors à deux cents lieues de la côte orientale d'Afrique.

Le 9, quoique la violence de la tempête eût beaucoup diminué, la houle était terrible. Je fis mettre la chaloupe dehors ; et, comme j'avais des raisons de soupçonner que des personnes de l'équipage voulaient s'en emparer, je dis à mon second maître d'en prendre possession avec trois matelots; je leur donnai des armes, avec l'ordre exprès de tirer sur le premier homme qui tenterait d'y entrer sans ma permission.

Je recommandai ensuite de faire un radeau avec les esparts les plus grands. Celui que l'on construisit avait trente-trois pieds de long sur quatorze de large.

Comme le second maître se préparait, conformément à mes ordres, à prendre le commandement de la chaloupe, le charpentier me pria avec instance de quitter le bâtiment ; je lui adressai des reproches sur ce qu'il ne veillait pas aux pompes ; alors il fondit en larmes, en me disant que tout l'arrière était tellement ébranlé et entr'ouvert, qu'il s'attendait à voir le navire couler à fond. L'air épouvanté de cet homme, et le ton ému avec lequel il exprimait ses craintes, accroissaient les terreurs de l'équipage. Je lui répondis que je resterais sur le bâtiment jusqu'à ce que je fusse convaincu, d'après ma propre observation, que tout espoir de le sauver était vain. Le charpentier renouvela ses supplications ; je lui ordonnai de me quitter, et lui déclarai d'un ton ferme et résolu que, s'il n'encourageait pas l'équipage à faire son devoir, et s'il n'allait sur-le-champ aux pompes, je me déciderais, quoique cela me fût infiniment pénible, à le jeter à la mer. Il se retira, et ne cessa pas de travailler ensuite avec une mâle persévérance.

Aussitôt un grand nombre de matelots m'entourèrent et m'accablèrent de représentations semblables à celles que le charpentier m'avait adressées. Je faillis me porter à quelque extrémité envers plusieurs d'entre eux. Je fais mention de cette circonstance, parce que cet exemple peut servir aux officiers chargés d'un commandement. Ils prêtent trop souvent l'oreille, dans les moments de danger, aux avis de leur équipage, qui est généralement disposé à quitter le bâtiment, et à se mettre dans les canots ou sur les radeaux.

Le saut du vent, qui avait mis le navire en travers de la lame, et enlevé le gouvernail, ne fut heureusement qu'une bourrasque de peu de durée ; elle cessa au bout d'un quart d'heure ; un peu plus tard le bâtiment eût été mis en pièces.

Quand le radeau fut achevé, je tins conseil avec mes officiers ; ils furent unanimement d'avis qu'il était impossible de sauver le

navire, et qu'il ne nous restait d'autres moyens de salut que de courir sur la terre, et de faire côte. Quand l'équipage fut informé du résultat de cette consultation, il eut l'air de travailler avec un courage nouveau : nous cherchâmes à le maintenir dans ces bonnes dispositions, en assurant que nous ne tarderions pas à être en vue de terre, et qu'en pompant avec persévérance, on tiendrait le bâtiment à flot jusqu'au moment où nous arriverions sur la côte.

Comme nous ne pûmes, pendant un certain temps, gouverner le vaisseau qui, en dépit de nos efforts, tournait l'arrière à terre, je remplaçai le gouvernail par un autre que l'on construisit avec le mât de hune; mais il ne put nous être de quelque usage qu'avec le secours de la chaloupe, que j'ordonnai de tenir en travers de l'arrière. Nous parvînmes ainsi, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, à tenir l'avant du navire tourné vers la terre. On eût pu mettre à la mer un câble qui eût assez bien aidé à diriger le bâtiment; mais il fut impossible de retirer des pompes assez de monde pour faire les dispositions nécessaires.

Le 15, dans la soirée, nous eûmes connaissance de la terre à peu près à six lieues de distance. La joie de l'équipage se manifesta par des cris et des acclamations. L'*Hercule* continua à s'approcher de la côte avec cinq pieds d'eau dans la cale. Le 16, dans la matinée, étant à environ deux lieues de terre, le vent à l'ouest, je fis jeter l'ancre, afin de tenter un dernier effort pour boucher les voies d'eau, et, s'il était possible, pour sauver le navire. Mais l'arrière était en si mauvais état, qu'après un autre conseil tenu avec mes officiers, il fut résolu de faire côte. Un autre coup de vent nous menaçait; il n'y avait pas de temps à perdre. Je dis aussitôt au second maître, qui était dans la chaloupe, de monter à bord, et je lui confiai les journaux, les registres et tous les papiers de quelque importance que j'avais à bord; je lui donnai ensuite de l'eau et des provisions; je le ren-

voyai dans la chaloupe, en lui recommandant de se tenir au large; et je lui dis que, si nous arrivions heureusement à terre, après avoir mis le bâtiment à la côte, je chercherais une anse où il pourrait se mettre à l'abri. Je l'engageai aussi à fixer son attention sur les signaux qu'on ferait de terre. Il me promit d'obéir fidèlement à mes instructions, et reprit son embarcation.

Nous étions sur la côte de Cafrerie, à quelques lieues de l'endroit où le Rio de la Infanta se jette dans la mer. A mesure que le dénoûment approchait, nous nous mettions en devoir de le soutenir avec courage. Je donnai l'ordre de déployer les voiles de l'avant, de raidir l'embossure, afin de tourner l'avant du bâtiment vers la côte; et, au moment où il y serait dirigé, on devait couper le câble et l'embossure.

Mes ordres furent exécutés avec la plus grande promptitude. Le bâtiment, arrivé à un demi-mille de la côte, toucha sur un groupe de rochers. La houle était épouvantable, et l'équipage pouvait à peine se tenir sur le pont. Une lame souleva le navire par-dessus les rochers et le porta à une encâblure plus près de terre. Il toucha de nouveau et fut approché peu à peu du rivage par des lames terribles qui venaient à chaque minute se briser sur ses flancs.

Les amarres qui tenaient le radeau s'étant cassées, il fut emporté à une distance considérable du vaisseau. Un matelot nègre se précipita dans la mer, et, avec des efforts vraiment surnaturels, gagna le radeau et s'y assit. Le radeau chavira, et il fut jeté à l'eau. On le revit, quelques instants après, assis de nouveau : un second, un troisième coup de mer lui firent éprouver le même accident; toujours il défia les vagues; enfin, après deux heures de fatigues inouïes, il arriva à terre sain et sauf.

Nous aperçûmes sur le rivage un grand nombre de naturels qui avaient allumé du feu. Ils étaient la plupart vêtus de peaux, armés de sagaies et suivis de beaucoup de chiens. Une troupe de

ces hommes s'empara du matelot nègre et le conduisit derrière des collines de sable, qui le cachèrent entièrement à nos regards. Douze de mes gens se mirent à l'eau sur des morceaux de bois qu'ils purent trouver, et, bravant toutes les difficultés, finirent par gagner la plage. Aussitôt les naturels s'emparèrent d'eux et les conduisirent aussi derrière les collines.

Comme il nous était impossible de voir du navire ce que les naturels faisaient derrière ces collines, et que nous apercevions de temps en temps plusieurs troupes de ces hommes revenir le long du rivage sans aucun de nos compagnons, nous conjecturions que tous ceux qui avaient abordé avaient été massacrés et qu'un sort semblable nous était réservé à tous. Nous étions réfugiés sur le gaillard d'avant, car le vaisseau ne bougeait pas de place; la mer passait par-dessus, et c'était le seul endroit où nous pussions être encore quelque temps en sûreté.

Nous passâmes la nuit dans la plus affreuse perplexité. Plusieurs pensaient à se précipiter dans les flots et à terminer leurs jours par une souffrance de peu de durée. D'autres, au contraire, étaient d'avis d'aller à terre en troupe et d'attaquer les naturels.

Toute la nuit se passa en projets semblables. Quand le jour parut, on ne découvrit personne sur le rivage. Vers neuf heures, tous ceux de nos gens qui étaient arrivés à terre s'avancèrent sur la plage et nous firent signe de venir. En un moment, tout ce qui pouvait flotter fut mis à la mer; chaque morceau de bois, suivant sa grosseur, supportait deux hommes ou un plus grand nombre. Je me dépouillai de ma chemise, je me mis une jaquette courte, je nouai autour de ma ceinture un châle, dans le coin duquel je plaçai une montre d'or; je me saisis d'un espart, et je m'élançai dans la mer. Pendant trois quarts d'heure, je ne lâchai pas prise et dérivai vers la côte; j'en étais quelquefois si près, que je pouvais toucher les rochers avec mes pieds, et, un moment après, j'étais tout à coup rejeté en arrière à une grande distance;

enfin, le ressac donna une secousse si violente à mes deux bras, que je fus obligé de quitter l'espart ; heureusement qu'une lame me prit dans cet instant et me jeta sans connaissance sur le sable. Ceux de mes gens qui étaient à terre, m'ayant aperçu, m'arrachèrent au danger d'être emporté par une autre lame, et me portèrent dans un endroit sûr, près du feu.

Quand je revins à moi, ma première question fut naturellement relative à mon malheureux équipage : j'éprouvai la vive satisfaction de voir tout le monde autour de moi, à l'exception d'un matelot qui avait péri près de terre, et des hommes qui étaient encore dans la chaloupe avec le second maître. Je m'adressai par signes aux naturels : par bonheur, il y avait parmi eux un Hottentot qui avait vécu avec les fermiers hollandais et parlait un peu leur langue : comme mon troisième maître était Hollandais, ils nous servirent tous les deux d'interprètes.

Je remerciai les naturels, au nom de tout mon équipage et de la part de ma nation, du secours qu'ils nous avaient si humainement et si généreusement donné dans notre malheur, et je sollicitai pour l'avenir leurs bontés et leur assistance. Jugeant que nous n'étions pas loin de l'endroit où le *Grosvenor* avait péri en 1782, je demandai si quelqu'un des naturels se souvenait de cette catastrophe : la plupart répondirent affirmativement, et, grimpant sur une butte de sable, ils me montrèrent le lieu du naufrage. Je leur demandai alors ce qu'ils pouvaient savoir du sort du capitaine Coxon, qui s'était mis en route pour aller par terre au Cap avec une troupe d'hommes et de femmes. Suivant leurs réponses, un des chefs ayant insisté pour emmener deux des femmes blanches à son kraal (village), le capitaine Coxon et les hommes s'y opposèrent ; et comme ils n'avaient point d'armes, ils furent massacrés à l'instant. Les naturels me donnèrent à entendre en même temps qu'à l'époque du naufrage du *Grosvenor*, leur nation était en guerre avec les colons hollandais, et

que le capitaine et ses gens étant blancs, ils pensaient qu'ils se mettraient du parti des colons dès qu'ils arriveraient à leurs fermes. Je m'informai sur-le-champ de l'état des relations actuelles des Cafres et des colons. « Nous sommes amis, dirent-ils, et ce sera leur faute si nous ne le sommes pas toujours. »

Cette réponse me tira d'une cruelle perplexité. Mais le sort des deux infortunées femmes blanches me touchait si vivement aussi, que je priai les naturels de m'apprendre tout ce qu'ils savaient sur leur compte. Ils me répondirent avec une sorte d'intérêt qu'une de ces femmes était morte peu de temps après être arrivée au kraal; mais ils pensaient que l'autre vivait encore. « Nous ne savons pas où elle est actuellement, » ajoutèrent-ils.

Nous nous occupâmes le reste du jour à sauver tout ce que la mer apportait à terre des débris du navire. Les Cafres cherchaient le fer avec l'attention la plus minutieuse, et brûlaient de gros morceaux de bois pour en tirer les clous. Ils s'en allèrent à la nuit, et nous nous mîmes à l'abri sous les collines de sable, après avoir placé un certain nombre des nôtres pour faire la garde, tandis que les autres essayèrent de dormir autour du feu. Mais il nous fut impossible de fermer l'œil, car si nous nous chauffions d'un côté, de l'autre le froid nous glaçait : le sable, poussé par le vent, nous remplissait les yeux, les oreilles et la bouche; enfin, nous étions tenus en émoi par les craintes que nous inspiraient les naturels. Il me semblait que dans le courant de la journée, ils avaient reçu avec froideur notre demande de nous aider à gagner les habitations des colons hollandais, et qu'ils n'avaient pas paru disposés à se séparer sitôt de nous.

Le jour parut enfin, et les Cafres revinrent en grand nombre. Leur chef, voyant que nous avions besoin de manger, nous fit amener un bœuf, que ses gens tuèrent en lui frappant la tête d'une massue et en lui perçant les flancs avec leurs sagaies. L'animal fut écorché en un instant et coupé en morceaux, que

les Cafres placèrent sur le feu plutôt pour les flamber que pour les rôtir ; puis chacun d'eux mangea sa part. Nous n'eûmes que la plus petite portion de cet animal qui nous avait été pourtant donné ; les Cafres avaient bon appétit ; ils ne connaissaient pas l'étiquette européenne, et ils dévorèrent presque tout entier le bœuf, dont ils avalèrent la panse encore toute chaude.

Nous allâmes ensuite sur le rivage, et nous aperçûmes la chaloupe à une grande distance : le bâtiment échoué s'entr'ouvrait avec une grande promptitude ; le vent augmentait ; beaucoup d'objets étaient sans cesse jetés sur le rivage, et les Cafres continuaient de ramasser tout. Je reconnus une barrique qui m'inspira les plus vives inquiétudes, car elle contenait deux cent quarante pintes de rhum, quantité suffisante pour enivrer tous les Cafres présents, quoiqu'ils fussent aux moins trois cents. Je la défonçai sans rien dire, et bientôt après je les vis s'emparer des cercles de fer qui l'entouraient, sans se douter de ce qu'elle contenait avant d'être brisée.

Un des Cafres, ayant trouvé la boussole, la donna à son chef, qui la mit en morceaux ; après avoir considéré toutes les pièces dont elle était composée, il prit le cercle de cuivre qui l'entourait, et le pendit à son cou, tout fier de ce nouvel ornement. Je me souvins alors que j'avais une paire de boucles de jarretières en plaqué d'argent ; je les ôtai, et, au moyen de deux ganses, je les attachai aux oreilles du chef, qui se mit aussitôt à marcher fièrement. Ses gens parurent avoir pour lui plus de respect qu'auparavant, et ne furent occupés, pendant quelques moments, qu'à regarder avec extase l'éclat de ses décorations et sa démarche noble et imposante.

Je profitai du crédit que ce présent me valut sur l'esprit du chef pour obtenir tous les renseignements possibles sur les mœurs et les coutumes des Cafres. Pendant que je m'entretenais avec lui à ce sujet, la plupart de mes gens et quelques naturels étaient

occupés sur la plage. Les sauvages ramassèrent divers vêtements, mais ils ne savaient comment s'en servir. Voyant un nègre essayer de boutonner par derrière le collet d'une chemise, je lui aidai à la mettre comme il fallait; mes gens en firent de même envers d'autres Cafres, qui furent si charmés de ces attentions, que pendant quelque temps ce ne furent que chants, danses et autres signes d'allégresse.

Les divertissements finis, je m'entretins de nouveau de notre départ avec le chef. Je le priai de me donner un guide pour nous conduire aux premiers établissements chrétiens, et j'ajoutai que je ne manquerais pas de le récompenser de sa complaisance. Il garda un moment le silence, et me répondit très-froidement qu'il remplirait mes désirs. Je lui demandai en quel temps il nous laisserait partir; il me répliqua très-gravement : « Lorsque j'aurai réfléchi sur ce sujet, je vous ferai connaître ma détermination. » Ces réponses me causèrent de vives alarmes; l'air du sauvage semblait indiquer qu'il tramait quelque projet hostile contre nous; et cependant sa conduite avait été jusque-là si généreuse et si humaine, que je ne pouvais pas avoir le moindre motif de suspecter sa droiture. Je voyais les Cafres tenir conseil en troupes séparées; leurs gestes ne me faisaient rien augurer de favorable à nos vœux.

La nuit se passa en consultations et en prédictions sinistres. Je recommandai à mes gens de ne rien faire qui déplût aux Cafres; mais en même temps je les exhortai, dans le cas où, contre notre attente, ils voudraient nous attaquer ou nous retenir au delà d'un certain temps, à rester fortement unis, à nous frayer ainsi un passage par la force, ou à mourir ensemble. L'équipage m'écouta avec attention, et jura avec chaleur de suivre mes avis.

Quand le soleil se fut levé, les Cafres parurent dans le lointain : la plupart avaient des sagaies à la main ; les uns portaient des massues, les autres étaient parés de plumes d'autruche. Le

chef portait une peau de léopard et mes boucles de jarretières. Ils nous saluèrent amicalement, et nous les suivîmes à la plage, où ils continuèrent à chercher du fer. Un de nous trouva une scie et la cacha dans le sable pour la dérober à la cupidité des naturels. Cet instrument était pour nous d'une inappréciable valeur, et il nous rendit de grands services dans le cours de notre voyage.

Le lendemain matin, nous nous occupâmes tous à guetter notre chaloupe, mais nous ne l'aperçûmes pas, et nous n'entendîmes plus parler de nos infortunés compagnons.

Les Cafres ne vinrent que deux heures après le lever du soleil. Comme il n'y avait plus grand'chose à se procurer des débris du navire, je priai le chef de me dire s'il nous avait nommé un guide, parce que mon projet était de partir le lendemain. « Je vous en donnerai deux, » me dit-il. Cette agréable réponse me fut faite avec tant de franchise qu'elle délivra mon esprit de tout soupçon.

Comme je désirais beaucoup que l'interprète hottentot m'accompagnât à travers les déserts, je fis connaître au chef combien ses services nous seraient avantageux. Cet honnête sauvage avait prévenu mes vœux ; il avait déjà proposé au Hottentot d'aller avec nous jusqu'à la première ferme hollandaise, et ce dernier y avait consenti. Un autre individu de la même tribu, qui connaissait mieux le pays, s'était décidé à être de la partie. Ces bonnes nouvelles, comme on le pense bien, répandirent l'espérance et la joie parmi l'équipage.

Après avoir assuré le chef et les Cafres en général de mon inaltérable amitié et de ma fidélité à récompenser nos guides conformément à leurs désirs, je lui dis que nous avions beaucoup souffert du manque d'eau, et je le priai de me faire connaître si nous pouvions nous en procurer. « Je veux vous conduire, répondit-il, à une source d'eau excellente ; elle n'est pas loin d'ici, et, si cela vous convient, nous nous y dirigerons à

l'instant. » Nous nous mîmes en marche aussitôt; les Cafres s'avancèrent en chantant et en dansant, et mes gens, quoique leur esprit ne fût pas entièrement dégagé de soupçons, étaient à demi disposés à partager leur joie.

Nous arrivâmes à un bois au centre duquel était une assez grande cavité. Les Cafres y descendirent les premiers; quand nous fûmes tous au fond, le chef me montra un courant d'eau; nous en bûmes tous, et nous la trouvâmes excellente.

Les Cafres nous conseillèrent de passer la nuit dans ce lieu : nous allumâmes en conséquence un bon feu; mais, quand la nuit approcha, ils ne se retirèrent pas à leur ordinaire dans leur kraal, et ce fut une nouvelle source d'alarmes pour ma troupe. Malgré mes efforts pour calmer leurs frayeurs, j'avoue qu'elles me parurent assez fondées, et je commençai à redouter un affreux guet-apens. Nous posâmes nos sentinelles, afin de ne pas être surpris dans la nuit; les Cafres, couchés pêle-mêle, ne tardèrent pas à s'endormir, et malgré l'aspect horrible du lieu où nous nous trouvions, nous y fûmes mieux à l'abri que dans celui où nous avions passé les nuits précédentes.

Au lever du soleil, nous fûmes réveillés par les sauvages. Nous étions en assez bonne disposition; mais nous avions consommé notre dernier morceau de bœuf avant de quitter les collines de sable, et la crainte de la faim commençait à nous tourmenter. Le chef, instruit de nos besoins, nous donna un autre bœuf qui fut en un instant abattu, écorché et dépecé en morceaux de quatre livres chacun.

Nous fûmes cette nuit moins inquiets que la précédente, et le matin nous nous préparâmes à partir. Les Cafres vinrent nous aider à partager les provisions. Chaque homme devait porter les siennes; elles consistaient en quatre livres de bœuf et quelques biscuits sauvés du naufrage.

Les naturels, loin de manifester aucune intention hostile,

semblaient voir nos préparatifs avec regret. Je pris le chef par la main, et je le remerciai de ses intentions généreuses et amicales pour mon équipage et pour moi, l'assurant en même temps que, si je ne périssais pas dans ce voyage, je regarderais comme mon premier devoir de rendre quelque service essentiel à lui et à son peuple. Il me répondit qu'il m'était obligé de mes bonnes intentions, et me pria de dire aux colons que notre navire s'était perdu à la mer, et à une si grande distance de terre, qu'aucun débris n'avait été jeté sur le rivage ; il m'exhorta à avoir la plus grande confiance dans nos guides, qui nous conduiraient certainement dans la meilleure route. Après que mes gens et les sauvages se furent donné réciproquement toutes sortes de marques d'affection, nous nous séparâmes en nous disant un dernier adieu.

Les Cafres qui, dans notre malheur, nous ont traités avec tant d'humanité et de générosité, forment une tribu connue sous le nom de Tambouki. Ils ont été dépeints comme les plus féroces et les plus vindicatifs de tous les habitants de la Cafrerie. Mais le but de cette calomnie a été de couvrir les cruautés commises par les colons hollandais ; et les traits affreux sous lesquels ces Cafres ont été dépeints ont eu pour cause la perversité de certains Européens plus sauvages qu'eux. Quand les Tambouki, irrités par une attaque des colons qu'ils n'ont pas provoquée, tuent un blanc par justes représailles, la nouvelle en est soigneusement portée au siége du gouvernement du Cap : les pauvres sauvages sont signalés comme une horde d'animaux féroces qui ravagent le pays et répandent la consternation devant eux. Les fermiers européens saisissent cette occasion pour massacrer des peuplades entières, sans distinction d'âge ni de sexe. Leur objet est de s'emparer des bestiaux, dont ils emmènent des troupeaux immenses. Ensuite ils attendent que d'autre bétail se trouve à leur portée, et ils renouvellent leurs déprédations.

Nos guides, qui nous donnèrent ces détails avec un air de

candeur dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, nous expliquèrent aussi les motifs pour lesquels les Cafres nous avaient retenus si longtemps. Quand ils tinrent conseil relativement à notre départ, il fut résolu de ne pas nous laisser partir, jusqu'à ce qu'ils eussent tout retiré du navire naufragé. Ils savaient que nous instruirions les colons de notre malheur, et que, quoique ceux-ci n'eussent pas le droit de passer le *Vish-River* [1], ou rivière des Poissons, ils viendraient pour piller les débris; ce qui arriva effectivement, ainsi que je l'appris par la suite. Les Cafres, en cette occasion, se réunirent en grand nombre, et, d'un ton menaçant, demandèrent aux Hollandais comment ils avaient osé passer le Vish-River, qui était leur limite. Les colons convinrent de la justesse de l'observation, et avec des morceaux de cuivre et d'autres bagatelles dont les Cafres furent très-satisfaits, ils achetèrent la permission de rester.

Je demandai alors à l'un des guides si les naturels n'avaient pas médité notre perte, pendant notre séjour derrière les buttes de sables. Le bon sauvage parut offensé de cette question; il secoua la tête et affirma avec force que pas un d'eux n'avait eu une semblable pensée. « Non, non, dit-il; ce serait une bien mauvaise action; nous ne tuons jamais qu'à la guerre. Oh! non, en vérité non! » Telle fut sa réponse, que me rendit l'interprète. Je ne songeai plus alors à sa qualité de sauvage, et je l'embrassai comme un libérateur et un ami.

Le pays voisin du lieu de notre naufrage était bien boisé, et vu la saison, car on se trouvait alors au milieu de l'hiver, la végétation se faisait remarquer par sa vigueur. Le gros bétail s'y trouvait en quantité innombrable : les bœufs étaient aussi beaux que ceux que l'on engraisse avec soin en Angleterre. Nous ne

[1] Le Groote-Vish-River, appelé aussi *Kamtki*, descend des Monts-de-Neige, baigne le territoire de la nouvelle colonie anglaise fondée en 1820, et vient se jeter dans l'Océan.

vîmes pas de moutons et nous n'aperçûmes pas la moindre trace de travaux agricoles; le pays était borné au loin par des montagnes qui renferment sans doute les sources des nombreux ruisseaux dont la plaine est entrecoupée dans diverses directions. Le mimosa se rencontre très-fréquemment dans ce pays, qui est si agréablement parsemé de bois, qu'on les croirait plantés à dessein par une main habile.

Le 23 juin, nous partîmes après le lever du soleil. Nos guides étaient remplis d'intelligence : ils nous firent comprendre que nous ne pouvions nous mettre en route de bonne heure, parce que les bêtes féroces se levaient toujours avec le soleil et parcouraient le désert pour chercher leur proie. Malgré cet avis salutaire, et quoique nous fussions sans armes, nos gens étaient impatients d'avancer; mais les guides refusèrent de quitter les feux avant qu'il fût à peu près neuf heures.

Nous marchâmes vers l'ouest, en pénétrant dans l'intérieur, afin de trouver de l'eau fraîche. La contrée que nous traversâmes offrait une variété charmante de collines, de vallons et de vastes plaines bien arrosées, mais moins boisées que les précédentes. Après avoir fait près de trente-cinq milles, nous marquâmes le désir de nous reposer la nuit près d'un ruisseau au coin d'un bois; nos guides nous dirent que ce lieu était fréquenté par les léopards, et que si ces animaux devinaient notre présence, rien ne pourrait les empêcher de dévorer quelqu'un de nous. Ayant allumé un très-grand feu, nous nous consultâmes sur les moyens de pourvoir à notre sécurité; bientôt l'influence toute-puissante du sommeil vint mettre un terme à notre conversation et à nos craintes jusqu'au lendemain matin.

L'effroyable rugissement des lions nous réveilla : s'ils nous eussent découverts pendant que nous dormions, ils nous eussent infailliblement déchirés en pièces; et nous nous trouvâmes très-heureux d'avoir échappé à ce danger. Nous perdîmes une grande

partie de la journée à chercher de l'eau : nous en découvrîmes enfin, au coucher du soleil, un petit filet près de la lisière d'un bois. Nous résolûmes de passer la nuit en ce lieu. Nous avions, dans le jour, remarqué beaucoup de traces d'éléphants et de rhinocéros : notre situation fut, cette nuit-là, aussi périlleuse que la précédente ; nous eûmes néanmoins, au point du jour, le plaisir de voir qu'il ne nous manquait personne.

A midi, nous rencontrâmes une horde de Cafres, que leurs compatriotes désignaient comme une tribu féroce. Nous parlâmes d'abord à des femmes Cafres, qui nous accueillirent avec bonté, et nous donnèrent du lait contenu dans des paniers faits de baguettes tissues d'une manière extrêmement serrée. Un peu plus loin, douze Cafres armés de sagaies et vêtus de peaux de léopard nous arrêtèrent. Nos guides, épouvantés, s'enfuirent sur les bords du grand Vish-River, qui était à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions. Nous eûmes beau leur crier, à plusieurs reprises, de revenir sur leurs pas, ils traversèrent à la hâte le lit de cette rivière, qui était à sec ; et, arrivés au bord opposé, ils gravirent, avec la plus grande précipitation, une montagne voisine.

Les sauvages brandirent leurs sagaies et firent des gestes menaçants : nous ne comprenions rien de ce qu'ils disaient; mais nous étions déterminés à ne céder ni nos vêtements, ni nos provisions, dans le cas où ils voudraient nous les arracher. Un Cafre essaya de prendre un couteau qu'un de nos gens avait pendu à son épaule. La résistance de celui-ci exaspéra le sauvage, qui leva sa lance comme pour tuer notre compagnon. Son attitude était à peindre ; il avait l'air réellement infernal. Une peau de léopard couvrait son corps ; son visage noir était barbouillé de terre rouge ; la colère enflammait ses yeux, qui semblaient sortir de leurs orbites ; sa grande bouche ouverte laissait voir des dents blanches et serrées de fureur. Tout à coup, il

laissa tomber son arme : nous traversâmes aussitôt la rivière, et nous rejoignîmes nos guides, qui témoignèrent le plus grand plaisir de ce que nous étions sortis de cette rencontre sans accident fâcheux. Ils nous assurèrent que, si le reste de la troupe n'avait pas été à la chasse quand nous arrivâmes sur les bords du Vish-River, pas un de nous n'eût échappé : cette peuplade était, suivant eux, la plus cruelle de toute la Cafrerie.

En descendant la montagne, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le pays offrait une succession de plaines où serpentaient d'innombrables ruisseaux et de collines couvertes de bouquets de mimosas. De toutes parts, des troupeaux de bœufs animaient ce magnifique paysage.

La nuit notre sommeil fut constamment troublé par un troupeau d'éléphants qui, sortant d'un bois voisin, allaient et venaient sans cesse. Il est probable que, sans nos barricades, ces monstrueux animaux nous eussent écrasés sous leurs pieds.

Nous voyageâmes encore dans une contrée délicieuse. Nous fîmes ce jour-là près de trente-cinq milles; le soir, je fus alarmé de voir que plusieurs de mes gens se plaignaient beaucoup de mal aux pieds.

Nous nous mîmes en route le lendemain à sept heures; plusieurs des nôtres, épuisés de fatigue, restèrent en arrière. Je jugeai que, dans de telles conjonctures, ceux qui étaient en état de marcher devaient se hâter pour trouver un lieu où il y eût de l'eau et du bois. Le jour suivant, nous ne partîmes qu'au lever du soleil, mais aucun des nôtres ne nous rejoignit. Nos guides nous dirent que dans la journée nous arriverions à un établissement hollandais; par malheur, nous le trouvâmes abandonné.

La position de nos compagnons nous tint éveillés toute la nuit suivante ; on ne s'entretenait que de leur sort et on désespérait de les revoir jamais. Ils étaient restés dans un lieu fréquenté par les bêtes féroces et ne couraient pas moins de dangers de la part

des Bosjesmans [1], qui infestent aussi ce canton, et tuent leurs ennemis à coups de flèches empoisonnées.

De soixante hommes, trente-six étaient restés en arrière. Nous avions marché trois heures sans faire halte, lorsqu'un des guides s'écria, avec l'accent de la joie : « Je vois un Hottentot qui garde un troupeau de bœufs ! » Nous aperçûmes, en effet, à une distance considérable, un homme qui gardait un troupeau de quatre mille têtes au moins. Ce pâtre eut d'abord l'air alarmé de l'approche de tant de monde ; mais quand il eut reconnu que nous étions la plupart des blancs et sans armes, il s'arrêta et nous attendit. Je le priai de nous conduire au plus prochain établissement ; il y consentit.

Il est impossible de décrire la joie de mes compagnons ; c'était à qui arriverait le premier ; à la fin nous vîmes une ferme qui appartenait à Jean Du Pliesies, colon de premier ordre. Il était né en Hollande, mais depuis plusieurs années, il habitait l'Afrique ; c'était un homme humain et généreux, âgé d'environ soixante ans. Sa famille était composée de cinq à six fils, avec leurs femmes et leurs enfants, et d'une fille, le tout faisant près de vingt personnes ; il possédait douze mille brebis et mille bœufs. Il demeurait dans une maison d'argile, couverte d'une espèce de roseau ; il avait pour meubles quelques chaises, une table et des ustensiles de cuisine.

Le récit de nos malheurs et la demande que nous lui adressâmes de secourir ceux que nous avions laissés en arrière, émurent vivement cet homme sensible. Il s'écria qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour aller à leur secours ; il ordonna sur-le-champ à deux de ses fils d'atteler huit bœufs à un chariot, et

[1] Les Bosjesmans ou *Saabs* sont le peuple le plus sauvage et le plus abruti de l'Afrique australe ; ils errent sur les frontières septentrionales de la colonie du Cap.

leur enjoignit de marcher toute la nuit jusqu'au lieu que les guides leur décrivirent.

Cette demeure écartée était presque entièrement entourée d'arbres, auxquels on voyait suspendues pour sécher, les peaux des lions, des tigres, des panthères et d'autres bêtes féroces tuées dans le voisinage ; je remarquai aussi près de la porte les carcasses de deux animaux énormes, qui semblaient avoir été tués depuis peu. Le colon hollandais nous dit que c'étaient les restes de deux rhinocéros que l'un de ses fils avait tués la veille sur ses terres.

D'après ce qu'il m'a raconté, le rhinocéros est le plus redoutable des animaux du désert; le lion même fuit devant lui, et il en avait vu une preuve deux ans auparavant. Il traversait ses possessions dans la matinée, quand, à un demi-mille de l'endroit où il était, il vit un lion entrer dans un hallier ; quelques minutes après, il en vit un second, puis un troisième, et enfin un quatrième ; ils avaient l'air de se suivre sans se presser ; bref, en moins d'une heure, il en compta neuf qui entrèrent dans le même bois. N'ayant jamais vu ces animaux se réunir en si grand nombre, il voulut en connaître la cause, et se cacha : il attendit plus d'une heure sans rien voir ; enfin, un rhinocéros, d'une taille extraordinaire, s'approcha du bois, s'arrêta environ cinq minutes à une petite distance, puis leva le museau en l'air, et finit par sentir les animaux cachés dans le hallier. Aussitôt il fondit dans le bois, et en cinq minutes les lions décampèrent chacun de son côté, comme agités d'une extrême frayeur. Le rhinocéros continua à battre longtemps le bois pour chercher ses ennemis, et ne les trouvant pas, il revint dans la plaine, où, après avoir regardé autour de lui, il entra en furie et déchira la terre. Quand l'animal eut disparu, le fermier retourna chez lui.

Le lendemain, on nous servit du mouton à notre déjeuner. Je causai avec notre hôte, qui nous donna des détails intéressants

sur le canton qu'il habite et sur les restrictions que le gouvernement hollandais du Cap met à l'industrie des colons. « J'ai sur ma ferme, dit Du Pliesies, une mine de plomb ; le métal est si près de la surface du sol que nous pouvons le râcler avec nos mains ; mais nous n'osons y toucher, car si l'on savait que nous en eussions fondu une seule livre, nous serions transportés à Batavia pour le reste de nos jours. »

Plusieurs Hollandais vinrent, qui nous comblèrent de marques d'intérêt et de générosité : ils offrirent même de prendre chez eux plusieurs de nos compagnons, jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'entreprendre le voyage du Cap.

Sur ces entrefaites, on vint nous annoncer que le chariot arrivait. J'eus la satisfaction d'y retrouver vingt-trois de mes gens, la plupart Lascars. La veille, treize de leurs compagnons les avaient quittés, et l'on n'avait pu savoir quelle route ils avaient prise. Je ne les revis pas ; mais, lorsque je fus en Europe, j'appris qu'après avoir essuyé bien des fatigues, ils avaient tous heureusement gagné le Cap.

Je songeai ensuite à récompenser nos deux guides ; mon dénûment complet me causa pendant un moment beaucoup d'embarras. Mais un de mes gens m'informa qu'un matelot s'était emparé, avant de quitter le vaisseau, d'une douzaine de mes cuillers de table et de plusieurs cuillers à thé, et qu'il les avait encore toutes sur lui. J'allai aussitôt demander mes cuillers à ce matelot, qui me les rendit à l'instant, et me dit que son intention était de me les remettre à notre arrivée au Cap. Je donnai cinq grandes cuillers d'argent au fermier Du Pliesies, qui en échange me fit amener deux bœufs d'une taille extraordinaire et deux gros moutons. Alors je fis don de ces animaux à mes guides, en récompense de leur fidélité. Ils me remercièrent beaucoup, et partirent pour retourner dans les belles et fertiles plaines de la Cafrerie.

Notre généreux hôte nous prêta un chariot avec deux attelages composés chacun de huit bœufs, et conduits par trois Hottentots ; il y ajouta des provisions. Un de ses fils, armé complétement, nous accompagna aussi. Enfin, il nous remit une lettre de recommandation pour d'autres colons.

Nous quittâmes, au nombre de quarante-sept, la demeure hospitalière de Du Pliesies, et, après avoir fait trente-cinq milles, nous arrivâmes à la fin du jour à une autre ferme où nous passâmes la nuit. Le lendemain, Corneliz Englebroeks, qui en était propriétaire, nous donna neuf moutons, regrettant de ne pouvoir nous donner un morceau de pain. « Nous vivons principalement, me dit-il, de mouton et de gibier, et dans toute l'année nous avons rarement le plaisir de manger du pain. »

Durant les six jours qui suivirent, nous voyageâmes ainsi d'une ferme à l'autre. Elles sont généralement éloignées l'une de l'autre de quinze à seize lieues de marche. Partout on nous accueillit avec le même empressement et avec la même générosité.

Pendant quelques jours nous n'avions que peu de pain, et pas beaucoup d'eau. Le pays que nous traversâmes était entrecoupé de collines et de vallées, et offrait les perspectives les plus séduisantes. Nous vîmes souvent des troupes de loups et des troupeaux de l'espèce d'antilope appelée *springbock*, composés de douze à quatorze mille de ces jolis animaux. Nous aperçûmes aussi beaucoup de pintades que les chiens des fermiers prennent aisément quand il est tombé de la pluie. Le zèbre est commun dans cette partie lointaine de la colonie ; enfin j'ai, à diverses reprises, vu ensemble quatre autruches, qui ne paraissaient pas très-alarmées de l'apparition de notre caravane, et que nous aurions pu tuer facilement.

On nous indiqua plusieurs lieux comme hantés plus particulièrement par les bêtes féroces ; mais quelque terreur qu'elles inspirent à un Européen, elles sont moins redoutables pour un

Hottentot qu'un Bosjesman. J'avais le plus grand désir de voir un de ces sauvages. Ma curiosité fut satisfaite. Un colon, chez lequel nous passâmes la nuit, avait, plusieurs années auparavant, combattu des Bosjesmans ; plusieurs avaient été tués. Un enfant, dont la mère avait probablement péri, avait été sauvé et emmené dans la maison du colon, où il avait été élevé. Quand je le vis, il avait environ vingt-cinq ans ; sa taille n'était que de quatre pieds deux pouces. Au lieu d'un nez saillant, il n'avait qu'un morceau de peau aplati au-dessus des narines, et, quoique gras et trapu, son agilité et sa souplesse surpassaient celle des antilopes. Quand les Bosjesmans sont en nombre suffisant, ils attaquent et tuent les Hottentots et les Cafres partout où ils les trouvent : les colons, en revanche, vont à la chasse des Bosjesmans comme à celle des bêtes féroces, et ne leur font jamais de quartier. Ces sauvages se servent d'un arc de deux pieds et demi de long et de flèches plus courtes de quatre pouces ; ils les trempent dans un poison si actif, suivant l'opinion commune, que tous les remèdes humains sont impuissants contre ses effets.

En passant dans une vallée affreuse, longue de trois milles, nos conducteurs nous dirent qu'on l'appelait le *sentier du Bosjesman.* Durant tout le temps que nous mîmes à la traverser, ils tinrent leurs fusils en arrêt. Des broussailles épaisses couvraient le penchant des collines partout où le roc ne se montrait pas à nu. C'est dans les cavités isolées que forment ces masses de rochers que se retirent des hordes entières de cette peuplade. Nos conducteurs nous avertissaient sans cesse de nous tenir sur nos gardes. Il est certain que les ennemis se trouvaient dans ce lieu, mais notre grand nombre les empêcha probablement de nous attaquer.

Les Bosjesmans vivent de pillage et du fruit d'un petit arbre appelé *pain de Bosjesman.*

Du 8 au 16 juillet, notre voyage ne fut interrompu par aucun événement désagréable. Le pays que nous parcourions nous pré-

sentait sans cesse des beautés nouvelles. En traversant de riches vallées qui abondaient en plantes odoriférantes, je fus souvent égayé par les observations des matelots. L'un disait qu'il bâtirait une maison dans un endroit qu'il désignait, après avoir fait fortune et quitté la mer. Un autre préférait un site différent, et disait qu'il y aurait dix femmes. Un troisième choisissait un lieu plus agréable, et affirmait qu'il se contenterait de huit femmes, quatre blanches et quatre noires. C'était en faisant ainsi des châteaux en Espagne qu'ils charmaient les ennuis de la route.

Vers le 14 juillet, nous arrivâmes à la ferme d'un vieillard aveugle qui fondit en larmes au récit de nos malheurs. Après le souper, il nous dit qu'il voulait célébrer notre arrivée par une chanson, et il en entonna une d'une voix de stentor. Des applaudissements universels l'accueillirent quand il eut fini. « Allons, capitaine, dit-il en s'adressant à moi, j'ai un service à vous demander : priez tous vos gens de chanter. » Il était impossible de ne pas rire d'une demande si bizarre; cependant je priai un matelot américain, assis à côté de moi, de chanter une de ses plus jolies chansons. Il n'eut pas plutôt commencé, que tous les Lascars l'accompagnèrent en chœur, et l'exemple de ceux-ci fut suivi par les Suédois, les Portugais, les Hollandais, en un mot par tous les hommes de l'équipage, chacun dans sa langue, de sorte que cette confusion de voix, d'airs et d'idiomes différents, formait le plus bizarre et le plus grotesque concert qui jamais ait été entendu. Le vieux colon fut enchanté de cette musique.

Comme il n'y avait pas assez de place pour nous tous dans la maison de notre hôte, une partie de mes gens dormit en plein air; afin d'empêcher le retour d'un pareil inconvénient, nous convînmes de nous partager. Dans quelques fermes, les propriétaires ne pouvaient nous fournir un chariot, et mes gens étaient obligés de marcher. Quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas la force de faire la route à pied, restèrent avec les colons.

L'un d'eux, qui était tonnelier, ayant donné des preuves de son habileté, fut engagé à s'établir dans la ferme ; il y épousa la fille du propriétaire, et devint un colon riche et indépendant.

Nous nous séparâmes le 18 dans la matinée. Je pris avec moi mon premier et mon second maître, et trois matelots qui voulurent m'accompagner. En avançant, nous trouvâmes le pays plus peuplé, et, dans plusieurs cantons, les fermes n'étaient éloignées l'une de l'autre que de deux heures de marche. Du 17 au 21, nous traversâmes une contrée montueuse ; mais les vallées étaient fertiles, et les troupeaux de bétail innombrables. Le 22, nous arrivâmes à Zwellendam, nous y reçûmes l'accueil le plus hospitalier du chef de ce district, qui a sous ses ordres un établissement de seize à dix-huit mille maisons. Le lendemain, il me donna une lettre de recommandation pour le général Craig, commandant en chef au Cap ; il l'informait de la perte de mon navire, et de toutes les souffrances que j'avais endurées dans mon voyage, et comme ce général était de ses amis, il le priait de me rendre tous les services qu'il pourrait.

Quatre jours après, nous arrivâmes à Stellenbosch, chef-lieu du district de ce nom ; le propriétaire me fit un accueil que je ne puis me rappeler sans une profonde reconnaissance. Il vit dans l'abondance comme les autres fermiers, et sa maison est dans la position la plus délicieuse ; j'y ai vu trois camphriers d'une dimension considérable et des vignes extrêmement productives. Les habitants de ce canton se mettent bien, mais plus à l'anglaise qu'à la hollandaise ; ils n'ont pas cette taciturnité ni cette tristesse qui caractérisent les Hollandais ; ils sont au contraire vifs et gais.

Je restai trois jours avec le bienveillant et généreux propriétaire de Stellenbosch ; je le quittai dans la matinée du 30, et le soir j'arrivai à la ville du Cap. Quoique mon corps fût amaigri, ma santé n'était pas mauvaise. Il ne manquait plus, pour rendre ma satisfaction complète, que de voir arriver le reste de mes

compagnons d'infortune ; je savais que la plupart me suivaient en marchant avec beaucoup de peine, et comptaient sur mes efforts pour les soulager de leurs misères. Indépendamment de la lettre que le brave habitant de Zwellendam m'avait donnée pour le général Craig, dont j'espérais beaucoup, je pensais que l'état de détresse de mon équipage toucherait le cœur sensible et humain d'un militaire anglais. Je m'étais trompé. Quand j'allai le voir : « Cela ne me regarde pas, me dit-il d'un ton brusque ; c'est l'affaire de l'amiral. » Je quittai le général aussitôt, l'indignation dans le cœur, et je me rendis chez l'amiral Elphinstone, aujourd'hui lord Keith. Le contraste fut complet ; il me prodigua des marques d'intérêt et de bienveillance, et m'assura que quand mes gens arriveraient au Cap, on aurait soin d'eux jusqu'à ce qu'ils trouvassent des occasions de s'embarquer pour leur destination respective. Ces promesses reçurent leur accomplissement. Durant un séjour de six semaines que je fis encore au Cap, trente de mes hommes, la plupart Lascars, y arrivèrent dans un état de misère complète. Le brave et généreux amiral donna des ordres pour qu'on vînt à leur secours, puis il les fit embarquer à bord d'un navire frété par la Compagnie des Indes pour le Bengale.

Dans la seconde visite que je fis à ce digne officier, il me questionna sur les colons, et je fus très-content de pouvoir satisfaire son désir par des renseignements qui lui furent précieux. Rien n'échappait à son active curiosité, et ses observations annonçaient un homme doué à un très-haut degré d'intelligence et de sagacité. Je lui donnai la liste des personnes qui, dans mon voyage, m'avaient traité avec tant de bonté, et il leur envoya des présents de la valeur de cent livres sterling, comme une récompense de leur humanité.

Je quittai le Cap sur le *Saint-Cecilia*, capitaine Palmer, et j'arrivai à Crookhaven, en Irlande, vers le milieu de novembre 1796. Peu de jours après je partis pour l'Angleterre.



CHAPITRE XVI

Naufrage du brig américain *le Commerce* sur la côte du grand désert de Sahara, en 1815. — Captivité du capitaine Riley et de son équipage parmi les Maures. — Voyages et aventures des naufragés à travers le désert.

Le brig américain *le Commerce* partit de la Nouvelle-Orléans (États-Unis), le 29 juin 1815, avec une cargaison de farine et de tabac, à destination de Gibraltar, où il arriva le 9 août. L'équipage était composé de dix hommes, outre le capitaine John Riley, savoir : Williams, second capitaine; Savage, lieutenant; Porter, Robbins, Burns, Clark, Barret, Hogan, matelots; Horace Savage, mousse, et Richard, cuisinier (nègre). Après avoir débarqué des marchandises et pris à bord du vin, de l'eau-de-vie et des piastres, on fit voile, le 25 août, pour les îles du Cap-Vert, afin de compléter le chargement en sel. On embarqua aussi, comme passager, un vieillard espagnol qui retournait à la Nouvelle-Orléans.

Après avoir doublé le cap Spartel [1], dit M. Riley, capitaine du *Commerce*, le temps devint très-brumeux; nous ne voyions pas la côte d'Afrique et nous ne pouvions compter sur aucune de

[1] Cap formant la pointe N.-O. de l'Afrique près de Tanger, vis-à-vis de Gibraltar.

nos observations. J'avais le dessein de reconnaître les Canaries et de passer entre Palma et Ténériffe : le vent était très-favorable. Le 28, à midi, nous découvrîmes, en prenant hauteur, que nous étions par 27° 30' de latitude N. La force des courants nous avait donc portés bien au delà de notre route estimée, et nous avions dépassé les Canaries sans les apercevoir. Nous devions avoir traversé le passage que je voulais prendre, car le vent n'avait pas cessé d'être bon. Le 28, l'obscurité sembla augmenter encore. Le soir, après avoir bien vérifié mes calculs et ceux de mes deux officiers, je reconnus que tous étaient exacts et conformes entre eux. Alors, on changea de route et l'on porta au S.-O., sur celle des îles du Cap-Vert le plus à l'E. A l'approche de la nuit, l'on pouvait à peine apercevoir l'extrémité du beaupré. Je fis mettre en travers ; on sonda, sans trouver fond, avec une ligne de cent brasses ; on continua la route. Toujours inquiet, cependant, je donnai ordre de gouverner au nord-ouest, et d'être prêt à tout événement. Il était dix heures du soir, nous n'appréhendions aucun danger ; on allait changer de bordée, et nous filions neuf à dix nœuds avec une bonne brise et la mer très-forte. Tout à coup, un mugissement de vagues frappa mes oreilles, on hissa les vergues, tout le monde monta sur le pont. Je crus que c'était l'approche d'un grain et j'ordonnais de carguer les voiles, lorsque je vis sous le vent une ligne de brisants terrible. On se disposait à parer les ancres pour éviter le danger de ce côté ; mais le navire, emporté par les courants et la lame, toucha, et tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent renversés. Le bâtiment était perdu. Chacun obéit avec ardeur et en silence aux ordres que je donnai. On mit le canot à la mer, je pris avec moi Porter, un des matelots, et nous descendîmes tous deux à l'abri de la carcasse du bâtiment, qui était échoué à cinq cents pieds de la côte. Nous poussâmes au large ; mais à peine eûmes-nous dépassé l'avant du navire, qu'une lame remplit le canot. Après avoir été

longtemps ballottés par les vagues, nous fûmes jetés sur la plage avec notre embarcation. Nous la vidâmes aussitôt, et, prenant une corde que j'y avais attachée, je l'amarrai à des morceaux de bois qui provenaient de nos débris et que j'enfonçai dans le sable. Avec cette corde, on amena une haussière du bord à terre, et nous tentâmes, par ce moyen, d'attirer la chaloupe remplie de provisions, mais elle fut défoncée par la violence de la lame ; deux hommes qui la montaient furent portés à terre par une vague ; on sauva quelques provisions ; ensuite, j'eus le bonheur de voir arriver heureusement les hommes qui restaient à bord ; ils se glissèrent le long de la haussière, qu'ils empoignaient fortement. J'allai au-devant d'eux, ayant de l'eau jusqu'au cou, et, malgré des difficultés inouies, je réussis à les rassembler tous sains et saufs.

Nous déposâmes l'eau et nos provisions sauvées sous une espèce de tente que nous avions construite avec nos avirons et deux petites voiles. Nous espérions, avant d'être aperçus par aucun habitant de ce rivage inhospitalier, avoir le temps de réparer nos embarcations et de partir. Nous pensions qu'une fois à la mer, il nous serait possible d'apercevoir un navire ou de gagner un établissement européen.

Tandis que nos vêtements séchaient, un homme s'approcha de nos débris. Je m'avançai vers lui avec toutes les démonstrations de paix et d'amitié que je pus imaginer ; il me fit signe de rester où j'étais et se mit à piller nos effets. Il n'était pas armé, j'allai vers lui à la distance de dix pas. Il faisait peur à voir, il avait l'air très-vieux, et cependant il était hardi et vigoureux. Il fut bientôt rejoint par deux femmes d'un aspect un peu moins horrible, une fille de dix-huit à vingt ans, d'une figure passable, et six enfants de six à seize ans. Ces gens avaient un gros marteau, une hache et de longs couteaux qui pendaient à leurs côtés dans des gaînes. Ils forcèrent et vidèrent nos coffres et nos malles,

et portèrent leur butin sur leur dos jusqu'au sommet des dunes de sable. Ils fendirent nos matelas pour en prendre l'enveloppe et s'amusèrent beaucoup à voir les plumes de mon lit enlevées par le vent. Ils enveloppèrent en un instant leurs têtes de voiles de dentelles et leurs jambes de mouchoirs de soie, puis les ôtèrent et les entassèrent avec le reste.

Quoique nous n'eussions aucune espèce d'armes, nous étions assez forts pour chasser ces sauvages avec des anspects ; mais il ne nous restait aucun moyen d'échapper ni par terre, ni par mer; sans doute, ils en appelleraient d'autres à leur secours et nous serions infailliblement tous mis à mort. Je me résignai à laisser les barbares prendre tout ce qu'ils voulurent, à l'exception de nos vivres, que je résolus de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Dans l'après-midi, le vent se calma un peu. Porter alla au bâtiment et en rapporta des clous et un épissoir [1]. On travailla jusqu'à la nuit à réparer le canot; pendant ce temps, des sentinelles armées d'anspects se promenaient autour de la tente. Les Arabes volèrent cependant une des voiles qui la couvraient : ils essayèrent aussi d'emporter l'autre, mais je m'y opposai. Ils nous menacèrent de leurs haches et s'en allèrent. Un enfant nous avait procuré du feu, nous nous en servîmes pour faire cuire nos provisions. Nous mîmes deux hommes de garde pour tenir le feu allumé et pour donner l'alarme en cas de surprise; puis nous nous étendîmes sur le sable pour dormir. On conçoit aisément que de bien tristes réflexions m'empêchèrent de fermer les yeux.

Dès le point du jour, le vieil Arabe descendit sur le rivage, accompagné des deux femmes et de deux jeunes gens ; il était armé d'une lance qu'il brandissait au-dessus de sa tête, comme pour nous la lancer. Les femmes couraient en poussant des hurlements horribles et jetaient du sable en l'air, comme pour faire

[1] Sorte de poinçon en fer, en corne ou en bois dur, dont on se sert pour ouvrir le bout des cordages.

signe à des conducteurs de chameaux d'approcher. Je m'élançai au bord de la mer et je me saisis d'un petit espart. Le vieux sauvage marcha comme un furieux vers la tente, mit en fuite nos compagnons en les piquant légèrement de la pointe de sa lance et leur indiquant du doigt les chameaux : c'était une simple menace, car il ne se souciait pas d'appeler du secours de crainte d'être obligé de partager le butin.

Réunis auprès du canot, nous le traînâmes à la mer, le long de la haussière ; mais tout le monde s'y étant jeté à la fois, la première vague l'emplit et le défonça : nous voulûmes nous enfuir ; le vieil Arabe et sa troupe nous en empêchèrent. Nous nous saisîmes alors de la chaloupe : nous la mîmes à la mer ; chacun de nous s'y embarqua l'un après l'autre et nous parvînmes sans accident le long de notre navire, qui préservait assez notre embarcation contre les vagues.

Tout le monde à bord, je restai avec un autre homme dans la chaloupe, occupé à la vider. Dès que nous fûmes éloignés de terre, le vieillard et sa famille, qui s'était augmentée de deux jeunes gens armés de cimeterres, coururent à notre tente. On chargea les chameaux de nos provisions et de la voile, puis on les envoya dans l'intérieur des terres sous la conduite des enfants. Le vieillard descendit ensuite sur la plage, et, avec sa hache, enfonça nos barriques d'eau et de vin, et en vida le contenu sur le sable. Aidé de sa famille, il rassembla en un monceau les caisses, les malles, les instruments nautiques, les livres, les cartes et y mit le feu. Nos provisions et notre eau perdues, il ne nous restait plus d'autre alternative que d'essayer de mettre en mer la chaloupe, qui faisait eau de toutes parts, ou de rester à bord du bâtiment, d'où les vagues nous enlèveraient la nuit suivante, ou enfin de périr de la main des barbares Africains, que nous nous attendions à voir paraître en grand nombre avec des armes à feu. D'ailleurs, ils auraient, avant peu, la facilité de venir jus-

qu'à notre navire, car un banc de sable s'était formé depuis le lieu où il avait échoué jusqu'à terre et asséchait à mer basse. Nos préparatifs pour le départ furent bientôt terminés. Nos provisions se composaient de quelques bouteilles de vin et de morceaux de petit salé : il nous restait deux avirons ; nous en avions fait d'autres avec des planches fendues. Nous allions essayer de pousser la chaloupe au large : une lame vint la frapper, la remplit d'eau et la poussa le long du navire ; nous nous dépêchâmes de regagner le brig : deux hommes s'occupèrent de vider la chaloupe, tandis que deux autres la retenaient pour l'empêcher de se briser contre le bâtiment.

Notre déplorable situation sembla exciter quelque pitié dans le cœur des barbares qui l'avaient causée. Ils descendirent, sans armes, sur le bord de la mer, et firent tous les signes d'amitié possibles pour nous engager à venir à terre ; ils s'adressaient surtout à moi, qu'ils avaient reconnu comme le chef. Pour m'inspirer de la confiance, un d'eux alla chercher une outre, et ils m'indiquèrent par signes qu'elle était pleine d'eau. Tous s'éloignèrent, à l'exception du vieillard qui s'avança dans l'eau jusqu'aux aisselles. Tourmenté de la soif, et pénétré de l'idée que nous n'aurions aucun moyen de nous procurer de l'eau, j'allai à terre, je pris l'outre et je la portai à mes compagnons. Le vieillard me donna ensuite à entendre qu'il désirait aller à bord, pendant que je viendrais à terre où je resterais jusqu'à son retour.

Il n'y avait aucun moyen de sauver notre vie sans l'aide de ces barbares ; il fallait donc ne rien négliger pour se concilier leur bienveillance. Pendant ce temps, les jeunes gens, les femmes et les enfants étaient assis au bord de la mer, sans armes ; ils levaient les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de leur sincérité. Je retournai donc à terre ; le vieillard vint au-devant de moi, me prit la main, en s'écriant : *Allah, akbar!* Je compris qu'il invoquait le nom de Dieu ; je le laissai

passer au navire, et je m'assis sur la plage avec les Arabes. Les témoignages de leur curiosité n'eurent pas de bornes, et ils y joignaient les signes d'amitié les moins équivoques.

Quand le vieillard fut monté à bord, je criai à mes gens de l'y garder jusqu'à ce que je fusse libre moi-même : le bruit des vagues ne leur permit pas de m'entendre. Le Maure examina la cale, demanda à mes gens, à ce qu'ils crurent comprendre, si nous avions des taffetas, des armes à feu et de l'argent monnayé : n'en trouvant point, il revint à terre. Lorsqu'il fut près du rivage, j'allais me lever pour aller au-devant de lui, mais les deux jeunes gens les plus vigoureux, assis à mes côtés, me saisirent chacun par un bras. A l'instant, les femmes et les enfants dirigèrent leurs poignards, leurs couteaux et leurs lances contre ma poitrine et mon visage ; ils grinçaient des dents, et leur figure avait l'expression la plus effrayante. Le vieillard saisit un cimeterre, et me prit par les cheveux. Je me crus à ma dernière heure, et je recommandai mon âme à Dieu. Je ne sais si mon air résigné, mais qui n'annonçait aucune crainte, arrêta ces barbares. Le vieillard, après avoir passé légèrement son cimeterre le long du collet de ma chemise, qu'il coupa un peu, me lâcha la tête, en m'enjoignant par signes d'ordonner qu'on apportât à terre tout l'argent.

Mes compagnons, qui, du bord du navire, avaient été témoins de toute cette scène, avaient juré, ainsi que je l'appris depuis, de se précipiter au rivage, armés de leur mieux, pour venger ma mort.

Lorsque le vieil Arabe eut lâché prise, et que je les eus hélés, ils reprirent un peu d'espoir. L'un d'eux vint le long de la haussière ; je lui dis d'apporter à terre tout l'argent qui se trouvait à bord ; mais le bruit du ressac l'empêcha d'entendre que l'on ne devait s'en dessaisir que lorsque je serais entièrement relâché. L'argent, qui se montait environ à mille piastres, fut mis dans

un seau, que l'on envoya le long de la haussière : un des jeunes gens alla le recevoir. Le vieillard, assis à mon côté, tenait la pointe de son cimeterre dirigée contre ma poitrine.

On lui apporta le seau, et on le vida dans un coin de la couverture du vieil Arabe, qui, aidé par les jeunes gens, me contraignit à suivre leur troupe, qui alla aux monticules de sable, à deux cents toises du rivage. Armés de sabres, de lances ou de couteaux, ils me serraient de près; ils gravirent les dunes, et je vins m'asseoir à terre avec eux. Le vieillard partagea l'argent en trois portions; chacun des Arabes enveloppa sa part dans quelque morceau de nos vêtements. Pendant cette opération, ils avaient lâché un de mes bras : résolu à tout risquer pour leur échapper, je fis un léger mouvement dans ce but au moment où je les vis profondément occupés; aussitôt un des jeunes gens m'allongea un coup de son cimeterre; j'en évitai la force, en me jetant ventre à terre, cependant la lame fendit mon gilet. Il allait recommencer, le vieillard le lui défendit.

L'argent partagé et empaqueté, ils se mirent en marche avec moi, en s'éloignant de la mer; ils me tenaient toujours par les bras. J'essayai alors, pour me sauver, de tenter leur cupidité; je leur indiquai par signes que mon équipage avait encore de l'argent; ils eurent l'air ravi, et rebroussèrent chemin aussitôt, après avoir toutefois envoyé leur argent dans l'intérieur du pays par un des jeunes gens et par un des enfants. Arrivés à cinquante toises du rivage, ils m'ordonnèrent de faire apporter l'argent. Il n'y en avait plus à bord; mais je pensai que, si Antonio venait à terre, je pourrais m'échapper. Je hélai donc mes gens; personne n'osait s'aventurer, et je restai ainsi plus d'une heure, sans cesse menacé de la mort. Les barbares me faisaient crier de toutes mes forces. A la fin la compassion l'emporta sur la frayeur dans le cœur de Savage, mon lieutenant; il s'avança vers le rivage, en se risquant le long de la haussière : on allait le saisir,

je voulais qu'il restât hors de la portée des Arabes. Comme il ne pouvait m'entendre, ceux-ci, qui supposaient que je donnais ordre d'apporter des piastres, me conduisirent plus près de lui, jusqu'à ce qu'il m'eut compris. Alors il retourna au bâtiment, et je fus ramené à ma place.

Le pauvre Antonio, le passager espagnol, apprenant que je le demandais, descendit à terre, et vint droit à moi. Les Arabes, déçus dans leur espoir de lui voir apporter de l'argent, le dépouillèrent de ses vêtements, et le frappèrent. Il leur demanda la vie à genoux sans les fléchir. Dans l'espoir de le sauver de la furie de ces monstres, je lui dis de leur donner à entendre qu'il y avait des piastres et d'autres objets enterrés dans le sable, près de l'endroit où notre tente avait été dressée. Nous y avions effectivement enfoui divers objets et quelques piastres. Les Arabes le conduisirent à grands pas vers l'endroit désigné, et ils se mirent à fouiller le sable.

J'étais resté assis sur la plage entre le vieillard et le plus vigoureux des deux jeunes gens. L'endroit où les autres creusaient la terre était un peu derrière nous; ceux-ci firent du bruit, et mes gardiens, qui avaient déjà lâché mes bras, tournèrent la tête de leur côté. Je m'étais attendu à ce mouvement de curiosité de leur part, et je m'étais préparé à fuir. Je m'élançai vers le rivage où j'arrivai bientôt : au moment d'être gagné de vitesse par ceux qui me poursuivaient, je plongeai de toutes mes forces dans la mer, la tête en avant, et je restai entre deux eaux aussi longtemps que je pus retenir ma respiration : alors, m'élevant à la surface de l'eau, je tournai la tête. Le vieil Arabe était à dix pieds de moi, dans l'eau jusqu'au menton; il allait me jeter sa lance, une lame, passant par-dessus ma tête, me sauva la vie, et rejeta les Arabes sur le rivage. Après bien des efforts, j'arrivai près du navire, où mes gens m'aidèrent à monter.

J'étais épuisé et je ne pus voir ce qui se passait à terre. Mes

gens me dirent que ceux qui me poursuivaient avaient couru du côté où était le pauvre Antonio, et l'avaient tué d'un coup de lance ; qu'ensuite toute la troupe avait ramassé son butin et s'en était allée.

A ce récit et à la vue du corps d'Antonio étendu sans vie sur les dunes, j'éprouvai une douleur inexprimable, qui pendant quelques instants me priva de tout sentiment.

D'après ce qui venait de se passer, nous devions nous attendre à voir bientôt arriver les Arabes en force pour nous égorger. Le vent soufflait avec violence, la mer brisait avec furie sur notre bâtiment ; nous n'avions qu'un bien faible espoir de gagner le large dans notre chaloupe. Cependant nous étions forcés de prendre ce parti, car les ponts et les côtés du bâtiment s'en allaient en pièces. Il fallut d'abord songer à nos provisions : je descendis dans la cale, en plongeant ; je trouvai une barrique d'eau presque pleine. En la retournant, je vis que la bonde était bien saine. Je remontai aussitôt sur le pont, pour annoncer cette découverte à mes compagnons d'infortune. Il s'agissait de trouver un vase facile à transporter, pour y mettre cette eau. Nous trouvâmes un petit baril qui pouvait contenir environ seize bouteilles ; nous le remplîmes, et nous eûmes en outre de quoi nous désaltérer. Nous chargeâmes dans la chaloupe le baril d'eau, quelques morceaux de petit salé, un petit cochon vivant de vingt livres, environ quatre livres de figues mouillées d'eau de mer, et, ce qui nous était bien moins utile, quatre cents piastres que Porter rapporta de terre, où il était allé chercher deux avirons brisés.

J'essayai de ranimer le courage abattu de mes compagnons d'infortune, en leur représentant que la Providence divine veillait sur nous ; j'adressai au ciel une fervente prière, et nous profitâmes d'un instant de calme pour pousser la chaloupe au large. Nous nous servîmes des avirons pendant un mille ; puis nous

hissâmes une voile. Le vent qui souffla un peu plus de l'est, nous mit à même de doubler le cap Bojador [1], quoique la chaloupe n'eût ni quille ni gouvernail. Le soleil se couchait alors ; le vent fraîchit, et continua ainsi jusqu'au lendemain matin. Un aviron nous tint lieu de gouvernail, mais nous n'avions pas de boussole. Nous étions onze hommes à bord : deux étaient incessamment occupés à vider l'eau ; nous nous relevions toutes les demi-heures pour cette tâche. La nuit était très-noire, et nous fûmes sur le point d'être portés sur les écueils qui bordent la côte. Le temps, constamment brumeux, nous forçait de nous tenir au large le plus possible, au risque de ne pas apercevoir l'embouchure des rivières où nous aurions pu renouveler notre provision d'eau.

Le 31 août, le vent mollit, mais l'atmosphère était toujours chargée d'une brume épaisse et humide. Notre cochon était mourant faute d'eau : nous le tuâmes, en prenant bien soin d'en conserver le sang, que nous bûmes. Nous nous en partageâmes également le foie et les intestins ; nous les mangeâmes en partie tout crus, pour étancher un peu notre soif, qui était devenue insupportable par la nécessité où nous étions de travailler sans cesse. La nuit arriva ; une tempête nous menaçait. Plusieurs fois la mer entra dans la chaloupe avec abondance. Nous pouvions à peine suffire au travail continu de la vider. Des éclairs très-vifs, qui brillaient et se croisaient au milieu de la profonde obscurité de la nuit, ajoutaient à l'horreur de notre position.

La chaloupe craquait et se disjoignait de toutes parts. Plusieurs de mes compagnons, excédés de fatigue, cessèrent de travailler et se résignèrent à leur sort, en recommandant leur âme à Dieu. Le jour vint enfin éclairer cette scène de désolation. La soif nous dévorait ; nous ne pouvions la soulager momentanément qu'en

[1] Le cap Bojador est le cap de la côte occidentale d'Afrique le plus voisin des îles Canaries ; cependant il n'est point tout à fait en face de ces îles.

nous humectant la bouche deux fois par jour, avec quelques gouttes de vin et d'eau.

Le vent continua de souffler avec violence toute la journée et la nuit suivante; notre embarcation fatiguait extrêmement; l'eau nous gagnait, nos provisions diminuaient, nos forces étaient épuisées. Je perdis tout espoir de tenir plus longtemps la mer, et de rencontrer un bâtiment qui nous secourût. Je représentai à mon équipage qu'en restant en mer nous péririons infailliblement; qu'il ne pouvait pas nous arriver pis en allant à terre; enfin, que peut-être il entrait dans les desseins de la Providence de nous renvoyer sur la côte où nous avions fait naufrage, parce qu'elle y avait préparé pour nous des moyens d'être délivrés et rendus à nos familles. Tous furent de mon avis, et nous changeâmes de route.

Le 6 septembre au soir, nous n'avions pas encore eu connaissance de la terre; nous ne pouvions pas espérer de tenir l'embarcation à flot un jour de plus. Heureusement, dans la matinée du 7, la vue de la terre vint ranimer nos espérances. Elle paraissait entièrement plate: on n'y distinguait pas la moindre colline: j'en conclus que c'était le grand Désert, où nous ne trouverions d'autre soulagement à nos souffrances que la mort. Un courant très-rapide, qui produisait un bruit semblable à une forte marée montante dans un passage étroit et bordé de rochers, nous portait vers la terre.

Nous arrivâmes à la côte au coucher du soleil: elle était formée de falaises escarpées qui s'élevaient à une grande hauteur et faisaient saillie au-dessus du bord de la mer. Nous n'apercevions ni plage pour aborder, ni sentier pour gravir au sommet des falaises. J'étais d'avis de tenir la mer, et de nous laisser dériver le long de la côte, jusqu'à ce que la clarté du jour nous révélât un endroit propre à débarquer sans danger d'être submergés par le ressac: tout le monde fut d'un avis opposé.

Nous étions alors très-près de la côte : nous y vîmes un petit espace qui avait l'air d'une plage de sable : une lame épouvantable nous enleva, et, en se retirant, nous laissa à sec sur une petite grève de la grandeur de la chaloupe. De tous côtés s'élevaient des pointes de rochers sur lesquels la mer brisait avec un mugissement horrible. Nous sentîmes que l'intervention miraculeuse de la Providence venait de nous faire échapper encore une fois à une mort imminente.

Nous sortîmes du canot, emportant hors de l'atteinte du ressac le peu qui nous restait d'eau et de provisions : notre canot était cette fois, complétement défoncé. Sur nos têtes étaient suspendues d'énormes masses de rochers qui s'étendaient à perte de vue à droite et à gauche. Le défaut d'exercice avait raidi nos membres; le manque de nourriture, amaigri nos corps; la fatigue, engourdi notre langue et desséché notre bouche, au point que nous avions la plus grande difficulté à parler.

La position de la côte me fit penser que nous étions près du Cap-Vert, qui est situé entre les Canaries et les îles du Cap-Vert. Je me mis à grimper avec Savage sur les rochers à l'ouest, pour découvrir un sentier qui nous conduisît au sommet de la falaise : nos recherches furent inutiles. Revenus auprès de nos compagnons quand il faisait déjà obscur, nous les trouvâmes occupés à se préparer, entre les rochers, sur le sable, un endroit pour dormir. Nous rendîmes tous grâces à Dieu de sa miséricorde et de sa bonté signalées, et nous le priâmes de nous en accorder la continuation. Nous nous étendîmes sur le sable, et, malgré notre situation affreuse, nous jouîmes d'un profond sommeil jusqu'à la pointe du jour.

Le 8 septembre, ranimés par le repos que nous venions de goûter, nous convînmes d'abandonner tout ce que nous avions d'embarrassant ou de lourd, et d'avancer à l'est. Après nous être promis de rester toujours ensemble et de nous donner mutuelle-

ment tous les secours qui seraient en notre pouvoir, nous partageâmes le peu d'eau qui nous restait ; chacun la mit dans une petite bouteille, nous prîmes du petit salé sur notre dos, et nous fîmes route à l'est. Nous enfouîmes dans le sable les piastres qui nous restaient, et sans regret, car elles avaient été cause du mauvais traitement que nous avions éprouvé.

Durant notre marche, nous étions obligés de grimper sur des masses de rochers escarpés et pointus, de deux à trois cents pieds de hauteur, puis de descendre en nous laissant glisser de roche en roche jusqu'au bord de l'eau : alors il fallait attendre pour passer qu'une vague se retirât ; quelquefois nous avions de l'eau jusqu'au cou, et nous nous tenions collés à une roche pour que la lame ne pût pas nous emporter. La force des courants et l'action continuelle de la mer creusant cette côte en dessous, il s'éboule des masses immenses de roche, de sable et de graviers, et les débris couvrent la grève, laissant entre eux de larges intervalles que nous étions obligés de traverser. Dans un endroit, nous gravîmes sur une lisière de rochers hauts de quarante à cinquante pieds, et qui n'avaient pas huit pouces de largeur ; au-dessus de nos têtes étaient suspendus des blocs énormes, déjà détachés des parois plus élevées, et qui semblaient près de rouler plus bas pour nous écraser. Le moindre faux pas nous eût précipités dans l'abîme au-dessous de nous. Nos souliers étaient presque tout usés, et nos pieds écorchés. Les rayons du soleil dardaient avec force sur nos corps fatigués ; il n'y avait pas sous ces falaises perpendiculaires un souffle d'air pour rafraîchir notre sang, qui bouillait dans nos veines.

Ce fut ainsi que se passa cette journée, la nuit survint et nous apporta de nouvelles infortunes. Malgré nos efforts assidus, nous avions à peine avancé de quatre milles : nous avions vu sur les rochers des insectes morts, que nous prîmes pour des sauterelles ; nous en conclûmes que, si nous parvenions à gagner le haut de

la falaise, nous trouverions au moins de l'herbe à manger.

Nous nous trouvâmes le soir dans un endroit favorable pour passer la nuit sur le sable, à cent pieds de la mer; nous nous y étendîmes après avoir graissé notre bouche avec un morceau de cochon salé. Nous suppliâmes le Tout-Puissant d'avoir pitié de nos misères, et nous nous endormîmes. La température changea tellement durant la nuit, qu'en nous réveillant nos membres étaient engourdis et transis par le froid.

Au lieu de nous reposer inutilement, nous nous mîmes en route. Nous découvrîmes bientôt une plage sablonneuse et d'où le chemin, pour arriver au haut de la falaise, semblait assez doux. J'espérais que, si nous pouvions gagner cette grève, il nous serait possible de nous procurer de l'eau potable, en creusant dans le sable jusqu'au niveau de la mer, et en laissant filtrer l'eau salée dans ce trou. J'avais déjà fait cette expérience avec succès dans les petites cayes [1] du banc de Bahama [2]. Arrivés à peu de distance de la grève, nous fûmes arrêtés par un promontoire de rochers aussi élevé que le sommet de la falaise, et qui s'avançait très-loin dans la mer : les vagues battaient avec une violence effrayante contre les pointes de sa base, qu'elles minaient depuis des siècles.

Cet obstacle imprévu nous semblait insurmontable ; à force de regarder, nous aperçûmes un rocher qui s'était détaché de la falaise, et se trouvait dans la mer, à moitié chemin de la pointe du promontoire. Les vagues le couvraient et le laissaient alternativement à sec. J'y arrivai assez à temps pour m'y cramponner, et j'eus la force de résister à la vague qui passa par-dessus ma tête pour aller se briser contre des rochers plus éloignés : à l'instant où je sentis que la lame se retirait, je courus à d'autres

[1] Cayes, ou petits bancs de vase, de corail ou de madrépores.

[2] *Bahama* est l'une des îles Lucayes, près des côtes de l'Amérique du Nord.

rochers derrière la pointe, je m'y cramponnai de nouveau pour laisser passer une autre lame; puis je grimpai aussi vite que je le pus sur un autre rocher, hors de la portée des vagues. La mer baissait : mes gens, en suivant la route que je leur avais tracée et en employant les mêmes moyens que moi, parvinrent tous sains et saufs au lieu où je m'étais étendu pour leur donner la main. Nous nous hâtâmes d'arriver à la grève, et de creuser le sable; mais hélas! l'eau qui s'amassait dans les trous était aussi salée que celle de l'Océan.

Tandis que mes compagnons faisaient de nouvelles tentatives dans un endroit que je leur avais indiqué, j'essayai d'escalader la falaise et j'y réussis. Je n'aperçus devant moi qu'une immense plaine stérile; elle s'étendait à perte de vue : pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe, mon courage m'abandonna, et je tombai à terre privé de tout sentiment. Lorsque je repris mes sens, je fus quelque temps avant de pouvoir me rappeler dans quel lieu j'étais : ma soif dévorante m'en fit ressouvenir.

En voyant mes pauvres compagnons qui attendaient de moi des exemples de courage et de fermeté, en songeant à ma femme et à mes enfants, auprès desquels je devais essayer de retourner par toutes les voies possibles, je sentis au dedans de moi une conviction qu'après avoir échappé comme par miracle à tant de dangers, nous ne devions pas périr tous. Je me remis donc en route pour rejoindre mon équipage. Je trouvai entre les rochers un endroit favorable pour me baigner; je pris un bain d'une demi-heure qui me rafraîchit et me ranima, et j'arrivai près de mes compagnons le cœur plus gai que je ne m'y attendais : j'étais très-fatigué; je me jetai sur le sable. Mes compagnons se précipitèrent autour de moi pour connaître le résultat de ma course. J'évitai d'abord de leur communiquer les tristes découvertes que j'avais faites; je leur conseillai de se baigner, à mon exemple, dans l'eau salée; puis je les conduisis à l'extrémité de

la grève. Ils crurent qu'ils ne pourraient jamais franchir la falaise, tant elle leur parut escarpée et raboteuse ; ils se couchèrent à l'ombre d'un rocher, qui les garantissait des ardeurs d'un soleil brûlant. L'air était embrasé, nous pouvions à peine respirer ; nous nous endormîmes néanmoins, et après deux heures d'un profond sommeil, durant lequel il s'était élevé une douce brise de mer qui avait rendu un peu de souplesse à nos membres affaiblis, nous nous mîmes à escalader la falaise, obligés souvent de ramper sur nos mains et sur nos genoux. Quoique j'eusse préparé mes compagnons à la perspective du Désert qu'ils apercevaient, sa vue produisit un tel effet sur eux, qu'ils tombèrent involontairement à terre. « Ah ! s'écrièrent-ils, c'est ici qu'il faut rendre le dernier soupir ! Nous n'avons aucune espérance de trouver ni eau ni vivres, aucun être animé ne peut vivre ici. » Des larmes bien amères coulèrent de tous les yeux ; un instinct naturel nous les faisait pourtant recueillir avec nos doigts et les porter à notre bouche.

J'exhortai ces infortunés, et je les pressai de s'avancer dans le pays, en leur disant que nous pouvions encore trouver des secours et nous sauver. Mes officiers et un matelot me secondèrent ; nous nous mîmes lentement en marche, en suivant le bord de la falaise, qui n'avait pas moins de cinq à six cents pieds de hauteur perpendiculaire. La surface de la terre était dure comme de la pierre à fusil ; elle se composait de petits cailloux aigus, de gravier et de terre rougeâtre. Nous aperçûmes une tige sèche qui ressemblait à celle du panais, quoique très-basse. A la nuit tombante, nous vîmes de petits trous creusés pour arriver à la racine de cette plante. Nous pensâmes d'abord qu'ils étaient l'ouvrage des bêtes féroces : n'en apercevant nulle trace, nous en conclûmes que ces trous avaient été faits par des hommes.

A l'aide de bâtons et de cailloux, nous parvînmes à retirer de terre de petits morceaux d'une racine très-sèche, et dont le goût

approchait de celui du céleri. Nous ne pûmes nous en procurer assez pour nous soulager suffisamment. Au soleil couchant nous découvrîmes, sur un espace sablonneux, la trace d'un chameau : nous crûmes voir aussi celle d'un homme ; mais celle-ci nous parut très-ancienne.

Persuadés, d'après nos souffrances, que nous ne pourrions pas vivre un jour de plus sans boire, et ne voyant d'ailleurs aucune probabilité de nous procurer de l'eau pour le lendemain, notre dernière lueur d'espérance s'évanouit. Peu de temps après le soleil couché, nous aperçûmes, à près de trois milles devant nous, une plage de sable. Je marchai aussi vite que je le pus, dans l'espoir d'y goûter quelque repos en dormant sur le sable, moins dur que le terrain sur lequel nous nous trouvions ; j'encourageai mes gens à me suivre. Tout à coup Clark me fit regarder vers la plage. « Voyez donc là-bas, dit-il ; je crois que c'est une lumière. » C'était en effet la lueur d'un feu.

Le mouvement de joie que j'éprouvai fut aussi prompt que l'étincelle électrique : l'espoir se réveilla dans tous les cœurs. J'engageai mes compagnons à ne s'approcher des naturels du pays qu'avec les plus grandes précautions, pour ne pas les alarmer. Nous descendîmes la falaise, et nous arrivâmes près de sa base dans un endroit sablonneux : chacun s'y endormit ; seul je ne pus fermer l'œil, tant j'étais agité par les alternatives de crainte et d'espérance.

Le 10 septembre, au point du jour, je réveillai mes compagnons ; je ne leur cachai pas que sans doute les Maures nous feraient prisonniers. « Mais j'espère, ajoutai-je, que quelques-uns de nous conserveront la vie. » Je leur donnai le nom du consul des États-Unis d'Amérique à Tanger ; je leur conseillai, si jamais ils en avaient les moyens, de lui écrire pour l'instruire de nos malheurs, et d'en informer également les consuls ou les négociants chrétiens dans les États barbaresques ; enfin, je les

exhortai à la résignation, et leur rappelai l'intervention manifeste de la Providence en notre faveur, depuis le commencement de nos infortunes.

Tous se mirent en marche. A peine eûmes-nous franchi les petites dunes de sable qui étaient devant nous, que nous aperçûmes une suite considérable de chameaux, et une troupe assez nombreuse, dans une espèce de vallée formée par une chaîne de dunes près de la mer, et par les falaises de l'autre côté ; un enfoncement assez profond donnait passage pour arriver avec beaucoup de difficulté au sommet des hauteurs. Les Arabes nous parurent occupés à faire boire leurs chameaux. Dès qu'ils nous virent, un homme et deux femmes accoururent de toutes leurs forces vers nous; d'autres s'avancèrent ensuite. Alors, prenant avec moi Williams, mon second, et Savage, mon lieutenant, je marchai à la rencontre des Arabes. Lorsque je fus près d'eux, je me prosternai la face contre terre, et j'implorai, par signes, leur compassion.

L'homme était armé d'un cimeterre; il accourut sur moi, comme pour me fendre la tête; je me prosternai de nouveau. Il se mit à me dépouiller de mes habits : d'autres Arabes en firent autant à Williams et à Savage. Une autre troupe d'une quarantaine d'Arabes, les uns à pied, les autres montés sur des chameaux extrêmement agiles, arriva bientôt; alors ceux qui nous avaient dépouillés jetèrent du sable en l'air et poussèrent de grands cris. J'ai su depuis que c'était un signe d'hostilité. Celui qui m'avait pris s'était saisi de Richard, le cuisinier nègre; il mit toutes nos hardes dans une couverture, et, après avoir placé le paquet sur les épaules du nègre, il nous fit entendre que nous lui appartenions.

Aussitôt que les autres Arabes arrivèrent, ceux qui étaient montés sur des chameaux sautèrent à terre; puis tous se mirent à nous tirer d'un côté et d'autre, le pauvre nègre et moi, chacun

prétendant que nous étions sa propriété. Celui qui nous avait pris défendait ses prétentions. Ils en vinrent aux mains; leurs larges cimeterres brillèrent, leur sang coula. Je croyais, à chaque instant de cet horrible conflit, que je serais coupé en morceaux : j'en fus quitte pour la peur.

Le combat terminé, je vis à quelque distance de moi mes malheureux compagnons partagés entre les Maures, et marchant tous vers le train des chameaux. Le nègre et moi nous fûmes remis à la garde de deux vieilles femmes qui nous menèrent à coups de bâton. Je leur montrai ma bouche desséchée. Arrivés auprès d'un puits, une d'elles en appela une autre, qui vint à nous avec une grande gamelle de bois pleine d'eau; elle la déposa à terre, nous fit mettre à genoux, et plonger la tête dans la gamelle, comme des chameaux. Je crois que je bus au moins deux pintes de cette eau, quoiqu'elle fût presque aussi noire et aussi dégoûtante que l'eau croupie dans la cale d'un navire. On en remplit une gamelle; on y versa un peu de lait aigre de chameau, qu'on tira d'une outre de peau de chèvre, et l'on me fit avaler ce breuvage, qui me parut délicieux. Nous en bûmes jusqu'à ce que notre estomac fût plein : cette intempérance nous causa une violente indisposition, dont les suites ne furent cependant pas fâcheuses.

Nous demandâmes quelque chose à manger; mais ils n'avaient pas de provisions pour eux-mêmes, et ils parurent affligés de ne pouvoir rien nous donner. Il y avait alors près du puits environ cent personnes, hommes, femmes et enfants, et environ quatre cents chameaux. Le soleil dardait sur nous ses rayons; notre peau était comme rissolée. Les Maures tiraient de l'eau pour leurs chameaux, qui en buvaient des quantités énormes. Il était environ dix heures du matin : une partie d'entre eux prit mon second et cinq matelots, et les fit monter à nu sur les chameaux, derrière la bosse de l'animal, aux crins duquel ils étaient obli-

gés de se tenir avec les deux mains. Nous ne savions si nous nous reverrions jamais. Je leur adressai un triste et affectueux adieu. Leurs maîtres ne nous interrompirent pas dans nos embrassements, et leur figure annonçait même que tout sentiment d'humanité n'était pas éteint dans leur cœur.

Le lieutenant Savage, un matelot, Horace le mousse, le nègre et moi, nous restâmes avec l'autre troupe de Maures. Après avoir aidé à tirer de l'eau pour les chameaux, nous en emplîmes un grand nombre d'outres, qui furent suspendues de chaque côté de ces animaux : on plaça ensuite des paniers pour y faire monter les femmes et les enfants, et nous commençâmes à gravir la falaise. Nous étions à pied : notre besogne était de chasser les chameaux devant nous. Le sable sur lequel nous marchions était fin et mouvant : à chaque pas nous y enfoncions presque jusqu'aux genoux. J'étais épuisé par la chaleur et la fatigue, et je croyais ne pouvoir jamais atteindre le sommet de la falaise. Je m'assis un instant sur le sable, mais mon maître m'appliqua de vigoureux coups de bâton, qui me firent reprendre mon chemin. Arrivés au désert, les Arabes s'arrêtèrent pour laisser reposer leurs bêtes.

Ils s'étaient fort divertis en voyant la peine que nous avions à gravir la hauteur, et riaient en nous battant pour nous faire avancer. Leurs femmes et leurs enfants, à pied comme eux, montèrent sans difficulté ; il n'en fut pas ainsi des chameaux qui, en arrivant, étaient couverts d'écume. Chacun de nous monta sur un de ces animaux ; celui qui m'était échu n'avait que la peau sur les os ; son dos, aigu comme le côté d'un aviron, me faisait horriblement souffrir. A chaque instant, je glissais en bas de sa croupe.

Tous les Maures étaient extrêmement curieux de savoir en quel endroit de la côte nous avions été jetés ; je les satisfis, dès que je fus monté sur le chameau. Les hommes donnèrent ensuite

leurs instructions aux femmes sur la route qu'elles avaient à tenir, puis s'éloignèrent au grand trot, en se dirigeant à l'ouest. Nous restâmes donc confiés aux femmes; quelques-unes étaient à pied, occupées à faire avancer les chameaux aussi vite que possible. Le mouvement de ces animaux est singulièrement dur et irrégulier. Mes cuisses furent bientôt tout en sang; l'ardeur brûlante du soleil africain couvrait tout mon corps d'ampoules. Mes compagnons d'infortune étaient aussi maltraités que moi, et nous n'avions rien pour nous soulager. Il semblait, à chaque pas, que nos os allaient se disloquer. Affamés, mourant de soif, nous vîmes la nuit s'approcher; rien n'annonçait que les femmes qui nous conduisaient eussent l'intention de s'arrêter. Nous les priâmes de nous permettre de descendre, mais elles ne firent pas attention à notre demande. Le vent froid de la nuit arrêta l'écoulement de notre sang; mais en frappant notre peau couverte d'ampoules, il augmentait nos souffrances. Dans un moment où les chameaux allaient au grand trot, nous nous laissâmes glisser de dessus leur dos à terre, au risque de nous casser le cou. Nous espérions par cette petite ruse exciter la pitié de nos gardiennes et en obtenir un peu d'eau, elles restèrent sourdes à nos supplications.

Nous étions obligés, pour suivre ces animaux, de courir sur des cailloux aigus qui mettaient nos pieds en sang. Cependant les douleurs aiguës que nous éprouvions nous avaient arraché des cris perçants. Nos gardiennes arrêtèrent leurs chameaux, dans la crainte de nous perdre au milieu de l'obscurité, nous firent remonter, et continuèrent à les chasser en avant avec toute la vitesse possible, jusqu'à minuit. Alors nous fîmes halte dans une petite vallée, à environ vingt pieds au dessous de la surface du Désert : les femmes nous ordonnèrent de nous coucher sur la terre, sans abri contre un vent froid et humide qui venait de la mer et soufflait avec violence.

Nos gardiennes se mirent alors à traire les chamelles, et nous donnèrent à chacun une pinte de lait tout chaud, qui réchauffa notre estomac et apaisa un peu la soif et la faim qui nous tourmentaient. M. Savage avait été séparé de moi. Nous nous couchâmes aussi près que nous pûmes les uns des autres pour nous garantir du froid : nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit.

Le 11 au matin, nos gardiennes nous donnèrent un peu de lait, puis nous allâmes en avant pour conduire les chameaux. Après avoir longtemps marché, nous entrâmes dans une petite vallée ; nous découvrîmes quatre tentes d'une toile grossière, près desquelles nous reconnûmes les Maures, nos maîtres. Ils vinrent au-devant de nous, accompagnés d'un certain nombre d'hommes que nous n'avions pas encore vus, tous armés d'un fusil à deux coups, d'un sabre et d'un poignard. La bonne intelligence semblait régner entre eux, car ils se prirent la main en se rencontrant ; mais à notre approche leur union disparut ; ils nous suivirent et nous tirèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre ; ils parlaient très-haut et faisaient souvent briller leurs cimeterres. A la fin ils s'accordèrent sur le partage. Le nègre et moi nous restâmes à notre premier maître ; les deux autres échurent chacun à une personne différente. Il était environ midi ; trois femmes qui ne nous avaient pas encore vus sortirent des tentes, et, après nous avoir bien regardés, elles exprimèrent le mépris et le dégoût que nous leur inspirions en crachant sur nous, et en faisant des grimaces horribles. Nous reçûmes à peu près les mêmes civilités partout où nous allâmes, tant que nous fûmes dans le désert.

En arrivant le soir dans une petite vallée, la vue de nos corps couverts d'ampoules et brûlés par le soleil excita la compassion de quelques Maures ; ils firent vider une tente pour nous y mettre à l'abri. Je retrouvai là deux de mes compagnons. Les Arabes, assis auprès de notre tente au nombre d'environ cent cinquante,

tinrent conseil à notre sujet; après de longues délibérations, ils se levèrent, et vinrent à nous. Un des vieillards m'adressa la parole; il me parut singulièrement intelligent, quoiqu'il parlât une langue qui m'était inconnue; il s'exprimait d'une manière si simple et si expressive en faisant, comme les Espagnols, sonner toutes les lettres, qu'à l'aide de quelques signes je pus le comprendre. Il nous interrogea sur notre patrie, sur le but de notre voyage, sur l'époque de notre naufrage, sur la cargaison de notre navire. Je répondis que nous étions Anglais; j'indiquai la position de notre pays, et je le satisfis ensuite sur tous les points. Plusieurs Maures, assis autour de nous, prêtaient la plus grande attention à mes paroles et à mes gestes, et quelquefois aidaient le vieillard à me comprendre. Ils me demandèrent ensuite si je savais quelque chose sur l'empereur du Maroc; je répondis affirmativement, et j'essayai de leur faire entendre que, s'ils voulaient me conduire dans ses États, je pourrais leur payer ma rançon et celle de mon équipage. Ils secouèrent la tête, en me faisant entendre qu'il n'y avait rien sur la route pour nourrir et abreuver les chameaux. Mes compagnons, qui ne comprenaient pas un mot de la conversation, étaient tout ébahis de me voir ainsi parler avec ces Arabes. Le conseil fini, ceux-ci se séparèrent, chacun emmenant son esclave. Cette conférence m'avait donné quelque espoir que nous serions rachetés; j'en parlai à mes compagnons, mais ils crurent que je les berçais d'une fausse attente.

Durant les deux jours qui venaient de s'écouler, nous avions parcouru cinquante-cinq milles vers le sud-est. Le 12 septembre, un nouveau maître à qui j'étais échu me dit de chasser les chameaux en avant. Au bout d'une heure de marche, mes pieds, déchirés par des cailloux tranchants, s'enflèrent, et je ne pus m'empêcher, en marchant, de me courber presque jusque à terre. Hamet, mon premier maître, qui, monté sur un chameau, sui-

vait la même route que nous, me voyant dans cet état, s'approcha de l'autre Arabe et lui donna la couverture qu'il avait sur le dos. Puis il vint tout près de moi, fit plier les genoux de son chameau, lui mit un morceau de peau derrière la selle, puis, en attachant les deux bouts aux sangles pour l'empêcher de glisser, il me dit de monter, et me donna la main pendant que le chameau se redressait. Il continua ensuite à marcher avec quatre hommes bien armés et bien montés. Le soleil dardait en plein ses rayons sur ma tête et mon corps; il me semblait que ma tête allait se fendre en mille pièces.

Nous nous arrêtâmes dans une petite vallée où il y avait une demi-douzaine de tentes; je mis pied à terre. Des femmes et des enfants vinrent au-devant d'Hamet; tout le monde parut joyeux de le revoir : c'était sa famille. Il me fit signe de venir vers sa tente. Les femmes et les filles ne voulurent pas que j'approchasse d'elles; elles me repoussèrent à coups de bâton et en me jetant des pierres. Hamet m'apporta un peu d'eau et de lait aigre dans une gamelle, ce qui me ranima beaucoup.

Il était environ deux heures après midi : nous avions fait trente milles; je fus forcé de rester exposé au soleil sans le moindre abri. A la nuit, je vis arriver Richard le nègre avec les chameaux; Hamet les lui avait donnés à conduire. Dans la soirée nous fûmes joints par Hogan; j'appris que ce jour-là nous avions été achetés par Hamet. Horace le mousse appartenait à un vieil Arabe, de mauvaise mine, dont la tente se trouvait près des nôtres, et qui ne voulut jamais lui permettre de venir avec nous. Hamet était d'une couleur moins foncée que ses compatriotes; je le croyais aussi moins cruel; mais je m'étais trompé; il nous fit coucher sur la dure sans abri : cependant il nous apportait lui-même du lait chaud plusieurs fois par jour.

Le 13, on se remit en marche; nous étions à pied; dans la matinée, je vis Williams monté sur un chameau; j'allai à lui en

boitant. Il me dit qu'il se sentait mourir, qu'il ne pensait pas jamais sortir du Désert, et il me recommanda de le rappeler au souvenir de sa femme. Son maître, qui arriva en ce moment, mit fin à notre conversation en faisant avancer le chameau. Je dis adieu au pauvre Williams, en le recommandant à la miséricorde divine; son extrême misère me fit oublier mes propres maux. Je m'étais arrêté environ quinze minutes : je fus obligé de courir pour rattraper le chameau de mon maître ; quand j'arrivai près de lui, il agita son bâton au-dessus de ma tête, comme pour m'avertir de ce qui m'attendait si je retombais dans la même faute. Ensuite il s'éloigna en nous ordonnant, à Hogan et à moi, de pousser les chameaux aussi vite que nous pourrions. Environ une heure après, il revint et me fit signe de m'approcher de lui. Bientôt il fut rejoint par un vieillard d'une haute stature, presque aussi noir qu'un nègre et porteur de la figure la plus hideuse et la plus repoussante que j'aie jamais vue; deux jeunes gens, ses fils, l'accompagnaient; d'autres hommes, montés sur des chameaux et bien armés, arrivèrent ensuite.

Après m'avoir bien marchandé, ce vieillard m'acheta et m'emmena aussitôt. Combien mes réflexions furent tristes en me voyant tombé entre les mains d'un homme dont la physionomie annonçait la méchanceté ! Il était à pied ainsi que ses fils; mais il marchait plus vite que les chameaux. A grands coups de bâton il essaya de me faire aller plus vite ; souffrant horriblement et chancelant, je faisais les plus grands efforts pour courir. Un de ses fils, plus cruel que lui peut-être, me donna à porter un fusil à deux coups et sa poire à poudre; dès que j'en eus été chargé, le vieillard cessa de me battre.

La surface du Désert me parut aussi unie que celle de l'Océan dans un calme plat; de tous côtés on pouvait apercevoir des chameaux dès qu'ils étaient au-dessus de l'horizon : aussi n'eus-je pas de difficulté à suivre la trace de ceux de mon maître jus-

qu'à la vallée où était sa tente. Je me traînais avec peine sous le fardeau dont j'étais chargé; on me débarrassa dès que je fus arrivé : il était alors quatre heures après midi. Mes maîtres me dirent de me coucher à l'ombre de la tente. Je demandai de l'eau, je n'en pus obtenir. Au moment de la prière, le vieillard et son fils remplirent ce devoir avec beaucoup de dévotion, et s'éloignèrent. J'essayai d'attendrir le cœur des femmes, en leur disant que je mourais de soif; elles me crachèrent à la figure, et me chassèrent de la tente. Je fus obligé de rester jusqu'à la fin du jour exposé à l'ardeur d'un soleil brûlant.

Mes maîtres revinrent quelque temps après le coucher du soleil. Ils furent rejoints par vingt autres Arabes, et tous accomplirent les pratiques de leur religion; les femmes et les enfants n'y prirent aucune part. Clark arriva avec les chameaux; l'état de souffrance où je le vis me navra le cœur : il me dit qu'il touchait à sa dernière heure; je le consolai de mon mieux.

L'humidité froide de la nuit succéda bientôt à la chaleur brûlante du jour. Je suppliai mon vieux maître de nous laisser coucher dans un coin de la tente qui était très-vaste : il semblait y consentir, car il nous indiquait du doigt un endroit convenable; mais les femmes ne le voulurent pas. Quand nos maîtres eurent trait les chamelles, ils nous donnèrent à chacun environ une bouteille d'excellent lait; dès que les femmes furent endormies, Omar, le même jeune homme qui m'avait chargé de son fusil, vint nous dire de nous glisser sans bruit dans un coin de la tente : ainsi à l'abri, nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'au lendemain. Les femmes, en s'éveillant, voulurent nous chasser : le vieux Maure leur ordonna de nous laisser tranquilles.

Ce jour-là nous ne voyageâmes pas : on nous permit de rester dans un coin de la tente; on nous jeta un morceau de peau pour nous couvrir en partie, et on nous fit boire de l'eau et du lait.

Ces attentions et deux bonnes nuits diminuèrent nos maux et nous ranimèrent un peu. Les chameaux furent renvoyés dehors sous la conduite d'un nègre et de deux petits garçons. Ce nègre, à son retour, se mit à nous railler, il voulait même nous chasser de la tente, mais le vieillard l'en empêcha.

Du 15 au 18, nous fîmes route au sud-est, parcourant environ trente milles par jour, uniquement afin de trouver dans les petites vallées éparses çà et là quelques plantes pour nourrir les chameaux et les hommes. A mesure que nous avancions, les vallées devenaient moins fréquentes et moins profondes; on n'y rencontrait que peu de buissons épineux et très-secs; ce que les chameaux pouvaient en brouter, quoiqu'ils arrachassent des branches grosses comme le doigt, ne suffisait pas à leur nourriture : le lait commença à leur manquer, notre ration diminua, l'eau mise en réserve était presque épuisée. La tribu possédait quatre juments; elles étaient d'une maigreur extrême : tous les jours on leur donnait du lait et de l'eau. Le 19, elles consommèrent le reste du nôtre, à une demi-pinte près, que nous aurions bue bien volontiers; mais nos maîtres la répandirent comme une offrande à Dieu, pour en obtenir de la pluie.

Nous étions devenus si maigres, Clark et moi, que nous pouvions à peine nous tenir sur nos jambes; aussi les Maures nous laissaient reposer sous leur tente pendant la nuit et même pendant le jour, lorsqu'elle était dressée, ce qui avait lieu vers deux heures après midi. Nous n'avions d'autre tâche que de ramasser, à la nuit tombante, de petits bâtons de bois sec pour allumer le feu. Les Arabes étaient presque aussi affamés que nous ; ils creusaient la terre sous chaque buisson afin d'y trouver quelque plante. Ils en mangeaient une extrêmement amère, ainsi qu'une racine de la forme d'un petit oignon, assez fraîche à la bouche, mais sans aucun goût : nous n'en tirions pas grand secours, à cause de son excessive rareté.

Le 19 septembre, la tribu, qui, la nuit précédente, avait tenu un conseil dans lequel je vis que mon vieux maître était regardé comme un homme d'un jugement supérieur et qu'il exerçait une grande influence, commença une marche rétrograde vers la mer. En entrant dans une vallée très-étroite, nous trouvâmes quelques touffes d'arbustes qui n'avaient pas plus de deux pieds de hauteur. Nous y vîmes des limaçons, la plupart morts et desséchés; j'en ramassai quelques-uns encore en vie et je les fis griller. J'invitai Clark à partager ce mets, qui nous fut d'une grande ressource, car nous ne recevions plus qu'une petite mesure de lait par vingt-quatre heures.

On marcha jusqu'au 21 avec toute la célérité possible : nos corps se desséchaient de plus en plus et dépérissaient à vue d'œil. Je rencontrai ce jour-là M. Savage, Hogan, Horace le mousse et Richard le cuisinier, tous dans un état encore plus pitoyable que le nôtre : ils ne pouvaient plus marcher. Je leur parlai à tous, excepté à Horace : son maître me repoussa et chassa ce jeune homme à coups de bâton en poussant des cris horribles. Mes compagnons étaient employés à soigner les chameaux et recevaient des coups de fouet pour encouragement. Mon vieux maître nous laissait tranquilles, Clark et moi; il passait pour riche et possédait de cinquante à soixante chameaux : c'était aussi une espèce de marabout ou grand prêtre, car tous les soirs les autres Arabes venaient le trouver pour faire leurs dévotions.

Vers le milieu du jour, il arriva deux étrangers montés sur des chameaux chargés de marchandises; ils descendirent et s'assirent vis-à-vis de la tente de mon maître, mais la face tournée du côté opposé.

Les Maures étaient partis sur leurs chameaux, emportant avec eux leurs armes; ils allaient à la découverte de quelque pillage. Toutes les femmes vinrent visiter les étrangers; n'ayant pas

d'eau à leur apporter, suivant l'usage, elles prirent une grande peau avec un rouleau de toile à tentes pour leur faire un abri. Les étrangers se levèrent à l'approche des femmes : on s'adressa respectivement le salut de paix ; ensuite les femmes prirent des pieux dans notre tente et en eurent bientôt dressé une petite pour les étrangers. Elles y déposèrent leurs paquets et y suspendirent deux outres pleines d'eau qu'ils avaient apportées. Elles s'assirent à côté d'eux et lièrent une conversation dont l'objet, autant que je pus le comprendre, était de s'informer du lieu d'où ils venaient, du temps que leur voyage avait duré et de quelle sorte de marchandises leurs chameaux étaient chargés. Après qu'elles eurent satisfait leur curiosité, elles s'approchèrent de moi, et l'une d'elles, chez qui je n'avais pas découvert le moindre sentiment de pitié, me dit que Sidi-Hamet était arrivé avec des toiles bleues et des couvertures à vendre ; qu'il venait des États du sultan du Maroc ; que, s'il voulait, il pouvait m'acheter, et m'y conduire.

Avant le retour de mon maître, j'allai à la tente de Sidi-Hamet avec une gamelle, et je lui demandai un peu d'eau en lui faisant voir que ma bouche était entièrement desséchée et ma langue si roide, que je ne pouvais parler qu'avec difficulté. Il me regarda et me demanda si j'étais le *Reïs* ou capitaine ; je lui fis un signe affirmatif. Il dit à son frère de me donner à boire ; cet homme inhumain s'y refusa. Sidi-Hamet prit alors la gamelle, y versa environ une bouteille d'eau en me disant : *Tcheroub*, *Reïs!* (bois, capitaine.) J'en bus à peu près la moitié, et après l'avoir remercié, je me disposais à porter le reste à notre tente, où Clark, étendu sur le dos, était près de rendre le dernier soupir. Sidi-Hamet voulut d'abord m'en empêcher et m'ordonna de boire le reste, mais je lui fis entendre que mon compagnon était à l'agonie : ce récit excita sa pitié ; il me laissa sortir.

Nos maîtres, à leur retour, se mirent en cercle avec d'autres

Maures de la même tribu qui avaient été instruits de l'arrivée des deux étrangers : ils étaient au moins deux cents. Leur conférence dura jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent alors : il ne resta plus dans notre tente que la famille du vieillard et quatre de ses parents. Nous fûmes obligés de passer la nuit sans aucune espèce d'abri. Le vieillard vint néanmoins nous apporter à chacun à peu près une pinte de lait, comme s'il eût craint uniquement de perdre sa propriété en nous laissant mourir de faim. Ce secours arriva bien à propos ; c'était la première nourriture que nous prenions depuis trois jours ; j'en conclus qu'il avait l'espoir de nous vendre aux étrangers.

Le lendemain, Sidi-Hamet s'avança vers la tente. Il commença par me faire des questions sur mon pays et sur la manière dont j'étais venu dans celui où je me trouvais. Je lui dis que nous étions Anglais et que notre navire avait péri sur la côte ; je lui exposai notre triste situation et j'ajoutai que nous désirions tous retourner dans notre patrie auprès de nos familles. Mon récit, entremêlé de soupirs et de pleurs, émut sa pitié. Il versa des larmes : bientôt il en fut honteux et s'en alla pour essuyer ses yeux, en disant que des hommes qui portaient de la barbe comme lui ne devaient pas pleurer. Voyant que j'avais éveillé chez lui un sentiment de compassion, je pensai que, si je pouvais le tenter par l'intérêt, il nous achèterait tous et nous tirerait du Désert. La première fois que je le vis seul, je l'abordai et le priai de m'acheter et de me mener dans les États de Maroc, où j'avais un ami qui paierait notre rançon. Il répondit qu'il ne le pouvait pas ; mais qu'il me conduirait à Soueyrah, ville murée et port de mer. Il m'adressa d'autres questions sur le sultan de Maroc, parut satisfait de mes réponses et me demanda ensuite combien d'argent je lui donnerais s'il me retirait du Désert. Je comptai aussitôt devant lui cinquante petits cailloux, pour lui faire entendre que je lui donnerais autant de piastres pour moi et pour

chaque homme de mon équipage. Il répliqua qu'il ne pouvait acheter que moi et me demanda combien je lui donnerais pour moi au delà de cinquante piastres. Je lui en promis cent et l'assurai que mon ami les lui compterait à Soueyrah. Après quelques observations, il me dit qu'il allait m'acheter, mais que si je le trompais, il me couperait le cou, accompagnant ces mots d'un geste expressif et très-intelligible. J'essayai vainement de l'engager à racheter le jeune Horace que j'aimais beaucoup; il m'objecta la difficulté d'emmener tout mon monde hors du Désert et me recommanda le secret le plus absolu sur notre conversation. Nous nous séparâmes un instant, je conduisis alors près de sa tente Savage, Hogan et Clark. Il sortit; leur triste aspect parut le frapper et l'émouvoir. Je leur fis part de l'espoir que cet excellent homme nous achèterait; ils ne purent me croire. Sidi-Hamet me fit beaucoup de questions sur mes compatriotes; de mon côté, j'employai tous les moyens possibles pour l'intéresser en leur faveur.

Le 24, on marcha vers le nord-ouest; les étrangers voyagèrent avec la tribu. Je renouvelai mes supplications auprès de Sidi-Hamet. Le 25, je le vis donner à mon vieux maître deux couvertures de laine, une pièce de toile de coton bleu et quelques plumes d'autruche : c'était le prix du marché qui avait été longtemps à se conclure.

Horace vint ce jour-là à notre tente avec son maître; j'allai au-devant de lui, et je l'embrassai en pleurant. Sidi-Hamet me déclara, dans l'après-midi, son intention de partir dans deux jours pour Soueyrah, et ajouta que le maître d'Horace avait refusé de le vendre à aucun prix. « Je resterai à sa place pour servir fidèlement son maître, m'écriai-je : conduisez-le à Soueyrah; mon ami vous paiera sa rançon, et le renverra chez sa mère, que je ne puis pas revoir sans lui ramener son fils. — Nous aurons Horace, j'en jure par Allah! » me dit le bon Sidi-

Hamet. Toute la tribu, alors rassemblée, paraissait s'occuper de notre affaire. Dans la soirée, on m'annonça qu'Horace était acheté. Le lendemain, Sidi-Hamet, que j'importunais de mes sollicitations, m'apprit qu'il avait acheté Savage et Clark, et marchandé Hogan; il ajouta qu'il allait tuer dans la nuit un chameau qui nous fournirait des provisions pour notre voyage.

Malgré l'heure avancée de la nuit et le secret que l'on mit à tuer la bête, qui, par sa maigreur, ressemblait à un vrai squelette, plusieurs de nos voisins, éveillés par la faim, vinrent nous aider à faire cuire et à manger l'animal; ils commencèrent par les intestins, d'autres se mirent sur la carcasse. L'obscurité de la nuit les favorisait; et, avant le jour, une bonne partie de la chair et même des os du chameau avait disparu. Nos maîtres, quoique très-affamés aussi, voyaient bien qu'ils étaient volés; mais la crainte de conséquences plus sérieuses que la perte de nos provisions les empêcha de rien faire pour s'y opposer.

Le matin, nous fûmes occupés à couper le peu de chair qui restait encore sur la carcasse du chameau, puis nous l'étendîmes à l'air pour la faire sécher. Vers midi l'on m'amena Horace mourant de faim et de soif. « Reïs, me dit Sidi-Hamet, avec un air de contentement, comme s'il jouissait du service qu'il me rendait, regarde, voilà Horace. » Il lui donna quelques morceaux de la viande et des intestins qu'il avait mis de côté pour lui-même. Je fis boire à Horace un peu d'eau trouvée dans la panse de l'animal, et dont j'avais goûté : il la trouva délicieuse, quoiqu'elle fût sale et trouble. Bientôt après, nous vîmes paraître Burns, un des matelots. Sidi-Hamet, après quelques pourparlers, en fit l'acquisition. Ce jour-là les Maures nous assiégèrent; et, soit en mendiant, soit en dérobant, ils firent si bien, qu'avant la nuit notre provision de viande fut réduite à moins de quinze livres.

Sidi-Hamet avait déjà conclu le marché pour acheter Hogan;

mais son ancien maître demanda pour lui une couverture de plus, alléguant qu'il était plus robuste que nous tous. Sidi-Hamet ne voulut pas se laisser rançonner de la sorte ; d'ailleurs il n'avait plus une seule couverture. Mes prières en sa faveur furent inutiles : le cœur me saigna quand je vis le cruel Arabe lui faire rebrousser chemin à grands coups de bâton. Je détournai la tête, et me cachai le visage dans les mains, afin de n'être pas témoin des angoisses de Hogan, à qui je ne pouvais porter aucun secours. Son corps était d'une maigreur affreuse et entièrement couvert de plaies.

Nous passâmes la journée à faire les préparatifs de notre départ. Nos maîtres nous arrangèrent à chacun une paire de sandales en peau de chameau ; ils m'avaient donné le matin un petit couteau que je suspendis à mon cou ; c'était une marque de confiance qu'ils m'accordaient. Ils me chargèrent d'avoir soin de leur bagage, des chameaux et des esclaves.

Le soir nous fûmes joints par Savage, que Sidi-Hamet avait aussi acheté, et qui doutait beaucoup que cet Arabe nous conduisît à Soueyrah, comme il l'avait promis. Ce dernier, de son côté, après m'avoir dit que nous partirions le lendemain, me rappela qu'il avait dépensé pour nous tout ce qu'il possédait ; que si je ne lui avais pas dit vrai, il était un homme ruiné ; que son frère était un méchant homme, et avait fait tout son possible pour l'empêcher de nous acheter ; qu'il avait fini néanmoins par y consentir, et avait même pris part à la spéculation.

Le 28, dès la pointe du jour, on nous ordonna de charger les chameaux. Tous les Arabes campés dans la vallée partirent le matin pour mener à l'eau ceux qui leur appartenaient : ces animaux n'en avaient pas eu depuis dix-huit jours, et on était encore à deux journées de distance des puits près desquels nous avions été faits prisonniers.

Dans le moment où nous partions, Robbins, un des matelots,

vint nous voir avec son maître. Je suppliai Sidi-Hamet de l'acheter ; il répondit qu'il ne le pouvait pas, et nous pressa de nous mettre en route. Je n'eus que le temps de dire à Robbins que, si je réussissais à recouvrer entièrement ma liberté, je ferais tous mes efforts pour le racheter lui et tout le reste de l'équipage ; je l'engageai à encourager ses autres compagnons d'infortune ; ensuite, nous lui dîmes adieu.

Sidi-Hamet et Seïd, son frère, étaient montés chacun sur un vieux chameau ; ils en avaient en outre un jeune non encore dressé pour servir de monture. Bientôt nous fûmes joints par Abdallah, jeune Arabe qui avait été le maître de Savage ; Sidi établit Savage, Burns et Horace sur le plus gros chameau, Clark et moi, sur l'autre vieux. Abdallah reçut Seïd sur le sien, et Sidi-Hamet monta lui-même le jeune pour le dresser. Après cet arrangement qui prouve son humanité, nous partîmes, au grand trot. Savage et Horace avaient chacun sur le dos une petite peau de chèvre ajustée à ce qui leur restait de vêtement ; Burns, une mauvaise jaquette ; et Clark, un morceau de vieille toile ; de sorte que nous étions tous assez bien couverts.

Le 29, après deux journées très-fatigantes, nous arrivâmes sur les bords d'un grand enfoncement qui paraissait avoir été le lit d'une rivière ou d'un bras de mer ; il avait près de cinq cents pieds de profondeur, et ses bords étaient presque à pic. Après avoir cherché longtemps, nos maîtres trouvèrent enfin un endroit par où les chameaux pouvaient descendre. Tout le monde mit pied à terre. Quand nous eûmes franchi le point le plus difficile du passage, Seïd et Abdallah allèrent en avant, le fusil à la main, à la recherche d'une source d'eau. Sidi-Hamet me fit marcher à côté de lui, et laissa les autres mener les chameaux lentement derrière nous, car nous étions tous également épuisés : nous n'avions rien eu à boire la veille, et nous n'avions mangé qu'un peu de viande. Sidi-Hamet s'entretint encore

avec moi de notre rançon, et me rappela mes promesses. Après avoir cherché encore une heure, il découvrit la source. Arrivé près de lui, et ne voyant aucun indice d'eau, je pleurai amèrement et comme un enfant, croyant qu'elle s'était tarie, et que nous allions périr de soif. « Regarde là-bas, » me dit-il en me montrant du doigt une fente dans le rocher. J'aperçus de l'eau, mais la fente était trop étroite pour que l'on pût s'y frayer un passage. Alors m'indiquant, à cinquante pieds plus loin, un autre endroit où je pouvais descendre : « Bois, me dit-il, elle est douce. » J'arrivai bien vite, et je la trouvai en effet excellente. J'en bus abondamment, et j'appelai mes compagnons, qui furent au comble de la joie de pouvoir se désaltérer : jamais je n'ai bu d'eau plus fraîche et plus limpide.

Quand nous eûmes apaisé notre soif, nos maîtres prirent la grande gamelle : mes camarades l'emplissaient d'eau, me la faisaient passer, et je la versais dans une outre de peau de chèvre. Le grand chameau avala quinze fois le contenu de la grande outre, qui était au moins de seize bouteilles, de sorte qu'à lui seul il but deux cent quarante bouteilles d'eau. Mes compagnons craignaient qu'il ne tarît la source. Sidi-Hamet m'assura que cet animal n'avait pas bu depuis vingt jours. Les autres ne burent pas autant à proportion. Nous emplîmes ensuite deux outres de cette eau qui, en diminuant, était devenue blanchâtre et moins limpide, et nous continuâmes notre route dans le fond de la vallée, en marchant à l'est. En plusieurs endroits, le fond était incrusté de sel, et d'énormes fragments de roches remplissaient des espaces considérables au pied des falaises. Les sources dont je viens de parler sont à cent pieds au-dessous de la surface du Désert, et à près de quatre cents pieds au-dessus de l'immense enfoncement où nous étions. Nos maîtres marchèrent en grande hâte à l'est, afin de trouver une issue. Les chameaux faisaient, en marchant sur la croûte du sel, un bruit analogue à celui

qu'on produit en foulant de la neige gelée. Arrivés à un endroit qui présentait une espèce de promontoire, nous gravîmes à peu près jusqu'à deux cents pieds du sommet. Là, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de caresser les chameaux pour les encourager à monter. La pente, quoique taillée en zigzag, était très-roide, et le rocher lisse et glissant. Nos animaux s'abattirent plusieurs fois. Nos maîtres, pour les encourager à se relever, se mirent à chanter. Ils les aidaient, les soulevaient dans les mauvais passages, et imploraient avec beaucoup de ferveur l'assistance de Dieu et de son prophète.

Enfin, parvenus à la surface du Désert, ils s'arrêtèrent quelques minutes pour donner aux chameaux le temps de souffler. Le soir, nous ne trouvâmes pas d'abri ni d'herbes pour les animaux. Quant à nous, la faim nous tourmenta cruellement : nous fûmes réduits à une once de viande chacun.

Le 30 septembre, sur les deux heures après midi, Sidi-Hamet me dit qu'il apercevait un chameau : il paraissait, ainsi que ses compagnons, fort réjoui de cette rencontre. Nous eûmes beau regarder de tous côtés, ce ne fut que deux heures après que nous découvrîmes quelque chose à l'horizon : nos maîtres se dirigèrent plus à l'est. A la fin, nous vîmes tous un chameau qui se montrait comme un point dans l'espace. Nous ne joignîmes qu'au coucher du soleil le troupeau dont il faisait partie, et qui appartenait à des voyageurs : ceux-ci invitèrent nos maîtres à faire route avec eux, nous les suivîmes jusqu'à leur campement.

Les Arabes avaient avec eux plusieurs de nos vêtements, et une longue-vue que j'avais achetée à Gibraltar. Après les avoir remerciés de leur hospitalité, nous continuâmes notre route le lendemain, sans rien qui pût diriger notre marche sur la surface uniforme du Désert. Vers quatre heures après midi, nous aperçûmes une troupe de chameaux qui étaient allés au nord pour se procurer de l'eau, et qui faisaient route au sud-ouest avec des

outres pleines. Sur l'invitation des maîtres de ce troupeau, nous les suivîmes à leur campement, dans une vallée assez longue, mais peu profonde. Nous y fûmes bien traités : les hommes et les femmes m'appelaient *El Reïs* ; ils nous entouraient en nous montrant à leurs enfants comme des merveilles. Quelques-uns me questionnèrent sur mon pays, mon bâtiment et ma famille.

Le 2 octobre, nous parcourûmes, avec cette horde, à peu près vingt milles au nord. On nous donna beaucoup de lait à boire. Nos maîtres achetèrent un mouton : cette tribu en possédait un troupeau d'environ cinquante têtes. Ces animaux chétifs pouvaient à peine se tenir debout. Le 3, nous dîmes adieu à cette tribu hospitalière : on y avait échangé notre jeune chameau pour un vieux, qui boitait du pied droit de devant. A midi, arrivés dans une vallée basse, nous tuâmes le mouton, qui ne pouvait pas aller plus loin. Il y avait en ce lieu un puits d'eau assez bonne, creusé à quarante pieds de profondeur, entre de grosses racines.

Le 4, l'aspect du Désert changea : sa surface devint plus sablonneuse. Le sable était amoncelé en petits monceaux mobiles, au milieu desquels nous éprouvions beaucoup de difficulté à marcher, et où nous enfoncions à chaque pas. Nous montâmes tous sur les chameaux. Nous aperçûmes alors d'immenses collines de sable, qui s'étendaient, du sud au nord, à perte de vue : bientôt nous nous trouvâmes entourés de ces collines, quelques-unes s'élevaient à deux cents pieds au-dessus de nos têtes : comme elles étaient formées de sable mouvant, elles menaçaient d'écraser notre petite caravane ; le vent, qui soufflait avec violence, soulevait le sable par intervalles. Quand les tourbillons s'élevaient, nous ne pouvions nous apercevoir les uns les autres ; et le sable, en frappant nos visages et nos corps presque nus, nous causait des douleurs incroyables.

A la nuit tombante, nous arrivâmes dans un endroit où le

sable, moins amoncelé, figurait un lac entouré de montagnes. Il y avait quelques broussailles que les chameaux dévorèrent. Nous mangeâmes le reste de notre mouton.

Le 5, nos chameaux, en s'égarant, retardèrent notre voyage. Vers onze heures, les monticules de sable se trouvèrent si nombreux et si rapprochés, qu'il fallait la plus grande attention pour empêcher les chameaux de s'y embarrasser. Nos maîtres marchaient en avant, deux d'entre eux à une distance considérable, pour choisir et indiquer la route; le troisième pour répéter les signaux du premier, et pour diriger la marche. L'ardeur du sable, échauffé par le soleil, nous brûlait les pieds. Nous n'avions rien à manger; notre eau était presque épuisée. Nous désespérions de sortir de ces horribles amas de sable mouvant, ou de trouver quelque chose qui pût nous soulager dans nos souffrances. A neuf heures du soir, nous nous arrêtâmes : il n'y avait pas la moindre broussaille pour nos chameaux. Nos maîtres nous donnèrent de l'eau, et bientôt nous nous endormîmes profondément. Je fus réveillé dans la nuit par un bruit sourd, qui venait du nord : je pensai que c'était un ouragan violent qui allait bientôt nous engloutir à jamais dans les sables. J'éveillai mes compagnons : ils furent, pendant quelques moments, encore plus effrayés que moi; mais, voyant que ce bruit était toujours le même, et que le vent n'augmentait pas, je fus persuadé que c'était le mugissement de la mer qui brisait contre une côte peu éloignée. Cette pensée ranima mes compagnons, ils eurent ainsi la preuve que nos maîtres nous menaient vers l'empire de Maroc. En partant, le 6, je fis part de mes conjectures sur le voisinage de la mer à Sidi-Hamet; il me dit qu'elles étaient fondées.

A midi, nous laissâmes à gauche ces énormes collines de sable, et nous montâmes sur nos chameaux. Nous aperçûmes au nord-est deux chameaux vers lesquels nous dirigeâmes notre course;

ils portaient de grands sacs de toile à tente. L'un avait de plus sur le dos un grand pot de terre et de petits sacs de peau. Seïd et Abdallah firent marcher ces animaux avec les nôtres, en observant un profond silence, tandis que Sidi-Hamet tenait son fusil à deux coups armé et amorcé, et cherchait le propriétaire ; il le rencontra à la fin endormi sur le sable ; il alla droit à lui le fusil en arrêt. Quand il vit que cet homme n'avait pas d'armes auprès de lui et dormait profondément, il s'approcha tout doucement, lui prit un petit sac qui se trouvait près de sa tête, se retira avec les mêmes précautions, et nous eut bientôt rejoints. Seïd et Abdallah avaient fait accroupir les chameaux chargés pour examiner ce qu'ils portaient. L'un des sacs contenait de l'orge, ils en mirent environ cinquante livres dans un grand sac de cuir. Il n'y avait dans les petits sacs que des bagatelles de peu de valeur ; mais le sac enlevé à côté de l'Arabe était rempli de farine d'orge. Enchantés de cette précieuse découverte, nos maîtres versèrent un peu de farine dans une grande gamelle, la mêlèrent avec de l'eau et l'avalèrent ; ils nous donnèrent ensuite une bouteille d'eau à chacun, avec une poignée de farine : ce fut pour nous un breuvage délicieux. Après quoi, ils nous firent monter précipitamment sur nos chameaux, et partirent au grand trot vers le sud-est, abandonnant les chameaux à eux-mêmes.

Environ une demi-heure après, nous vîmes un homme qui courait de toutes ses forces après nous et qui criait comme pour nous faire arrêter. Nos Arabes, voyant bien que c'était l'homme qu'ils avaient volé, accélérèrent au contraire leur marche. Sidi-Hamet observa d'un ton dédaigneux qu'il n'avait pas d'armes à feu. Cet homme nous gagnait avec rapidité ; nos maîtres lui firent signe de rebrousser chemin et le couchèrent en joue ; cependant il continua d'avancer, quoiqu'il n'eût qu'un sabre pour arme. Lorsqu'ils le virent tout près, ils firent halte. Alors, pre-

nant Dieu à témoin et se prosternant, l'étranger déclara qu'il avait perdu des objets qui lui appartenaient; qu'eux seuls pouvaient les avoir pris; qu'il était leur frère, qu'il mourrait plutôt que de commettre une mauvaise action ou d'en laisser commettre à d'autres. « Vous avez des armes à feu, ajouta-t-il, et vous croyez que vous pouvez me tuer facilement; mais le Dieu de justice est mon bouclier; il protégera l'innocent. Je ne vous crains pas. » Sidi-Hamet lui cria de laisser son sabre à terre et de s'approcher sans crainte. Nous descendîmes de nos chameaux. « Sommes-nous en paix? demanda l'étranger. — Oui, répliqua Sidi-Hamet. Alors ils s'embrassèrent, se serrèrent la main et s'assirent à terre. Après un long débat, dans lequel nos maîtres dirent avoir pris l'orge sans permission, parce que nous, leurs esclaves, nous mourrions de faim, ce qui était vrai, ils ajoutèrent : « Tu ne leur en aurais certainement pas refusé un peu, si tu avais été éveillé. » Ils rendirent à l'étranger son orge et sa farine. Tous firent ensuite la prière ; puis nous remontâmes sur nos chameaux, et continuâmes notre route à l'est aussi vite que nous pûmes.

Le soir, très-tard, nos maîtres entendirent des voix d'hommes qui s'appelaient les uns les autres, à peu de distance sur notre gauche. Cet incident parut leur causer beaucoup d'effroi. Nous entrâmes, sans faire le moindre bruit, dans une vallée profonde, où il y avait beaucoup de broussailles pour nos chameaux. Nos maîtres, armés de leurs fusils, gravirent des monticules de sable qui couvraient la vallée, nous forcèrent à les suivre, et, arrivés au sommet, ils se mirent à pousser des hurlements affreux, en contrefaisant les cris de bêtes féroces. Je fus saisi d'épouvante, car je supposai qu'ils avaient l'intention de voler et de massacrer les hommes dont nous avions entendu les voix et que nous devions partager leurs dangers et leurs dépouilles. Après avoir passé deux heures à monter et à descendre, ils trouvèrent un ré-

duit très-commode, entouré de tous côtés de monticules de sable, et où croissaient pourtant de maigres broussailles : ils nous firent coucher, et, après avoir hurlé encore une demi-heure, ils nous dirent de nous endormir. Je fus convaincu alors que la peur seule leur avait suggéré cette singulière manœuvre.

Le 7, au matin, nous allâmes à nos chameaux, qui étaient sains et saufs : il y en avait d'autres dans la vallée qui broutaient des buissons différents de ceux que nous avions vus jusqu'alors. A l'instant où nous allions nous mettre en route, une vieille femme, suivie d'un petit garçon, vint à nous ; elle nous adressa des questions, et, voyant que nous avions le plus grand besoin de manger, elle fit partir l'enfant, qui revint bientôt avec des restes de viande bouillie ; nous bûmes de l'eau colorée avec du lait aigre. En remontant le lit de rivière desséché où nous avions passé la nuit, nous vîmes les premiers arbrisseaux qui en méritassent le nom, depuis que nous étions en Afrique. Parvenus en haut, nous nous trouvâmes encore une fois dans le Désert. A gauche, des monticules de sable interrompaient seuls l'uniformité de l'horizon. Nous découvrîmes, auprès de ces dunes, un homme monté sur un chameau qui s'avançait rapidement de notre côté. Nos maîtres mirent pied à terre pour l'attendre et firent un trou dans le sable pour y déposer deux petits sacs qu'ils avaient dérobés la veille à l'étranger. C'était lui-même ; il dit sans façon à nos maîtres qu'ils l'avaient volé et trompé : ceux-ci se défendirent, firent voir qu'ils n'avaient sur eux rien de ce qu'il réclamait, l'invitèrent à examiner lui-même le bagage de nos chameaux. L'Arabe s'en alla au grand galop. Quand il fut parti, les autres déterrèrent les objets qu'ils avaient enfouis et vinrent nous rejoindre. Sidi-Hamet me montra les sacs : l'un contenait de l'opium et de petits bâtons creux, longs de huit pouces, et pleins, à ce que je crois, de poudre d'or ; l'autre des tiges de tabac et une racine.

Le 8, nous rencontrâmes dans l'après-midi un troupeau de chameaux, de chèvres et de moutons. Nos maîtres achetèrent un chevreau et nous en donnèrent les intestins ; quelques Maures, assis à terre autour d'eux, refusèrent des morceaux de viande qui leur furent offerts. Cette circonstance me fit augurer que le pays devenait meilleur, puisque ses habitants n'étaient plus affamés. Nos hôtes nous réveillèrent à minuit, heure du repas des Maures, pour nous apporter une gamelle pleine d'une espèce de pâte, où ils avaient versé du lait doux. Ce mets nous parut délicieux.

Le 9, nous arrivâmes près d'un puits profond. Les Arabes qui étaient là pour abreuver leurs chameaux, saluèrent nos maîtres de la manière la plus amicale ; ils furent moins bienveillants pour nous que ceux de la veille. Les deux jours suivants, nous ne rencontrâmes personne : nous mourions de faim. En gravissant de hautes collines de sable, notre vieux chameau boiteux tomba, épuisé de fatigue : nous fûmes obligés de l'abandonner. Bientôt nous vîmes un Arabe qui conduisait un troupeau de chèvres ; nous lui en prîmes quatre, et nous lui donnâmes en échange le chameau laissé en arrière. Seul avec sa femme et sans armes, il fut contraint de consentir au marché : la femme se montra la plus opposée à cet arrangement ; la menace de la tuer arrêta seule le torrent d'injures dont elle accablait nos maîtres. Bientôt nous aperçûmes la mer dans le lointain : cette vue me rappela de tristes souvenirs. Le soir, nous nous reposâmes près d'un petit campement de Maures qui nous régalèrent le mieux qu'ils purent. Nous achetâmes encore deux chèvres.

Le 14, nous arrivâmes sur les bords de l'Océan ; ils étaient élevés de deux cents pieds au-dessus de l'eau. A droite une falaise élevée de trois cents pieds de hauteur terminait une plaine en pente douce, large de trois à quatre milles, et couverte de cailloux roulés. A la nuit, nous rencontrâmes une troupe d'A-

rabes qui suivaient la même route que nous : nos maîtres eurent bientôt fait connaissance avec le chef, nommé Hassar. Sa femme, nommée Tamor, m'adressa la parole dans un langage mêlé d'espagnol et d'arabe ; elle me dit qu'elle avait sauvé la vie à des Espagnols naufragés et qu'elle était allée à Lancerotte[1] traiter de leur rançon : elle nous montra beaucoup de bienveillance, et nous assura que tant que nous resterions avec elle, nous ne mourrions pas de faim.

Nous voyageâmes ensuite alternativement sur le haut de la falaise et au bord de la mer. Le 16, les Arabes nous parurent très-inquiets ; ils doublèrent le pas en disant qu'il y avait dans les environs beaucoup de voleurs qui essaieraient de nous enlever. A minuit, nous traversâmes une immense vallée. Tout à coup Clark, qui était assez loin de moi m'appela ; Savage s'était évanoui et on l'assommait : je courus à son secours. Seïd frappait à grands coups de bâton ce corps qui paraissait sans vie ; Hassar l'avait pris d'une main par la barbe et de l'autre tenait un large cimeterre, dont il allait lui couper le cou. Je repoussai rudement l'Arabe, et, serrant dans mes bras le corps de Savage, je le soulevai et demandai de l'eau. Hassar voulait me percer de son cimeterre, mais Sidi-Hamet l'en empêcha. Tous les Arabes, hommes, femmes, enfants, nous entouraient ; ils pensaient généralement que Savage était méchant et entêté, et que, par mauvaise volonté, il refusait d'avancer lorsqu'on précipitait la marche pour échapper aux voleurs : alors on avait résolu de le tuer. Je vins à bout de faire comprendre qu'il s'était trouvé mal de faim et de fatigue et qu'il n'y avait de sa part aucune méchanceté. Sidi-Hamet fit venir un chameau et ordonna de donner à boire à Savage ; quand il le vit reprendre ses sens, le bon Arabe répandit des larmes ; il le plaça sur un chameau avec Clark, pour que celui-ci pût le soutenir, et l'on se remit en route.

[1] L'une des îles Canarie .

Le 17, nous vîmes au-dessus des falaises, à droite, de hautes montagnes, dont le sommet s'apercevait à une distance considérable. Cet aspect, bien nouveau pour nous, me convainquit que nous étions enfin hors de la plaine aride du Désert. Le soir, nous traversâmes une petite rivière d'eau douce, remplie de gros poissons. Le lendemain, au coucher du soleil, nous arrivâmes près d'un terrain cultivé; tout auprès se trouvait un monceau de paille d'orge. Que l'on juge de notre joie à la vue de ces premiers indices de culture !

Le 19, à deux heures après midi, des huttes en pierres brutes s'offrirent à nos regards : un instant après, un ruisseau d'eau douce serpentait entre deux rives couvertes d'arbustes; un peu plus loin, des vaches, des ânes, des moutons paissaient sur une verte pelouse. De nombreux dattiers ombrageaient les bords du ruisseau. A cette vue, aussi ravissante qu'inattendue, je remerciai Dieu de sa bonté infinie. L'excès de la joie nous avait tellement étourdis, que nous eûmes bien de la peine à parvenir jusqu'au bord de l'eau : nous y plongeâmes la tête comme des chameaux altérés, et nous en bûmes tant que notre estomac en put supporter. Les Arabes donnent à ce ruisseau le nom de *Oued-el-Noun* [1] (ruisseau de Noun).

Nous nous étions endormis à l'ombre des dattiers; au bout de deux heures, Sidi-Hamet nous éveilla pour nous mener près d'une des huttes, et, à notre grande joie, partagea avec nous environ quatre livres de rayons de miel. Il eut beaucoup de peine à empêcher les gens d'Hassar de nous dérober cette délicieuse nourriture; il était obligé pour cela de tenir d'une main le rayon dont il nous passait les morceaux, et de l'autre un fusil chargé.

[1] Noun est effectivement le nom d'une petite rivière qui baigne une ville du même nom, sur la frontière qui sépare les États du Maroc du grand Désert. Cette rivière se perd dans l'Océan, non loin du cap Noun, vis-à-vis les îles Canaries.

L'endroit où nous étions paraissait être très-fréquenté. De nombreuses troupes de chameaux non chargés, venant du même côté que nous et d'autres arrivant du sud, se dirigeaient à l'est. Beaucoup de chameaux, chargés principalement d'orge, de sel, de fer, prenaient la route du Désert. Nous vîmes aussi passer des troupes de soixante à quatre-vingts Maures, tous montés sur de beaux chevaux de race, bien tenus, bien dressés et pleins de feu. Les cavaliers portaient des manteaux et étaient armés de fusils à un coup incrustés d'ivoire et de bois de couleur. Tous ceux qui passaient paraissaient très-liés avec nos maîtres. Ils voulaient tous savoir notre histoire et me demandaient mon avis sur leurs brides, sur leurs fusils, sur leurs sabres, et en général sur toutes les parties de leur équipement. Je répondais que tout était parfait. Un vieillard d'une figure respectable, qui savait quelques mots d'espagnol, me fit des questions sur mon pays et sur les amis que j'avais à Soueyrah; il me nomma tous les consuls qui habitent cette ville. J'indiquai le consul de la Grande-Bretagne comme celui que je connaissais. Le vieillard allait à Soueyrah, où il devait arriver en dix jours, et il offrit de se charger d'une lettre, si mon maître me permettait d'écrire; mais nous n'avions pas de papier. Je compris, par ces discours, que Soueyrah est la ville nommée Mogador [1] par les Européens.

La petite troupe de Hassar se divisa; une partie prit la route frayée à l'est, et emmena la moitié des chameaux. Hassar et les autres conduisirent le reste, y compris les nôtres, dans la direction du nord-est; nos maîtres, deux autres Arabes et nous, nous allâmes au nord. Il fallut franchir, avec beaucoup de peine, des montagnes escarpées. Arrivés enfin à un petit plateau, nous

[1] Mogador ou Soueyrah, grande ville du royaume de Maroc proprement dit. Elle a été régulièrement rebâtie en 1760, fortifiée et pourvue d'un bon port. C'est la place maritime la plus importante de tout l'empire, et il y réside des consuls de toutes les nations.

vîmes un camp de douze tentes, où l'on nous donna des dattes.

Le 21, nous nous rapprochâmes de la mer en traversant un grand nombre de défilés escarpés. Le 22, nous fûmes sur le point d'être surpris par quatre brigands robustes et actifs qui ne cessèrent de rôder autour de nous. Le soir nous rejoignîmes les tentes d'Hassar et de sa famille. Nous y fûmes régalés de poissons excellents, et nous y dormîmes dans un cercle formé par nos maîtres et par leurs chameaux, parce qu'il y avait dans les environs un grand nombre de voleurs.

Le lendemain, nous vîmes une citerne creusée de main d'homme, et très-bien construite pour recevoir l'eau des lieux voisins. Elle était presque remplie d'une eau qui nous fut très-salutaire, car le poisson nous avait singulièrement altérés. Nous aperçûmes ensuite, sur les hauteurs à droite, des villages murés, entourés de champs cultivés et de pâturages où paissaient des chèvres et des moutons. Aux approches de la nuit, nous descendîmes dans une vallée délicieuse. Le fond en était couvert de beaux jardins où les figuiers et les grenadiers abondaient. Dans l'après-midi, une troupe de dix hommes à cheval, bien armés, vint nous reconnaître. Il y eut des pourparlers un peu vifs entre nos maîtres et ces bandits. La bonne contenance des premiers écarta les voleurs.

Nous n'avions aperçu aucun symptôme de maladie ni d'infirmité parmi les habitants du Désert ; mais en arrivant dans le pays cultivé, nous ne vîmes que des malades. Ceux-ci, qui nous prirent pour des gens habiles en médecine, me consultaient partout ; j'ordonnai quelques remèdes bien simples qui procurèrent du soulagement. Du haut d'une colline, nous découvrîmes une terre très-élevée qui se perdait dans l'horizon, à une distance prodigieuse à l'est, à l'extrémité de l'Océan, et qui ressemblait à une île. « C'est Soueyrah, me dit Sidi-Hamet, nous y serons dans dix jours. »

Le 23, nous partîmes sans bruit avant le jour. A deux lieues, quatre cavaliers armés nous atteignirent; une longue querelle commença. Au point du jour, nos ennemis furent rejoints par plusieurs Arabes à pied et sans armes. On força nos maîtres à restituer deux chameaux qu'ils avaient enlevés par mégarde, à ce qu'ils prétendirent : après quelques explications on se sépara. Cette aventure avait augmenté la mauvaise humeur habituelle de Seïd. Il réclama, avec beaucoup d'aigreur, Horace, comme sa propriété, et se saisit de ce jeune homme, ainsi que de Savage, qui déjà lui appartenait. Sidi les lui arracha. Les deux frères en vinrent aux mains; ils se terrassèrent; puis, s'étant relevés, ils se couchèrent en joue. Sidi-Hamet, après un moment de réflexion, tira son fusil en l'air, et jeta son arme par terre. Il proposa ensuite à son frère de prendre Clark et Burns au lieu d'Horace. Seïd n'y voulut pas consentir; il menaça même de tuer l'enfant, et, le saisissant à la poitrine, le lança de toute sa force contre terre. La violence du coup avait fait perdre connaissance au malheureux Horace. Je le crus mort; je me précipitai sur lui en versant un torrent de larmes, et je me livrai au désespoir le plus affreux. Soulagé par mes pleurs, mais en proie aux plus terribles angoisses, j'obéis à mon maître, qui m'avait ordonné de me relever et de marcher. Cependant la colère de Seïd s'apaisait peu à peu. Sidi-Hamet s'approcha d'Horace, et le mit sur son séant. L'enfant revint à lui. A cette vue, le bon Arabe fondit en larmes. Il dit à Horace, d'un ton de voix ému : « Va auprès de Riley. » Je courus à lui; et, le serrant dans mes bras, je lui demandai s'il était grièvement blessé. Comme il souffrait beaucoup, et qu'il n'avait pas encore repris sa respiration, il ne put pas me répondre.

Nous arrivâmes bientôt dans un village où un vieillard nous donna l'hospitalité. Pour la première fois, nous ne pûmes achever le repas abondant qu'on nous servit. Sidi-Hamet prit avec

ui un jeune homme vigoureux, nommé Ben-Mohammed; il ne voulait plus voyager seul avec son frère. Dans un autre village, un nommé Sidi-Mohammed nous accueillit. Il me dit qu'il était allé plusieurs fois à Soueyrah, et qu'il y avait vu tous les consuls; puis il me fit répéter toutes mes promesses à Sidi-Hamet. Après un repas dans lequel on nous donna des gâteaux de farine d'orge qui ressemblaient à du pain, Sidi-Hamet m'annonça qu'il partirait le lendemain matin pour Soueyrah avec Sidi-Mohammed, et qu'il espérait y arriver en trois jours; qu'il fallait que j'écrivisse à mon ami, dans cette ville, une lettre qu'il porterait lui-même. Il renouvela ses observations sur l'espoir qu'il avait que je n'avais pas voulu le tromper, sans quoi je serais mis à mort et mes gens seraient vendus. Il rappela tout ce qu'il avait fait pour nous, et il ajouta que Seïd et Ben-Mohammed resteraient près de nous, et nous soigneraient pendant son absence.

On conçoit que je passai la nuit dans de vives inquiétudes. Le lendemain de grand matin, mon maître me donna un chiffon de papier qui n'était pas plus large que la main, et qui avait à peu près huit pouces de long. Il y joignit un liquide noir qui servait à marquer et un roseau en guise de plume. Je demandai, avec de vives instances, à l'accompagner; il ne voulut pas y consentir, et il exigea en outre une somme plus forte que celle dont nous étions d'abord convenus. J'écrivis ensuite ma lettre, que j'adressai *aux consuls anglais, français, espagnols ou américains, ou à tout négociant chrétien, à Mogador ou Soueyrah.* Je racontais nos aventures, je réclamais la pitié des personnes entre les mains desquelles mon écrit tomberait, et j'y indiquais les correspondants qui rembourseraient les sommes dépensées pour nous. Mon maître prit ma lettre, et partit avec Sidi-Mohammed.

Nous restâmes sept jours dans ce lieu. On nous tenait durant le jour dans la cour où les vaches, les moutons et les ânes pas-

saient la nuit, et le soir on nous enfermait dans une cave horrible. On nous gardait toute la journée, non pas que l'on craignît que nous prissions la fuite, mais de peur que des Arabes ne vinssent nous enlever. Nous étions l'objet de la curiosité générale. Tous ceux qui venaient voulaient savoir si nous savions travailler ; je leur dis qu'élevés pour l'état de marin nous ne connaissions pas d'autre métier. Un Arabe essaya néanmoins de me faire façonner deux poteaux pour la porte d'une maison : je gâtai son bois. Des spectateurs bienveillants disaient qu'en m'appliquant une vigoureuse bastonnade on me ferait mieux travailler. Mes gardiens me sauvèrent de cette avanie. On mit successivement à l'épreuve les talents de mes compagnons ; ils suivirent l'exemple et les instructions que je leur avais donnés sur ce point. Si une fois les Maures espèrent qu'un esclave chrétien pourra leur être utile dans leurs travaux, celui-ci n'a guère d'espoir de sortir de leurs mains, à moins de payer une rançon exorbitante.

Le huitième jour était écoulé depuis le départ de Sidi-Hamet, et j'étais dévoré d'inquiétude de ne pas le voir de retour, quoique la veille un Maure nous eût donné de ses nouvelles de sa part. A la nuit tombante, nous vîmes entrer Sidi-Mohammed suivi d'un Maure de bonne mine, qui me demanda en anglais comment je me portais. A ces mots, comme par un mouvement électrique, mes compagnons et moi, nous fûmes debout dans un instant ; l'espérance et la crainte m'agitaient tour à tour. Je pris avec empressement la main du Maure, et le priai de me dire qui il était, quel sort nous était réservé, et où se trouvait Sidi-Hamet : il me demanda alors en espagnol si je parlais cette langue ; sur ma réponse affirmative : « J'arrive de Mogador, me dit-il ; votre lettre a été reçue par un Anglais, le meilleur des hommes, qui a payé sur-le-champ votre rançon à Sidi-Hamet ; je suis parti sans prendre le temps de prendre congé de ma femme et de mes

enfants. J'ai voyagé jour et nuit avec toute la célérité possible pour venir vous trouver. »

Nous étions tous dans l'ivresse de la joie, et néanmoins nous tremblions encore de crainte que ces détails ne fussent pas vrais. Le Maure me présenta une lettre ; je l'ouvris. Mon émotion était si vive qu'il me fut impossible de la lire, et que je tombai à terre privé de sentiment ; Savage en fit autant : elle était de M. G. Willshire, consul anglais à Mogador. Cet homme excellent, touché de nos souffrances, annonçait qu'il nous envoyait sa lettre par Reïs-el-Cossim, chargé de recevoir nos ordres et de les exécuter ; qu'il était convenu de payer à Sidi-Hamet neuf cent vingt-cinq piastres à notre arrivée à Mogador, et qu'il retenait celui-ci comme une espèce d'otage ; enfin, il nous engageait à voyager à petites journées pour ménager nos forces, et nous envoyait des vêtements et des provisions. Cette lettre était du 25 octobre.

Je n'essaierai pas de décrire mes sensations. Tout ce que nous pûmes faire fut d'élever nos cœurs à Dieu, et de verser des larmes de joie et de reconnaissance.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route à huit heures avec Seïd, frère de Sidi-Hamet, Sidi-Mohammed, qui était allé avec ce dernier à Soueyrah, Ben-Mohammed, qui avait aidé à nous garder, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali, homme avec qui nous avions fait connaissance depuis peu, et qui jouissait d'une grande considération : tous étaient bien armés. Reïs s'était arrangé de manière à nous faire monter à tour de rôle sur des mules. Il m'apprit que Cheik-Ali était le chef d'une tribu de Maures très-nombreuse et très-puissante, qui habitait les collines au sud, sur le bord du grand Désert ; qu'il pouvait mettre dix mille et même quinze mille hommes sur pied, et que Sidi-Hamet avait épousé sa fille : il ne pouvait deviner pourquoi il voyageait ainsi de compagnie avec nous, et il lui soupçonnait de mauvais desseins.

Nous vîmes, dans la journée, une ville dont les murs étaient démolis, et dont tous les habitants avaient été exterminés par la guerre, puis deux gros villages enclos de murs et entourés de jardins, de champs de maïs et d'orge, arrosés par des canaux. Après le coucher du soleil, nous entrâmes dans Schelema, où nous logeâmes chez un forgeron. On charriait du blé dans la ville ; à la nuit on ferma et barricada la porte avec quatre grosses poutres, et l'on plaça une sentinelle au haut de la muraille. A leur arrivée, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali allèrent demander au gouverneur la permission d'y passer la nuit. Tous les habitants vinrent, je crois, l'un après l'autre, nous examiner et questionner nos guides sur notre compte ; plusieurs me demandèrent en espagnol comment je me portais.

Le 30 octobre, dès que la porte fut ouverte, nous nous mîmes en route. D'une vaste plaine, nous eûmes le plaisir de contempler le mont Atlas, qui s'étendait à perte de vue sur notre droite ; les sommets de cette chaîne, qui s'élevaient en pics aigus au-dessus des nuages, étaient couverts de neiges. Les vents froids et perçants qui en venaient directement glaçaient notre sang appauvri, et nous tremblions de tous nos membres, quoique nous fussions bien couverts. Seïd et les autres Arabes grelottaient eux-mêmes, et couraient à pied de toutes leurs forces pour s'échauffer.

Nous vîmes un grand nombre de villes ou bourgades entourées de murs. Cheik-Ali m'avait montré beaucoup d'intérêt ; il essaya de me convaincre que je ferais bien d'aller avec lui dans ses possessions, me proposant de me donner une de ses filles en mariage, et de me rendre ainsi un des chefs de sa tribu : deux à trois fois il avait fait arrêter notre petite caravane pour parler de ses affaires. Je supposai que Seïd était d'accord avec lui pour nous jouer quelque mauvais tour, à moi et à mes compagnons.

Nous arrivons près de la porte d'une ville nommée Stouka,

tous affamés et altérés, et nous nous arrêtons au bord d'un puits très-profond ; Seïd et Cheik-Ali entrent dans la ville. Bientôt Sidi-Mohammed et Reïs-el-Cossim sont invités à y entrer pour se rafraîchir avec eux ; nous restons en dehors sous la garde de Ben-Mohammed et de deux autres Arabes. Un grand nombre d'habitants et d'enfants de la ville sortent pour nous considérer ; ceux-ci se mettent à nous jeter des pierres et à nous cracher à la figure ; l'épuisement oblige Burns et Clark à s'étendre. Cependant un Maure apporte un seau, et nous rend le service de tirer de l'eau du puits pour apaiser notre soif. Je tâchai de ranimer le courage de mes compagnons, en leur représentant que bientôt nous serions dans les états de l'empereur de Maroc, et par conséquent hors des atteintes des Arabes vagabonds.

Tandis que nous attendions ceux de notre caravane qui étaient dans la ville, les vents de l'Atlas, chassant de gros nuages noirs, nous apportèrent une pluie d'orage qui dura une heure ; c'était la première fois que j'en voyais tomber depuis mon séjour dans ce pays. On nous dit d'aller nous mettre à l'abri sous la porte de la ville. Cependant Reïs-el-Cossim et les autres ne revenant pas, je commençais à soupçonner quelque malheur ou quelque trahison. Il parut enfin, suivi de plusieurs Maures ; il avait l'air triste, effrayé, plein d'indignation : il me prit à l'écart, et me dit que Mouley-Ibrahim, chef de cette ville et ami intime de Cheik-Ali, avait, à l'instigation de celui-ci et de Seïd, résolu de nous retenir jusqu'à ce que Sidi-Hamet revînt et apportât quinze cents piastres en outre de notre rançon déjà reçue. Reïs ajouta qu'il avait essayé vainement de leur faire sentir l'injustice de leur demande, et qu'il allait porter ces tristes nouvelles à M. Willshire ; il espérait être de retour dans six jours, et il priait le Tout-Puissant de nous préserver dans cet intervalle des embûches de nos ennemis.

Reïs-el-Cossim était au moment de monter sur sa mule pour

partir ; Sidi-Mohammed lui dit : « Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali ont décidé que tu n'irais pas à Soueyrah ; ils craignent que tu ne fasses éclater la guerre entre eux et le sultan. »

Touché de ma profonde affliction, il me prit par la main et ajouta : « Ne te laisse pas abattre ainsi, Riley : j'irai à Soueyrah, j'y porterai une lettre de Reïs et une de toi à Willshire ; s'il veut un otage, je resterai avec lui. J'ai sept enfants, des maisons, des terres et des troupeaux : je serai un otage bien plus précieux que Sidi-Hamet ; lui qui est ton ami viendra sur-le-champ te délivrer. Dieu est grand et miséricordieux ; il te rendra à ta famille. » Je baisai la main de Sidi-Mohammed en témoignage de reconnaissance, et je l'appelai mon père. Reïs alla sur-le-champ trouver Mouley-Ibrahim, qui était assis hors de la porte de la ville avec plusieurs personnes de sa suite et Cheik-Ali. Reïs et Cheik-Ali exposèrent chacun leurs droits à la propriété de nos personnes ; et, après de long débats, ils convinrent enfin de s'en rapporter à l'équité de Mouley pour décider entre eux. Celui-ci interroga Sidi-Mohammed et Ben-Mohammed sur le fond de la contestation : leur témoignage fut favorable à la priorité du droit de Reïs-el-Cossim. Alors Mouley décida que, pour qu'il pût rendre justice à qui elle était due, il fallait que Sidi-Hamet revînt de Soueyrah, pour être confronté avec ses deux antagonistes, et qu'en attendant nous serions gardés dans la ville : il demanda ensuite que Reïs restât avec lui comme ami. Ce plan agréé par toutes les parties, on nous conduisit à Stouka dans une maison contiguë à celle de Mouley. On étendit une natte pour les Arabes, et on nous relégua dans un coin parmi le bagage ; des sentinelles armées de cimeterres et de fusils furent posées à la porte de notre réduit, aux portes de la maison et à celles de la ville. Mes compagnons étaient abattus, ils pleuraient comme des enfants : il aurait été physiquement impossible à Clark et à Burns d'aller plus loin ce jour-là. J'essayai de leur persuader à

tous que notre détention nous était avantageuse, parce qu'elle nous donnerait quelques jours de repos, sans quoi nous courrions le risque de tomber malades et peut-être de périr en route. Mouley-Ibrahim, Cheik-Ali et Reïs-el-Cossim furent en conversation toute la nuit.

Le 2 novembre, Reïs m'apporta du papier, une plume, de l'encre, et me dit d'instruire M. Willshire de notre situation actuelle ; un talb, ou écrivain, écrivit une lettre à sa place, car il ne savait pas écrire. Seïd, Sidi-Mohammed et Ben-Mohammed partirent de grand matin avec nos lettres, nous promettant d'être de retour le plus tôt possible ; Cheik-Ali nous quitta ensuite pour quatre jours.

Resté seul avec Reïs-el-Cossim, je le questionnai sur la durée de notre détention : il me répondit qu'elle ne serait que de quelques jours, et qu'il espérait gagner par un petit cadeau l'amitié du chef au pouvoir duquel nous étions. Je lui témoignai mes doutes sur le succès de son plan ; il me rassura, et me consola par un discours dont l'éloquence me remplit d'étonnement, et m'inspira un véritable respect pour ce Maure. Il réussit effectivement à se concilier la bienveillance de Mouley-Ibrahim ; ce chef nous en donna des preuves en nous envoyant des œufs et des poules, du bois et de l'eau pour les faire cuire, et des herbes potagères pour les assaisonner. Nous préparâmes avec ces provisions une soupe qui fut bien salutaire pour nos estomacs délabrés. Le prince et Reïs en prirent chacun une jatte avec une partie des volailles, et trouvèrent ces mets fort à leur goût. Le prince voulut absolument que je partageasse avec lui son repas ; il me fit beaucoup de questions sur ma famille, et depuis ce moment il ne cessa de nous rendre tous les services qui étaient en son pouvoir : cette circonstance produisit le plus heureux effet sur mes malheureux compagnons.

Le second jour de notre détention, nous vîmes arriver un

vieillard à qui Reïs-el-Cossim avait écrit pour réclamer ses services; il apportait l'argent nécessaire pour payer la créance de Cheik-Ali, et deux paniers remplis de provisions. Reïs s'était insinué si avant dans les bonnes grâces du chef qu'il lui avait donné sa parole de le protéger, ainsi que nous, et, si la force était nécessaire, de nous fournir assez de monde pour nous escorter jusqu'aux états de l'empereur du Maroc : il refusa donc l'argent du vieillard, en lui témoignant sa reconnaissance. Celui-ci offrit à Reïs de rassembler ses amis, et de venir, les armes à la main, enlever les esclaves pour les amener sains et saufs à Santa-Cruz[1] où nous serions hors des atteintes de Cheick-Ali. Reïs le remercia, parce qu'il comptait sur la parole de Mouley-Ibrahim. Le vieillard retourna chez lui.

Le lendemain, Reïs se rendit à une foire à quelque distance de Stouka; et ensuite à un endroit où vivait un personnage qui avait fait le pèlerinage de la Mecque, et qui avait le titre de Chérif ou de Hadji; on avait pour ce chérif la vénération la plus profonde, et ses paroles avaient force de loi. Reïs acheta un bœuf, en envoya la moitié à l'homme vénérable, et l'autre à Mouley-Ibrahim. Le soir, le chérif vint trouver Reïs, le remercia de son cadeau, et lui demanda quel service il pourrait lui rendre. Alors Reïs lui raconta notre histoire, et le pria de l'aider à forcer Cheik-Ali, dont tout le monde redoutait la puissance, à nous laisser aller tranquillement à Santa-Cruz. Le chérif promit à Reïs de l'aider, et lui tint parole. Le 3, Cheik-Ali, qui comptait sur l'amitié de Mouley-Ibrahim, arriva, n'ayant avec lui qu'une seule personne. Le chérif alla le trouver et lui conseilla de conduire, sans perdre de temps, les esclaves à Santa-Cruz, parce qu'un autre chef que Cheik-Ali connaissait beaucoup, essaierait

[1] Santa-Cruz ou Agadir est une ville avec un port sur l'Atlantique, dans la province de Sous (empire de Maroc). Elle était nommée Santa-Cruz par les Portugais, lorsqu'ils en étaient les maîtres.

de s'en saisir par force et sans doute y parviendrait. Cheik-Ali, après avoir entendu ce que lui conseillait le chérif, se rendit chez Mouley-Ibrahim, et tâcha d'obtenir son consentement pour que nous fussions enlevés pendant la nuit. Le prince ne voulut pas renoncer à la première résolution qu'il avait prise. Cheik-Ali, voyant ses projets déjoués, vint trouver Reïs-el-Cossim, et lui offrit de nous conduire à Santa-Cruz, où ils attendraient l'arrivée de Sidi-Hamet, pour régler à l'amiable ce qui concernait la propriété de nos personnes. Reïs, toujours défiant, ne consentit à partir que lorsque Mouley-Ibrahim, qui était d'accord avec lui, eut promis de l'escorter; il fut convenu que nous nous mettrions en route dès le lendemain à la pointe du jour; Reïs nous dit que nous serions tous montés sur des chameaux, et escortés par deux cents hommes du prince, à cheval, pour prévenir toute surprise de la part de Cheik-Ali.

Nous partîmes de Stouka, montés sur des chameaux : Mouley-Ismaël et deux de ses serviteurs, Reïs-el-Cossim et Cheik-Ali avec un Arabe, tous montés sur des mules et sur des ânes, nous accompagnaient : les propriétaires de nos cinq chameaux allaient à pied, chacun conduisant sa bête et prenant soin du cavalier. Le pays que nous parcourûmes était couvert de villages murés, de champs fertiles, de nombreux vergers. En approchant de la côte, nous rencontrâmes des collines de sable mouvant, qui s'étendent jusqu'au bord de la mer et occupent un espace de huit à dix milles de largeur. Le soleil n'était pas encore couché lorsque nous arrivâmes près de Santa-Cruz ou Agadir. Reïs me dit qu'il ne se souciait pas d'y entrer avant la brune, ni de s'approcher de la forteresse, de crainte d'être insulté et détenu : nous nous arrêtâmes donc à un mille de la ville. Il n'était pas entièrement nuit quand nous y fîmes notre entrée ; la rue fut bientôt remplie de Maures de tout âge, qui nous saluèrent en nous crachant à la figure, en nous jetant des pierres et des bâtons, et en nous

accablant des injures les plus grossières, en espagnol. Cependant quelques vieillards nous adressaient la parole plus poliment, dans un jargon moitié anglais et moitié espagnol.

Après souper, Reïs me recommanda de veiller attentivement à tout; il me dit que, de son côté, il aurait l'œil ouvert sur tous les mouvements de Cheik-Ali, qu'il soupçonnait toujours de tramer quelque chose contre notre liberté. Mes compagnons ne tardèrent pas à s'endormir; quant à moi, j'attendais avec une extrême inquiétude l'arrivée de Reïs. Quelques minutes après minuit, il entra, me fit lever ainsi que mes compagnons et les chameliers, et leur dit de partir à l'instant : il me confia qu'un de ses amis qu'il avait chargé de surveiller Cheik-Ali, lui avait appris que celui-ci avait décidé le gouverneur de Santa-Cruz à nous retenir ou à prêter la main à notre enlèvement. Il nous recommanda de hâter notre marche, en nous assurant que si à la pointe du jour nous nous trouvions à quatre lieues d'Agadir, notre liberté était assurée.

Nous marchions depuis depuis deux heures avec toute la diligence possible, lorsque nos oreilles furent frappées d'un bruit sourd qui annonçait l'approche d'une cavalcade, et nous découvrîmes tout près de nous, à notre droite, un grand nombre d'hommes montés sur des mules qui venaient du côté opposé à nous. On ne se dit pas un mot de part et d'autre, et il me fut impossible de distinguer les traits de ceux qui nous croisaient. L'idée me vint tout à coup que c'était mon ancien maître. Je prononçai aussitôt le nom de Sidi-Hamet; on me répondit vivement: « Qu'est-ce que c'est, Riley ? » Toute la troupe s'arrêta, et un instant après je baisais la main de Sidi-Hamet. Sidi-Mohammed, Seïd et Ben-Mohammed l'accompagnaient avec quatre Maures que M. Willshire avait chargés de porter l'argent destiné à notre rançon et de nous amener des mules pour faciliter notre voyage. Sidi-Hamet apprit avec satisfaction que Cheik-Ali était

resté à Santa-Cruz avec Reïs-el-Cossim et Mouley-Ibrahim.

Nous fûmes alors remis dans toutes les formes à Ben-Mouden, celui des Maures qui était chargé de l'argent. Il le compta sur-le-champ à Sidi-Hamet : celui-ci prit, avec ses compagnons et Ben-Mouden, la route de Santa-Cruz, pour nous, nous nous acheminâmes vers Mogador avec les trois Maures propriétaires des mules sur lesquelles nous venions de monter.

A dix heures du matin, nous fûmes rejoints par Reïs-el-Cossim, Sidi-Hamet, Seïd, Sidi-Mohammed et Ben-Mouden. Reïs m'apprit que Mouley-Ibrahim et Cheik-Ali étaient partis pour retourner chez eux, le dernier furieux d'avoir vu échouer ses projets contre nous. Notre caravane était composée de dix-sept personnes, dont huit armées de fusils, de sabres ou de poignards. Nous marchions le long de la côte tantôt sur des grèves de sable, tantôt escaladant une montagne presque perpendiculaire et d'une hauteur prodigieuse, par un chemin en zigzag qui semblait avoir été, en plusieurs endroits, taillé dans le roc. Nous descendions ensuite dans des vallées profondes, le long de rochers qui s'élevaient à pic sur notre droite. Le sentier que nous étions obligés de suivre n'avait pas, dans un endroit, plus de deux pieds de largeur; et sur notre gauche, il se terminait tout à coup par un précipice de plusieurs centaines de pieds, au bas duquel était la mer.

Nous entrâmes ensuite dans des sables semblables à ceux du Désert; nous traversâmes deux rivières, puis nous vîmes des endroits cultivés. Nous fûmes reçus le soir dans une petite ville où le froid et l'humidité nous empêchèrent de dormir. Le lendemain nous parcourûmes un pays très-peuplé et bien cultivé et nous franchîmes plusieurs montagnes.

Nous passâmes la nuit près d'un village entouré de murs. Le lendemain, 7 novembre, après être sortis d'un sentier très-étroit, bordé de buissons élevés, nous arrivâmes près d'une chaîne de

monticules de sable mouvant. Il était alors à peu près huit heures du matin. Nous venions de gravir un de ces monticules, lorsque la ville de Soueyrah et son port, où était mouillé un brig avec pavillon anglais, s'offrirent tout à coup à nos regards. Reïs me félicita, m'encouragea et rendit grâces à Dieu avec la ferveur et la dévotion particulières aux mahométans.

Ce serait en vain que j'essaierais de peindre les diverses émotions de mon cœur dans ce moment si délicieux. Bientôt nous approchâmes des murs d'un palais impérial, situé environ à deux milles au sud-ouest de Mogador. On nous fit descendre de dessus nos mules et asseoir sur l'herbe. L'instant d'après j'aperçus le pavillon américain flotter au haut d'une maison de la ville. Notre libérateur, M. Willshire, instruit de notre prochaine arrivée par Sidi-Hamet, qui avait pris les devants, l'avait fait arborer. M. Willshire était ensuite monté à cheval pour venir au-devant de nous. Je ne croyais pas qu'il fût si près : il était descendu de son cheval, qu'il conduisait par la bride le long du mur du palais. Dès qu'il eut dépassé l'angle qui nous cachait à ses yeux, j'entendis Reïs, qui était allé le joindre, s'écrier en espagnol : « Les voilà ! » A ces mots, nous levons les yeux et nous contemplons notre bienfaiteur. Il pâlit ; mais s'étant remis un peu, il se précipita vers moi, et, me pressant sur son cœur, il articula ces mots d'une voix entrecoupée : « Soyez le bienvenu dans mes bras, cher monsieur ! Ce jour est pour moi un véritable jour de bonheur ! » Il prit ensuite affectueusement la main de chacun de mes compagnons, et, en pleurant de joie, les félicita de leur retour à la liberté. Les forces lui manquèrent ; il tomba à terre privé de sentiment. Reïs-el-Cossim, extrêmement ému de cette scène, fut obligé de se cacher derrière la muraille pour que ses larmes ne fussent pas aperçues, car les Arabes pensent que c'est un déshonneur pour un homme de verser des pleurs.

Nous nous mîmes ensuite en route pour Mogador. En y entrant, nous fûmes mandés chez le pacha, qui nous adressa plusieurs questions et nous dit que nous étions libres. Il ajouta qu'il allait envoyer à l'empereur un rapport sur notre affaire, et que sans doute nous obtiendrions la permission de retourner dans notre patrie.

Arrivés chez M. Willshire, nous fûmes rasés, nettoyés, et notre bienfaiteur, aussi généreux que bon, nous fournit du linge et des vêtements de sa garde-robe. Au milieu de mes infortunes, mon âme avait conservé toute sa force. Mais ce changement subit de situation m'affecta au point que mes facultés intellectuelles furent dérangées pendant quelque temps. Mes forces et celles de mes camarades, ranimées par une bonne nourriture, ne tardèrent pas à renaître. On se ferait difficilement une idée de la maigreur extrême à laquelle nous étions réduits; les habitants de Soueyrah ne nous désignaient que sous le nom d'esclaves desséchés ou de squelettes.

Je reçus, peu de jours après, une lettre de M. Spargue, négociant américain à Gibraltar; il m'annonçait qu'il paierait exactement la lettre de change que M. Willshire avait tirée sur lui pour le prix de notre rançon, et qu'il lui envoyait deux fusils à deux coups pour remplir la promesse qu'il avait faite aux Maures.

Le 4 janvier 1816, j'embarquai mes compagnons à bord d'une goëlette destinée pour Gibraltar; je pris congé de mon digne bienfaiteur, et je partis avec un domestique de la même nation, deux muletiers, et un soldat de l'empereur complétement armé. Le 19, j'arrivai à Tanger, où M. Simpson, consul général des États-Unis, me reçut avec l'hospitalité la plus touchante. Je m'embarquai le 29 pour Gibraltar, où j'entrai le lendemain. M. Spargue et le consul américain me comblèrent de soins et d'attentions. Le 2 février, je fis voile pour les États-Unis, sur le

navire *le Rapide,* de New-York, avec Savage et Horace. Burns et Clark avaient pris passage à bord d'un autre bâtiment. Le 29 mars, j'arrivai à New-York; j'allai passer quelque temps dans ma famille et je me rendis ensuite à Washington. M. Dana, sénateur au congrès, me présenta à M. James Monroe, secrétaire d'Etat, qui me reçut avec beaucoup de bonté. Le gouvernement fit payer des fonds du trésor public, mille huit cent cinquante-deux piastres, montant de ma rançon et de celle de mon équipage, et l'on m'assura en outre qu'il serait donné les ordres les plus prompts pour payer les sommes qui pourraient être demandées pour le reste de l'équipage.

Dans le courant de l'année, je reçus plusieurs lettres de M. Willshire et de M. Simpson. Ils m'annonçaient que l'on avait reçu des nouvelles du reste de mon équipage. Porter, Robbins et deux autres matelots étaient arrivés à Oued-Noun. M. Willshire avait résolu de les racheter. Deux de mes compagnons étaient morts dans le Désert. Robbins est arrivé en Amérique au mois de mai 1817.

CHAPITRE XVII

Incendie du *Kent*, bâtiment anglais de la compagnie des Indes, en pleine mer, en 1825. — Sauvetage des passagers et des hommes de l'équipage du *Kent* opéré par le brig *la Cambria.*

Le *Kent*, navire anglais de la Compagnie des Indes, commandé par le capitaine Henry Cobb, mit à la voile des Dunes le 19 février 1825. C'était un beau bâtiment neuf de 1350 tonneaux, à destination du Bengale et de la Chine; il y portait vingt officiers, trois cent quarante-quatre soldats, quarante-trois femmes et soixante-six enfants, outre vingt passagers et un équipage de cent quarante-huit hommes, officiers compris.

Entourés de tout ce qui devait leur faire espérer un heureux voyage, dit le major Mac-Grégor, et de tous les soins qui pouvaient contribuer à leur santé et à leur bien-être, mes braves camarades étaient joyeux et pleins de sécurité; leur cœur battait de reconnaissance pour cette patrie qu'ils servaient avec zèle, et dont ils allaient défendre les intérêts.

Poussé par un vent frais du nord-est, notre navire descendait majestueusement la Manche, et plus d'un point de la côte cher à nos souvenirs passait rapidement devant nous. Dans la soirée du 23, nous perdîmes de vue les rivages de l'Angleterre, et nous entrâmes dans l'Atlantique.

Malgré de légers intervalles de mauvais temps, nous fîmes

route jusque dans la nuit du lundi 28 ; nous fûmes subitement arrêtés par un coup de vent du sud-ouest, dont la violence augmenta progressivement pendant toute la matinée suivante.

Ceux qui n'ont jamais « descendu sur la mer dans des navires, et vu les merveilles de l'Éternel dans les lieux profonds ; » ceux même qui, tout en ayant navigué, n'ont jamais été exposés, par un vent d'ouest, aux vagues gigantesques de la baie de Biscaye, accuseraient sans doute d'exagération la description la plus simple et la plus fidèle de ces montagnes d'eau qui s'élèvent et roulent l'une sur l'autre. Mais je crois impossible à un marin débutant dans la carrière, quelque brave et insouciant qu'il puisse être, de contempler les efforts redoublés de la tempête, et de sentir trembler sous ses pieds la frêle machine qui le sépare de l'abîme, sans élever involontairement ses pensées en haut ; il avoue sa faiblesse et il éprouve un respect inconnu jusqu'alors pour cet Être mystérieux dont nous oublions la puissance dans les circonstances ordinaires de la vie, et dont la bonté infinie n'est que trop souvent payée de notre ingratitude.

L'activité des officiers et de l'équipage du *Kent* paraissait s'accroître avec le danger. Nos grandes voiles furent promptement carguées ou mises au bas ris ; le 1er mars, à dix heures du matin, après avoir amené nos vergues de perroquet, nous étions à la cape sous le grand hunier seul, avec trois ris pris, nos fausses fenêtres de poupe fermées, et tous les soldats de quart amarrés à un cordage de sûreté que l'on avait tendu sur le pont.

Le roulis était encore augmenté par des centaines de tonneaux pleins de boulets et de bombes qui formaient une grande partie de la cargaison ; il devint si violent vers le milieu du jour, qu'à chaque secousse les chaînes des haubans plongeaient de plusieurs pieds dans la mer. Les meubles les plus solidement calés étaient renversés avec fracas, et personne ne pouvait se croire en sûreté dans sa chambre ni dans la salle commune.

A peu près dans ce moment de trouble et de frayeur, un des officiers, dans la louable intention de s'assurer si tout était en bon ordre à fond de cale, y descendit avec deux matelots munis d'une lampe de sûreté ; comme la lampe brûlait mal, il eut la précaution de ne pas la raviver lui-même, de crainte du feu, mais il l'envoya sur la plate-forme des câbles pour en faire arranger la mèche. Il s'aperçut qu'une des barriques d'eau-de-vie était hors de sa place, et donna l'ordre aux matelots d'aller chercher des coins pour la caler ; pendant leur absence, le vaisseau éprouva une si violente secousse, que l'officier laissa malheureusement tomber sa lampe ; dans son empressement à la ramasser, il fut obligé de lâcher la barrique qu'il maintenait. La barrique fut défoncée dans sa chute, et l'eau-de-vie entrant en contact avec la mèche de la lampe, tout fut bientôt en flammes.

Je ne sais quelles mesures on prit immédiatement. J'étais alors occupé à mettre en sûreté mes meubles, et à observer les baromètres de la marine suspendus dans la chambre du conseil. L'officier de quart, M. Spence, m'apprit l'affreuse nouvelle. Je courus à l'écoutille d'où la fumée commençait à s'échapper, et je trouvai le capitaine Cobb et les autres officiers donnant des ordres qui étaient exécutés par l'équipage et par la troupe avec intelligence et promptitude, chacun s'efforçant d'éteindre le feu, au moyen de pompes, de seaux d'eau, de voiles mouillées, de hamacs, etc.

Désirant causer aussi peu d'alarme que possible aux femmes que nous avions à bord, je frappai doucement à la porte du lieutenant-colonel Fearon, commandant du 31e, et lui dis que je désirais lui parler. Mais soit que ma physionomie trahît mes sentiments, soit que le bruit et la confusion qui allaient croissant sur le pont eussent fait craindre à ces dames que la tempête ne devînt plus sérieuse, j'eus beaucoup de peine à les calmer, en les assurant que l'orage ne nous menaçait d'aucun danger.

Tant que le feu restait renfermé dans la cale où il avait éclaté et qui était entourée de tous côtés par les barriques d'eau, nous pouvions nous livrer à l'espoir qu'on s'en rendrait maître. A la légère flamme bleue de l'eau-de-vie succédèrent d'énormes tourbillons d'une fumée noire et épaisse qui, s'échappant avec rapidité des quatre écoutilles, venaient rouler en torrents d'un bout à l'autre du vaisseau ; nous perdîmes presque toute espérance de sauver le bâtiment. « La flamme a gagné les cordages ! » s'écrièrent plusieurs voix ; bientôt en effet, une forte odeur de goudron, qui se répandit sur le pont, confirma la vérité de ces clameurs.

Dans ce terrible moment, le capitaine Cobb, dont l'habileté et l'énergie semblaient croître avec l'imminence du danger, eut recours à la seule chance de salut qui lui restât. Il donna ordre de pratiquer des voies d'eau dans le premier et dans le second pont, de déblayer les écoutilles et d'ouvrir les sabords de la batterie basse, afin de laisser entrer la mer de toutes parts.

Ces instructions furent promptement suivies ; mais déjà quelques soldats, une femme et plusieurs enfants avaient péri après d'inutiles efforts pour gagner le pont supérieur. En descendant à la batterie basse avec le colonel Fearon, le capitaine Braye et un ou deux autres officiers du 31e, pour aider à ouvrir les sabords, nous rencontrâmes un contre-maître, épuisé et près de perdre connaissance ; cet homme venait de heurter du pied contre les cadavres de quelques personnes suffoquées par la fumée. Cette fumée était si épaisse et si âcre, que nous eûmes peine à rester dans l'entre-pont assez de temps pour exécuter les ordres du capitaine Cobb. Nous n'en fûmes pas plutôt venus à bout, que la mer se précipita dans les voies pratiquées avec une horrible furie, brisant les cloisons et dispersant comme des bouchons de liége les caisses les plus lourdes. Dans toute autre circonstance, un pareil spectacle nous eût pénétrés d'horreur ;

menacés alors de périr par une explosion certaine, nous nous flattions de trouver notre salut dans cette ressource violente, et, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux, nous cherchions à ranimer mutuellement notre courage et nos espérances.

L'immense quantité d'eau qui entra dans la cale parvint en effet à arrêter pour quelque temps la fureur des flammes ; mais le danger de sombrer augmentait à mesure que celui de sauter en l'air semblait diminuer. La mort nous pressait sous les deux formes les plus affreuses, et ne nous laissait que l'alternative de l'une ou de l'autre. Préférant la plus éloignée de deux catastrophes également certaines, nous nous efforçâmes de refermer les sabords, de boucher les écoutilles et d'exclure entièrement l'air extérieur, pour prolonger du moins notre existence, s'il était possible.

Alors commença une scène d'horreur impossible à décrire. Le pont supérieur était couvert de six à sept cents créatures humaines dont plusieurs couraient çà et là cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ; les autres imploraient à genoux, avec cris et avec larmes, la miséricorde du Tout-Puissant, dont le bras, disaient-ils, s'était enfin levé pour les punir. Les catholiques répétaient à la hâte le signe de la croix, ou accomplissaient d'autres actes extérieurs de dévotion.

Plusieurs femmes et enfants de soldats, qui étaient venus chercher un refuge dans les chambres des ponts supérieurs, priaient et lisaient l'Écriture sainte avec les femmes des officiers et des passagers ; quelques-unes, douées d'un calme sublime, offraient aux autres les consolations spirituelles que leur inspirait une confiance ferme et éclairée dans leur Rédempteur. Deux jeunes personnes surtout excitèrent l'admiration. Lorsqu'on vint leur annoncer que tout espoir était perdu et qu'une mort inévitable s'avançait rapidement, une d'elles se mit à genoux, les

mains jointes, et dit avec une sérénité radieuse : « Viens, mon Sauveur, je t'attends. » Puis elle offrit aux femmes qui l'entouraient de leur lire des passages de l'Écriture sainte ; et sa sœur, avec un recueillement et une présence d'esprit aussi dignes d'éloges, fit choix du psaume XLVI[1], et d'autres passages applicables à leur situation, qu'elles lurent alternativement, en entremêlant cette lecture de prières.

Un jeune homme, dont je ne saurais trop louer ici les talents précoces et la piété, me demanda avec calme ce que je pensais de notre situation : « Préparons-nous, lui répondis-je, à reposer, dès cette nuit même, dans le sein de l'éternité. — Mon cœur est plein de la paix de Dieu, reprit-il, en me serrant la main avec une expression de piété fervente que je n'oublierai jamais, et cependant je redoute beaucoup ce dernier combat »

Je fus particulièrement touché du spectacle de quelques pauvres enfants qui, entièrement ignorants du danger qui les menaçait, continuaient à jouer dans leurs lits comme de coutume, et adressaient à ceux qui les entouraient les questions les plus naïves et les plus hors de saison. Je dis tout bas à d'autres enfants qui paraissaient sentir toute l'étendue de notre péril : « Voici le moment de mettre en pratique les leçons que vous avez reçues et de penser à ce Sauveur dont on vous a si souvent entretenus. — Ah ! Monsieur, me répondirent-ils, en essuyant de grosses larmes qui coulaient le long de leurs joues, nous tâchons de nous rappeler ces leçons et nous prions Dieu. »

La condition passive à laquelle nous nous trouvions réduits

[1] « Dieu est notre retraite, notre force et notre secours dans l'adversité. C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient au milieu de la mer, et que ses eaux viendraient à bruire et à se troubler, et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation de ses vagues..... L'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob est notre retraite. »

par l'inutilité de tous nos efforts était sans doute imposée par la Providence pour nous convaincre plus tard que notre délivrance avait été accomplie, non point « par notre propre force et par notre puissance, mais par l'Esprit du Seigneur. » Puissent les réflexions profondes et solennelles auxquelles nous étions tous livrés n'avoir pas été sans fruit pour ceux qui ont été épargnés, comme pour ceux qui ont péri !

Tandis que nous étions ainsi plongés dans un état d'inertie physique, de douloureuse agitation, les vagues se précipitaient avec fureur contre les flancs de notre malheureux navire, comme si l'Océan eût été jaloux de ce qu'un élément rival lui disputât sa proie. Tout à coup un de ces nombreux coups de mer qui brisaient et jetaient çà et là tout ce que renfermait le bâtiment arracha l'habitacle de ses amarres, et mit en pièces l'appareil de la boussole. Un jeune officier s'étant procuré du papier, écrivit à son père quelques lignes qu'il enferma dans une bouteille, espérant que peut-être elles parviendraient à leur adresse. Son but, disait-il, était d'épargner à son père de longues années d'anxiété et de tourments inutiles, et de profiter d'un moment où sa sincérité ne pouvait être révoquée en doute, pour rendre humblement témoignage à la bonté de Dieu en qui il avait mis sa confiance, et qui maintenant faisait régner la paix dans son cœur, en présence du terrible spectacle d'une mort inévitable.

Dans le moment même où cet officier allait jeter sa bouteille à la mer, il vint à l'esprit de M. Thompson, l'un des seconds, de faire monter un matelot au petit mât de hune, dans le faible espoir de découvrir quelque bâtiment. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon ; ce fut pour nous un moment d'angoisse inexprimable ; tout à coup, agitant son chapeau : « Une voile sous le vent ! » s'écria-t-il. Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un profond sentiment de bonheur, et l'on y répondit par trois hourrahs. A l'instant nos pavillons de

détresse sont hissés, on tira le canon de minute en minute, et nous nous efforçâmes d'arriver sur le navire qui était en vue, sous la misaine et les trois huniers. Ce bâtiment, comme nous l'apprîmes plus tard, était la *Cambria*, petit brig de 200 tonneaux, destiné pour la Vera-Cruz sous le commandement du capitaine Cook, et ayant à bord vingt à trente mineurs de Cornouailles et d'autres employés de la Compagnie anglo-mexicaine.

Pendant dix à quinze minutes, nous demeurâmes incertains si le brig apercevait nos signaux, et si, les apercevant, il pouvait ou voulait nous porter secours. Doute affreux ! moment qui nous parut un siècle ! La violence du vent ne permettait pas d'entendre le bruit de nos canons, mais les tourbillons de fumée qui s'élevaient de notre bâtiment indiquaient assez la nature du danger que nous courions ; après quelques instants nous vîmes le brig hisser pavillon anglais et mettre toutes voiles dehors pour venir à notre secours.

Quoiqu'il eût été tout à la fois impossible et cruel de réprimer les espérances que fit naître parmi nous la rencontre imprévue de la *Cambria*, j'avoue qu'en réfléchissant aux progrès rapides de l'incendie, à la violence de la mer, à l'extrême petitesse du brig et à la foule de personnes qui étaient à bord, je me flattais à peine que l'on pût en sauver un petit nombre ; je n'entrevoyais pas pour moi-même la moindre chance de conserver la vie.

Pendant que le capitaine Cobb, le colonel Fearon et le major Mac-Grégor tenaient conseil sur les mesures à prendre pour mettre les embarcations à la mer, un des lieutenants du 31e vint demander au major dans quel ordre les officiers devaient quitter le vaisseau : « Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles, répondit le major ; cela va sans dire. » Cet ordre fut à l'instant confirmé par le colonel Fearon qui ajouta d'une voix ferme : « Sans aucun doute, les cadets les premiers ; faites passer au fil

de l'épée tout homme qui ferait mine d'entrer dans les chaloupes avant que l'on ait sauvé les femmes et les enfants. »

Pour empêcher l'encombrement que l'on avait lieu de craindre, quelques-uns des officiers se mirent en faction, l'épée à la main, auprès de chaque embarcation; mais la bonne contenance des commandants et la grande subordination dont les soldats firent preuve, à peu d'exceptions près, rendirent plus tard cette précaution inutile.

Le capitaine Cobb prit les plus sages mesures pour placer dans le grand canot toutes les femmes d'officiers et de passagers, et autant de femmes de soldats qu'il en pourrait contenir : celles-ci s'enveloppèrent à la hâte des premiers vêtements qu'elles trouvèrent sous leur main ; vers deux heures ou deux heures et demie environ, une procession lugubre s'avança des chambres d'arrière vers le sabord au-dessous duquel le canot était suspendu.

On n'entendait pas un cri, on prononçait à peine une parole; les plus petits enfants même cessaient de pleurer, comme s'ils avaient eu le sentiment de l'angoisse qui déchirait le cœur de leurs parents dans ce moment d'adieux solennels. Le silence ne fut interrompu qu'une ou deux fois par les femmes qui demandaient en grâce la permission de rester auprès de leurs maris. Lorsqu'on les assura que chaque instant de retard pouvait coûter la vie à un homme, elles s'arrachèrent aux plus tendres embrassements ; et avec cette force d'âme qui, dans les grandes épreuves, est le privilége de leur sexe, elles se placèrent, sans murmurer, dans le canot que l'on descendit à la mer. Les lames étaient furieuses, et nous espérions à peine que l'embarcation pût y résister un seul instant. Deux fois l'on entendit les marins, postés dans les porte-haubans, s'écrier que le canot faisait eau; mais celui qui soutint saint Pierre sur la surface des eaux, et qui daignait alors écouter nos prières ferventes, quoique silencieuses, avait résolu de le sauver.

Ne voulant négliger aucune précaution, le capitaine Cobb avait posté un homme armé d'une hache pour couper à l'instant les palans qui le tenaient suspendu par les deux extrémités, s'il y avait la moindre peine à les décrocher. Toutefois la difficulté d'une semblable opération, qui ne peut être bien appréciée que par les hommes du métier, faillit devenir fatale à tous ceux que portait le canot.

Après avoir essayé une ou deux fois, sans succès, de déposer doucement cette embarcation sur la surface de la mer, l'ordre fut donné de défaire les crochets. En effet, le palan de poupe fut dégagé à l'instant; mais les cordages de la proue s'étant embrouillés, l'homme qui était placé à l'avant ne put point exécuter l'ordre. En vain eut-on recours à la hache; le canot, suivant nécessairement tous les mouvements du vaisseau, sortait peu à peu de la mer. Un instant plus tard, il allait se trouver suspendu verticalement par la proue, et tous les malheureux passagers qu'il contenait étaient lancés dans l'abîme; par bonheur, une vague, venant à soulever l'arrière, permit aux matelots de dégager le palan de la proue. Alors on poussa adroitement au large, et pendant quelque temps nous vîmes le canot lutter avec les vagues, tantôt s'élevant comme un point noir sur leur sommet, tantôt s'engouffrant dans les affreux précipices que les lames ouvraient entre elles.

La *Cambria* avait eu la prudence de mettre en panne à une certaine distance du *Kent*, de peur de devenir la victime de l'explosion ou d'être exposée au feu de nos canons chargés à boulets, qui partaient à mesure que la flamme les atteignait. Le canot avait donc un assez grand espace à parcourir; et le succès de cette première tentative étant la mesure de nos espérances à venir, on s'imagine avec quelle anxiété nous suivions des yeux cette précieuse embarcation, précieuse surtout pour les pères et

pour les maris qui tremblaient de voir engloutir ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Pour tenir le canot mieux en équilibre au milieu de la mer en furie, et pour donner aux matelots la facilité de forcer de rames, les femmes et les enfants avaient été entassés pêle-mêle sous les bancs. Cette précaution nécessaire les exposa à être noyés par l'écume qui, à chaque coup de mer, inondait le canot; avant d'arriver au brig, les pauvres femmes étaient assises dans l'eau jusqu'à la poitrine, et avaient grand'peine à préserver leurs enfants.

Au bout de vingt-cinq minutes environ, le canot accosta le brig sauveur. La première créature humaine qui trouva un asile à bord de la *Cambria*, fut le fils du major Mac-Grégor, enfant de quelques semaines, qui fut pris dans les bras de sa mère, et élevé jusqu'au brig par M. Thompson, quatrième lieutenant du *Kent*, à qui le canot avait été confié.

En recevant l'assurance que leurs femmes et leurs enfants venaient d'échapper au danger le plus pressant, les officiers et les soldats mariés éprouvèrent une émotion si vive, un sentiment si profond de joie et de reconnaissance pour Dieu, qu'ils perdirent entièrement de vue leur propre situation ; pendant quelque temps, ils devinrent insensibles aux coups redoublés de la tempête, et au feu dévorant qui menaçait à chaque instant de faire explosion sous leurs pieds.

Nos embarcations, de retour de ce premier voyage, ayant essayé en vain d'accoster le *Kent* bord à bord, il fallut prendre le parti de descendre les femmes et les enfants du haut de la poupe, au moyen d'un cordage auquel on les attachait deux à deux. Mais, en raison de la violence du tangage et de l'extrême difficulté de saisir le moment précis où un canot se trouvait au-dessous de la corde, plusieurs de ces malheureux plongèrent dans

la mer à diverses reprises. S'il est consolant pour l'humanité de savoir qu'aucune femme ne périt dans ces tentatives, la perte d'un grand nombre d'enfants était aussi cruelle à voir qu'impossible à empêcher. En effet, ces moyens violents qui réduisaient les mères à un état d'épuisement ou d'insensibilité, éteignaient la dernière étincelle de vie chez ces pauvres petites créatures attachées à la même corde.

Deux ou trois soldats, pour soulager leurs femmes, sautèrent à la mer avec leurs enfants, et périrent en s'efforçant de les sauver. Une jeune femme ne fut recueillie dans un canot qu'après avoir plongé cinq ou six fois. Un soldat, fort bel homme, qui n'avait ni femme ni enfants, mais qui témoignait le plus grand intérêt pour les enfants de ses camarades, en fit attacher trois autour de son corps et plongea ainsi dans la mer : il échoua dans ses efforts pour gagner le canot, et on le hissa de nouveau à bord; mais déjà deux des pauvres enfants avaient cessé de vivre. Un homme qui glissa entre la chaloupe et le brig eut la tête horriblement écrasée, et quelques autres périrent en essayant de grimper à bord.

Les précautions à prendre pour les femmes et les enfants consumaient un temps précieux, dont une partie aurait pu être consacrée à sauver le reste de l'équipage. On donna l'ordre d'admettre dans les bateaux quelques soldats avec les femmes ; cette permission devint fatale à plusieurs d'entre eux qui, avides d'en profiter, sautèrent à la mer et furent engloutis.

Un pauvre soldat, entre autres, avait déjà atteint le canot, et levait la main pour saisir le plat bord, lorsque, par un tangage subit, sa tête heurta contre le bossoir; il disparut à l'instant. Il y a dans l'histoire de ce malheureux une particularité qui mérite d'être rappelée. Sa femme, qu'il aimait tendrement, n'ayant pas été de celles qui avaient eu permission de suivre le régiment, elle résolut d'éluder la défense, et gagna Gravesend avec le dé-

tachement de son mari ; là, elle trouva moyen d'échapper à la vigilance des sentinelles et de se rendre à bord, où elle resta cachée pendant plusieurs jours. A Deal elle fut découverte et renvoyée à terre ; mais elle parvint une seconde fois, avec une persévérance dont les femmes seules sont capables, à se glisser dans l'entrepont, où elle se tint blottie jusqu'au jour de notre désastre.

Le jour touchait à sa fin, et les flammes allaient toujours croissant. Le colonel Fearon et le capitaine Cobb se montraient de plus en plus empressés à sauver le reste des braves gens qui leur étaient confiés. On suspendit à l'extrémité du gui de brigantine un cordage, le long duquel les hommes devaient se glisser dans les canots. De cette manière, on courait grand risque d'être balancé en l'air pendant quelque temps, et d'être ensuite ou plongé dans l'eau à plusieurs reprises, ou brisé contre le plat bord des canots ; car la violence des lames et le tangage du bâtiment rendaient impossible aux embarcations de se maintenir en place juste au-dessous de la poupe du navire. Aussi plusieurs de ceux qui n'étaient pas du métier préféraient-ils sauter à la mer par les fenêtres de poupe, et tenter de gagner les canots à la nage. On construisit des radeaux avec des planches, des cages à poulets, et tous les matériaux que l'on put employer, pour servir de dernier refuge, si les flammes obligeaient à abandonner tout à fait le bâtiment ; en même temps chaque homme eut ordre de se mettre une corde autour du corps, afin de pouvoir s'amarrer aux radeaux, si l'on était contraint d'y avoir recours. Au milieu de tous ces préparatifs, je ne pus m'empêcher de rire de la délicatesse naïve d'un conscrit irlandais, qui, cherchant un bout de cordage dans l'une des chambres, n'en trouvait pas d'autre que celui qui servait à attacher le hamac d'un officier, et qui n'osait pas se l'approprier sans ma permission.

Les officiers commencèrent alors à quitter le bâtiment. Per-

sonne ne fit parade de cette vaine bravoure qui, en pareille circonstance, est plutôt un indice de timidité secrète que de véritable force d'âme. Nul ne trahit par son impatience à gagner les canots, des sentiments indignes d'un soldat ; tous, au contraire, se comportèrent en hommes qui, sans contempler la mort avec une insouciance profane, conservent toutes leurs facultés en face du danger.

Le plus bel exemple de calme et de courage fut celui que donna leur chef, dont l'habileté et l'inébranlable présence d'esprit ne se démentirent pas un seul instant, quoique sous le double poids de la responsabilité d'un commandement militaire, et des angoisses d'un père et d'un époux. Jamais le colonel Fearon ne parut oublier l'autorité dont son souverain l'avait investi, et ses officiers ne perdirent jamais de vue leurs devoirs militaires, et les relations où ils étaient placés les uns envers les autres.

Les cadets de la Compagnie des Indes et les autres passagers rivalisèrent de zèle avec les officiers de terre et de mer, et partagèrent avec eux les dangers et les fatigues de la journée.

Au milieu de leurs souffrances, les pauvres soldats donnèrent une preuve de subordination et de bon cœur, que l'on ne doit point non plus passer sous silence. Vers le soir, épuisés par l'angoisse, la fatigue et l'inanition, ils commençaient à éprouver le tourment d'une soif intolérable; l'un d'eux découvrit par hasard une caisse d'oranges, et tous ses camarades, avec un mélange de respect et d'affection auquel on ne pouvait guère s'attendre en pareille circonstance refusèrent de profiter de ce rafraîchissement avant d'en avoir offert à leurs officiers.

Je ne peux retracer les diverses pensées qui occupèrent mon esprit pendant cette journée, ni les observations que je pus faire sur ce qui se passait dans l'âme de mes compagnons d'infortune ; mais je crois devoir rapporter un fait dont je conserve un souvenir très-distinct.

Je me serais attendu à trouver, parmi le grand nombre de personnes qui étaient à bord, des nuances très-diverses de force d'âme, formant pour ainsi dire une échelle décroissante depuis l'héroïsme, jusqu'au dernier degré de l'égarement et de la pusillanimité. Au contraire, la condition mentale de mes compagnons de souffrance était séparée en deux couleurs fortement tranchées par une seule ligne, qui, comme je le vis plus tard, n'était pas impossible à franchir. D'un côté, ceux dont l'âme avait grandi par la force de la situation, et de l'autre le groupe moins nombreux de ceux chez qui le danger avait paralysé toute faculté d'agir et de penser, ou qu'il avait plongés dans le délire ou dans l'abattement.

Ce ne fut pas sans intérêt que j'observai le curieux échange de force et de faiblesse qui, pendant le cours de la journée, eut lieu, du moins en apparence, entre ces deux classes opposées. Quelques hommes, que leur agitation et leur timidité avaient, le matin même, rendus l'objet de la pitié et du mépris, s'élevèrent plus tard, par quelque grand effort intérieur, jusqu'au courage le plus héroïque : d'autres dont on avait admiré d'abord la fermeté et le calme, succombant tout à coup, sans nouveau sujet de désespoir, semblaient abandonner lâchement leur esprit comme leur corps à l'approche du danger.

Il ne serait peut-être pas difficile de rendre compte de ces anomalies apparentes; mais je me borne à raconter mes observations, en y ajoutant une circonstance qui produisit sur moi-même une très-vive impression.

Quelques soldats ayant fait par hasard la remarque que le soleil se couchait, je tournai les yeux vers l'occident, et je n'oublierai jamais la sensation profonde que me causa cet astre à son déclin. Je m'étais bien pénétré de la conviction que cette nuit même l'Océan serait mon tombeau, et mon esprit était parvenu, je crois, à se représenter vivement les dernières souffrances de

la vie et les conséquences de la mort. Tandis que je continuais à suivre des yeux les rayons qui s'éclipsaient derrière l'horizon, la pensée que je voyais réellement le soleil pour la dernière fois s'empara peu à peu de mon âme. Ce spectacle me ramena à la contemplation des bienfaits de Dieu, et au souvenir de ces adorables promesses, je me rappelai cette cité bienheureuse « qui n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau. »

Nous étions environnés depuis quelque temps des ombres de la nuit. Lorsque je descendis dans la grande chambre pour y chercher une couverture afin de me garantir du froid qui devenait très-intense, cette salle, qui, peu d'heures auparavant, avait été le théâtre d'une conversation amicale et d'une douce gaieté, était presque déserte : on n'y voyait que quelques hommes, les uns étendus sur le plancher, les autres en quête de pillage. Les sofas, les commodes, les meubles les plus élégants étaient brisés en mille morceaux épars ; des oies et des poulets échappés de leurs cages couraient çà et là, et un cochon qui avait trouvé le moyen de sortir de son étable sur le gaillard d'avant, était seul en possession du tapis de Turquie dont une des chambres était décorée. Empressé de quitter ce spectacle dégoûtant, je retournai sur la dunette où je retrouvai, parmi le petit nombre d'officiers qui restaient à bord, le capitaine Cobb, le colonel Fearon, et les lieutenants Ruxton, Booth et Evans qui dirigeaient avec un zèle infatigable le départ de nos malheureux camarades, dont le nombre commençait à diminuer rapidement.

Comme il s'écoulait près de trois quarts d'heure entre le départ des chaloupes et leur retour, et que pendant cet intervalle les hommes qui restaient à bord étaient nécessairement réduits à l'inaction, j'eus de fréquentes occasions de connaître les sentiments de plusieurs des malheureux soldats qui m'entouraient. J'en voyais qui, après être restés quelque temps absorbés dans

de mornes réflexions, semblaient tout à coup comme réveillés d'un rêve terrible par une réalité plus effrayante encore, et se répandaient en longues lamentations pour retomber bientôt après dans le silence. C'était dans ces moments d'inaction et d'épreuve que les consolations religieuses paraissaient le plus nécessaires et le plus désirées. Quelques-uns d'entre nous s'efforçaient d'en distribuer à leurs compagnons d'infortune. Dans une de ces occasions, on supplia un officier auquel j'ai déjà fait allusion, de prononcer une prière. Cette prière fut courte, mais fréquemment interrompue par les exclamations de ses auditeurs.

Si, en lisant cette narration imparfaite, quelque autre que mes compagnons d'infortune (car pour ceux-là je puis déclarer sans crainte qu'ils ne songeront pas à tourner de pareilles réflexions en ridicule), si quelqu'un, dis-je, était tenté de dénigrer, comme indignes d'un militaire, les humbles exercices de piété auxquels nous nous livrions alors, je lui répondrais que, bien que nous n'eussions d'autre objet en vue que les intérêts éternels de nos âmes, ces actes de dévotion contribuèrent puissamment à rétablir l'ordre et le calme chez un petit nombre de soldats sur qui, dans cette situation désastreuse, la discipline avait cessé d'exercer son empire accoutumé.

En général, les hommes doués d'une véritable force d'âme ne montrèrent ni impatience de quitter le vaisseau, ni désir de rester en arrière. Les vieux soldats paraissaient avoir trop de respect pour leurs officiers, et trop de soin de leur propre réputation, pour se hâter de partir des premiers ; ils étaient en même temps trop sages et trop résolus pour hésiter au moment de partir.

Vers la fin de cette scène tragique, quelques malheureux qui restaient encore à bord, loin de manifester l'impatience de partir, témoignaient au contraire une répugnance invincible à adopter le moyen périlleux, mais unique, qui leur était offert pour se sauver. Le capitaine Cobb se vit obligé de renouveler, avec

prière et avec menaces, l'ordre de ne pas perdre un seul instant; et un des officiers du 31e, qui avait exprimé l'intention de rester jusqu'à la fin, fut également contraint de déclarer que, passé tel délai, qu'il fixa à haute voix, il quitterait le bâtiment, et abandonnerait à leur malheureux sort ceux dont l'irrésolution compromettrait la vie des autres aussi bien que la leur.

Dix heures du soir approchaient, quelques individus continuaient à perdre dans l'hésitation les moments les plus précieux, tandis que d'autres faisaient la demande inadmissible qu'on les descendît dans les bateaux comme les femmes. Avertis par les matelots à bord des canots que notre bâtiment, qui s'était enfoncé de neuf à dix pieds au-dessus de la ligne de flottaison, venait encore de baisser de deux pieds pendant le dernier voyage; calculant d'ailleurs que les deux embarcations qui étaient alors sous la poupe, jointes à celle qu'à la lueur des flammes on voyait revenir du brig, suffisaient pour contenir tous ceux qui étaient en état d'être transportés à bord de la *Cambria*, les trois derniers officiers du 31e régiment songèrent sérieusement à faire leur retraite.

Je ne saurais mieux donner l'idée de la situation des autres qu'en décrivant la mienne; mon histoire sera celle de plusieurs centaines d'individus qui m'avaient précédé.

Le gui de brigantine d'un vaisseau de la grandeur du *Kent,* qui dépasse la poupe de quinze à dix-sept pieds en ligne horizontale, se trouve dans sa position naturelle à dix-huit ou vingt pieds au-dessus de la mer; mais alors la hauteur des vagues et la violence du tangage l'élevaient souvent jusqu'à trente et quarante pieds.

Atteindre la corde suspendue à l'extrémité du gui était donc une manœuvre qui exigeait à la fois une main adroite et des muscles vigoureux. L'embarras de se traîner le long de ce mât horizontal, et l'extrême difficulté de saisir la corde pour se laisser

glisser, avaient déjà coûté la vie à bien des personnes qui n'avaient pu se résoudre à tenter ce moyen de salut et s'étaient jetées à la nage. Ce n'était là que la moindre partie des périls que nous avions à redouter; le bateau, qui était quelquefois immédiatement au-dessous du gui, se trouvait l'instant d'après entraîné à quinze ou vingt brasses de là par la force des vagues. La meilleure chance qu'eût alors le malheureux qui voyait toutes ses précautions déçues était de rester suspendu pendant quelque temps au-dessus de la mer; mais ordinairement il était plongé à plusieurs pieds sous l'eau, ou heurté avec violence contre les bordages du bateau qui venait à son secours, et trop souvent même il était obligé de lâcher prise. Cependant, comme il n'y avait pas d'autre moyen de salut, je n'hésitai pas à me mettre à cheval sur ce morceau de bois glissant, malgré mon inexpérience et ma maladresse en pareille situation. Je remerciai Dieu de ce que ce moyen de délivrance, quelque dangereux qu'il parût, m'était encore offert; je le remerciai surtout de m'avoir permis de remplir honnêtement mon devoir envers mon souverain et mes compagnons d'armes; et, après avoir confié mon âme à la garde de Celui qui l'a créée et rachetée, j'avançai du mieux que je pus.

Un jeune officier qui me précédait, et moi-même, approchions de l'extrémité du gui; un grain violent mêlé de pluie vint nous assaillir, et nous contraignit à nous tenir cramponnés de toutes nos forces à ce bâton, sur lequel nous nous tenions en équilibre. Après quelques minutes d'immobilité, mon compagnon parvint à se saisir de la corde et à descendre dans le canot, où il fut recueilli, après avoir toutefois été plongé une ou deux fois tout entier dans l'eau. Je me préparai à le suivre: au lieu de me laisser glisser, comme plusieurs l'avaient fait imprudemment, dans le moment où le bateau était au-dessous d'eux, et d'arriver par conséquent au bas de la corde lorsque la vague l'avait déjà

entraîné plus loin, je calculai qu'il fallait commencer à descendre dans le moment même où le bateau s'éloignait, parce qu'il était probable que, pendant le temps que je mettrais à arriver en bas, le retour de la vague le ramènerait peut-être au-dessous de la corde. Grâce à cette précaution, je fus le seul qui atteignit le bateau sans avoir été plongé dans la mer ou sans avoir reçu de graves contusions.

Le colonel Fearon avait été moins heureux ; après avoir été balancé en l'air pendant quelque temps, puis heurté à diverses reprises contre le plat-bord du canot, et entraîné même jusque sous la quille, épuisé, il allait lâcher la corde et disparaître pour toujours, lorsqu'un des hommes du canot le saisit par les cheveux, et le tira à bord presque sans connaissance.

Le capitaine Cobb, par devoir et comme s'il ne pouvait se séparer de son vaisseau, était irrévocablement décidé à quitter son bord le dernier ; aussi, dans sa généreuse sollicitude pour la vie de tous ceux qui étaient confiés à ses soins, refusa-t-il de gagner les embarcations avant d'avoir fait de nouveaux efforts pour triompher de l'irrésolution d'un petit nombre d'hommes que la frayeur avait privés de la parole et du mouvement. Il echoua dans toutes ses supplications, et déjà il entendait les canons dont les palans étaient coupés par les flammes tomber l'un après l'autre dans la cale et y faire explosion ; alors ce brave officier, après s'être généreusement occupé du salut des autres avec une persévérance, un courage et une habileté dont il y a bien peu d'exemples, crut enfin devoir songer à sa propre sûreté. « Adieu, noble *Kent!* dit-il, en jetant un dernier regard sur son vaisseau tout en flammes ; adieu, mon vieux compagnon ! Tu méritais une mort plus digne et plus belle, et j'aurais partagé ton sort avec joie, s'il eût fallu couler ensemble au milieu d'une victoire d'Aboukir ou de Trafalgar. Était-ce donc ainsi que nous devions nous séparer ? » Après un instant de silence douloureux, il saisit

la balancine d'artimon ; et, se laissant glisser le long de ce cordage par-dessus la tête des malheureux qui restaient immobiles sans oser faire un pas en avant ou en arrière, il atteignit l'extrémité du gui, d'où il se laissa tomber dans la mer, et gagna le canot à la nage.

Toutefois, dans ce moment même et longtemps encore après, il ne se lassa pas d'offrir à ces pauvres gens un dernier moyen de se sauver. Malgré l'inutilité des supplications qu'on n'avait cessé de leur adresser, un des bateaux resta en station au-dessous de la poupe, jusqu'au moment où les flammes qui s'échappaient avec violence des fenêtres de la chambre du conseil rendirent impossible de se maintenir dans cette position. Lorsque ce bateau revint à la *Cambria*, ramenant le seul soldat qu'il eût été possible de déterminer à en profiter, le capitaine Cook, avec une fermeté inébranlable, ne voulut pas lui permettre d'accoster son bord avant d'avoir appris qu'il était commandé par M. Thomson, jeune officier dont le courage et le zèle lui garantissaient que rien n'avait été négligé de ce qui était humainement praticable.

La Providence qui nous avait sauvés d'une manière si inespérée, daigna préserver de la mort ces hommes qui semblaient voués à une perte inévitable.

Peu de temps après le départ du dernier canot, les flammes les forcèrent à se réfugier sur les porte-haubans, où ils restèrent jusqu'au moment où les mâts s'écroulèrent par-dessus bord. Ils se tinrent accrochés aux mâts pendant quelques heures, dans un état dont l'horreur passe toute description. Enfin ils furent découverts et tirés de l'eau d'une manière presque miraculeuse par la *Caroline*, vaisseau allant d'Égypte à Liverpool, dont le commandant (le capitaine Bibbey), homme plein d'humanité, aperçut l'explosion à une très-grande distance, et fit à l'instant force de voiles dans la direction du vaisseau incendié.

Comment rendre compte de ce qui se passait à bord du brig ?

Comment donner l'idée des sentiments de crainte et d'espérance qui se succédaient dans le cœur des malheureuses femmes, pendant les éternelles heures d'attente et de tourments où elles restèrent incertaines du sort de leurs maris? Il me serait encore plus impossible de peindre la douleur délirante ou la joie convulsive à laquelle s'abandonnaient ces pauvres créatures, quand on venait leur dire que leurs enfants étaient sans père et elles-mêmes sans époux, ou quand, au contraire, les êtres chéris qu'elles croyaient perdus pour jamais venaient tout à coup se précipiter dans leurs bras.

Bientôt toute l'attention fut absorbée par le dénoûment de cette longue tragédie. Après l'arrivée du dernier bateau, les flammes qui avaient gagné le pont supérieur et la dunette du *Kent*, montèrent avec la rapidité de l'éclair jusqu'au haut de la mâture. Tout le bâtiment ne forma plus qu'une masse de feu dont le ciel semblait embrasé, et qui se réfléchissait sur tous les objets à bord de la *Cambria*. Les pavillons de détresse que nous avions hissés le matin continuèrent à flotter au milieu des flammes jusqu'au moment où les mâts auxquels ils étaient attachés s'écroulèrent comme de majestueux clochers. A une heure et demie du matin, le feu ayant gagné le magasin à poudre, l'explosion longtemps redoutée eut lieu, et les débris enflammés de notre bâtiment, l'un des plus beaux de l'Angleterre, furent lancés dans les airs comme des fusées. L'obscurité qui succéda à cet éclat funèbre nous laissa dans une sorte de stupeur, et tous les souvenirs de cette lugubre journée semblèrent flotter dans notre esprit comme le rêve d'un malade dans le délire de la fièvre.

Le brig, qui graduellement avait fait de la voile, fila bientôt neuf à dix nœuds à l'heure, et mit le cap sur l'Angleterre. Ici je voudrais offrir mon humble tribut d'admiration et de reconnaissance au brave et généreux marin qui a été le principal instrument de notre délivrance ; je me bornerai à dire que ses héroïques

efforts ont mérité et obtenu des récompenses plus dignes de lui. Toutefois on ne doit pas oublier que les intentions généreuses du capitaine Cook auraient été insuffisantes pour sauver la vie de tant de monde, si elles n'avaient été constamment secondées par son équipage et par les passagers de son brig. Tandis que les matelots de la *Cambria*, au nombre de huit, étaient occupés à la manœuvre du bâtiment, les mineurs de Cornouailles et les fondeurs du Yorkshire, à l'arrivée des différents bateaux, s'établirent sur les porte-haubans dans la position la plus périlleuse, et là ils déployèrent la prodigieuse force musculaire dont le ciel les a doués, en saisissant avec adresse, à chaque retour de la vague, quelqu'une des victimes du naufrage, et en l'élevant jusque sur le pont. Leur bonté ne s'arrêta pas là; eux et leurs chefs ouvrirent avec joie leur magasin de vêtements et de vivres, et les distribuèrent d'une main libérale à ceux qui souffraient du froid et de la faim. Ils cédèrent leurs lits aux femmes et aux enfants; en un mot, pendant tout le cours de notre traversée, ils pourvurent à tous nos besoins.

Pendant la première nuit passée à bord de la *Cambria,* nous n'éprouvâmes pas toutes les alarmes que devaient nous inspirer les dangers auxquels nous étions encore exposés, entassés comme nous l'étions pendant une tempête, au nombre de plus de six cents, sur un petit navire, à plusieurs centaines de milles du port le plus prochain. Notre petite chambre, qui n'était disposée que pour huit ou dix personnes, fut obligée d'en recevoir près de quatre-vingts; plusieurs manquaient de place pour s'asseoir : quelques femmes n'en avaient pas assez pour se coucher. Comme la violence du vent ne diminuait pas, et qu'une des lisses du brig avait été enfoncée la veille, les lames passaient à chaque instant par-dessus le pont, et l'on fut obligé de fermer les écoutilles. Elles ne restaient entr'ouvertes que dans l'intervalle d'une vague à l'autre pour empêcher qu'on ne fût suffoqué dans l'entre-pont

où la chaleur intense produite par la respiration fit craindre un instant que le vaisseau ne fût en feu ; la corruption de l'air était si forte, que la flamme d'une bougie s'y éteignait à l'instant. La condition de ceux dont la foule encombrait le pont n'était pas moins malheureuse ; ils étaient obligés de rester nuit et jour dans l'eau jusqu'à la cheville, à moitié nus, et transis de froid et d'humidité. Quelques femmes et quelques enfants tombèrent en convulsions, tandis que les pauvres enfants à la mamelle demandaient par leurs cris déchirants le lait que le sein de leurs mères ne pouvait plus leur donner.

Un retard de quelques jours en mer aurait infailliblement amené parmi nous la famine, des maladies pestilentielles, et une complication de maux horrible. Notre seul espoir était donc dans la bonté miséricordieuse qui déjà était intervenue si merveilleusement en notre faveur. Notre attente ne fut point déçue. Le vent continua et augmenta même de violence ; notre habile capitaine, mettant toutes voiles dehors, au risque de rompre ses mâts, pressa si courageusement la marche de son vaisseau, que, dès l'après-midi du jeudi 3, nous entendîmes partir du haut de la hune le cri joyeux de : *Terre à l'avant !* Dans la soirée, nous eûmes connaissance des Sorlingues ; et, longeant rapidement la côte de Cornouailles, nous jetâmes l'ancre à minuit et demi dans e port de Falmouth.

CHAPITRE XVIII

Naufrage du navire français *la Nathalie*, au milieu des glaces de Terre-Neuve. — Aventures et souffrances du capitaine en second et de deux matelots réfugiés sur des glaçons flottants.

Le navire français *la Nathalie*, commandé en second par M. Houiste, de Grandville, mit à la voile de ce port, pour la pêche de la morue à l'île de Terre-Neuve, le 25 avril 1826. La traversée fut d'abord heureuse et ne fut signalée par aucun événement remarquable ; mais par le 51° de latitude N. et le 56° de longitude O., le bâtiment rencontra les glaces flottantes. C'était le 29 mai ; la *Nathalie* voguait avec peu de vent ; tout à coup un glaçon creva le bâtiment. L'eau entrait à grands flots par l'ouverture, et le malheureux équipage comprit en un instant quel sort funeste lui était réservé. Au milieu de la consternation qui suivit cette catastrophe, un désordre et une confusion difficiles à décrire régnèrent à bord.

Le bâtiment s'enfonçait avec rapidité, et devant la fureur croissante des flots qui submergeaient le navire, il fallut abandonner tout espoir. Spectacle affreux ! Ici une stupeur morne, un désespoir sombre et concentré ; là une agitation délirante, des plaintes amères, des cris déchirants. Tous levaient au ciel des mains suppliantes, et lui adressaient des prières et des vœux

ardents ; sur les huit heures le navire disparut. Avec lui furent engloutis la plupart des infortunés qui le montaient. Des soixante-quatorze hommes qui formaient l'équipage, dix-sept se sauvèrent dans le canot qui ne pouvait en contenir un plus grand nombre. « Je coulai avec les autres, dit M. Houiste, capitaine en second, mais bientôt je revins sur l'eau, et la Providence permit que je trouvasse, tout près de moi, deux morceaux de bois, attachés l'un à l'autre. Sur ce frêle asile se trouvait le matelot Potier. Je m'y plaçai à côté de lui. En vain nos regards, cherchant quelque moyen de salut, plongeaient de toutes parts dans le lugubre espace qui nous entourait, nous ne découvrions que des flots sombres et légèrement agités. Revenus du fond de l'abîme, notre perte n'était donc retardée que de quelques instants et pour devenir plus cruelle encore !

« Nous apercevons bientôt une glace plate. Nous nous dirigeons vers elle. Après de longs et pénibles efforts, nous l'abordons. J'avais pour tout vêtement une chemise de laine, un pantalon, mes bas, et mon chapeau que j'avais eu le bonheur de retrouver en revenant sur l'eau. Mon malheureux compagnon n'était pas mieux vêtu. Il n'avait rien pour couvrir sa tête. Ainsi nous nous trouvions presque nus, à demi gelés, affaiblis. Ne voulant pas nous laisser lâchement abattre, nous nous mîmes à marcher aussi vite que notre état le permettait ; nous ne pûmes parvenir à rappeler la chaleur.

« La brume, le verglas et la nuit vinrent mettre le comble à nos maux. Pour n'être pas entièrement gelés, il nous fallut marcher toute la nuit. Déjà nous sentions vivement l'aiguillon de la faim.

« Le matin, dans une éclaircie, nous aperçûmes quatre hommes à une grande distance et un autre beaucoup plus près de nous. Il semble que les maux deviennent beaucoup moins pesants quand ils sont partagés par quelques-uns de nos sembla-

bles. Bientôt le temps se couvrit et nous déroba la vue de nos compagnons. Nos regards restaient toujours fixés sur le point où nous les avions aperçus. Vers les neuf heures du matin, le temps redevint plus clair. Un bâtiment à trois mâts nous apparut dans les mêmes parages. Nos yeux, attachés sur ce navire, le suivaient avec anxiété. Il s'approcha et diminua ses voiles pour sauver les quatre malheureux. Il nous semblait déjà partager leur bonheur. Notre cœur bondissait de joie, l'espérance rayonnait sur nos fronts. Intimement persuadés qu'on nous voyait, nous regardions notre délivrance comme certaine. Nous bénissions Dieu de nous avoir envoyé ce bâtiment sauveur. Nous avions à grand'peine planté dans la glace un aviron dont nous nous étions saisis le jour du naufrage. Nous plaçâmes sur cet aviron mon chapeau et ma cravate que nous agitions afin de nous faire plus facilement remarquer. Le malheureux qui était sur une glace, non loin de nous, faisait, avec une planche, un signal du même genre. Mais, hélas ! cette espérance fut cruellement déçue ! Au bout d'une demi-heure, le bâtiment mit ses voiles au vent, louvoya parmi les glaces et s'éloigna de nous, cherchant vainement à sauver d'autres victimes.

« Toute la journée le bâtiment resta en vue. Nos efforts pour nous rapprocher de l'homme qui n'était pas éloigné de nous furent également inutiles. La brume et la nuit vinrent. Le bâtiment sur lequel reposaient de si vives espérances de salut disparut : alors, comme un poids immense un moment soulevé, la douleur retomba avec plus de force sur notre cœur. Enfin, mon compagnon l'interrompit par ces mots simples, mais prononcés d'une voix triste et touchante, qui me perça le cœur : « Ah ! monsieur Houiste, plus d'espoir !... Il nous faut périr de froid et de faim, j'étais si heureux chez le maître que je servais depuis plusieurs années ! » J'essayai de ranimer un peu le courage de mon compagnon et de lui donner quelques lueurs d'espérance.

Les naufragés passèrent cette nuit et la suivante sous la pluie et le verglas, transis de froid et tourmentés horriblement par la faim.

Le 1er juin, une botte de pêcheur passa près de leur glace. « Nous tâchâmes de l'attirer vers nous, continue M. Houiste ; il nous semblait que nous l'eussions dévorée en un instant. Ne pouvant l'atteindre avec notre aviron, je fus sur le point de l'aller chercher à la nage. Mais je n'osais m'y risquer ; je me sentais trop affaibli, et je craignais de rester gelé dans l'eau. Avec un couteau, j'enlevai des parcelles de notre aviron. Je voulais les manger, mais je n'y pus réussir.

« Nous ne cessions de porter autour de nous des regards avides dans l'espérance de trouver à notre portée quelque chose qui pût servir à notre nourriture. Le jour, la faim était le plus grand de nos maux. La nuit, c'était le froid qui ne nous permettait pas de prendre un instant de repos.

« Ce même jour la brume se dissipa, nous aperçûmes les débris de *la Nathalie* et le même homme que nous avions cherché à joindre le 30 mai. Parmi ces débris je distinguai à cent pas une cage à poule. Tout près de nous était une petite glace capable à peine de porter un homme. Je me hasardai à y passer et avec le couteau de Potier j'y fis une entaille pour placer notre aviron. Alors la glace me servit comme d'un canot pour aborder les débris. Je visitai ainsi beaucoup de petits barils. Il se trouva que tous étaient défoncés ou débondés et pleins d'eau de mer. Je poursuivis ma route vers la cage à poules et je parvins à la saisir. Elle contenait quatre poules noyées. A cette vue, ma joie fut inexprimable. Depuis notre naufrage nous n'avions eu pour nourriture que de petits morceaux de glace !... Je mangeai ou plutôt je dévorai à l'instant une cuisse de l'une de ces poules. Ce peu de nourriture me donna quelque force et beaucoup de courage. Mon triste compagnon ne me quittait pas des yeux. Il vit

que je mangeais. Cela redoubla sa faim. Les bras tendus vers moi, il s'écriait d'un ton lamentable : « Ah ! monsieur Houiste, de grâce apportez-moi à manger ! » J'avançai vers lui de toutes mes forces. Il ne cessait de répéter d'une voix altérée et presque éteinte : « Pour Dieu, monsieur Houiste, venez vite ! » Nous fûmes bientôt réunis. Nous achevâmes de manger cette poule sans prendre le temps de la plumer. Nous tentâmes en vain d'avaler les plumes. Jamais nous n'avions fait un si délicieux repas.

« Dans le cours de nos recherches, nous trouvâmes une barrique de cidre débondée ; avec des efforts incroyables, nous réussîmes à la monter sur notre glace. Il y était entré de l'eau de mer ; mais cette eau ne s'était pas entièrement mêlée avec le cidre ; quand nous eûmes fait couler à peu près la moitié du liquide que contenait la barrique, le reste nous fournit une boisson supportable.

« Une demi-heure après, environ à un demi-quart de lieue, nous découvrîmes une petite chaloupe. Nous tressaillîmes de joie.

« Nous montons sur une autre glace et nous abandonnons notre barrique peu importante pour nous, car les morceaux de glace nous désaltéraient ; nos trois poules nous étaient trop nécessaires pour les oublier. Ne voyant pas les boyaux de celle que nous avions mangée, je demandai à Potier ce qu'il en avait fait. Il me répondit qu'il les avait jetés à la mer. Cela me mit en colère. Je lui reprochai vivement cette faute, ou plutôt cette irréflexion. Des paroles dures m'échappèrent.

« Afin d'avoir des clous, nous ôtions les cercles des bouts de chaque barrique que nous rencontrions. Comme je savais qu'il fallait une fausse pièce à la chaloupe, j'arrachai deux douvelles d'une de ces barriques. Nous atteignîmes enfin la chaloupe. Elle était entre deux eaux. Quand nous y fûmes entrés, nous avions de l'eau à la ceinture. Le point sur lequel j'appuyais l'aviron

s'élevait seul au-dessus de l'eau. Dans cet état un léger poids de plus aurait fait couler la chaloupe à fond. Je la dirigeai vers le malheureux que nous voyions seul, sur une glace éloignée de nous d'environ une demi-lieue.

« Potier ne savait pas godiller, c'est-à-dire conduire un bateau avec un seul aviron placé à la poupe. C'était donc toujours à moi de ramer. Comme cela me fatiguait beaucoup, je voulus rendre la chaloupe navigable. A cet effet je pris un bout de cordage qui était dans la chaloupe. Je le coupai en deux et je l'amarrai au banc, afin de tourner la chaloupe la quille en haut et d'y placer la fausse pièce. Malgré des efforts inouis, nous ne pûmes en venir à bout. Nous nous remîmes dans la chaloupe et je continuai de la diriger.

« Un baril de beurre défoncé passa tout près de nous. C'était un objet d'un prix inestimable. J'exhortai Potier à le saisir. Il ne put le tenir longtemps. A ma prière il prit un morceau de ce beurre et lâcha ce baril qui nous aurait été si utile si nous avions pu le conserver. Peu après, Potier qui était toujours sur le devant de la chaloupe sauva une casquette que je reconnus être celle de notre capitaine. C'était un bonheur pour lui, car jusqu'à ce moment il était resté la tête nue.

« Après une heure et demie de travaux sans relâche, nous abordâmes enfin la glace du malheureux que nous voulions atteindre. C'était Julien Joret, matelot de notre équipage. Son état était déplorable ; un morceau de poule que je lui donnai lui rendit quelques forces. Cette nourriture et le bonheur de se trouver avec nous le ranimèrent un peu. Ignorant sur quoi nous étions portés, il ne savait comment nous avions pu arriver jusqu'à lui ; nous lui apparaissions comme des êtres envoyés par miracle. Mais quand il vit que nous étions sur la chaloupe de la *Nathalie*, et quand je lui eus assuré que nous avions, avec son secours, la presque certitude de la mettre à flot, sa joie fut au comble. Ce-

pendant ce travail était bien difficile pour nos forces épuisées. Durant plus d'une demi-heure, nous nous trouvâmes, Potier et moi, dans l'impuissance de nous mouvoir. Nos jambes et nos cuisses étaient engourdies de froid et de fatigue ; nous ne les sentions plus. Nous eûmes bien de la peine à nous mettre debout. Enfin, nous réussîmes à marcher peu à peu et à rappeler quelque chaleur.

« Il se rencontrait sur la glace de Joret plusieurs chemises et une petite chaudière. Il nous apprit, que le 30 mai, un coffre avait été poussé près de lui, qu'il avait eu le bonheur de l'arrêter, mais que la mer trop rude en ce moment ne lui avait pas permis de le vider entièrement. Le froid qui nous glaçait avait un peu diminué. Réunissant tous trois nos forces, nous hâlâmes la chaloupe le long de notre glace. L'eau, devenue un peu moins trouble, nous permit de voir au fond de cette chaloupe une veste et le petit marteau du charpentier. Cette découverte nous causa un grand plaisir. Cette veste et ce marteau étaient pour nous d'une valeur inappréciable. On ne saurait s'imaginer avec quelle avidité on saisit, dans un danger extrême, les moyens que l'on croit susceptibles de contribuer quelque peu à adoucir la rigueur du sort contre lequel on lutte. Je déposai sur la glace ces précieux objets, et nous travaillâmes à tourner la chaloupe la quille en haut. Cette opération exigea les plus grands efforts. Monté sur la chaloupe, je pris la mesure de la fausse pièce ; après l'avoir tracée sur une des douvelles de la barrique, je chargeai Joret, qui avait un peu moins froid aux mains, de la tailler avec son couteau, Potier pétrissait la pelote de beurre, et moi, avec le petit marteau, j'arrachais d'une des planches sauvées par Joret un clou d'environ trois pouces. Tout étant préparé avec le soin que nous pouvions apporter à cette opération à laquelle nous attachions notre salut, je clouai la fausse pièce. Avec une des chemises de Joret, j'essuyai la fausse pièce, et j'y appliquai la pelote

de beurre. Ensuite nous retournâmes la chaloupe, et nous la poussâmes à la mer. L'eau pénétrait encore, mais notre petite chaudière nous servit à l'épuiser. »

Quand la chaloupe fut à flot, les trois naufragés virent la terre à une distance éloignée : c'étaient Belle-Isle et Groays, deux petites îles situées sur les côtes de Terre-Neuve. A cet aspect ils se crurent sauvés, et la joie rentra dans leurs cœurs désolés avec l'espérance, malgré la faim et le froid dont ils avaient cruellement à souffrir. Ils continuèrent jusqu'au lendemain à se diriger vers la terre, et déjà ils n'étaient plus qu'à quatre lieues de Groays, quand, sur les dix heures du matin, ils se trouvèrent enfermés dans les glaces. Quatre jours se passèrent dans cette affreuse situation. Ils vécurent pendant ce temps avec la plus grande économie : un membre de volaille partagé en trois leur servait de nourriture pour une journée entière, et le reste était soigneusement caché par eux dans la chaloupe ; ils craignaient de céder à la tentation d'y toucher.

« Le 6 juin, vers onze heures du matin, le temps s'éclaircit un peu et nous découvrîmes, continue M. Houiste, une trentaine de navires près de la *banquise* [1], à environ deux lieues à l'E. de nous. Aurons-nous le bonheur d'être aperçus de ces bâtiments ? Nous délibérons sur ce qu'il nous convient de faire. La chaloupe sur laquelle nous avions tant compté faisait corps avec les glaces. Il nous était désormais à peu près impossible d'en tirer parti. D'un commun accord nous résolûmes de tenter de nous rendre à bord par la voie des glaces qui nous paraissaient s'allonger jusqu'auprès des bâtiments. Nous plantâmes dans notre chaloupe, que nous abandonnions à regret, notre aviron sur-

[1] Amas de glaces flottantes. On rencontre ordinairement ces glaces à la fin d'avril, quelquefois beaucoup plus tard. Dans l'hiver elles forment des masses continues.

monté d'une chemise, afin de pouvoir la retrouver si nous n'étions pas sauvés par quelque navire.

« Les pieds de nos bas s'étaient complétement usés. Nous coupons en trois ce qui restait, afin d'envelopper nos pieds en fixant chaque bout de bas au moyen de plusieurs fils de caret que nous avions décordés d'un bout de funin. Pour mieux défendre nos jambes, nous lions aussi nos pantalons à l'extrémité inférieure. Il était nécessaire de soutenir nos forces défaillantes ; nous mangeons une moitié de poule ; c'était tout ce qui nous restait... Après avoir fait ces dispositions et nous être recommandés à Dieu, nous nous mîmes en route, munis des deux petites planches qui nous servaient comme d'un pont pour passer d'une glace sur l'autre. Les glaces unies nous offraient une route qui n'était pas trop difficile. Nous ne marchions cependant pas bien vite ; nous étions si affaiblis ! nous avions déjà tant souffert !... A mesure que nous avancions, notre courage croissait avec l'espérance. Nous commencions encore une fois à entrevoir notre salut. Arrivés à peu près à moitié de la distance qui nous séparait des bâtiments, un vent de nord-ouest violent souffle, divise, détache et éparpille toutes les glaces... Notre sort est devenu plus affreux qu'auparavant. Nous ne pouvons ni avancer vers les bâtiments, ni rejoindre notre chaloupe. Navrés de douleur, nous montons sur une grosse glace qui était près de nous ; de là, avec nos planches et nos cravates, nous faisons des signaux. Hélas ! tout fut inutile. Nous étions réservés à des maux plus effroyables.

« Depuis huit jours, nous n'avions eu pour soutenir notre déplorable vie que quatre poules noyées... Il ne nous restait plus rien... Dans ces parages, on voit communément les loups marins se traîner sur les glaces. J'en avais souvent aperçu dans les dix campagnes que j'avais faites précédemment à Terre-Neuve. Si nous eussions eu le bonheur d'en rencontrer, armés de nos planches, il nous eût été facile de les tuer. Il ne s'en présenta pas un seul.

« Nous invoquâmes Dieu; cela nous fit du bien, et nous nous abandonnâmes avec confiance à la Providence.

« Vaincus par la faiblesse et par la fatigue, nous éprouvions un besoin insurmontable de nous livrer au sommeil; mais à chaque instant l'humidité et le froid nous réveillaient cruellement... Cette souffrance dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Celle que nous causait la faim, quoique portée au plus haut degré, était plus tolérable.

« Pour empêcher nos pieds de se geler, nous les tenions dans une agitation continuelle. Quand la fatigue nous forçait de cesser ce mouvement, je m'asseyais sur une de nos planches, vis-à-vis d'un de mes compagnons, et je portais mes pieds sous ses aisselles; en même temps les siens se cachaient sous les miennes.

« Durant les courts moments où nous cédions au sommeil, nous éprouvions une jouissance qui ne tarda pas à se changer en supplice. Il nous semblait que nous étions sauvés, et qu'on nous présentait des vivres. Pour moi, je croyais alors voir le maître d'hôtel de la *Nathalie* m'offrir le biscuit et les mets qui avaient servi au dernier repas fait avant le naufrage; mais bientôt le réveil venait nous arracher le rêve bienfaisant, et nous replonger dans la triste réalité. »

Le même jour, sur le soir, la brise faiblit et les vents du large ramenèrent la brume et la pluie. Ils se trouvaient sur une glace ronde et étroite où ils passèrent une nuit affreuse; le lendemain, Potier et Joret avaient les pieds gelés. Pour céder à l'invincible besoin de sommeil qu'ils ressentaient, il leur fallait se coucher sur leurs petites planches, dont ils tombaient bientôt pour se réveiller au froid contact de la glace. Ils passèrent quatre jours entiers dans ces horribles souffrances.

Le 10 juin, ils n'étaient plus sur le passage des navires. Plus d'espoir d'être sauvés par ce moyen! la terre n'était pas éloignée,

et il sembla à M. Houiste que les glaces étaient continues jusqu'à la côte. Il persuada facilement à ses compagnons, qui avaient foi dans son courage héroïque et dans sa supériorité d'intelligence, qu'il valait mieux périr en tentant de gagner la terre, que d'attendre une mort certaine sur le morceau de glace où ils restaient attachés. Ils se dirigèrent donc avec leurs planches vers la terre dont ils étaient éloignés de près de dix lieues. Laissons raconter à M. Houiste ce douloureux voyage.

« Soutenus par un faible reste d'espérance, nous cheminions lentement vers cette terre de salut. Souvent nous trouvions devant nous des intervalles trop considérables qui séparaient les glaces, et nous forçaient à faire d'assez longs circuits. Ces circuits, notre faiblesse, et les inégalités des glaces rendaient notre marche excessivement pénible. A chaque instant un de nous tombait, et les efforts réunis des deux autres suffisaient à peine pour le relever et le retirer de la mer. Les derniers lambeaux de nos bas avaient totalement disparu, et le sang coulait de nos blessures et de nos pieds écorchés.

« Nous marchions depuis deux jours; nos blessures, aigries par l'eau de la mer, nous causaient des douleurs atroces. Nous étions au 12 juin; nous crûmes que ce jour-là serait le dernier de notre vie. A une demi-lieue de terre les glaces nous manquèrent... Jusque-là il nous était resté quelque espoir. A ce moment il s'évanouit tout à fait. Sur notre glace s'arrondissait une voûte en forme de champignon. Nous nous jetâmes sous cette voûte; mes deux compagnons languissaient étendus sur la glace, adossés l'un contre l'autre. Pour moi, je m'étais assis et je priais Dieu. Recueillis dans la pensée de l'éternité, nous attendions la mort avec résignation.

« Bientôt cependant le sentiment qui s'éteint le dernier dans l'homme, le désir de sa conservation, se réveilla, et nous détermina à faire encore de nouveaux efforts pour échapper à la mort.

« Les vents du large s'étaient levés et avaient poussé des glaces plus près de la côte. Cela nous rendit un peu de courage, nous continuâmes à marcher vers la terre. A peine un quart de lieue nous en séparait... Mais ce quart de lieue était une mer sans glace !...

« Nous fûmes atterrés. Nos regards se portèrent tristement vers le ciel, et nous nous dîmes adieu. D'une voix presque éteinte, nous exprimions nos derniers regrets. Il est si cruel de mourir loin des lieux qui nous ont vus naître, loin de nos parents et de nos amis !... Le souvenir de ma jeune femme, que je quittais pour la première fois depuis notre union, me poursuivait sans cesse et ajoutait encore à nos maux.

« La Providence qui veillait sur nous me rappela à moi-même, et m'inspira une idée salutaire. Une petite glace était près de nous : « Courage! dis-je à mes compagnons, encore plus abattus que moi : courage, mes pauvres amis, tâchons de monter encore sur cette glace, et là nous nous abandonnerons à Dieu. »

« Mes compagnons me suivirent, et nous vînmes à bout d'atteindre cette glace. Avec nos petites planches, nous la dirigions assez heureusement vers la terre. Mais, ô douleur ! cette neige gelée se divise en deux morceaux... Un de mes compagnons était sur un de ces morceaux, à moitié dans l'eau, près de périr. Nous serrons vite nos planches sous nos aisselles, et le saisissons par les mains. Nous tenant ainsi tous trois, nous eûmes le bonheur de nous maintenir sur notre glace fendue, que nous faisions péniblement mouvoir, en la poussant de nos pieds, appuyés contre les aspérités. Dans cette périlleuse situation, nous abordâmes une autre glace ; nous en changeâmes ainsi quatre fois dans cette journée. Enfin, les dernières difficultés furent surmontées et nous atteignîmes la terre. C'était le 13 juin, vers les cinq heures du soir.

« Nous la touchions donc, cette terre que nous appelions de

tous nos vœux, que nous regardions comme le terme de tous nos maux... Accablés de tout ce que nous avions souffert, nous tombâmes sur l'herbe. Nous prîmes un peu de repos. Nous avions l'espoir que le sommeil nous ferait un peu de bien. Il en arriva tout autrement; le réveil fut terrible. Le malheureux Joret était aveugle... Ni lui ni Potier ne pouvaient faire aucun mouvement. Par bonheur, j'avais un peu plus de courage et de force. Je rampai sur les genoux et sur les coudes sur la plage, où je trouvai des moules dont je remplis mon chapeau. Quoique je ne me fusse traîné qu'à une vingtaine de pas, j'eus bien de la peine à me retourner. Nous dévorâmes ces moules jusqu'aux écailles, avec une avidité inconcevable. Depuis sept jours entiers, nous ne vivions que de glace.

« Cependant les plus tristes réflexions vinrent en foule nous assaillir. Nous ne pouvions aller au loin chercher des secours ; d'ailleurs, cette côte était-elle habitée ? n'avions-nous pas à craindre les bêtes sauvages, surtout les ours blancs, si communs dans ces latitudes ? Quel moyen de nous défendre de leurs attaques ? Nous avions changé de dangers... Des copeaux et des morceaux de biscuit que je vis flotter sur la mer, le long du rivage, vinrent bientôt m'arracher à ces sombres réflexions et m'apporter une indicible joie en me donnant à penser que nous n'étions pas sur une côte déserte. Cette joie dura peu.

« Le 15 et le 16, il nous fut impossible de nous procurer des moules. Continuellement battus par une pluie extrêmement froide, nous n'eûmes pour nourriture que quelques brins d'herbe que la faim nous força de manger, et que nous ne pûmes digérer. L'infortuné Joret ne pouvait se remuer ; il ne put même se traîner à une mare qui se trouvait à quelques pas de nous, et je fus obligé de lui rapporter de l'eau dans mon chapeau.

« Dans le désir de découvrir quelque habitation, j'essayai de gagner une pointe éloignée d'environ un demi-quart de lieue.

Après avoir fait à peu près cinquante pas, je tombai d'épuisement. Je me ranimai afin de venir trouver la mort près de mes compagnons. Il me semblait qu'elle serait moins cruelle à leurs côtés. Ensemble nous avions souffert, nous devions mourir ensemble.

« Avant de rendre le dernier soupir, je voulais écrire nos noms sur une pierre, dans l'espoir qu'ils seraient découverts et transmis à nos familles. Nous ne pûmes même pas jouir de cette triste consolation. Mes mains paralysées ne me permettaient pas de tenir un couteau.

« Le lendemain 17 fut un jour de bonheur. Le temps devint beau. Pour la première fois nous ressentîmes une chaleur bienfaisante et Joret recouvra la vue. Ce fut lui qui le premier aperçut, vers les quatre heures du soir, sur la baie, où depuis le matin nos regards étaient toujours fixés, une goëlette anglaise qui longeait la côte. Je parvins à me mettre debout, et j'engageai mes compagnons, qui ne pouvaient plus se lever, à crier de toutes leurs forces avec moi. Nos cris égalaient à peine la voix d'un enfant; ainsi les Anglais ne pouvaient nous entendre, mais ils nous aperçurent. Nous les vîmes s'embarquer dans leur petite chaloupe et se diriger vers nous. Je n'essaierai pas de dire quelle fut notre joie; c'était une ivresse, un transport, un délire au delà de toute expression. Nos cœurs, si longtemps et si douloureusement comprimés, se gonflaient de bonheur à se briser. Enfin, nous versâmes d'abondantes larmes. Sans ces larmes, qui nous soulagèrent, nous eussions été étouffés par notre joie. Le bonheur, revenu si vite, nous avait saisis avec trop de violence.

« A mesure que nos sauveurs s'approchaient, ils ramaient avec plus de force. La peine que nous avions à nous traîner vers le rivage leur faisait déjà comprendre que nous étions dans la plus affreuse détresse. Aussitôt qu'ils eurent abordé, trois d'entre eux s'élancèrent de la chaloupe, et nous prirent dans

leurs bras pour nous embarquer. Ces bons Anglais pleuraient comme des enfants. Nous étions dans un état digne de pitié. Couverts de plaies, à demi nus, décharnés, les yeux caves et presque éteints, à peine conservions-nous un reste de figure humaine. On eùt dit des cadavres arrachés du fond des tombeaux. Tous les Anglais qui étaient à bord de la goëlette nous témoignèrent le plus vif intérêt. L'épouse du capitaine nous prodigua les soins les plus tendres ; sa charité active et délicate prévoyait nos besoins, et s'empressait de les satisfaire. »

Le capitaine anglais Witheway les conduisit sur sa goëlette, *les Frères de Saint-Jean*, dans une habitation française du hâvre de Fourché, sur le bord duquel il se trouvait. Là ils éprouvèrent sur un navire compatriote une insensibilité révoltante, et le capitaine Witheway, toujours humain, fut obligé de les reprendre à son bord.

On partit de Fourché le 19 juin, et bientôt après on rencontra un brig français, *la Bonne-Mère* de Granville. A la vue de M. Houiste, qu'on reçut à bord comme un Anglais malade, un matelot s'écria : « C'est le second de *la Nathalie !* » Tout l'équipage y répondit aussitôt par des acclamations de joie touchantes. M. Hélain, armateur du navire, fit prendre à son bord les deux compagnons de M. Houiste, et les rendit peu de temps après tous les trois à leurs familles. Joret et Potier, qui avaient plus souffert, eurent les pieds gelés, et se rétablirent à grand'peine : ils regardent et aiment M. Houiste comme leur sauveur, et à juste titre, car sans l'intelligence et la force de volonté de cet intrépide marin, sans la bonne harmonie que cette supériorité établit entre eux, ils n'auraient jamais pu vaincre tant d'obstacles, et ils seraient restés ensevelis sous les glaces de Terre-Neuve.

CHAPITRE XIX

Naufrage des brigs *le Silène* et *l'Aventure* sur la côte d'Alger, le 14 mai 1830. — Massacre des deux équipages par les Arabes.

Peu de jours avant la prise d'Alger, qui couronna la glorieuse expédition des Français contre ce repaire de pirates, le 9 mai 1830, le brig *le Silène* reçut ordre de se rendre devant cette ville. Le capitaine avait mission de remettre au commandant de la *Bellone* des lettres de l'amiral Duperré et des provisions fraîches pour la croisière ; le brig s'éloigna bientôt, à pleines voiles, de Mahon où étaient restés l'amiral et la flotte française. Le temps était beau, la mer bonne, le vent favorable et l'équipage plein d'ardeur et de gaieté. Les îles Baléares semblaient fuir derrière le navire ; à mesure qu'il avançait, quelques anfractuosités de la côte se montraient ou disparaissaient, quelque mont boisé se découvrait tout à coup et venait changer et multiplier la scène comme les décors d'un vaste théâtre, jusqu'à ce que les monts, les forêts, les îles, perdus peu à peu dans la vapeur de l'horizon, disparussent enfin tout à fait pour ne laisser de nouveau d'autre aspect que celui du ciel et de l'eau.

Le temps changea bientôt ; on eut à souffrir de fortes brises, des vents debout et des pluies fines. Le 13 au soir, à la lueur

d'un éclair, on vit la côte que l'on eut le temps de relever au compas. Quoique le gisement des terres fût bien connu, la navigation n'en était pas moins dangereuse ; la nuit était orageuse et noire ; on manœuvrait à la fois pour éviter la côte et pour ne pas s'éloigner du point de la croisière ; à cet effet on avait diminué de voiles.

Le jour parut enfin, mais si sombre, si obscur, qu'à peine pouvait-on distinguer le crépuscule d'avec la nuit. Une pluie abondante tombaït sans discontinuer ; la brume épaisse qui avait envahi le ciel formait une couche si impénétrable de vapeurs, que la lumière du soleil n'arrivait plus jusqu'au brig. Rien de plus triste alors que la navigation ! L'aspect de la mer est lugubre ; la scène au milieu de laquelle se meut en gémissant le navire, se resserre, se rétrécit, se rapetisse à mesure que la pluie augmente et que le brouillard s'épaissit, et l'on ne peut se défendre de l'idée horrible que l'on va être enseveli vivant dans cette tombe humide.

La vue de deux brigs de la division vint bientôt varier cette scène monotone ; mais un fort grain empêcha de les approcher pour les reconnaître, et l'on retomba dans les ténèbres. Vers midi, parut un autre brig, courant tribord amures le cap au large, avec lequel on communiqua par le moyen des signaux télégraphiques : c'était l'*Aventure*, commandé par le lieutenant de vaisseau d'Assigny. Cet officier apprit qu'il croisait avec l'amiral, mais que, n'ayant pu apercevoir sa manœuvre à cause de l'épaisseur de la brume, il en était séparé depuis la veille. On vira de bord et l'on fit voile de conserve.

Le soleil ne paraissant plus depuis plusieurs jours, il était impossible d'avoir une connaissance bien exacte de la côte, et la violence des courants avait tellement trompé les calculs, que l'on était très-près de terre lorsqu'on pensait en être encore fort éloigné. La journée se passa en tâtonnements ; on naviguait

dans les eaux de l'*Aventure* qui traçait la route et servait d'éclaireur en quelque sorte au *Silène ;* ce brig disparut peu à peu dans l'ombre naissante du soir. Déjà on le distinguait à peine, et on songeait à virer, lorsque la terre se montra ; mais il semblait que tous fussent aveuglés ou que les éléments eux-mêmes se fussent conjurés pour leur perte ! On prit pour un brouillard cette partie de la côte, éclairée alors par les derniers reflets du jour. Les lames, repoussées par les vents, s'amoncelaient, s'élevaient les unes au-dessus des autres, et venant ensuite se briser contre le bas-fond, formaient une masse immense de vapeur semblable à une éclaircie qui se serait ouverte dans cette partie de l'horizon et qui augmentait encore la sécurité fatale de l'équipage. Le soleil venait de disparaître tout à fait, l'obscurité couvrait la mer, de forts courants entraînaient le *Silène* à la dérive, mais rien ne dissipait leur fatale erreur, l'on prenait toujours la côte pour l'horizon prêt à s'éclaircir. Tout à coup le brig reçut une violente secousse : à ce choc, on s'imagina que le *Silène* abordait l'*Aventure ;* déjà on se précipitait sur le pont pour s'en assurer, quand d'autres secousses plus violentes que la première vinrent mettre un terme à toutes les conjectures. Le navire, ébranlé, chancela ; une lame furieuse envahit, inonda le pont, et le choc de la quille retentit au fond de tous les cœurs... Le brig avait été jeté à la côte !.... A cette triste découverte, l'équipage laissa échapper un cri unanime de désespoir.

« Nous touchons !... nous sommes sur des écueils !... » criait-on de toutes parts en se précipitant en désordre sur l'avant. Dans ce dernier moment de tumulte et d'effroi, officiers et matelots couraient pêle-mêle vers le lieu supposé du danger. Le vent soufflait avec force, la mer battait les flancs du navire avec furie ; et au milieu de ces terreurs, devant cette mort qui semblait inévitable, entourés de ténèbres profondes, tremblant d'être brisés à chaque instant, les infortunés avaient encore pour pers

pective, en échappant au naufrage, la cruauté des Maures, cent fois plus terrible que la fureur des éléments.

On distinguait cependant, malgré l'obscurité de la nuit, les reflets des récifs et la couleur blanche des rochers ; la fureur des vents faisait pencher fortement le navire, et le poids énorme du grand mât augmentait encore cette inclinaison... On était sur le point de chavirer ; le capitaine donna ordre d'abattre le mât ; à sa voix l'équipage, sortant de sa stupeur, s'élança au vent et attendit le commandement. « Coupe ! » cria le capitaine ; à l'instant les matelots armés de haches coupèrent les haubans, ainsi que les manœuvres, et le mât, entamé à coups de hache et privé de son appui, tomba sous le vent. Le navire allégé se releva un peu ; bientôt le vent et la mer pesant ensemble sur le plat-bord l'inclinèrent de nouveau ; les vagues le poussaient de plus en plus près de la terre, et l'on fut obligé de couper le mât de misaine.

Il était alors environ dix heures ; la nuit était affreuse, la houle forte, le vent impétueux, la pluie continuelle et les ténèbres impénétrables ; des lames furieuses soulevant le navire menaçaient de le briser sur les rochers de la côte ; le gouvernail avait été mis en pièces, et à chaque nouvelle secousse le malheureux brig retombait plus lourdement sur le côté. On s'attendait à le voir disparaître ; il s'était déjà même enfoncé de sept à huit pieds. Bientôt les lames envahirent le pont, à peine avait-on le temps de reprendre haleine. Vingt fois on se crut sur le point de périr, et cependant, malgré cet affreux péril, malgré l'obscurité de la nuit qui rendait cette position plus affreuse encore, personne ne parlait d'aller à terre, tant la côte inhospitalière d'Afrique inspirait d'effroi.

Cependant il fallut songer à gagner le rivage. Deux embarcations, la chaloupe et le grand canot, restaient sur le pont ; mais il était impossible de les mettre à la mer : les vagues les

eussent brisées infailliblement contre les flancs du navire, ou enlevées et jetées sur le sable. Deux autres embarcations qui se trouvaient à l'arrière avaient été mises en pièces dès le début de la bourrasque ; le canot du capitaine n'offrait plus que la moitié de sa carcasse. Le capitaine fit donc apprêter deux cordes que deux des plus vigoureux nageurs devaient porter jusqu'au rivage.

Pendant ces tristes préparatifs sur le *Silène*, le brig *l'Aventure* touchait et s'engloutissait ; dès les premiers moments les lames avaient couvert le pont avec tant de furie, que l'équipage avait été obligé de l'abandonner en toute hâte pour ne pas être enseveli sous les flots. Quelques matelots étaient parvenus à se saisir d'une corde ; on l'amarra au navire, et les premiers qui purent gagner la terre en tendirent l'extrémité à leurs compagnons pour leur faciliter le périlleux trajet. A peine sur la plage, les naufragés pensèrent à leurs compagnons d'infortune du *Silène*.

En les voyant échoués sous le vent, ces braves gens se hâtèrent de venir à leur secours : ils les hélèrent du rivage pour leur indiquer la distance et le lieu où ils se trouvaient ; l'obscurité de la nuit avait jusque-là contribué à l'indécision des hommes du *Silène ;* à cet appel de leurs amis, ils quittèrent le navire vers deux heures du matin. On tendit deux va-et-vient, du navire au rivage, et chacun se rendit à terre, les malades les premiers, les marins ensuite, puis l'état-major, enfin le capitaine, qui devait quitter son bord le dernier.

Après les avoir rassemblés, les chefs firent l'appel pour savoir s'il ne restait personne à bord ; il ne manquait qu'un homme au *Silène ;* cet homme, entraîné à la mer au moment de la chute du grand mât, n'avait pas reparu. MM. Bruat et d'Assigny, capitaines des deux brigs, réunirent ensuite leurs officiers pour se consulter sur les moyens de se soustraire à la fureur des

Arabes. On avait d'un côté Oran et Tunis ; mais pour y parvenir il eût fallu des vivres, des armes, des munitions de guerre, et comment deux cents hommes, privés de ces moyens, auraient-ils réussi à faire un trajet de cinquante à soixante lieues, à travers un pays ennemi, peuplé de tribus belliqueuses et cruelles? De l'autre côté s'offrait Alger ; la France était en guerre avec cette régence ; ce fut pourtant là que l'on résolut de se rendre, à cause de la proximité.

Pendant cette délibération, quelques matelots ayant passé à la nage sur le *Silène,* en rapportèrent une cage à poules qui avait été attachée sur le pont, quelques bouteilles de vin restées dans la chambre, et deux coffres, dont l'un contenait des effets d'habillement appartenant à M. Bruat, qui les distribua généreusement à ses compagnons d'infortune. L'autre coffre renfermait la caisse de l'équipage, dont le contenu fut à l'instant partagé, selon le rang et le grade de chacun ; quant au vin, on le réserva pour les malades.

Les officiers rangèrent leurs hommes sur trois rangs, se placèrent en tête, et l'on se mit en marche. Le jour commençait à poindre ; ses premières lueurs, en se répandant, ramenaient un peu d'espérance. On venait de doubler une pointe d'environ deux encâblures ; trois Bédouins, armés de fusils à mèche, se montrèrent tout à coup. A la vue de la troupe des naufragés, ils s'arrêtèrent, les couchèrent en joue, et leur ordonnèrent par signes de retourner sur leurs pas, tandis qu'ils appelaient le reste de leurs camarades. On obéit à l'injonction des Maures ; à peine était-on revenu près des brigs que des nuées de Bédouins accoururent de toutes parts.

Les pauvres Français furent bientôt environnés d'une foule de barbares ; les uns les menaçaient de leurs yatagans, les autres les mettaient en joue, tous vociféraient d'une manière effroyable. Quelques-uns de ces Maures, armés de bâtons, se jetèrent sur

eux comme des furieux, et les frappèrent à tort et à travers; les autres se rendirent à bord pour piller le navire : tels étaient l'avidité de ces hommes et le désordre qui régnait parmi eux, qu'ils furent sur le point de s'entr'égorger, pour se partager les dépouilles. Souvent celui d'entre eux qui revenait du navire chargé de butin était attaqué et pillé par les autres restés au rivage; ceux-ci étaient dépouillés par d'autres qui l'étaient bientôt eux-mêmes à leur tour. Parmi les hommes qui formaient l'équipage du *Silène*, se trouvait un Maltais pris devant Oran par ce brig dans un bateau de pêche : cet homme, qui savait l'arabe et qui avait longtemps navigué avec des marins de la régence, se dévoua, pour ainsi dire, au salut de tous. Il leur recommanda de ne point contredire ce qu'il allait avancer, et protesta à ces barbares furieux que les naufragés étaient Anglais; par trois fois on lui mit le poignard sur la gorge pour tâcher de l'effrayer et pour juger par son émotion si ce qu'il avançait était vrai; mais sa fermeté, qui ne se démentit pas, imposa aux Arabes, et bien qu'ils ne fussent pas entièrement convaincus, elle jeta dans leur esprit un doute qui contribua à sauver les deux équipages.

Une partie de ces infortunés, poussée par les Maures, atteignit bientôt le sommet de la montagne. Ils passèrent devant deux cabanes entourées d'une nuée de mégères qui les accablèrent d'injures et de huées : les plus furieuses d'entre elles venaient effrontément leur arracher le mouchoir dont ils s'étaient couvert la tête, pour se garantir de l'ardeur insupportable du soleil, tandis que d'autres leur crachaient au visage, les pinçaient jusqu'au sang, et que les enfants les assaillaient à coups de pierres. Sur le revers de la montagne était une petite vallée au milieu de laquelle on les fit asseoir. Ceux d'entre eux qui avaient pu sauver un pantalon furent soigneusement fouillés et dépouillés, et là encore, malgré l'excès de leur misère, ils purent sourire au mi-

lieu de leurs larmes : plusieurs des matelots avaient imaginé, pour soustraire leur petit trésor à la rapacité des Maures, de faire avaler l'argent qu'ils possédaient aux poules sauvées du *Silène ;* mais un Arabe, plus soupçonneux que les autres, ou peut-être plus heureux, s'avisa de pourfendre en deux, avec son yatagan, un des innocents volatiles. L'Arabe surpris bondit en jetant un cri de joie. Hélas ! ce fut l'arrêt de mort des pauvres bêtes : pas une n'échappa au massacre. En voyant l'avidité des Maures à chercher dans les entrailles des poules quelque menue pièce de monnaie, et le désappointement comique peint sur le visage rude et hâlé des matelots, leurs compagnons ne pouvaient s'empêcher de rire.

Cependant les Maures arrivaient continuellement de l'intérieur, et, ne trouvant plus rien à prendre, ils s'en vengeaient en maltraitant les Français. On les dirigea vers un *douar,* ou village, qui se trouvait à peu de distance, et, pour les faire avancer plus vite, une trentaine de Maures armés de bâtons, rouaient de coups ceux que la chaleur forçait de ralentir le pas.

Arrivés au village, les Maures eurent entre eux une violente querelle pour le partage des captifs ; l'un de ces forcenés, sortant tout à coup du conseil, se jeta sur un matelot et lui asséna un si violent coup de yatagan qu'il tomba sans connaissance sur la terre ; toutefois le malheureux n'était pas mort, peu d'instants après il se releva ; ce fut là un bien triste prélude aux souffrances qui les attendaient ! Dans ces cruelles circonstances, l'intervention du Maltais fut plusieurs fois nécessaire, et, grâce à sa prudente fermeté, bien du sang précieux fut épargné par les Maures.

Les naufragés, depuis deux jours, n'avaient pas pris de repos, et n'avaient eu rien à manger pour réparer leurs forces ; la nuit s'était passée en travaux fatigants, en inquiétudes affreuses ; toute la journée ils avaient été exposés, dans leur marche, à

l'ardeur insupportable du soleil : ils étaient exténués de faim et de fatigue. Le capitaine Bruat fit demander des vivres par le Maltais, et on leur donna, comme par grâce, un morceau de pain noir gros comme une noix, et quelques gouttes d'une eau saumâtre, en si petite quantité qu'à peine avaient-ils de quoi s'en humecter la gorge. Après ce repas d'anachorètes, on les sépara; ils furent distribués par lots comme du bétail, et une partie d'entre eux fut dirigée sur un *douar* situé sur le bord de la mer. Alors ils connurent toute l'horreur de leur situation; le découragement s'empara d'eux, car il était devenu évident que les Maures, loin de les conduire à Alger comme ils l'espéraient, les emmèneraient au contraire dans les montagnes de l'Atlas. Pour comble d'infortune, le village littoral que quelques-uns d'entre eux allaient habiter était encore éloigné d'environ deux lieues, et ils étaient tellement harassés que cette distance leur semblait infranchissable : la chaleur était étouffante, le sol inculte était couvert de ronces et d'épines qui leur pénétraient dans les chairs et retardaient leur marche; la sueur ruisselait sur leurs corps, leurs forces les abandonnaient, et ce fut grâce à une pluie abondante qui les rafraîchit qu'ils purent arriver le soir, exténués et mouillés, au village situé précisément au-dessus des débris des navires. On les entassa au nombre de dix-neuf dans une mauvaise étable, à peine assez grande pour abriter deux vaches.

Rien de plus hideux et de plus repoussant que la maison d'un Maure : les murs, composés de branchages et de fiente d'animaux, laissent échapper dans les temps humides des émanations fades et nauséabondes; on n'y connaît pas l'usage des fenêtres, ni des cheminées, et la malpropreté la plus dégoûtante y règne sans partage. Malgré ces inconvénients, les Français dormirent assez bien sur des nattes; le lendemain on leur jeta un morceau de pain noir et du *couscous* (semence mondée du maïs). Cette

première journée parut d'autant plus longue à ces infortunés qu'ils eurent à subir la curiosité et l'insolence des Kabaïles (Arabes des montagnes), qui venaient féliciter leurs amis de leur capture. D'autres Maures, rassemblés en grand nombre, se concertaient pour les entraîner plus loin : ils semblaient décidés à leur arracher la vie ; ils s'approchaient de leur cabane, et leur faisaient entendre par des signes non équivoques qu'ils leur couperaient le cou ; d'autres les menaçaient de les livrer à Tahir Pacha, ce que du reste ils eussent regardé comme une faveur.

Le lendemain 18, vers dix heures du matin, ils aperçurent en mer, à une grande distance, la division qui longeait la côte pour les chercher. Après avoir découvert les brigs naufragés, la flotte s'approcha à une lieue environ du rivage ; les frégates mirent en panne et envoyèrent leurs embarcations ; mais les Maures, rassemblés par myriades sur les navires échoués, firent une fusillade si vive que les chaloupes se retirèrent et gagnèrent le large. Quand les prisonniers virent la flotte s'éloigner, peu à peu diminuer, s'effacer, et les voiles se perdre dans la vapeur de l'horizon, ils restèrent plongés dans un morne silence, immobiles et les yeux fixés sur la Méditerranée... tout avait disparu, et le retentissement des coups de canon, tirés par les frégates pour indiquer leur direction, en cas de sauvetage, avait depuis plusieurs heures fait place au mugissement de la vague et au bruit du vent.

A compter de ce jour, commencèrent les mauvais traitements des Arabes et les scènes sanglantes dont les infortunés captifs furent victimes ou témoins. On battait, on égorgeait leurs camarades sous leurs yeux, sans que ces atrocités eussent d'autres motifs qu'une fantaisie de cannibales. Quelques-uns se défendaient avec un courage héroïque ; mais que pouvait une poignée d'hommes sans armes ?...

Le lendemain fut un jour de massacres ; trois hommes escor-

tés par deux Bédouins armés, apercevant la division qui se montrait à une grande distance, se jetèrent simultanément sur leurs conducteurs, les terrassèrent en un clin d'œil; puis, courant d'un trait jusqu'à la mer, ils s'élancèrent dans les flots et nagèrent vers les embarcations qui longeaient la côte; mais la lutte qu'ils avaient soutenue, la course qu'ils venaient de faire, avaient épuisé leurs forces; quelques Arabes qui se trouvaient là par hasard, se jetant après eux à la nage, les rattrapèrent et les ramenèrent sans peine au rivage. Ils furent traînés près des deux Maures qu'ils avaient terrassés et qui étaient sans connaissance sur le sable, et on les massacra impitoyablement.

Le sort de ceux qui étaient restés dans le premier village n'était pas moins à plaindre. Les assassins allaient de cabane en cabane, égorgeant à tour de rôle les infortunés Français. Il suffit de décrire une de ces scènes de meurtre et de sang pour donner une idée des autres. Huit marins enfermés dans une hutte se virent tout à coup entourés par une foule de Kabaïles armés, déjà tout couverts du sang de ceux qu'ils avaient égorgés. Un Maure armé entra dans la cabane, et, sans raison aucune, asséna un coup de yatagan avec tant de force sur la tête d'un matelot qu'il le jeta sans connaissance sur la terre. S'élançant vers un autre, il allait lui faire subir le même traitement; celui-ci, robuste et vigoureux, et résolu à vendre chèrement sa vie, aperçut au-dessus de sa tête, entre les perches qui soutenaient le toit fragile de la cabane, une fourche en bois dont il s'empara. Attaquant à son tour son adversaire, tandis qu'encouragés par cet exemple deux autres matelots volaient à son aide, il terrassa d'un seul coup l'Arabe furieux, et lui plongea sa fourche dans la gorge. Le Maure jeta un cri affreux, se roula dans d'horribles convulsions, et, après quelques minutes de souffrances et d'agonie, il expira. D'autres Maures, las d'égorger, ou ne trouvant plus de victimes, revenaient en ce moment vers la cabane; telle

était la lâcheté de ces misérables qu'aucun d'eux n'osait approcher. Les plus hardis se contentaient d'introduire le canon de leur fusil entre les planches de la hutte pour tirer à l'intérieur, et les hardis matelots, n'ayant d'autre moyen de se défendre dans cette extrémité, détournaient l'arme meurtrière avant qu'elle fît feu. Cependant un de ces malheureux, s'étant aperçu que les fusils des Maures n'avaient pas de pierres, sortit courageusement, en invitant ses camarades à le suivre; deux autres imitèrent son exemple sans hésiter : tous trois alors fondirent sur leurs assassins, les mirent en fuite, renversèrent une femme qui, le sabre à la main, s'opposait à leur passage, et répandirent une telle terreur parmi les Maures qu'ils parvinrent à l'extrémité du village presque sans obstacle, et s'échappèrent en courant vers la mer. Quelques Arabes les poursuivirent, mais les braves fugitifs gagnèrent le pied des montagnes, s'enfoncèrent dans d'immenses marécages et disparurent à tous les regards. Les Maures, revenus de leur frayeur, étaient accourus en foule pour entourer la cabane, et les infortunés qui s'y trouvaient encore furent tous massacrés sans pitié.

Le lendemain de cette boucherie, on dirigea les autres sur Alger. Ils avaient alors perdu tout espoir de revoir jamais la France, et même d'échapper à la mort; ils reçurent cette nouvelle avant l'aurore, et quoiqu'elle apportât très-peu de changement dans leur situation, elle fit naître l'espoir et la joie. Le Dey avait envoyé un officier turc pour commander l'escorte. Ce brave homme, que les naufragés surprirent à pleurer sur leur misère, se montra pour eux plein de bienveillance et d'intérêt. Les Français partirent immédiatement, munis d'une tente, sous laquelle ils pouvaient se mettre à l'ombre et se reposer lorsqu'on faisait halte, marchant tantôt sur le sable brûlant du rivage, tantôt sur un terrain dur et rocailleux, ou bien à travers des bruyères couvertes d'épines, qui s'enfonçaient à perte de vue

dans l'intérieur. Çà et là ils rencontraient des sources d'eau vive et glacée, auxquelles ils ne pouvaient étancher leur soif ardente, à cause de leurs propriétés nuisibles et même mortelles. Le lendemain la campagne qu'ils parcoururent était cultivée, les collines étaient ornées de jolies propriétés de plaisance, et bientôt Alger avec ses maisons blanches, ses nombreux minarets, ses jardins, ses plants d'olivier, leur apparut comme un vaste et magnifique amphithéâtre, que les matelots comparaient naïvement aux pièces de pâtisserie qui ornent parfois la table d'un grand festin.

Les Français furent directement conduits au palais du Dey, qui les compta, et de là jetés dans les galères de la régence ; mais auparavant ils purent remarquer cent neuf têtes sanglantes, encore rangées sur une ligne circulaire devant le palais du Dey... C'étaient les têtes de leurs malheureux compagnons d'infortune. A cette vue leurs genoux tremblèrent d'horreur ; ils purent à peine soutenir ce hideux spectacle. Les misérables, qui se faisaient un plaisir cruel de leur douleur, insultaient encore aux cadavres... Ils faisaient rouler ces têtes toutes dégouttantes de sang, se les renvoyaient et les accablaient de lâches outrages.

Quelques jours après ils étaient au bagne, où, grâce à la générosité du consul de Sardaigne, ils ne périrent pas de faim. Le canon qu'ils avaient entendu gronder la veille ne se faisait plus entendre, lorsque la porte de la prison s'ouvrit, et des voix amies résonnèrent à leurs oreilles. Les Français étaient maîtres d'Alger, et la victoire de leurs compatriotes leur apportait en même temps la liberté.

Le Maltais dont la présence d'esprit et la fermeté avaient plusieurs fois sauvé la vie aux équipages des deux brigs, fut l'objet de la sollicitude du gouvernement français : il reçut la croix de la Légion d'honneur avec le grade de maître dans la marine française, et on lui fit présent d'un beau bâtiment pour la pêche du corail.



CHAPITRE XX

Perte du vaisseau français *le Superbe* sur les rochers de l'île de Paros, dans la baie de Parékia, le 15 décembre 1833. — Sauvetage de l'équipage. — Sang-froid et courage du capitaine, M. d'Oysonville.

Le temps de l'hivernage était arrivé pour la division française du Levant. La plupart des bâtiments devaient revenir à Toulon passer le temps de la mauvaise saison ; il ne devait rester dans l'Archipel que le vaisseau *la Ville de Marseille* et un certain nombre de bâtiments légers. Rendez-vous avait été donné par M. l'amiral Hugon à la partie de l'escadre qu'il voulait ramener en France ; elle avait ordre de se trouver à Nauplie. Le 14 décembre 1833, au matin, le vaisseau *le Superbe* et la frégate *la Galathée* appareillèrent de la rade de Smyrne pour sortir du golfe. Déjà le mauvais temps s'annonçait ; le vent s'élevait, le ciel se couvrait de nuages, la mer commençait à blanchir ; tout faisait présager un coup de vent. Ce n'était encore qu'une forte brise d'est ; la traversée de Smyrne à Nauplie pouvait être très-courte à la faveur de cette circonstance. Au lieu donc de mouiller sur les bancs des Salines, comme les prévisions prudentes de l'amiral leur en avaient fait, non pas une obligation, mais une ressource en cas d'apparence de danger, la *Galathée* et le *Superbe*

dégolfèrent, rapidement portés au large par un vent qui bientôt prit un caractère inquiétant.

Le jour baissait, et, avec les approches de la nuit, la brise augmentait en violence; c'était à une tempête que les deux bâtiments allaient avoir affaire, et non plus à une simple bourrasque.

La *Galathée* et le *Superbe* se séparent bientôt; chacun des capitaines manœuvre de son côté, selon les exigences de sa position. La nuit est terrible; de petites avaries en signalent le commencement; des avaries plus graves succèdent. La mer soulevée ballotte la frégate et le vaisseau, qui ne s'entre-aperçoivent plus depuis quelques heures, parce qu'ils ont fait des routes différentes; d'ailleurs, un brouillard épais voile l'horizon et pèse sur la mer. De l'arrière du navire, on aperçoit à peine la partie de l'avant.

Tout craque dans la mâture; le vent brise le grand mât de hune du *Superbe* et celui de *la Galathée;* les voiles éclatent, fouettent avec un bruit horrible, se déchirent en lambeaux, et à la fin sont dévorées par l'ouragan. On cherche à se rendre maître de cette toile qui se déchire sous les efforts du vent; mais on y renonce bientôt. Tous les efforts des matelots tendent à se maintenir sur les vergues. Au surplus, si les équipages parviennent à serrer les voiles, ils ne les sauveraient pas de la rage du vent; car celles qui adhèrent aux vergues par les rabans sont enlevées aussi.

Quelle épreuve pour ces pauvres marins fournis à la flotte par l'intérieur de la France ! Des matelots véritables feraient face au danger; eux, navigateurs de quelques mois, pâlissent et sont abattus. Quelques-uns seulement luttent et conservent une force morale dont le péril fait comprendre le besoin; quant aux autres, prières, menaces, exemple donné par les officiers et les maîtres, conscience même d'une nécessité d'action rapide et dévouée pour

sauver le bâtiment, pour se sauver eux-mêmes, rien ne peut les résoudre à prêter leur concours énergique à ceux que la situation n'a pas démoralisés.

Cependant, par miracle, *la Galathée* a donné dans le passage entre les îles et le cap d'Oro. Il est midi, c'est le 15 décembre; le temps ne s'est pas amendé ; la brume est toujours épaisse ; les côtes qu'on doit raser de près sont imperceptibles derrière la couche dense de brouillard. « Laisse courir ! et veille devant ! » On fait vent arrière et l'on cherche un refuge. En fuyant, on trouvera Cérigo ou Cervi !

La mer prend du bâtiment tout ce qu'elle en peut prendre; elle bat ses murailles qui résistent; les canots suspendus autour de la frégate, elle les broie, les enlève entiers ou par morceaux.

Le *Superbe* est dégarni de voiles, privé de son grand mât de hune, poussé par des vagues furieuses. Il fuit aussi, lui ! un vaisseau !

C'est Paros qu'il va chercher. Au nord de Paros est une rade protectrice; il se dirige vers cette rade : mais l'obscurité est grande, et Nausse, port de salut où le vaisseau aurait trouvé un ancrage bon et sûr, Nausse est manqué. On s'en aperçoit trop tard, quand on est déjà dans l'ouest de l'entrée de la baie.

Le pilote grec dit : Près de Nausse est une autre petite relâche qu'il connaît bien; il va y faire entrer le *Superbe;* on côtoie Paros en cherchant Parékia.

Parékia est dans l'ouest de l'île; le voici, le pilote l'aperçoit et le vaisseau se dirige vers le port.

La frégate a trouvé un abri dans la baie de Cervi; elle y roule, elle y tangue, elle y est durement agitée, cahotée; mais, du moins elle se tient sur ses ancres, elle y est en sûreté; elle pourra souffrir, elle ne périra pas.

Le *Superbe* s'arrête ! Qui le fixe là? Que se passe-t-il ? quel

trouble partout ! quel tumulte ! Le navire est mouillé. Qui l'a mouillé ? Par quel ordre ? La confusion est au comble. Enfin, on a mouillé ; le vaisseau est attaché aux récifs ; il se débattra en vain, il faudra qu'il y meure ! Le *Superbe* manque de place pour *éviter* et tourner sans danger ; en venant à l'appel de sa chaîne, il talonne, et bientôt il devient évident qu'il n'y a plus de salut possible pour lui. La mâture, secouée par les chocs multipliés du vaisseau sur les rochers, se brise ; un bas mât tombe ; dans sa chute, il écrase un homme...

Le 15 décembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, le vaisseau mouillé sur ses deux ancres, en travers de l'entrée de Parékia, talonnait sur une roche, c'est-à-dire que la lame le soulevant et l'abaissant tour à tour, portait, dans ce mouvement, le talon, l'extrémité postérieure de sa quille, sur un des récifs qui bordent l'ouverture de la baie. Bientôt il fut défoncé. Une ouverture faite à la carène par les chocs successifs, remplit promptement la cale, le faux pont et la batterie de 36. Le *Superbe* se pencha alors sur bâbord (côté gauche), et resta dans cette position appuyé sur l'arrière, l'avant flottant encore. Le bâtiment s'étant rompu, il pouvait se partager en deux. Mais ce n'est pas là ce que M. d'Oysonville redoutait le plus. Dans une des inégales actions des vagues, l'effort de la mer pouvait soulever le vaisseau, le tirer du berceau de rocher sur lequel il était appuyé, et le jeter au large du banc qui le portait ; alors le salut des hommes devenait problématique, car la batterie de 18 s'emplissait d'eau et le navire coulait bas. Que cette appréhension soit venue à quelques marins, et ait contribué à jeter l'épouvante dans l'équipage, c'est ce qu'on ne peut dire ; le commandant en fut tourmenté, cependant il ne le laissa point paraître.

La terreur avait glacé tous les courages ; chacun des matelots qui, pour la première fois, voyaient la mer si horrible et le vent dans un accès de rage si furieuse, se croyait en droit de ne

prendre conseil pour son salut que de sa résolution et de son désespoir ; on se regardait comme dégagé des liens ordinaires de la discipline, le sauve qui peut ! semblait la seule loi naturelle ; M. d'Oysonville et ses officiers s'aperçurent de cette disposition où la malveillance et l'esprit de sédition n'entraient certainement pour rien, mais qu'inspiraient l'inexpérience et le délire de la peur. Le commandant assembla donc autour de lui tout ce qu'il y avait d'hommes sur le pont, et leur dit : « Avant le naufrage, mes pouvoirs étaient grands, vous le savez ; maintenant ils sont immenses. Je suis maître absolu. Je n'invoque cette puissance que me donne la situation grave où nous nous trouvons, que pour arriver plus sûrement à vous sauver tous. La moindre confusion, la moindre hésitation peuvent tout perdre. Ayez confiance en moi, confiance en vos chefs ; obéissez ponctuellement et ne craignez rien. Je compte sur votre zèle et sur votre soumission comme j'y comptais hier ; et je ferai fusiller sur-le-champ quiconque aura désobéi. » Cette petite harangue prononcée d'un ton paternel mais ferme, et le calme qui régnait sur les traits du capitaine, produisirent le meilleur effet. M. d'Oysonville s'était armé, et il avait fait armer l'état-major plus pour ajouter à la solennité de la position, que pour se défendre ou se faire obéir ; il portait à son côté un sabre d'abordage, et n'avait pas voulu mettre de pistolets à sa ceinture, parce que l'impatience aurait pu y trouver un moyen trop cruel de se manifester.

Le capitaine avait donné ordre qu'on tirât des profondeurs du vaisseau ce qu'on pourrait en extraire de vivres, de sacs, de munitions, d'effets propres à un campement, et qu'on montât ces différents effets dans la batterie supérieure. On y travaillait avec autant d'activité que le permettait l'état de stupeur et d'atonie morale où l'on se trouvait. De fréquents coups de canon étaient tirés pour annoncer aux habitants de l'île la détresse du vais-

seau et pour appeler du secours; mais il était impossible aux barques de Parékia de tenter l'aventure. Un second maître d'équipage, le nommé Gigoux, s'était jeté à la mer, sans avoir averti personne, pour aller décider quelques patrons de caïques grecques à venir faire le sauvetage. Ce dévouement, auquel il faut d'autant plus applaudir, que le maître connaissait tout le danger qu'il allait courir au milieu des rochers sur lesquels les lames devaient le précipiter, ne fut point fatal à Gigoux. Il arriva sain et sauf à terre, ce que l'on sut le lendemain matin. Un officier, M. le Fraper, lieutenant de vaisseau, eut le même courage, mais non pas le même bonheur. Il se blessa et l'on dut le remonter à bord. On cherchait à mettre des canots à la mer, moins pour satisfaire l'ardente impatience des hommes qui avaient hâte d'être transportés sur la côte, que pour leur bien démontrer l'impossibilité du succès dans de pareilles tentatives. Un petit canot avait été brisé aussitôt qu'affalé. Le canot du capitaine était déjà dans un état fâcheux, quand quelques bons nageurs proposèrent d'aller avec cette embarcation essayer d'établir un va-et-vient avec la terre. Le canot partit avec son aventureux équipage, mais il se fracassa sur des récifs. Les hommes furent sauvés.

Il était assez prouvé que rien ne devait réussir tant que la mer et le vent ne seraient pas plus calmes; M. d'Oysonville engagea donc l'équipage à prendre du repos pendant la nuit. Quel repos, grand Dieu!... et quelle nuit on passa!

Le commandant n'a qu'une pensée, le salut de tous les hommes que la patrie lui a confiés! De repos, il n'y en a point pour lui; la responsabilité pèse sur sa poitrine de son énorme poids; son honneur est si terriblement engagé! Sans cesse il a l'œil attaché sur le baromètre, dont la déplorable immobilité n'est que trop bien justifiée par la constance du vent, par cette horrible calotte noire qui pèse sur l'horizon, par cette mer affreuse dont

chaque ondulation peut déplacer le vaisseau et le noyer. Il s'assied cependant une minute pour donner à son corps un peu du calme que l'âme ne peut trouver. Un marin entre dans sa chambre. C'est un gabier (un matelot des hunes, un des bons hommes du bord). « Que veux-tu ? mon garçon ? — Je viens vous dire, commandant, de ne pas vous inquiéter. Nous sommes douze gabiers qui avons juré de vous emmener d'ici, et de ne pas nous sauver sans vous. Nous avons mis de côté de quoi faire un radeau, et quand vous voudrez nous partirons. — Je te remercie, mon ami, mais je ne veux et ne dois point partir. — C'est que nous vous estimons, commandant, et que nous ne souffrirons pas que vous mouriez ici ; car enfin nous savons bien que vous n'êtes pour rien dans le naufrage ; ce n'est pas de votre faute si ce gueux de pilote nous a conduits ici, si l'on a mouillé cette ancre ! Nous vous aimons ; vous avez entendu comme l'équipage a crié : Vive le capitaine ! lorsque le *Superbe* a doublé la pointe à droite de Nausse. Ainsi, à vos ordres, commandant ! — Encore une fois merci, mon garçon. Ce que tu me dis là me prouve la confiance que vous avez en moi ; j'en suis très-reconnaissant, et je vous en demande une preuve : c'est de faire demain tout ce que je vous ordonnerai. Va te coucher, et dis à tes camarades que j'ai bon espoir. »

Au point du jour les travaux recommencèrent. Des barils vides, bien bondés, furent attachés à des lignes de loch, cordages très-minces qu'ils pouvaient facilement traîner après eux dans l'eau ; on les lança à la mer dans l'espérance que la lame et le vent les pousseraient à la côte où les matelots qui y étaient parvenus la veille avec le canot du commandant pourraient les saisir. Les matelots du rivage se saisirent de ce flotteur et tirèrent à eux la ligne de loch au bout de laquelle devait venir un cordage plus solide pour établir le va-et-vient si désiré. Après quelques efforts on s'aperçut que la ligne se prenait dans les

rochers et ne pouvait s'en dégager. Un second, un troisième baril suivirent le second; ils furent suivis eux-mêmes de quelques autres, toujours avec le même résultat. Pendant que quelques hommes s'occupaient de cette opération infructueuse, le capitaine d'Oysonville faisait préparer deux grands flotteurs, pour le cas où le vaisseau viendrait à s'ouvrir ou à couler. Au moment où le *Superbe* avait talonné, deux des mâts étaient tombés ; le grand mât et le mât d'artimon étaient sur le pont, on les garnissait de bouts de corde, terminés par des ganses, auxquels les hommes pourraient s'accrocher au besoin.

Ce n'est pas tout : le chagrin des matelots était tel qu'ils demandaient la permission de se rendre à terre à la nage, au risque presque certain de se noyer. Le commandant refusait, mais il s'ingéniait à trouver des moyens de sauvetage pour satisfaire l'impatience des naufragés. L'expérience des barils servit alors, et M. d'Oysonville permit qu'on établît une quantité de petits radeaux avec des portes, des tables, des cloisons, des caisses. Il fit jeter successivement ces radeaux à la mer, et tout ce qui put sans imprudence se livrer au hasard de cette navigation, tout ce qui ne fut pas effrayé des continuelles passades que la mer déferlant à plus de quinze pieds au-dessus de la tête des nageurs donnait aux pauvres fugitifs, se rendit à la côte. Les hommes qui ne nageaient pas bien furent sauvés en se mettant entre de bons nageurs. Le succès des radeaux fut complet et rendit un peu de courage à ceux qui étaient demeurés à bord du vaisseau ; ils entrevoyaient un mode assez sûr pour parvenir à l'île.

Beaucoup d'hommes répugnaient naturellement à se servir de petits radeaux, soit parce qu'ils ne savaient point nager, soit parce que, effrayés et perclus de froid, ils n'osaient point se livrer aux chances douloureuses d'un trajet dans l'eau ; ils attendaient qu'on crût possible la mise à la mer de la chaloupe et du

grand canot. La mer était encore affreuse; M. d'Oysonville ordonna cependant qu'on poussât dehors le grand canot. Un officier plein de résolution, M. Maisonneuve, s'y embarqua avec quelques canotiers, pensant pouvoir établir la communication qu'il importait tant d'obtenir avec la côte. Un cordage filé du vaisseau tint quelque temps l'embarcation ; bientôt elle fut contrainte de lâcher l'amarre. Le flot se rendit maître du canot et le lança sur des rochers de la côte, à droite de la roche qu'il espéra contourner moins malheureusement. Les canotiers se sauvèrent ; mais l'équipage du vaisseau retomba dans un de ses accès de désespoir, en voyant lui échapper ce moyen de salut. « Il nous reste encore des ressources, mes enfants, dit le capitaine, ne vous découragez donc point ; travaillons à mettre la chaloupe à l'eau, et peut-être avec elle serons-nous plus heureux qu'avec les autres embarcations. A l'ouvrage ! Allons, maître Jaconieu, disposez votre monde et commençons ! »

L'opération était difficile. Elle fut longue ; elle ne dura guère moins de trois heures ; les auxiliaires de maître Jaconieu n'étaient pas les meilleurs matelots du bord ; la plupart de ces hommes d'élite — en tant qu'il y eût en effet des hommes d'élite dans l'équipage du *Superbe* — étaient descendus à terre ; les douze gabiers eux-mêmes qui avaient généreusement voulu sauver le commandant, avaient fait leur radeau sur l'ordre que leur en avait donné M. d'Oysonville, et s'étaient rendus à la côte. Malgré tout, on parvint à mettre la chaloupe à l'eau du côté où le vaisseau penchait. Ici les tentations furent grandes pour ceux qui avaient hâte de se sauver. La chaloupe pouvait porter environ cent vingt hommes ; c'est à qui s'y jettera le premier. On se pend aux chaînes des porte-haubans et à tout ce qui tient au platbord ; on guette le moment où la vague apporte l'embarcation assez près de soi et on s'y lance. Le capitaine est là qui préside à ce transbordement, nécessairement un peu désordonné ; quand

il voit quatre-vingts hommes dans la chaloupe : « Assez de monde ; assez ! — Mais, commandant !... — Pas un homme de plus, entendez-vous ! Rentrez à bord, vous autres. » Et tout ce qui aspirait à partir remonte avec docilité, comme si l'on avait commandé un exercice ordinaire en rade.

La chaloupe s'éloigne et a le sort du grand canot. Nouveau désespoir pour ce qui reste à bord, car la nuit vient, et que peut être cette nuit ! Un abattement extrême succède á l'effervescence bruyante de la douleur. « Nous avons encore de quoi faire un grand radeau. Vous avez vu que les radeaux nous ont mieux réussi que les embarcations ; joignons donc à nos mâts de hune de rechange ce que nous avons de matériaux, et nous aurons un excellent moyen de transport. » La proposition du capitaine est accueillie avec faveur ; tout le monde comprend que c'est la dernière ressource. On travaille avec courage ; le radeau est prêt. M. d'Oysonville ne juge pas à propos de le lancer tout de suite ; il ordonne de le laisser où on l'a fabriqué, jusqu'à ce qu'il soit revenu de sa chambre. On obéit. Mais quelques minutes après, on parle de s'en aller ; on veut mettre à l'eau le grand flotteur. Un officier va avertir le capitaine de cette résolution. Celui-ci monte sur le pont.

« — Que vient-on de m'apprendre, mes amis? On dit que vous voulez jeter le radeau à la mer sans mes ordres ? — Mais, capitaine !... — Pas d'inutiles observations. Vous ne doutez pas que mon désir ne soit de vous sauver tous ; c'est mon vœu le plus cher, c'est aussi mon devoir. Mais comme je réponds de vous, je dois être écouté dans ce que je commande pour le salut de tous. Quand je croirai qu'il est temps de lancer le radeau, je vous le dirai. Rien ne vous presse ; voyez-vous le coin du ciel ? Le bleu n'en est pas bien clair encore ; le vent n'est pas encore tombé ; mais patience, il fera beau avant peu. Reposez-vous et attendez mes ordres. — Oui, capitaine. » Et l'on se rasseoit

tranquillement sans murmurer, mais non pas sans trembler de froid et de peur.

Cependant on pousse le radeau à la mer. Au même moment un caïque loué à grands frais paraît se diriger vers le *Superbe.* Il a mouillé un grapin à gauche de la roche que le vaisseau a sur son arrière ; le cablot lui servira à s'établir comme va-et-vient entre le bâtiment et la plage. Il accostera bientôt, et ceux qui étaient si pressés de se confier au plancher flottant construit tout à l'heure tournent les regards vers la barque. « Eh bien! enfants, qui descend donc sur le radeau? — Le caïque, commandant! — Il ne peut contenir que peu de monde; et qui sait si nous serons assez heureux pour qu'il fasse plusieurs voyages? Cependant je ne force personne; aille sur le radeau qui voudra. » Soixante hommes y descendent; le flotteur part et arrive à terre sans accident. Le caïque accoste alors à tribord, et tout le monde est debout sur la préceinte du vaisseau pour se jeter dedans. « Qui vous a permis de passer sur le bord? descendez tous. — Oui, commandant. » On descend.

« Si, comme tout le fait croire, cette barque doit aller retoucher le rivage; si ce premier voyage doit être heureux, n'est-il pas des individus à qui nous devons penser d'abord pour assurer leur salut? N'avons-nous pas des malades et des mousses? — C'est juste, commandant. » On monte les malades, on embarque les mousses. Le caïque peut encore prendre trois ou quatre hommes; tous prient qu'on les laisse sauter dans l'heureuse embarcation, M. d'Oysonville place en faction, le sabre à la main, deux élèves, et leur dit: « J'avais désigné les hommes qui doivent partir; si quelqu'un veut s'élancer malgré moi, passez-lui votre sabre au travers du corps. Vous répondez de l'exécution de cet ordre. » La barque part. Chacun vient implorer ensuite la faveur d'être du prochain voyage; on invoque ce qu'on croit des droits sacrés: « Je suis marié, moi. — Moi, j'ai un

pauvre enfant qui n'a plus de mère. — Moi, commandant, je soutiens mon pauvre père. — Et moi, capitaine, moi, je meurs de soif depuis trente heures ! — Tu as soif, je te plains, car j'ai soif aussi, et je sais ce que c'est que cette souffrance. Mais point de passe-droit, chacun son tour. »

Le caïque fit quatre voyages et emporta quatre-vingts hommes désignés par le capitaine.

La nuit approchait, mais la mer embellissait, et le vent tombait un peu. Cent quarante hommes restaient encore sur le *Superbe*. « Comment ! passer encore une nuit, une éternelle nuit à bord ! — Il le faut. Mais c'est nous qui sommes les heureux, mes enfants : ceux qui sont à terre ont été mouillés, ils sont gelés ; ils vont avoir toute la nuit un froid horrible ; nous, nous serons bien à couvert; au moins. Arrangeons-nous comme nous pourrons pour dormir, et demain matin nous irons tous à terre. » La raison l'emporta sur la terreur ; on se mit à l'abri, et quelques-uns dormirent. Le lendemain, beau temps, mer navigable, et tout le monde fut sauvé. Miracle ! oui, miracle de la discipline, de la confiance des subordonnés dans leurs chefs, du sang-froid de l'officier responsable.

A terre, le service se fit comme si l'on avait été dans une caserne ; dix jours après le naufrage, l'équipage du *Superbe*, ses tambours et ses officiers en tête, partit pour Nausse où l'attendait le vaisseau *la Ville de Marseille*. Pas un homme ne manqua à l'appel. M. d'Oysonville ne perdit que neuf marins dans les deux cruelles journées qu'il passa à débarquer son monde : l'un fut tué par le mât de beaupré, les huit autres se noyèrent par imprudence, et pour avoir négligé quelques-unes des précautions qui leur étaient recommandées.

CHAPITRE XXI

Naufrage du navire anglais l'*Amphitrite,* en vue du port de Boulogne, le 31 août 1833. — Mort de cent huit femmes sur ce bâtiment, par l'obstination du capitaine. — Incendie du navire américain le *Sir Walter Scott,* en pleine mer, non loin des côtes de la Caroline du Sud, en 1835.

Le trois-mâts *l'Amphitrite*, bâtiment de transport anglais, commandé par le capitaine Hunter, avait à bord, outre l'équipage composé de seize hommes, cent huit femmes et douze enfants condamnés à la déportation, qu'il devait déposer à Sydney (Australie). Il quitta Woolwich le 26 août 1833, et dès le 29 il fut assailli par une violente tempête ; le 31 août, il échoua sur la côte de Boulogne, en vue même de ce port.

La relation de cet événement affreux fut insérée dans les journaux, pour ainsi dire heure par heure, et à mesure que les nouvelles arrivaient de Boulogne. C'est le meilleur et le plus dramatique récit que nous en puissions donner. Le voici tel qu'il fut écrit par un témoin oculaire de la catastrophe de *l'Amphitrite*.

Trois heures du soir.

La mer est toujours furieuse, tout annonce une nuit terrible ; les bateaux-pêcheurs sont tous rentrés au port, sauf un, le n° 71,

que l'on croit perdu. Le bruit se répand que le paquebot de Londres qui nous a quittés hier dans la nuit est également perdu. Je ne puis croire à cette nouvelle ; je connais malheureusement deux des passagers, entre autres une jeune femme, et je tremble pour leurs jours. Si le paquebot *The Queen of Netherland* a pu toucher Ramsgate, il est sauvé.

Je sors à l'instant pour me rendre sur la plage ; on signale un bâtiment en détresse : c'est un trois-mâts ; il ne porte point de pavillon. Avec la longue-vue, il est facile de voir qu'il cherche à gagner le large ; les vents le repoussent sur la côte ; s'il échoue, c'est fait de lui.

Quatre heures et demie.

L'événement prévu est arrivé : le vaisseau vient d'échouer presque en face de l'établissement des bains ; la mer est plus horrible que jamais ; elle se retire. Avec la lorgnette il est facile de distinguer l'équipage. Des marins se précipitent de tous côtés sur la plage ; on traîne à bras un canot ; on espère au moins sauver les hommes ; quant au navire, il ne faut plus y penser : la mer, en montant, doit le mettre en pièces.

Six heures.

Le canot est à la mer ; il ne peut approcher. Un patron de bateau-pêcheur, Hénin (n'oubliez pas ce nom), déclare qu'il va se jeter à la mer ; il se débarrasse de ses vêtements, et prend d'une main une corde ; personne n'ose le suivre : on le voit lutter contre les flots. Ce qui étonne tout le monde, c'est l'immobilité de l'équipage, qui ne fait aucun signal. On s'en demande le motif : les malheureux n'en ont-ils plus la force ? Le capitaine espère-t-il sauver le bâtiment ?..... Je cours moi-même sur la plage.

Onze heures du soir.

Quel horrible spectacle ! Je ne l'oublierai de ma vie ! Trente cadavres sont entassés pêle-mêle dans la remise du bâtiment appartenant à la *Société Humaine*. Tout a péri, cent huit femmes, douze enfants, treize hommes d'équipage !

Trois malheureux sont hors de danger. Quelle épouvantable nuit ! Je veux cependant vous en donner quelques détails.

Vers sept heures du soir, on voit le brave Hénin toucher le vaisseau. On aperçoit un matelot lui jeter une corde, puis la corde est retirée ; Hénin, sur le point de périr lui-même, est obligé de lâcher prise et de regagner la plage. Il veut se jeter de nouveau à la mer, mais il est épuisé.... Il faut renoncer à tout espoir de sauver ces infortunés ; la nuit tombe, la mer commence à monter, le bruit des vents, le mugissement des vagues ne permettent point d'entendre les cris de ces malheureux. Comment vous dépeindre l'anxiété de la foule qui couvre la plage ? Un grand nombre d'intrépides marins se sont mis à la mer pour tâcher de recueillir les naufragés. L'obscurité redouble ; les vents mugissent avec plus de violence que jamais ; les vagues se succèdent avec force et rapidité ; on distingue à peine le bâtiment. La mer oblige les plus intrépides à reculer. Tout à coup, un mât est amené aux pieds des spectateurs, puis des tonneaux, puis des débris, puis des cadavres.

On court de tous côtés avec les fanaux, on se précipite sur la falaise ; à chaque instant on ramasse des femmes, des enfants, des hommes.... Tous morts !... un marin court vers un rocher ; il croit apercevoir quelque chose qui se meut dans l'ombre ; c'est un malheureux matelot. On le prend, on le porte dans la salle des secours de la *Société Humaine ;* deux autres sont recueillis ; l'un est trouvé sans connaissance à califourchon sur une planche que la vague a poussée sur le rivage ; l'autre est ramené sur le

sable, presque insensible. On les transporte à l'hôtel de la Marine où les soins les plus touchants leur sont prodigués par le maître de l'hôtel, et surtout par une anglaise, Mme Austin, dont le zèle et le courage ont été admirables. Une autre jeune anglaise, Mme Curtis, fille de M. Awet, dont le grand-père a fondé la *Société Humaine,* et qui se trouve logée à l'hôtel, s'empare d'une jeune femme qu'on a déposée sur la table de la salle à manger ; à force de frictions, on rappelle un peu de chaleur, mais, hélas ! plus d'espoir ! L'infortunée ouvre les yeux, puis expire ; on l'emporte, et Mme Curtis court prodiguer ses soins à d'autres.

Dans cet horrible moment, les marins de la douane et ceux de la *Société* font preuve d'une activité qu'il est impossible de dépeindre. A mesure que les corps sont apportés, les chirurgiens s'en emparent ; on les roule dans des couvertures, on les saigne. Une femme fait un léger mouvement ; un sang noir s'échappe de son bras, elle soulève ses paupières, on espère, elle meurt ! Au fur et à mesure de cette terrible inspection, on dépose les cadavres dans un coin de la salle.

Les deux naufragés auxquels Mme Austin a prodigué ses soins sont sauvés, ils ont repris leurs sens ; nous apprenons par eux que le bâtiment naufragé est anglais, qu'il se nomme *l'Amphitrite,* que c'est un bâtiment de transport pour les condamnés à la déportation. Il y avait à bord, cent huit femmes, douze enfants, seize hommes d'équipage. Les matelots sauvés sont John Richard Rice, John Owen et James Towsey. Owen, qui était maître d'équipage, est un homme superbe, dans la force de l'âge ; Rice et Towsey sont deux jeunes gens.

1er septembre, neuf heures du matin.

J'étais à six heures à la douane. Dans la nuit, on avait recueilli quarante-trois cadavres du sexe féminin. J'ai vu, de mes

yeux, ramasser dans le port une jeune femme serrant dans ses bras un enfant de deux ans. La plage est couverte de débris; la carcasse du vaisseau est en quelque sorte pulvérisée ; je ne crois pas l'expression trop forte. Nos malheureux naufragés vont parfaitement bien. Par suite d'une bizarrerie du destin, la femme de chambre de Mme Curtis vient de reconnaître, dans Owen, son voisin et son ami d'enfance. Nous avons profité d'un peu de repos pour interroger Owen et Rice, et nous avons reçu les dépositions ci-dessous.

J'ai reçu également celle du brave Hénin; ce sont deux documents importants pour l'histoire de cet épouvantable événement.

Nous avons ouvert une souscription pour les naufragés et pour récompenser les braves marins qui ont exposé leur vie. Quant à Hénin, c'est au gouvernement à récompenser son intrépidité; ce n'est pas la première fois qu'il s'honore par de pareils traits.

Onze heures.

On vient de transporter à l'hôpital les naufragés et les cadavres recueillis; on a commandé cent cercueils, et demain la terre recueillera ces dépouilles. Il est à croire que la mer, à la marée montante, rejettera d'autres cadavres.

Déposition d'Hénin (François), patron de bateau-pêcheur, du port de Boulogne.

Hénin déclare que, vers six heures moins un quart, il dit au capitaine du port qu'il voulait se rendre à bord du bâtiment échoué, et que les marins n'avaient qu'à le suivre; quant à lui, il était résolu à s'y rendre seul. Il courut sur la plage avec une corde, se dépouilla de ses vêtements et se jeta dans la mer. Il pense avoir nagé pendant près d'une heure, et avoir approché le bateau vers sept heures; il hêla alors le bâtiment, et cria en an-

glais : « Jetez-moi une corde pour vous conduire à terre, ou vous êtes perdus, car la mer monte. » Les hommes de l'équipage l'entendirent ; il était alors du côté tribord du vaisseau qu'il toucha même ; il vit un matelot, et lui cria de dire au capitaine de jeter des cordes. Les matelots lui jetèrent deux cordes, une de la proue, une autre de la poupe ; il put se saisir de celle de la proue seulement ; il se dirigea alors vers la plage ; mais la corde qu'il tenait était trop courte et lui manqua. Il revint sur le bâtiment, s'y accrocha, cria à l'équipage de le hisser à bord ; mais ses forces l'abandonnèrent. Il se sentit épuisé, et ce ne fut qu'avec peine qu'il put rejoindre la terre.

*Déposition de John Owen, maître d'équipage de l'*Amphitrite.

John Owen, né à Craffort, dans le comté de Kent (Angleterre), déclare être maître d'équipage à bord de l'*Amphitrite*, bâtiment de transport, capitaine Hunter, en charge pour Sidney.

L'*Amphitrite* quitta Woolwich dimanche, 26 août ; la tempête commença dans la nuit du 29, quand le bâtiment était en vue de Dungeness ; il calcula qu'il était à trois milles E. du port de Boulogne. Le capitaine fit ses efforts pour l'éloigner de la terre, mais en vain. Sur les quatre heures de l'après-midi, le samedi, le bâtiment fût entraîné par la violence du vent vers le port et prit terre. Le capitaine ordonna de jeter l'ancre, dans l'espoir qu'à la marée montante le bâtiment pourrait se remettre à flot. Vers cinq heures, un bateau français vint à leur secours ; Owen, Rice, ni aucun des hommes de l'équipage n'en eurent connaissance. Ils étaient en ce moment à travailler sous le pont et à faire leurs paquets, espérant pouvoir débarquer. Owen pense qu'alors il eût été possible de sauver tout le monde. Avant l'arrivée du bateau, il vit un homme qui, du rivage, avec son chapeau, fai-

sait signe de débarquer. Il aperçut ensuite un homme arriver à la nage du côté de la poupe, qui lui cria en anglais de lui jeter une corde, ce que lui, Owen, allait faire quand il en fut empêché par le capitaine.

Après le départ du bateau, le chirurgien demanda Owen, et lui dit de mettre à la mer le grand canot, et ce, par suite de discussion grave avec sa femme qui voulait débarquer dans le grand canot, et il empêcha aucun des condamnés d'y entrer. Le docteur changea d'avis et déclara qu'aucun canot n'irait à terre, ce qui empêcha aucun des condamnés de débarquer; au même instant, ceux-ci, qui étaient sur le pont, descendirent pour faire leurs paquets, et demandèrent à grands cris le canot; trois femmes dirent à Owen qu'elles avaient entendu le chirurgien dire au capitaine de ne point accepter l'assistance du bateau français.

Sur les sept heures, la mer commença à monter, et l'équipage, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance de salut, grimpa sur les vergues, les femmes restant sur le pont. Owen pense que les femmes restèrent dans cette situation plus d'une heure et demie. Tout à coup le vaisseau se sépara en deux, et toutes les femmes, moins une, furent enlevées par les flots. Owen, le capitaine, quatre matelots et une femme étaient sur les vergues; Owen estime qu'il resta dans cette position près de trois quarts d'heure. S'apercevant que les mâts, les vergues, les voiles étaient sur le point de céder à la violence du vent et de la mer, il dit à ses camarades qu'il était inutile de rester plus longtemps, qu'ils allaient périr, et qu'il fallait tâcher de nager jusqu'à terre. Il s'élança alors dans la mer, et pense avoir nagé près d'une heure avant d'atteindre le rivage, où il fut recueilli par un Français, et conduit sans connaissance à l'hôtel de la Marine. Owen ajoute qu'il était parfaitement instruit du danger que courait le navire dès l'instant de l'échouement, et demanda à ses camarades s'ils

ne pensaient pas comme lui qu'ils auraient pu se sauver alors. Ils répondirent : Oui ; mais qu'ils n'avaient pas voulu paraître effrayés.

Déposition de John Rice.

Il déclare être né à Londres ; il confirme la déposition d'Owen, et ajoute qu'il fit remarquer au capitaine la personne qui du rivage lui faisait signe de débarquer ; le capitaine lui tourna le dos.

En réponse à une question à ce sujet, il déclare que le capitaine n'était pas ivre et qu'il était co-propriétaire du bâtiment. Owen et Rice disent que toutes les femmes étaient enfermées, mais que lors du danger elles forcèrent les portes et se précipitèrent sur le pont. Il y avait déjà six pieds d'eau à fond de cale.

Le *Sir Walter-Scott* partit de la Nouvelle-Orléans le 21 mai 1835, avec une cargaison de 1,794 balles de coton, 18 matelots et trois passagers, dont une dame, mistriss Hamilton. Le bâtiment qui avait été acheté à Boston n'avait que deux ans d'existence et valait 22,000 dollars. Il était destiné pour Liverpool.

En descendant le golfe Stream, ce navire rencontra un fort grand vent du S. O. La mer était très-mauvaise. Dans la matinée du 21 juin, vers huit heures, à la latitude de 31° 24' et à la longitude de 75° 43', environ à la hauteur de Charleston (ville de la Caroline du Sud), la foudre tomba sur le vaisseau. Le capitaine et les trois passagers étaient dans leurs cabines. Ce capitaine s'élança sur le pont en si grande hâte qu'il n'eut pas le temps de mettre ses souliers. Le fluide électrique avait brisé l'un

des mâts, était tombé sur le gaillard d'avant au moment où les matelots déjeunaient, les avait dispersés après avoir tout brisé autour d'eux, et avait complétement rasé le *Walter-Scott* de l'avant à l'arrière et dans l'entre-pont. La violence et la soudaineté de ce terrible coup avaient tenu le vaisseau en suspens pour un moment au sommet d'une vague. Tout le monde était atterré : mais personne ne connaissait encore l'étendue du dommage.

Peu de minutes après on entendit crier : Au feu ! au feu ! au feu ! On peut s'imaginer la terreur que répandirent ces cris jetés en pleine mer, au milieu des tempêtes. La commotion électrique avait presque privé les matelots de leurs sens. Ce cri les réveilla. Les passagers avaient perdu la tête ; mistriss Hamilton seule montra du courage et de l'énergie contre le péril. « La grande chaloupe ! la grande chaloupe ! » cria-t-on.

Il y avait déjà six ou huit minutes que le tonnerre était tombé, et toute la cargaison, à l'avant et à l'arrière, était en feu. La grande chaloupe était remplie de divers articles et ne pouvait être lancée à l'instant. Le capitaine descendit, saisit un coutelas, un pistolet, et remontant sur le pont : « Matelots, s'écria-t-il, vous ne m'avez jamais abandonné dans le danger, je compte sur vous aujourd'hui. Feu sur le premier homme qui ne fera pas son devoir. Videz la grande chaloupe... A flot le canot !... Allons, allons,... ou dans dix minutes nous voyons l'éternité ! » La dame s'élança aussi sur le pont les cheveux en désordre, se tint auprès du capitaine, exhortant les matelots du geste et de la voix comme un ange des cieux placé là pour soutenir le courage des faibles mortels.

Les matelots stupéfaits, le maître à leur tête, obéissent en hâte, vident la chaloupe, et la mettent à flot. « La dame dans la grande barque ! » cria le capitaine. Le navire roulait alors horriblement,.. les flammes éclataient sur tous les points... Les mâts pliaient sous les efforts de la tempête. La courageuse dame

gagne la chaloupe saine et sauve. « Dieu soit loué! » dit le capitaine. Une partie de l'équipage se place près d'elle; les autres matelots se jettent dans le canot. Le capitaine et le maître quittèrent les derniers le pont du *Walter-Scott* tout en flammes.

Tout le monde était embarqué. « Coupez le grapin! au large! » cria le capitaine; et, la manœuvre exécutée : « Le navire est perdu, dit le capitaine; mais la vie nous reste; nous avons maintenant à la disputer à la tempête. » Au moment où le canot quittait le bâtiment, les mâts incendiés tombèrent par-dessus le bord; le tonnerre grondait, les éclairs brillaient, la mer mugissait tout autour, et les deux frêles embarcations flottaient vent devant, entièrement à la merci des flots.

Au bout de cinquante minutes, un jet de flammes couvrit le navire, qui s'abîma dans les ondes. « C'en est fait du brave *Sir Walter-Scott!* » dit mistriss Hamilton avec douleur. Le capitaine, l'équipage et les passagers se dirigèrent alors vers la côte. Ils n'avaient que peu de provisions, et leur avenir était des plus tristes. Les deux barques marchèrent de conserve tout ce jour et la nuit suivante. Le lendemain au point du jour, le capitaine aperçut une voile dans l'ouest. On fit une voile d'un vieux sac, on dressa un mât, on hissa la voile. « Maître, dit le capitaine, allez seul au bâtiment qui est en vue et faites de votre mieux pour qu'on nous y reçoive. — J'y vais, capitaine, » dit le maître.

En peu de temps le canot atteignit le navire : c'était le *Saladin*, capitaine Humphries; il mit en panne. Bientôt après arriva la grande chaloupe. Tous furent pris à bord. Le capitaine, son équipage, ses passagers, furent tous débarqués à Norfolk. Le capitaine avait 15,000 dollars à bord. Tout avait été englouti. Les habitants de Norfolk voulurent ouvrir une souscription en sa faveur; il refusa leur offre. Il vendit ses deux embarcations, paya toutes ses dépenses personnelles à l'aide de quelques amis,

ainsi que celles de ses matelots, et en arrivant à New-York il n'avait plus que dix dollars qu'il offrit généreusement à mistriss Hamilton.

Le capitaine Clarke, pendant ces horribles scènes, montra la plus grande intrépidité et le plus grand sang-froid. Un tel homme peut lutter contre tous les accidents ordinaires ; mais quand le feu du ciel frappe un vaisseau et le submerge, il n'y a plus qu'à se soumettre.

CHAPITRE XXII

Naufrage du *Duroc*. — 13 août 1856.

La catastrophe du vaisseau *le Duroc* a été racontée par Méry. Le poète a vu dans le récit de cette grande infortune un drame plus terrible et plus touchant que toutes les fictions du roman, et s'est fait historien. Le document le plus important que nous ayons est l'article du spirituel écrivain, et, ne pouvant toucher qu'avec peine à un sujet choisi par lui, nous nous bornerons souvent au simple rôle de copiste.

Le *Duroc* avait quitté le port français de la Nouvelle-Calédonie, et faisait voile vers Java; il traversait une mer dangereuse dont la science ne peut dresser une carte certaine; à chaque pas surgit un banc de corail, et toute la prudence du navigateur ne peut le conduire sûrement à travers ces écueils sans nombre; il faut que la Providence elle-même se charge de son salut.

Il y avait cinq jours déjà (13 août 1856) que le navire décrivait autour de ces bancs un voyage en zigzag que la nuit rendait encore plus dangereux dans ce moment. L'enseigne, M. Madeleine, était au banc de quart, lorsque le navire échoua vers cinq heures.



Pour se rendre un compte exact de la position, il fallut attendre le jour ; aux premières lueurs du crépuscule, on chercha vainement la terre à l'horizon ; pas une île ne se montrait ; seulement, à une courte distance, on aperçut presque au niveau de la mer un banc de corail plat où, si le navire s'engloutissait, on pouvait attendre la mort pendant quelques jours de plus. Cet îlot, dit le capitaine, M. de la Vayssière de Lavergne, semble avoir été désigné sur les cartes marines par le nom de Mellish.

Du premier coup d'œil, M. de la Vayssière voit son navire perdu ; une large voie d'eau s'est déclarée un peu au-dessous de la quille, et la mer qui entre à flots cloue encore plus solidement encore le *Duroc* à l'écueil invisible. Néanmoins le commandant disputera à l'Océan le vaisseau qui lui a été confié et il ne le quittera que lorsque ses forces le trahiront. Deux êtres sont près de lui, qui font à la fois sa faiblesse et sa force, il tremble pour sa femme et pour son enfant, et, pour les arracher à la mort, il redouble d'énergie.

« Madame de la Vayssière de Lavergne, dit Méry, est faite à l'image de son mari ; elle est déjà prête à tout subir sans montrer la moindre faiblesse, même la plus légitime, celle qui vient du cœur maternel : un ange de quatre ans, sa jolie petite fille Rosita, dort dans ses bras ; elle n'a pas achevé sur son hamac son sommeil d'enfant ; elle le continue au milieu des horreurs du naufrage, sous les ailes d'un frère invisible, un ange du ciel.

« Le soleil, cet égoïste sublime, regarde seul ce tableau. Un grain de roc, une planche de bois, une famille de marins, et pour cadre le cercle de l'océan du Sud, l'infini. »

Ce devait être, en effet, une chose bien affreuse ! Que dans un ciel couvert de nuages l'éclair brille et la foudre gronde, que la mer en furie soulève ses vagues, le marin se trouve en présence d'un ennemi qu'il connaît, avec lequel il a pris l'habitude de

lutter; il succombera, s'il le faut, comme un soldat sur le champ de bataille, l'ardeur du combat le sauvera du désespoir, et ne lui permettra pas de sentir les approches de la mort. Mais se sentir perdu sur une mer calme, sous un ciel d'azur, n'avoir contre soi qu'une force d'inertie, mourir cloué sur place, voilà le comble de l'horreur.

Lorsque le commandant a bien convaincu l'équipage de l'inutilité de ses efforts, il lui montre l'îlot de Mellish, seul espoir de salut; les marins secouent tristement la tête; sur ce banc presque couvert par les flots, que deviendront-ils? Mais de deux dangers, ils acceptent le plus éloigné, et descendent sur ce rocher sorti de l'Océan.

« Rosita, dit l'historien de ce naufrage, était joyeuse lorsqu'elle s'élança sur l'îlot de Mellish, sous la protection de sa mère. Quel bonheur pour l'enfant de pouvoir folâtrer sur un banc de sable baigné par des vagues de saphir et tout rempli d'oiseaux de mer qui s'envolaient à son approche! En courant après les oiseaux, elle trouva une foule de nids dans les crevasses corailleuses. Quelle bonne fortune! Voilà un séjour délicieux, l'Éden rêvé par l'enfance! Elle se mit alors à cueillir des nids, elle en emplit son panier, et sa première idée fut celle-ci: — Comme papa sera content, quand je vais lui montrer tant de petits oiseaux!... En ce moment le brave capitaine descendait le dernier le pont de son navire, se dirigeait vers l'îlot avec l'impassibilité dans le regard. La petite Rosita, chargée de son butin, arrive en sautillant et lui montre les nids pour lui faire partager sa joie. M. de la Vayssière se donne le plus gracieux des sourires, examine le trésor contenu dans le tablier, embrasse sa fille et va porter ses consolations à ses subalternes devenus ses compagnons d'infortune. »

Le poète raconte d'autres épisodes non moins charmants de l'arrivée des marins dans l'île de Mellish. Pleins d'affection et

de dévouement pour leur capitaine qu'ils regardent comme un père, ils cherchent tous les moyens de lui prouver qu'ils ont pour lui un autre sentiment que celui du respect. Ils savent trouver le véritable chemin de son cœur : c'est à madame de la Vayssière et à Rosita qu'ils s'efforcent d'être agréables, et ils ont pour elles les attentions les plus délicates.

Dans la chaloupe qui transporte les provisions, on réunit tous les objets qui peuvent être de quelque utilité à la commandante, et un matelot lui porte en triomphe un miroir.

Laissons Méry nous retracer un trait plus gracieux encore :

« Au port français de la Nouvelle-Calédonie, un colon avait donné à madame de la Vayssière une chèvre, très-jolie, et de bonne race nourricière. A bord du *Duroc*, Rosita jouait avec cette amie et en recevait un lait excellent. Les matelots résolurent de s'emparer de la chèvre et de la rendre à Rosita. La chose n'était pas facile, car, au milieu de l'affreux désordre causé par le naufrage, la pauvre petite bête, devenue très-farouche, se dérobait aux poursuites amicales des chasseurs. Enfin, on s'en rendit maître, et la chèvre fut embarquée sur un canot lilliputien, un vrai joujou d'enfant. Pour conduire la chèvre à l'îlot, il fallait ramer dans de petits détroits formés par des écueils de corail à fleur d'eau, et peuplés de requins. Deux de ces tigres de mer s'acharnèrent après le canot et en arrêtaient parfois la marche, en le retenant avec leurs mâchoires ; la chèvre était l'objet de leur convoitise. On devine sans peine tous les efforts tentés par les marins pour repousser à coups de gaffe les monstres voraces et sauver la bête nourricière ; par malheur, le pauvre animal, dominé par la terreur, sauta dans la mer, se livrant ainsi à la mort pour l'éviter. On le voyait bondir d'écueil en écueil, traverser les petits détroits à la nage, paraître et disparaître au même instant, et toujours poursuivi par les requins, dont la présence se révélait par un sillon d'écume. Les marins se

munirent d'armes, et, oubliant leur naufrage, leur position affreuse, et l'îlot prêt à se changer en tombe, ils se mirent à la poursuite du requin, pour sauver la chèvre des deux naufragées. Cette distraction emprunte à la circonstance quelque chose de sublime ; c'est du Français pur. Hélas ! les chèvres ont leurs destinées aussi ; il était dit que l'Océan indien verrait une chose assez fréquente sur terre : l'innocence victime de la scélératesse. Un sillon de sang annonça une mort, mais provoqua une vengeance. Les marins s'acharnèrent à leur tour contre les deux monstres, et les tuèrent après des fatigues inouïes. On éventra leurs cadavres, on retira de leurs gueules les pieds de la pauvre chèvre, et on apporta ces sanglantes preuves du châtiment à madame de la Vayssière qui récompensa au delà de toute espérance ces hommes si dévoués, en leur serrant affectueusement les mains, quand ses yeux étaient baignés des précieuses larmes de l'émotion.

« Au nom de la France, M. de la Vayssière prit possession du monceau de sable sur lequel l'avait jeté le destin, et le drapeau tricolore désigna cette colonie fondée par trente et un naufragés. L'ordre qui régnait à bord continue dans l'île de Mellish ; le commandant a gardé toute son autorité et il songe immédiatement aux moyens de sauvetage. Il ordonne de construire un canot capable de contenir trente et une personnes ; en attendant que cet ouvrage soit terminé, il faut tâcher de vivre le moins mat possible sur ce rocher brûlé par le soleil et envahi par la mer. Avec les voiles du navire on dresse des tentes ; on construit des chantiers et des usines.

Dès le premier jour, dans l'ignorance de la durée que la Providence a fixée à cet exil, l'équipage fut mis à la ration ; on faisait deux repas, l'un à dix heures du matin, l'autre à six heures ; chaque matelot recevait un peu de viande salée et un petit morceau de biscuit ; l'eau manquant presque complétement, l'on

buvait de l'eau de mer adoucie qui affaiblissait considérablement les hommes. Aussi le travail marchait-il assez lentement ; les matelots, mis à un semblable régime et exposés à une température de quarante degrés, faisaient peu de besogne, et plusieurs d'entre eux étaient obligés de s'arrêter tout à fait. Et cependant il fallait se presser, la saison s'approchait où tout le banc à fleur d'eau allait complétement disparaître, submergé par l'Océan. Pour faire le récit des souffrances endurées par les malheureux naufragés, pour rappeler les actions héroïques de quelques-uns de ces braves, il nous faut céder la parole à l'historien du *Duroc*.

« Toutes les mains sont à l'œuvre et le soleil est au zénith, et les têtes brûlent, les lèvres se dessèchent, les poumons manquent d'air, les estomacs sont déchirés par la famine ; il faut travailler, il faut quitter cet îlot de désespoir, il faut rapporter le drapeau de la France ; il faut sauver la vie à cette jeune femme, qui ne la demande pas pour elle, mais pour son enfant. Eh bien ! l'énergie sera indomptable, elle supprimera l'impossible ; le travail sera plus opiniâtre encore sous les vifs aiguillons de la soif et de la faim. Dieu achève le secours quand l'homme le commence. La foi dans le salut, c'est déjà le salut.

« On citera un jour les noms de tous ceux qui ont bien mérité du drapeau de la France sur cet îlot assiégé par l'Océan. Dans le bref récit d'aujourd'hui, il faut se borner à quelques noms. Au reste, on peut dire que tous ont fait leur devoir, selon les degrés relatifs des intelligences et des forces. Madame de la Vayssière a prononcé l'autre jour un nom de marin, le nom de Givaudan, et je me suis permis d'adresser une question respectueuse à l'héroïne de Mellish sur cet homme qui avait l'honneur insigne d'être cité par elle. Ma curiosité fut bientôt satisfaite. Givaudan, dont le nom a paru dans le *Moniteur* du 23 juin, à l'article des récompenses, est encore un ingénieur naturel ; seul

naufragé dans une île déserte, il eût été Robinson, ou Thomas Selkirk[1] : rien ne l'embarrasse; il trouve tout sous sa main, quand tout lui manque ; il crée l'équivalent de la chose absente ; si le nécessaire lui fait défaut, il le remplace en inventant le superflu. A Mellish, Givaudan s'était dévoué au service de la forge! Cela fait frémir le Nord en masse : 40 degrés de chaleur, et la forge comme supplément, et on arrive à *cet épouvantable maximum* de température dont parle M. de Humboldt dans son voyage aux terres équinoxiales. Au milieu de cette atmosphère de soleil et de feu, Givaudan travaillait avec joie, comme s'il eût fait un bon repas, dans un frais hangar de forgeron, sur les bords de la Seine, devant un massif de marronniers et de tilleuls. Or, avec des éléments de fabrication complétement incomplets, avec les ressources imaginaires de Robinson Crusoé, il est parvenu à faire six mille clous de cuivre, une énorme quantité de pitons, de boulons, de supports, et, chose plus merveilleuse, une ancre! une véritable ancre d'espérance, celle-là, et son nom n'a pas menti.

« François Robert, matelot de deuxième classe, également mentionné dans le *Moniteur* du 23 juin, est encore un homme né pour les aventures et les naufrages. C'est un athlète plein de courage et de vigueur, un bon marin assez enclin aux équipées de maraude, en terre sauvage, mais dévoué de corps et d'âme à son commandant de la Vayssière, et prêt à se jeter à l'eau ou au feu pour lui. Par malheur, les hommes doués de cette taille et de cette force ont des appétits de géant et supportent mal le régime de la ration en temps de famine. Milon de Crotone, qui tuait d'un coup de poing un bœuf et le mangeait, n'aurait pas vécu longtemps avec une moitié de biscuit, et les Argonautes se virent

[1] Nous n'avons pas mis dans ce livre les aventures de Selkirk, qui ont déjà trouvé place dans les *Aventures des Voyageurs*, publiées à la même librairie.

contraints à débarquer Hercule, parce que ce héros dévorait toutes les provisions du navire. François Robert appartient à cette race homérique. Eh bien ! le génie de l'invention gastronomique est né avec lui ; il a créé des plats, lorsqu'il a été démontré que les requins rendaient la pêche impossible, et que les oiseaux de mer nommés *fous* rendaient malades ceux qui en mangeaient. Robert a découvert des mets plus originaux et plus sains. L'îlot de Mellish n'a pas un brin d'herbe, mais on y trouve çà et là des mousses à racines. Robert les cueillait, les façonnait proprement avec son couteau, et les faisait frire dans l'huile de la chaudière ; puis, comme luxe, il se donnait une autre friture faite avec les copeaux de la menuiserie. Avec la ration, ces deux plats lui composaient deux festins par jour, et il s'en trouvait fort bien. Oh ! combien il a raison, le grand Shakespeare, lorsqu'il mêle le rire aux sinistres lamentations de ses drames ! On riait sur l'îlot de Mellish, quand Robert inventait joyeusement ses fritures ; on riait même aux éclats, aux lugubres veillées du soir, lorsqu'un gai matelot racontait pittoresquement la scène des petits cochons qui, au moment du naufrage, s'étaient grisés sous une barrique de vin défoncée, et, couchés sur le dos, regardaient dans la béatitude de l'ivresse, l'épouvantable désastre, éclairé par le soleil levant. Et la charmante petite Rosita, l'enfant au sourire d'ange, a-t-elle aussi donné des moments de gaieté aux pauvres marins, lorsque, nommée *caporal* sur le champ de bataille, et fière de ses galons, elle passait devant les travailleurs avec la grâce d'une reine espagnole de quatre ans ! Étonnez-vous ensuite, quand le poëte déride vos fronts dans les fatales péripéties d'Hamlet et d'Othello ! Le rire est le rayon céleste que Dieu donne au malheur. »

Ces exemples ranimaient le courage des matelots, près de succomber à la fatigue et à la faim ; mais ce qui redoublait encore leur énergie, c'étaient les conseils et la conduite de madame de

la Vayssière. Ils trouvaient toujours près d'eux ce bon ange pour leur montrer le salut ou le ciel ; et souvent la mère empruntait près d'eux la voix de Rosita, qui, naïve, parcourait les rangs des travailleurs en leur offrant sa médaille à baiser.

Ainsi se passèrent cinquante-deux jours ; le canot enfin est terminé, et le moment arrive où les naufragés vont quitter ce grain de sable, théâtre de leurs souffrances, et s'en remettre à la Providence du soin de les sauver.

Ils suspendent à leur esquif les fleurs du chapeau de madame de la Vayssière et l'avant est décoré de la médaille de Rosita. Entre le ciel et eux ils choisissent pour intermédiaires les deux bons génies qui, pendant un si long temps, ont joué ce beau rôle sur le rocher de Mellish. Le canot placé sous cette double invocation fut appelé *la Délivrance.* Justifiera-t-il ce nom d'heureux présage ? est-ce au port ou à l'abîme qu'il les mène ?

Alors commence une période nouvelle de souffrances.

« L'homme, cette frêle créature, dit Méry, prend ici des proportions surnaturelles et se fait reconnaître comme l'œuvre chère à Dieu. L'imagination qui peut assister aux spectacles les plus lointains, s'effraie en suivant cette coquille de noix perdue au centre des vagues infinies, et voguant, sous la conduite des étoiles et du soleil, avec trente naufragés agonisants, tous épuisés par la faim, la soif, l'insomnie, et assistant chaque matin à leur résurrection. Leurs yeux se lassent d'interroger le cercle de l'horizon pour y découvrir un navire ; l'Océan est toujours désert ; aucune voile ne blanchit au soleil, sur le saphir ou sur l'écume de cette immense route du pôle. Un jour le calme plat de l'équateur arrête le canot, l'incruste sur l'eau, et lui donne l'immobilité d'une île. Les passagers jettent à la mer des tiges de bois, et cette expérience alarmante donne le frisson du désespoir ; ces tiges gardent la place où elles sont tombées ; aucun souffle, aucun courant, aucune ride de l'eau ne les agite ; si le soleil n'incen-

diait pas la mer, on croirait que tout ce qui flotte est soudainement emprisonné par les glaçons, comme dans les voyages au détroit de Behring. Et pourtant la famine devient plus affreuse, les vivres s'épuisent ou se corrompent, ou tombent en une poussière infecte, l'œil qui les voit se ferme, de peur que la bouche n'ose s'ouvrir pour les dévorer ; l'appareil d'épuration ne donne plus qu'une eau intolérable ; en la buvant, on augmente la soif.

« Si le vent se lève et délivre le canot de sa prison, un autre péril tombe du ciel de l'équateur : c'est un de ces ouragans dont rien ne peut nous donner une idée, à nous, habitants des zones froides ; c'est la coupole démesurée de l'Océan qui s'ouvre partout en liquides crevasses, et fait pleuvoir à la fois tous ses tonnerres dans un éclair universel qui ne s'éteint pas et devient l'épouvantable jour de la nuit. Alors la frêle barque s'avance au hasard dans un tourbillon de losanges de feu, sur une mer criblée par la foudre à la pointe de toutes ses vagues.

« Parfois quelques gouttes de pluie tombent sur les naufragés : alors il y a là une tendre mère qui, lorsque la création semble s'écrouler dans une tempête de feu, ne voit que sa fille endormie du sommeil des anges, et met tout son souci à recueillir cette eau précieuse, ce trésor de pluie qui rafraîchira les lèvres de l'enfant à son réveil. »

La tempête enfin s'apaise ; mais la vague en frappant sans cesse l'embarcation y a fait une large brèche ; l'eau s'y précipite et monte avec rapidité ; la *Délivrance* va s'engloutir ; déjà les bordages sont au-dessous du niveau de la mer. Contre ce nouvel ennemi la lutte est difficile, elle semble même impossible ; un seul homme peut fonctionner à la pompe, et comment espérer qu'il puisse, lui si faible, s'opposer à la force envahissante et toujours infatigable de l'Océan ? Robert est chargé de ce soin ; il met la main à l'œuvre. La pompe refuse de fonctionner, c'est

en vain que l'athlète se courbe sur l'instrument ; il s'épuise en efforts et l'eau gagne toujours.

« On est à deux cents lieues de Timor, et les côtes les plus voisines sont peuplées de sauvages. Robert fouille, cherche et trouve... un linge obstruait le tuyau de la pompe ; les ressorts reprennent leur liberté. L'énergie acharnée d'un seul homme chasse l'eau de la barque ; Robert ne quitte plus la pompe, il lutte jour et nuit contre les nouveaux envahissements des vagues, il les refoule dans leur lit ; à chaque assaut, il crie à la mer, lui aussi : — Tu n'iras pas plus loin ! Le regard du chef aimé soutient la force expirante de l'Hercule ; encore un effort de ses bras, et la vie de tous est sauve. L'horizon se fait hospitalier : voici le détroit de Torrès ; voici le cap australien de la terre de Carpentarie ; l'air qui souffle de l'Inde européenne rallume la flamme vitale dans les corps éteints ; le parfum de Java ressuscite les cadavres : voilà Timor avec ses côtes périlleuses ; après l'Océan vaincu, voilà les cannibales ; le dernier salut est dans l'heureuse direction de la barre du gouvernail ; le commandant a la main sûre, il veille ; le canot aborde à Coupang, où flotte le pavillon hospitalier de la Hollande... Un cri de joie salue la vie. Voilà le port. »

A l'exception de l'incendie, ces malheureux avaient souffert tous les tourments que la mer réserve à ceux qui l'affrontent : écueils, calme, famine, tempête, tout s'était réuni. La Providence les avait sauvés ; mais par quelles voies détournées ! Au prix de quelles douleurs elle leur avait fait payer leur salut ! L'énergie les abandonna en touchant la terre, et leur force s'évanouit alors que le danger ne la surexcitait plus. Madame de la Vayssière tomba malade ; elle avait souffert plus que les autres : elle était mère.



NAUFRAGE DU CENTRAL-AMERICA

CHAPITRE XXIII

Naufrage du *Central-America*. — 12 septembre 1857.

Les États-Unis fournissent à l'histoire moderne des sinistres le plus riche et le plus triste des contingents. Jaloux des nations européennes dont ils ont vainement cherché à détruire l'influence, il semble qu'ils aient juré de les vaincre sur quelque terrain que ce soit : ne pouvant subjuguer, ce peuple a voulu du moins étonner ; ne pouvant dominer par la sagesse, il s'est fait extravagant pour attirer l'attention : lutte sans gloire, lutte d'un jour, où, à défaut d'ennemis, il a pris pour adversaires le temps et l'espace, fier comme un conquérant, de posséder seul un terrain où l'on a refusé de le suivre. Et à toutes les folies les découvertes nouvelles de la science aussi bien que les idées sorties des révolutions récentes, ouvraient le champ le plus vaste. La vapeur et l'électricité dans un domaine, la liberté dans l'autre, forces dont le maximum est inconnu et auxquelles la prudence seule peut assigner des limites, comptent parmi les jouets de ces enfants terribles. Cette prudence, ils l'appelèrent pusillanimité, et résolurent de remplacer le talent par l'improvisation, l'expérience par l'audace. De chez nous partirent les encouragements : les bravos saluèrent ces jongleurs intrépides. Encouragé dans

cette voie, ce peuple ne sut plus s'arrêter, précipita tous les mouvements, multiplia ses essais, heureux seulement lorsqu'il avait brisé pour éprouver la force. Les chemins de fer européens faisaient quinze lieues à l'heure ; en Amérique on en fit trente, quarante, cinquante, puis la machine éclata : on ne s'en inquiéta pas davantage ; le problème n'était pas résolu, et il fallait encore en chercher la solution au prix des plus épouvantables catastrophes.

Non-seulement ils voulaient aller aussi loin que l'homme peut atteindre, mais ils affectèrent de négliger les précautions commandées par la prudence la plus vulgaire. Méprisant la science et n'estimant que la témérité, ils se confièrent non pas au plus savant, mais à celui qui osait davantage. A celui-là il fut permis d'exposer avec son existence, l'existence des autres : à lui la direction des chemins de fer, la conduite des navires, et même le pouvoir dans l'État.

Au milieu des événements les plus terribles qui remplissent l'histoire maritime de ce peuple, on doit signaler le naufrage du *Central-America*, arrivé le 12 septembre 1857.

Depuis quatorze ans déjà, ce bâtiment à vapeur tenait la mer : au mois de septembre 1833 il était sorti des chantiers de New-York pour faire son premier voyage sous le nom de *Georges-Law*.

A ce beau navire il semblait que l'on pût sans crainte remettre son sort ; sa vue inspirait la confiance ; sa masse énorme défiait le courroux des vagues ; nul ne filait sur les eaux avec plus de rapidité. Lors de son départ pour ce voyage qui devait être le dernier, le ciel était pur, la mer était calme ; les six cents passagers qui laissaient Aspinwall saluaient ces heureux présages et l'on espérait arriver avant les tempêtes, si communes dans le mois de septembre, et si terribles dans le golfe du Mexique.

Le beau temps accompagna le *Central-America* jusqu'à la

Havane : le 8 septembre, le navire quittait ce port dans la matinée et continuait sa route vers New-York ; il n'y avait pas un nuage, le vent soufflait sud-ouest.

Vers deux heures le vent passa à l'ouest et le baromètre baissa sensiblement : ordre fut donné de redoubler de vitesse. Le plus important était de sortir en toute hâte du golfe ; le baromètre continuait à baisser, la brise fraîchissait de plus en plus. Le lendemain, la violence du vent s'accrut encore, le ciel se couvrit de nuages ; le 9 à minuit la tempête avait éclaté. Elle fut horrible ; en vain l'on forçait les machines, le navire refusait d'avancer : tout ce que l'on pouvait faire, c'était de lutter pour n'être pas entraîné par les vagues ; tous les efforts tendaient à maintenir à peu près le navire sur place ; renonçant à vaincre la fureur des éléments, on songeait seulement à n'être pas vaincu par eux.

Ainsi se passa la journée du 10 au milieu des craintes les plus vives ; nul ne pouvait rester sur le pont : les lames le couvraient à chaque instant, et, en se retirant, emportaient tout avec elles. Le 11 dans la matinée une forte voie d'eau se déclara dans la carène, à un mètre au-dessous de la ligne de flottaison, la mer envahit le paquebot. Le capitaine et le second se consultèrent et résolurent d'avertir les passagers ; il n'était plus temps de leur cacher le danger qui les menaçait, l'équipage ne suffisait pas à le conjurer ; il fallait que tout le monde se mît aux pompes.

L'eau commençait à envahir les chambres de la machine, on éteignit les fourneaux ; le service des pompes fut organisé, et grâce à l'ardeur, au zèle dont chacun fit preuve en cette occasion, on put bientôt rallumer les feux, et la machine reprit son mouvement. L'espoir revint aux passagers ; ils pensaient que le courage et la continuité des efforts suffiraient jusqu'au retour du beau temps. Ils furent cruellement détrompés ; l'eau revint avec abondance, envahit de nouveau la machine et éteignit les feux

qui ne se rallumèrent plus. Le *Central-America*, privé de sa force motrice, après avoir vu une partie de sa mâture emportée par le vent et par la vague, était le jouet des eaux dont, un peu plus tôt, un peu plus tard, il allait infailliblement devenir la victime.

Si le peuple américain a les défauts de la jeunesse, il en a aussi les qualités, et s'il court comme un fou au-devant du danger et le provoque, il sait, quand il est en face de lui, le combattre avec courage et accepter sans crainte toutes les conséquences de ses actes. Dans ce terrible moment, la conduite du capitaine Herndon fut réellement admirable : il essaya de faire luire aux yeux des passagers l'espoir qu'il n'avait plus lui-même, et, par sa tranquillité, il sut les aveugler sur l'imminence du péril.

Le 12, vers le milieu du jour, le vent tomba un peu : le capitaine profita de l'*accalmie* pour hisser une voile ; un coup de canon fut tiré et le pavillon amené à mi-mât. La seule ressource qui restât au paquebot était d'attirer l'attention de quelque navire ; car, dans l'état où il se trouvait, il lui fallait périr, même au milieu d'une mer calme.

Bientôt on voit apparaître un brick ; c'est la *Marine* de Boston ; il met le cap sur le *Central-America* et s'en approche à un mille de distance. Il s'informe de la situation du steamer ; trop petit pour recueillir les nombreux passagers, il consent à en recevoir une partie.

Tous alors se regardent avec terreur, presque avec haine ; qui sera sauvé et qui périra ? L'existence de chacun d'eux ne peut être conservée qu'aux dépens de celle d'un autre ; car il est à craindre que la chance de salut offerte en ce moment ne soit la dernière ; le choix que l'on va faire sera peut-être pour tous ceux qui seront exclus, un arrêt de mort sans appel.

Le capitaine donne ses ordres : les femmes et les enfants des-

cendront les premiers, les passagers et les matelots ensuite; les officiers attendront que le reste de l'équipage soit sauvé ; quant à lui, il restera le dernier. Trois embarcations sont descendues à la mer; malgré les recommandations du commandant, une lutte affreuse s'engage ; tout le monde se précipite, et un passager nous assure que dans cette horrible mêlée plus d'un coup de poignard fut donné. Le capitaine place alors près de l'échelle trois officiers le pistolet au poing, en leur ordonnant de faire feu impitoyablement sur quiconque descendrait avant son tour. Quelques-uns trompèrent cependant leur surveillance en sautant par-dessus le bord. Un d'eux saisit une corde et se laisse glisser au-dessus d'un canot qui, déjà plein, va s'éloigner; des menaces s'élèvent de l'embarcation, il continue sa descente; la corde est trop courte, il se laisse tomber au hasard, recommandant son âme à Dieu; c'est l'embarcation qui le reçoit; on veut l'en rejeter; il se cramponne au bord; on lui porte deux blessures, l'une à la tête, l'autre au bras; il semble ne pas s'en apercevoir, et à la vue de son sang, nul n'a plus la force de lui disputer la vie qu'il a si bien conquise.

Enfin les canots s'éloignent et sur le navire le travail recommence; quelques-uns suivent de l'œil les embarcations ballottées par les flots, et parmi tous ces hommes dont la vie est près de finir, il en est qui remercient le ciel du secours dont ils n'ont pu profiter : dans ces chaloupes ils ont une femme, un enfant dont l'agonie eût été trop cruelle pour eux. Un cri de joie annonce à l'équipage que la *Marine* a recueilli les malheureux naufragés; chacun a plus d'énergie pour combattre, en entrevoyant la possibilité du salut; le signal peut avoir été entendu par un autre navire; peut-être la *Marine* recevra-t-elle d'autres passagers; les vigies continuent à jeter leurs regards de ce côté; on travaille et on attend.

Les questions se multiplient — « Où est le navire? qu'y fait-

on ? tout le monde est-il embarqué ? les canots reviennent-ils ? » Les vigies gardent le silence : le travail est un instant abandonné, tout le monde veut voir. Dans les chaloupes il n'y a plus personne ; les matelots eux-mêmes les ont désertées... Bientôt le brig s'éloigne sans pousser un cri, chacun assiste stupéfait à ce funeste départ.

— Au travail !

Mais nul n'a la force nécessaire pour se mettre au travail ; il leur semble que le ciel les abandonne, et c'est en vain qu'ils essaieraient de lutter contre ses arrêts.

— « Pas d'inquiétude, crie le capitaine, le brig était trop loin de nous ; il prend sa bordée pour nous accoster de plus près. Aidons-nous, Dieu nous aidera. »

— « Une voile, » cria-t-on.

Et à travers le brouillard on aperçoit vaguement la forme d'un navire. On multiplie les signaux ; il y répond ; peu à peu on le voit s'effacer, puis disparaître.

— « Allons, le moment est venu, » murmura le capitaine.

Puis à haute voix :

— « Il ne faut plus compter sur aucun secours ; la nuit est trop épaisse et la mer trop forte ; dans une heure le navire sera englouti. Je vais faire distribuer les ceintures de sauvetage. »

A peine avait-il terminé qu'une lame enlevait le gouvernail. Le steamer tourna rapidement sur lui-même.

— « Ce n'est plus une heure qui nous est donnée, mais dix minutes ; faites vos dispositions de sauvetage, et à la garde de Dieu ! »

Les passagers assujettissent leurs ceintures ; l'argent roule sur le pont, abandonné par ces malheureux dont il pourrait augmenter les chances de péril ; quelques-uns, plus avares ou plus confiants dans leurs forces, ramassent les piastres et en garnissent leur ceinture. Le capitaine fait scier des pièces de

bois pour servir de soutien aux nageurs ; dans ce moment s'établissent dans quelques endroits des sortes de marchés ; on vend une pièce de bois, un sac de liége ; tristes enchères où le vendeur met sa vie.

Un coup de mer plus violent que les autres emporte l'avant à deux mètres environ du mât de misaine. Tout le monde se porte sur l'arrière. Le dénoùment du drame ne se fait pas longtemps attendre ; quelques instants encore, le navire semble se débattre contre la mer, qui s'entr'ouvre enfin et l'engloutit.

Nous copions ici les paroles d'un de ces malheureux.

« Quatre cents à quatre cent cinquante personnes se sont trouvées en un instant à la merci des vagues. Nous avions tous des ceintures de sauvetage et par bonheur la tempête avait diminué. Nous nous abandonnions à la vague, nageant aussi serrés que possible et nous encourageant de la voix. Pendant deux ou trois heures tout alla bien. Mais peu à peu les forces abandonnaient quelqu'un d'entre nous. Les voix et les cris d'encouragement devenaient plus rares.

« A une heure du matin (notre naufrage avait commencé à sept heures du soir), un morne silence s'était fait autour de moi. La plupart de mes compagnons avaient péri. Seul, je me soutenais encore sur l'Océan, à deux cents milles de distance de la terre ; je nageais toujours ; je crus encore distinguer quelques voix au loin. Une heure après, il me sembla qu'un navire approchait. Je fis des efforts désespérés, et j'eus le bonheur de l'atteindre à la nage. Il était temps ; on me recueillit à bord complétement épuisé. C'était une embarcation norwégienne se rendant de Belise (Honduras) à Falmouth (Angleterre). Je trouvai sur cette embarcation trois de mes camarades. Le lendemain matin à neuf heures et demie, nous en comptions quarante-neuf, je crois que c'est là tout ce qui a été sauvé. »

D'autres avaient aussi échappé à la mort. Le nombre des

personnes qui ont péri dans cette effroyable tempête est de quatre cent quarante-deux, parmi lesquelles se trouve le capitaine.

Le 5 octobre, le barque brémoise *Laura* conduisait à la quarantaine de New-York trois autres individus échappés à l'horrible catastrophe et qui avaient été remis à bord de ce bâtiment par le brick anglais *Mary*. Le récit qu'ils firent de leurs malheurs est horrible, mais les réticences dont ils enveloppèrent ce récit cachent peut-être quelque mystère plus horrible encore.

Le principal acteur de ce drame, M. Tice, était le second mécanicien du steamer. Quand le navire disparaît, englouti sous les les flots, Tice a le bonheur de saisir une planche à laquelle il se cramponne.

Soixante-douze heures s'écoulent ainsi, seconde par seconde ; il mesure le temps par les morts ; chaque heure sonne pour lui le cri d'agonie de quelque malheureux qui disparaît sous les flots ; un dernier gémissement parvient à ses oreilles, bien faible, et la terrible horloge ne sonnera plus qu'une fois ; son cri seul doit retentir, et tout sera fini.

Le moment terrible approche ; déjà plusieurs fois la lame a couvert son corps qu'il condamne à l'immobilité, luttant par l'inertie contre ces attaques incessantes : l'inertie, chose terrible ! L'agonie au moins est une lutte de la vie contre la mort. Je résiste, donc je vis ; — l'inertie est la mort anticipée.

Il ne fait qu'un corps avec la planche qui le soutient ; il s'y cramponne étroitement ; mais les flots qui les engloutissent tous deux menacent à chaque instant de les séparer ! Déjà les forces l'abandonnent, cette lutte acharnée de l'Océan contre un homme va finir.

Une barque paraît ; elle est vide ; Tice rassemble toute la vigueur qui lui reste, et, sortant de son immobilité, il nage vers l'embarcation ; il l'atteint, il se croit sauvé. Deux jours s'écou-

lent encore; en voici déjà cinq que le malheureux n'a rien mangé ; il est incapable de gouverner ; c'est un nouveau répit que lui accorde la mort.

Le 17, un débris flottant s'approche de la barque, il porte deux autres naufragés, le chauffeur Alexandre Grant, et Dawson, passager (homme de couleur). Ceux-ci avaient passé cinq jours sur leur planche.

Ils se trouvent maintenant trois pour lutter, pour s'encourager ; leurs souffrances ne sont pas moins atroces, le péril n'est pas diminué ; mais ils comptent sur la Providence qui les a réunis ; leur cœur s'est ouvert à l'espoir.

Soixante-douze heures s'écoulèrent encore avant que le brig *Maria* recueillît à son bord trois malheureux qui allaient mourir de faim.

Telle est la relation faite par M. Tice.

Le sinistre eut lieu à une assez faible distance du cap Hatteras, situé sur la côte de la Caroline du Nord, à environ 150 milles à l'ouest de New-Providence. Il y avait, dit-on, à bord, pour 2,275,000 dollars de valeurs.

CHAPITRE XXIV

Naufrage du *Borysthène* sur les rochers de l'île Plane.

Le 13 décembre 1865, à quatre heures du soir, le *Borysthène*, paquebot des Messageries impériales, appareillait de Marseille, à destination d'Oran. Ce navire, de construction récente, grand, bien aménagé, avait une excellente machine. Il était, comme tous les bâtiments d'un tonnage assez élevé, commandé par un lieutenant de vaisseau de la marine impériale, détaché aux Messageries.

Les passagers étaient nombreux : aux premières, deux officiers supérieurs, deux capitaines d'infanterie, un adjoint à l'intendance et sa femme, enfin des passagers civils.

Aux secondes : cinq docteurs militaires, sortant du Val-de-Grâce ; un capitaine de chasseurs d'Afrique, deux sous-lieutenants, un capitaine de spahis en retraite et sa femme, le curé de Sidi-Bel-Abbès, des employés et plusieurs autres passagers civils. Sur le pont, un détachement de cent quatre hommes, du 55e de ligne, vingt-cinq hommes du 12e sous la conduite d'un sergent. Enfin des militaires isolés rejoignant leur corps.

A peine étions-nous sortis du port, que le ciel se voila de nuages, et que la mer devint si mauvaise que la plupart des

passagers durent lui payer un large tribut. Le bateau tenait bien la mer ; favorisé par un bon vent arrière, il filait neuf à dix nœuds par heure.

La nuit du 13 et la journée du 14 s'écoulèrent sans incident. On avait gagné la haute mer : après avoir traversé le golfe de Lyon, on était passé en vue des Iles-Baléares. Quoique le temps n'eût pas changé, que la mer fût toujours grosse, la marche du navire se maintenait bonne. De nombreux passagers aguerris étaient sur le pont ou sur la dunette. Le 15, on ne remarqua aucun changement dans la température. D'après les calculs des officiers du bord, nous devions arriver vers dix ou onze heures du soir. Cependant le capitaine avait annoncé que si la mer ne se calmait pas, il jetterait l'ancre dans la rade de Mers-El-Kébir, et que le débarquement se ferait le lendemain.

L'espérance de voir la terre, la certitude d'arriver bientôt avaient rendu aux passagers leur bonne humeur. Le dîner fut très-gai, la société était nombreuse à table, et la conversation se prolongea plus que d'habitude. A neuf heures on regagnait les cabines en se serrant la main, et en se disant : à Oran. Hélas ! combien d'entre nous, pleins de jeunesse et de force, ne devaient pas revoir la lumière du soleil !

A dix heures, tout était calme. On reposait dans les cabines ou sur le pont. Tout à coup, nous fûmes réveillés en sursaut par des secousses violentes et répétées. Le vaisseau oscillait de droite et de gauche sur sa base ; enfin, des craquements sinistres ne nous laissèrent aucun doute sur l'horreur de notre situation : nous étions jetés sur les rochers par une mer furieuse et dans une obscurité profonde. Toutes les lampes étaient éteintes. Surpris au milieu de leur sommeil, les passagers cherchaient à gagner le pont : quelques-uns, plongés dans une morne stupeur, restaient immobiles sans songer à leur salut. J'étais heureusement resté tout habillé sur ma couchette, aussi ne me fallut-il

que quelques instants pour quitter ma cabine. Là, sur le carré, je fus témoin d'une scène de désespoir qui est restée gravée dans ma mémoire : les femmes, échevelées, à moitié vêtues, remplissaient l'air de leurs cris de détresse : réfugiées aux pieds du curé de Sidi-Bel-Abbès, elles imploraient ardemment le secours du Seigneur dans la personne de son ministre. Le brave et digne prêtre essayait de les rassurer ; mais, bientôt, renonçant à leur cacher l'étendue du désastre, il les exhortait à la résignation : « Ayez confiance en Dieu, leur disait-il, il vous viendra en aide. »

Cette scène navrante me déchirait le cœur : je ne m'arrêtai pas longtemps à la contempler, et montai rapidement sur le pont. Je pus alors juger par moi-même de notre situation désespérée. Voici ce qui s'était passé.

L'obscurité de la nuit n'avait pas permis de distinguer la terre. A peine la vigie criait-elle : Terre, et avait-on eu le temps de commander : Machine en arrière, que le navire arrivait sur des brisants. D'après les renseignements que nous recueillîmes plus tard, le capitaine du navire était inquiet, un peu avant l'accident. Il était étonné de ne pas se trouver près de terre.

Le second, vieux marin, éprouvé par un grand nombre de traversées, était monté dans la mâture, cherchant à s'orienter. Il lui avait été impossible de rien distinguer ; aussi, le capitaine s'était-il décidé à ralentir la marche du navire. Il allait donner des ordres lorsque l'accident arriva.

Sans doute on ne pouvait songer à débarquer au milieu de la nuit ; l'état de la mer, l'obscurité s'y opposaient : mais il est certain qu'en observant rigoureusement les lois de la prudence, il aurait fallu jeter l'ancre et attendre au lendemain, ou du moins réduire la pression de la machine, la vitesse n'eût été que de quatre ou cinq nœuds au lieu de huit ou neuf, il eût été alors possible de se garer des récifs, une épouvantable catastrophe

était évitée, et la liste déjà si longue des sinistres en mer n'en eût pas compté un de plus.

Revenons à ce qui se passait à bord. Au premier moment, le désordre, la terreur étaient à leur comble. Quel réveil pour trois cents passagers ! Le pont était encombré, la manœuvre difficile. Les cris de détresse couvraient la puissante voix de la tempête.

Les vagues commençaient à se briser sur le navire qui, lui-même s'inclinait à tribord. Cependant le capitaine avait pu réunir quelques hommes autour de lui. Sur-le-champ, il donna l'ordre d'abattre le mât d'arrière et de le faire tomber à bâbord. Il espérait que le navire, ainsi allégé, se redresserait, que le mât pourrait servir peut-être de communication entre les masses rocheuses qui se trouvaient à notre gauche, et qu'ainsi on gagnerait ce petit îlot, ce rocher qui a nom Ile-Plane, près duquel nous étions échoués. Il n'en fut rien. A peine quelques coups de hache étaient-ils donnés, que le mât ébranlé par les chocs successifs du navire, par la violence du vent, se brisait en deux morceaux, tombait à tribord, entraînant avec lui quelques hommes au nombre desquels était le second du navire. Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis l'accident, et la position était désespérée. L'avant du navire s'était engagé sur les récifs, une portion de l'arrière avait été enlevée en même temps que le mât, l'eau avait envahi tout l'intérieur du bâtiment qui penchait énormément à tribord, l'équilibre devenait difficile sur le pont, à cause de son inclinaison, enfin on courait risque d'être emporté par les vagues qui commençaient à le balayer. Plusieurs d'entre nous songèrent alors à se réfugier dans une des embarcations de l'arrière maintenue sur ses flancs par un système de cordes, de poulies, fixées elles-mêmes à des espèces de poutres.

Quelques instants nous suffirent pour couper l'enveloppe de toile destinée à protéger l'intérieur du canot de la pluie et des

mauvais temps, et nous parvînmes à nous caser dix-huit ou vingt dans cet étroit espace, mais bientôt le navire s'étant incliné davantage, il nous fallut promptement quitter cet abri qui pouvait devenir dangereux, et nous nous réfugiâmes sur le flanc du navire à bâbord et extérieurement, les pieds l'un devant l'autre sur un étroit parement, le corps appuyé contre la muraille du bâtiment, les mains accrochées aux bastingages: nous formions ainsi une immense grappe humaine échelonnée de l'avant à l'arrière, pressés, presque collés les uns aux autres, ayant au-dessous de nous l'abîme qui semblait attendre sa proie. La mer était devenue furieuse, les vagues se succédaient sans relâche, elles arrivaient par l'arrière du bâtiment, enlevant les aménagements intérieurs, se brisant sur le tambour de la machine, et nous couvrant d'écume. Le navire était heureusement assis sur les récifs, mais des craquements terribles l'ébranlant violemment jusque sur sa base, venaient nous glacer d'effroi. A chaque lame, on se demandait avec terreur s'il pourrait indéfiniment résister, et si nous n'allions pas être précipités au fond du gouffre.

La profonde obscurité qui nous entourait rendait notre position encore plus affreuse; aussi bien souvent à bout de force et de courage, après avoir adressé au ciel une ardente prière, envoyé un dernier souvenir à la famille absente, nous étions-nous résignés à la mort.

Cependant les minutes se succédaient, et les heures qui nous semblaient des siècles n'amenaient aucun changement dans notre situation. Comment espérer du secours à six kilomètres d'une plage déserte? Se jeter à la mer eût été s'exposer à une mort certaine : l'île Plane n'était pourtant éloignée de nous que de 50 mètres, mais cet espace était parsemé de brisants, au milieu desquels il eût été insensé de s'engager. A l'arrière du navire, à quarante mètres à peine, s'avançait une masse de rochers à pic,

entre l'arrière et l'avant la côte allait en s'échancrant, s'abaissant pour se relever ensuite. Par un temps calme peut-être eût-il été possible de gagner cette petite baie, et de se réfugier sur l'îlot ; mais par une mer aussi grosse on ne pouvait le tenter.

A l'avant du navire, la masse rocheuse présentait une certaine élévation, il était possible d'y établir un va-et-vient à l'aide de cordes, si quelqu'un pouvait aborder à l'îlot. C'était donc notre unique ressource.

Cependant, le commandant ayant gagné l'avant du navire qui se trouvait en partie préservé par sa position sur les récifs, avait donné l'ordre de mettre une chaloupe à la mer. Les hommes qui allaient exposer leur vie pour le salut de tous devaient chercher à gagner la terre, et s'ils réussissaient, fixer une corde aux aspérités du sol, afin d'établir une communication avec le navire. C'était une mission périlleuse, car l'embarcation avait bien des chances d'être brisée contre les récifs. Il en fut malheureusement ainsi ; la chaloupe sombra, et les matelots et les soldats qui s'étaient généreusement dévoués furent précipités à la mer. Un seul d'entre eux parvint, après bien des efforts, à aborder, et put enfin établir la communication.

Il était minuit et demi, lorsque le sauvetage put être organisé. Voici quel était le système adopté : une corde fixée solidement à la terre et au bâtiment ; au-dessous une corde parallèle et mobile ; entre ces deux cordes un anneau formé par un autre cordage glissant sur la corde fixe et attaché au milieu de la corde mobile. Il fallait donc tirer du navire à terre l'homme qui se tenait par les mains à l'anneau et ramener ensuite cet anneau à bord pour qu'une autre personne pût y prendre place ; aussi que de lenteurs, que de terribles impatiences au début ! Toutes les trois minutes on apercevait une ombre fantastique glissant au milieu de la nuit, puis hélas ! souvent rien, car les vagues engloutissaient le malheureux naufragé au moment où, plein d'es-

pérance, il croyait toucher au salut. Les passagers qui, comme nous, étaient assez en arrière, ne s'expliquaient pas ces retards, et cherchaient en se poussant à se rapprocher de l'avant, car là était la vie.

Pendant ce temps, les vagues continuaient leur œuvre de destruction, elles emportaient chaque fois des épaves, minant, ébranlant le bâtiment, et le sauvetage continuait, mais lentement, bien lentement, car à quatre heures peu de personnes étaient à terre : de quatre à six heures du matin le nombre en augmenta sensiblement. Au point du jour la mer était devenue calme; un second va-et-vient put être établi à l'avant, un troisième à l'arrière.

A sept heures et demie tous ceux qui avaient échappé à cet immense désastre étaient réunis sur le petit îlot. Nous étions sauvés, mais chacun avait passé par de si terribles alternatives, et s'était vu si près de la mort, que nulle joie ne se lisait dans nos physionomies assombries. Combien d'entre nous avaient à déplorer des pertes cruelles ! que de parents, d'amis disparus dans cette nuit funeste ! On se cherchait, on se comptait ; les nouvelles sinistres circulaient.

Le commandant du génie de Tlemcen avait été noyé dans les cabines des premières, qui furent, au début du sinistre, envahies par la mer. Un capitaine du 2e chasseurs d'Afrique avait disparu. Le curé de Sidi-bel-Abbès, victime de son dévouement, avait été emporté par une lame à son arrivée sur le pont. Un employé avait vu disparaître, sous ses yeux, sa femme et son enfant, et avait été enlevé lui-même en cherchant à les retenir. La femme d'un capitaine de spahis, un négociant d'Oran, sa femme et sa petite fille avaient aussi trouvé la mort au milieu de cette affreuse tourmente. Le nombre des matelots et des soldats noyés n'était pas encore connu.

Deux cadavres avaient seuls été trouvés sur la plage ; celui du

second du navire et d'un soldat du 55e : ils portaient des traces de nombreuses blessures à la tête.

On parlait de 40 à 60 victimes, hélas! ce dernier chiffre était le plus probable.

L'île Plane, sur laquelle les naufragés avaient trouvé refuge, a à peine de 5 à 600 mètres de circonférence. C'est une masse rocheuse sur laquelle il n'y a pas un seul arbre, à peine quelques herbes, et qui s'élève très-peu au-dessus de la mer. Elle se trouve à vingt kilomètres ouest d'Oran et à six kilomètres seulement de la plage des Andalouses; mais la côte est déserte à cet endroit : enfin, ces parages ne sont que peu fréquentés par les navires ; il fallait donc que le hasard amenât de ce côté une embarcation pour que nous fussions secourus. C'est ce qui arriva heureusement. Une barque de corailleurs ayant aperçu nos signaux, aborda vers neuf heures, et nous céda quelques pains et le sac de biscuits qu'elle avait à bord. Le lieutenant du navire et le maître mécanicien y prirent aussitôt passage pour porter à Oran la funèbre nouvelle et réclamer des secours. Comme pour augmenter les souffrances de l'attente, la journée était froide, le temps couvert, et des bourrasques de pluie venaient encore glacer jusqu'aux os les malheureux naufragés. Grâce aux épaves du navire, des feux furent allumés et entretenus, et on put y faire sécher ses vêtements. Des soins empressés furent prodigués par les docteurs aux personnes malades et contusionnées qu'on installa le mieux possible dans les anfractuosités du rocher ; le pain et le biscuit furent distribués entre tous; enfin des capotes furent prêtées par les soldats à ceux qui n'avaient pas eu le temps de prendre leurs vêtements.

A une heure le naufrage était officiellement connu à Oran, et on s'occupa activement d'organiser des secours. Aucun navire de fort tonnage ne se trouvant en rade, on dut se borner d'abord à envoyer des balancelles avec quelques provisions. Dans la

soirée un tonneau de vin nous arrivait, et dans la nuit de l'eau-de-vie, du pain et de la viande.

La mer avait grossi vers le soir, et le vent repris une certaine violence. Presque tous les naufragés avaient pu se réfugier dans des grottes naturelles, mais cet abri était bien insuffisant. Nos vêtements n'étaient pas entièrement secs, et nous avions pour lit la terre sur laquelle on avait étendu des herbes. Cette seconde nuit fut donc fort pénible. On dormit à peine, et notre sommeil fut encore troublé par le bruit des vagues et le sifflement du vent qui nous rappelaient d'une manière saisissante les souffrances de la nuit précédente. Ce fut donc avec un bonheur indicible que nous vîmes arriver le jour qui devait être celui de la délivrance, et nous adressâmes de ferventes actions de grâce au Seigneur qui nous avait préservés du sort de nos infortunés compagnons de voyage.

Le 17, des balancelles arrivèrent et de sept heures et demie à neuf heures du matin embarquèrent tous ceux qui avaient échappé à cet immense désastre.

Les marins qui les montaient parvinrent à délivrer un pauvre soldat qui depuis 36 heures se trouvait dans une atroce position : au moment du sinistre, pris sans doute d'un excès de frayeur, le malheureux avait cherché un refuge dans les cabines des secondes de bâbord. L'eau les ayant bien vite envahies, ne pouvant revenir en arrière. il avait passé la tête par le hublot, puis les bras, enfin une partie du corps, et était resté engagé par la ceinture dans cette ouverture circulaire, ne pouvant ni avancer ni reculer. Il avait donc toute une portion du corps en dehors du navire et bien au-dessus des flots, puisque le bâtiment s'était couché du côté opposé, et l'autre intérieurement. Le sauvetage opéré, on essaya de le tirer de cette affreuse situation, mais ce fut en vain ; son corps s'était violemment gonflé et on n'avait ni hache ni aucun instrument pour le dégager. Ce fut seulement

le 17 au matin, qu'après avoir coupé autour de lui une partie de la muraille du navire, on parvint à le sauver. Il n'avait plus alors le sentiment bien exact de sa position, il délirait, mais grâce à des soins éclairés il sortit quelques jours après de l'hôpital parfaitement rétabli.

La traversée de l'île Plane à Oran fut courte et heureuse ; bientôt nous apercevions la rade de Mers-el-Kébir, mouillage sûr et commode, puis au fond de la baie la ville d'Oran étagée sur les hauteurs.

A midi les premières embarcations prenaient terre. Toute la ville était accourue sur le port ou en garnissait les alentours ; on nous entourait avec empressement, nous demandant des détails sur la catastrophe, se mettant à notre disposition.

Les militaires naufragés furent envoyés du port au Château-Neuf au milieu d'une haie de curieux sympathiques. L'autorité militaire les installa le mieux possible dans les casernes, et les malades furent aussitôt envoyés à l'hôpital.

Le général Deligny manda auprès de lui les officiers pour apprendre de leur bouche les détails du naufrage.

Le 21 au matin les hommes valides du 55me partaient pour Tlemcen où se trouvait l'état-major du régiment. Le chiffre des morts ne put être officiellement constaté que lorsqu'on eut reçu copie des états d'embarquement de Marseille. Il était de 56 !

CHAPITRE XXV

Catastrophe du paquebot *le Général Abbatucci*.

Dans la matinée du 6 mai 1869, une foule nombreuse se pressait autour du paquebot le *Général-Abbatucci ;* c'étaient des soldats qui donnaient force poignées de mains à leurs camarades, leur souhaitant bonne joie, avancement rapide, toutes sortes de joies dans leur garnison lointaine ; c'étaient des femmes, des enfants, le cœur ému, les yeux pleins de larmes, ayant à peine la force de redire les derniers adieux, mais faisant répéter, pour la centième fois, à ceux dont ils se séparaient, la promesse d'envoyer de leurs nouvelles dès leur arrivée à Civita-Vecchia et à Naples, deux villes où le navire en partance devait s'arrêter. Malgré un peu de houle et un vent assez capricieux, nul à bord ni à terre n'avait de funeste présage, et quand le capitaine ordonna de lever l'ancre, si vous vous étiez tourné sur le quai, vous n'auriez entendu que ces cris poussés joyeusement de part et d'autre : « Au revoir, à bientôt ; dans quelques jours vous aurez des lettres de nous. » Ou bien : « Belle et courte traversée ! pas de mal de mer ! arrivez vite à bon port ! »

L'*Abbatucci* avait vingt-cinq hommes d'équipage, soixante-dix-huit passagers civils et militaires, des dépêches et diverses

marchandises à destination des deux ports indiqués plus haut.

Solide, bien coupé, muni d'une machine excellente, il filait hardiment sur les vagues déjà agitées, et sans trop s'inquiéter du vent qui tournait brusquement de l'Est au Sud-Est puis au S. S. Ouest.

Laissons maintenant la parole à M. Nicolaï, capitaine de l'*Abbatucci;* la vérité nous semble préférable aux récits plus ou moins dramatiques, publiés depuis sur ce terrible événement de mer.

« En partant de Marseille, les vents étaient E.-S.-E., forte brise et mer houleuse à la même partie; doublé Titan le même soir vers quatre heures et demie, mis aussitôt en route pour le cap Corse. Au coucher du soleil je fis allumer les feux de position; à minuit les vents ont passé au S.-S.-O, avec grosse houle à la même partie, temps couvert et pluie fine. Bien que n'étant pas de quart, l'ayant remis au second à minuit, je ne quittai la passerelle, le 7, vers deux heures un quart du matin, qu'après m'être assuré que les feux de position étaient allumés et qu'il n'y avait aucun feu ni aucune voile à l'horizon. J'ai laissé sur la passerelle le second qui était de quart avec deux hommes de vigie et le timonier.

« Je me suis débarrassé de mes effets qui étaient trempés par la pluie, quand vers deux heures et demie du matin j'ai entendu la voix du second commander « bâbord tout, » et au même instant une forte secousse eut lieu. Je sortis immédiatement de ma cabine, qui se trouvait sur le pont, je sautai aussitôt sur la passerelle, et, après m'être rendu compte de l'événement, je fis immédiatement stopper la machine, fonctionner le sifflet d'alarme, et j'ai pu distinguer alors un gros navire sans feux qui s'éloignait de nous et qui était celui qui venait de nous aborder par tribord avant, et qui nous avait fait une grande ouverture. Ce navire, en reculant, nous avait écrasé les deux embarcations de tribord.

« Nous étions par le travers de Calvi. Voyant que ledit navire ne venait pas à notre secours, je descendis visiter les secondes, que je trouvai étanches, le poste seulement de l'équipage était envahi par l'eau. Voyant aussi que la cloison d'avant tenait bon, je fis en même temps amener la seule embarcation qui me restait, et sur laquelle le second, après avoir embarqué les dépêches et papiers du bord, a pris passage avec une partie de l'équipage pour aller chercher du secours et au besoin armer les embarcations du navire, qui ne s'occupait nullement de nous. Ne voyant rien arriver, et dès que le navire eut allumé ses feux de position, je fis route sur lui et en l'élongeant par tribord de l'arrière à l'avant. Je lui criai de mettre en panne de nous, d'envoyer ses embarcations, ce qu'il n'a pas fait, et c'est en l'accostant que je lui ai écrasé son feu vert qu'il venait d'allumer et fait quelques avaries à tribord. Cette manœuvre a pourtant permis à divers passagers et personnes de l'équipage de sauter sur le navire abordeur.

« Après que ledit navire s'est écarté une seconde fois, je fis de nouveau route sur lui en faisant machine en arrière; je vins l'accoster avec mon arrière, et cette seconde manœuvre m'a encore permis de sauver quelques passagers qui purent grimper sur le susdit navire. Malheureusement ne recevant ni amarres, ni aucun secours de ce navire qui s'éloignait de plus en plus de nous, après deux heures de fatigue et de manœuvre, je commençais à désespérer, quand vers quatre heures, le jour se faisant à l'horizon, j'aperçus un navire au large; je mis immédiatement mon pavillon en berne, et à mes signaux de détresse, ce navire fit route sur nous, mais la pression de l'eau enfonça la cloison étanche, et l'eau, gagnant avec une rapidité effrayante, le bateau nous manquait sous les pieds. Je criai le sauve qui peut! et le premier je donnai l'exemple en me jetant à la mer. Deux minutes après le navire sombrait et a failli nous en-

traîner : j'aperçus alors une vingtaine de personnes, entre passagers et équipage, se débattre sur l'eau, et aidés de quelques débris, ils purent se maintenir à la surface.

« Enfin après être restés une heure dans cette pénible position, le navire qui venait à notre secours mit deux embarcations à la mer qui nous recueillirent au nombre de vingt, et après avoir exploré les lieux et s'être assurées qu'il n'y avait plus personne à sauver, nous transportèrent à bord de leur navire, trois-mâts norwégien du nom de d'*Embla,* capitaine Toudahl, qui nous a reçus et prodigué toutes sortes de soins, et certainement sans lui, nous nous serions tous noyés.

« Je n'ai que des éloges à faire tant au capitaine Toudahl qu'à son équipage qui eurent pour nous les soins les plus assidus que nous n'oublierons jamais.

« J'ai appris à bord de l'*Embla*, que le navire qui nous avait abordé était un brick norwégien, *Edward Iswidl*, de la portée de 500 à 600 tonneaux, sous le commandement du capitaine Souas Sensen, à destination de Constantinople.

« Après quarante-huit heures de navigation, nous abordâmes le port de Livourne le matin, vers six heures, précédant de quelques minutes le navire abordeur *Edward Iswidl*, qui avait à bord 34 personnes sauvées, ce qui porte le chiffre des sauvés à 54 et celui des victimes à 49.

« *Le capitaine*, Signé : F. Nicolaï. »

Tel est l'ensemble du sinistre ; ajoutons quelques détails donnés par des témoins oculaires :

Après le choc violent qui avait mis tout le monde sur pied et jeté l'alarme parmi les voyageurs, on s'assura que les cloisons étanches qui séparent les compartiments de l'avant suffiraient à retarder longtemps au moins l'envahissement de l'eau ; le navire continuait, en effet, à naviguer.

Le capitaine Nicolaï envoya son second dans un canot demander du secours au brig norwégien ; quatre hommes seulement devaient accompagner le second ; mais quatorze hommes de l'équipage se précipitèrent avec lui dans son embarcation, la seule restant au navire, puisque les deux autres avaient été brisées dans l'abordage. Ces hommes et ce canot ne revinrent plus, et le second n'obtint aucun secours du norwégien gravement avarié lui-même et qui ne parvint qu'à grand'peine à gagner Livourne.

Après avoir échoué dans sa mission, le second tenta de revenir seul avec le canot, mais il n'était pas assez fort pour lutter contre les vagues de plus en plus agitées et qui l'engloutirent.

C'est alors que le capitaine de l'*Abbatucci* tentant un effort suprême, fit force machine en avant et rattrapa le brig norwégien par tribord ; quelques passagers se sauvèrent en sautant d'un bâtiment dans l'autre. Les navires furent séparés par la houle et l'effet de leur marche ; le capitaine Nicolaï ordonna machine en arrière et aborda de nouveau le brig ; cette fois, il croyait sauver ses passagers. En vain M. Le Cauchois-Féraud, l'un des passagers, l'engageait vivement à construire un radeau : « Nous sommes tous soldats ici, disait-il, *moi-même* je donnerai l'exemple. »

Le pont était encombré de barriques de pétrole ; la construction d'un radeau eût pu être prompte. Des amarres furent lancées de l'*Abbattucci!* mais refusées par le norwégien. Le capitaine comprit enfin qu'il ne devait plus compter que sur lui-même et il se dirigea vers la côte marchant en arrière, afin de ménager la cloison étanche de l'avant....

Les passagers de première classe étaient assis sur les banquettes de l'arrière. M. Le Cauchois-Féraud ayant sa femme à côté de lui, se trouvait du côté de bâbord, près de la claire-voie en forme de lanterne par laquelle la salle à manger des premières

reçoit la lumière. Tout à coup la cloison étanche cède, l'eau gagne l'avant qui s'affaisse et pénètre peu à peu dans la machine. Le mécanicien laisse échapper la vapeur et se jette à la mer. Une vague balaie tout le pont jusqu'à la dunette et envahit avec fracas l'entrepont et le logement de la chaudière. Le capitaine cria : « Sauve qui peut! » et s'élança à l'eau muni d'une bouée. (Récit du caporal Dafeu.)

Tous les passagers se mirent à genoux ; un jeune prêtre adressait à Dieu de ferventes prières, et engageait les passagers à la résignation courageuse dont il leur donnait lui-même l'exemple ; les femmes disaient : « Nous allons mourir ; faisons des actes de contrition. » Les voyageurs des premières avaient déposé sur le pont tout leur or tiré de leurs valises, leurs bijoux et leurs montres. « Il ne faut pas, disait-on, paraître devant Dieu avec tout cela. »

M. Le Cauchois-Féraud était résigné, à genoux, tenant sa femme par les mains. C'est ainsi que je le vis jusqu'au dernier moment... (Récit du soldat Paillard).

L'arrière s'enfonçait de plus en plus vers l'avant avec la rapidité d'une pierre abandonnée sur l'eau.... (Expression du soldat cité plus haut.)

L'abbé Pascal Pierre de plus en plus calme, de plus en plus oublieux de lui-même et occupé des autres à mesure que les dangers de mort deviennent imminents, bénissait et absolvait les hommes et les femmes qui sentaient l'abîme s'entr'ouvrir sous eux ; une jeune dame italienne tenant son enfant de cinq ans étroitement serré sur son cœur poussait seule des cris lamentables mêlés d'invocations et de promesses à la Madone ; une jeune fille de Marseille récitait son chapelet, baisait une médaille, et les yeux levés vers le ciel, répondait aux exhortations du prêtre par ces mots : « Que Dieu ait pitié de nous tous ! que sa volonté soit faite !... Pauvre mère, mes frères, vous ne me reverrez plus ! »

C'est dans ce moment que le soldat Paillard enjamba le couronnement de l'arrière et s'y suspendit par les mains jusqu'à ce que l'eau l'eût atteint... il se donna alors de l'élan, suivit un morceau de bois et se maintint sur l'eau pendant une heure et demie, flottant d'épave en épave jusqu'à l'arrière des canots du trois-mâts aperçu au point du jour.

Quelques secondes après que Paillard se fut jeté à la mer, laissant les passagers priant à genoux, les vagues rompent la quille de l'*Abbatucci* vers la machine, l'arrière s'abîme se reployant sur l'avant, l'hélice apparut verticalement dressée.

Achevons ce triste récit par l'extrait d'une lettre adressée à la famille de M. Le Cauchois-Féraud par le général Dumont, commandant les troupes françaises dans les États pontificaux.

« J'ai interrogé tous les échappés du naufrage, et ils ont été unanimes en me parlant du calme, du sang-froid, de la résignation de nos pauvres amis. Si tout le monde eût montré autant de courage que l'intendant-général Le Cauchois-Féraud, tant de pertes ne seraient pas à déplorer.

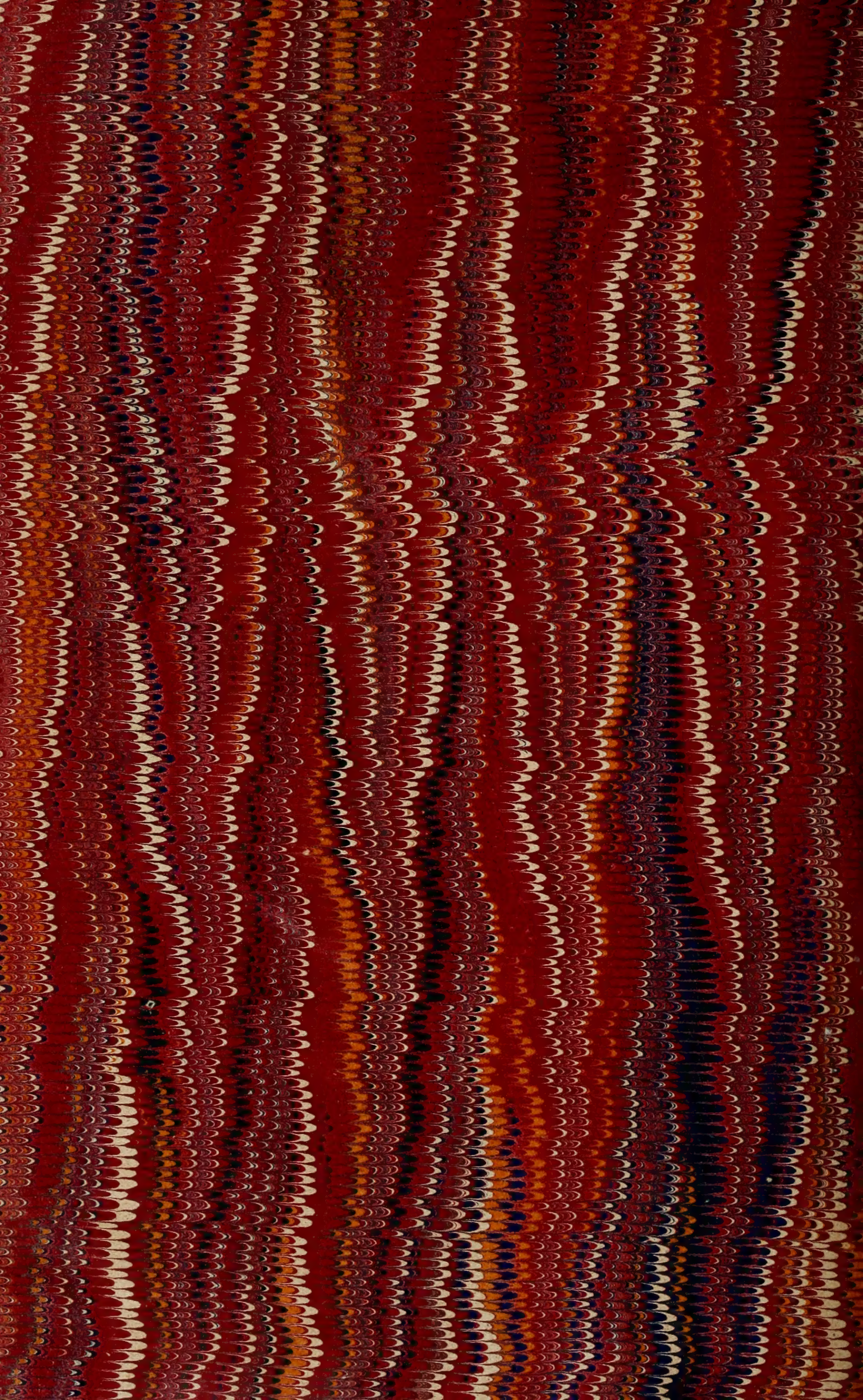
« Laissez-moi vous dire, dût notre cœur se fendre, qu'au moment suprême, Mme Le Cauchois-Féraud et son mari se tenaient étroitement serrés par la main et recevaient en implorant le ciel la bénédiction d'un prêtre qui disparaissait avec eux. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMPRIMERIE P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.




Eyriés, Jean Baptiste Benoît
214057
Belgium $8.50

